Àmours, qui est principaument  
Voie de vivre honnestement,

M’a donné voloir de retraire  
Un conte de tres noble affere  
Pour les amoureus esjoïr  
Quí le vorront lire ou oýr.

Mauvais ne se poet acorder  
A oïr bien dire ou compter  
Et puis ke oýr si li desplest,

Li faires bien pas ne li plest.

Mais jadis ìi prince et li conte  
Qué Amours metoit en son conte  
Faisoient cans, dis et partures  
En rimes de gentes faitures.

Ensi grascioient Amours,

En complaingnant de lor dolours.  
Ore, aussi bien qu’adonques fu,  
Tiení Amours alumé sen fu,

Dont aujourd’ui li vrai amant  
En sont de soie amour fiamant.  
Mais, pour les faignans desloiaus,  
Dist on qu’a painne est nuls loiaus.  
Mais si est, il en est encore  
Autant qu’il fu a nul tempore,

Et de ciaus qui rommans et dis  
Feroient trop mieus que jadis.

Mais cil qui ne les sevent faire  
Nè entendre leur sont contraire  
Et dient en mocois souvent  
Qu’il sont soufflet contre le vent  
Et menestrel et jougleour,

Qui en ce mettent leur labour.

Ce sont gent rude et paýsant  
Qui tels parolles vont disant,

Car des courtois et bien apris  
Ja mes ne seroient repris,

Ains leur plest et volentiers l’oent  
Et les biaus dis amoureus loent.  
Mes cil ne les voelíent loer

[f. 34]

4

8

12

16

20

24

28

J2

:ÉÊ

Amour, qui est la meilleure voie pour une vie honorable, m’a  
inspiré le désir de relater une histoire d’une très grande noblesse,  
al'in de réjouir les amoureux qui voudront bien la lire ou  
l'écouter. Un être malveillant n’accepte pas d’entendre de belles  
parclC' eí de heaux récits et son refus s’accompagne d’un dégoût  
pmir lc" hí'ii ies actions. Jadis, en revanche, les princes et les  
amiics qLi'Amour rangeait dans son camp composaient des  
jhjius. dc' ilits et des jeux-partis avec de belles rimes.1 C’est  
ainsi qu'iN icmerciaient Amour, tout en se lamentant sur leurs  
«lullmnces.

l)c nos ;iHirs autant qu’hier, Amour nourrit son brasier et les  
vrais amanLs d’aujourd’hui brûlent toujours de ses flammes. À  
Cduse des li\pocrites et des traîtres, on prétend que la lo^auté  
»erait dctenuc presque impossible. Mais c’est faux. Ses adeptes  
sont aii'si iininbreux qu’à toutes les époques, et surtout chez les  
auteurs de romans et de dits, plus doués que leurs prédécesseurs.  
Ceux qui 'Oiit incapables de les composer comme de les  
comprendiv ne cessent néanmoins de critiquer et de railler en  
disant qu'ds soufflent contre le vent, les ménestrels et les  
jongieui-' qu' consacrent leurs efforts à cette entreprise.2

Scuis de grossiers et de rustres personnages prononcent sans  
relâche de tcis discours, car jamais des femmes et des hommes  
courtois ei bien éduqués n’adresseraient le moindre blâme aux  
écrisamv. bien au contraire ils les apprécient et les écoutent  
\oiontiers. ìls célèbrent même la beauté de leurs dits d’amour.  
Mai.s ceu\ qm condamnent toujours le bien ne souhaitent pas  
prononccv leui éloge.

Jvihc.ne- ,-\.oque ici trois genres poétiques. Le «chant» désigne le grand  
chaat courîois des troubadours et des trouvères. Le jeu-parti est un poème  
v.nmposé du Mrnpties dialoguées et lui aussi accompagné de musique, qui reflète  
aa débat entre deu « poètes, en général sur une question de casuistique amoureuse.  
Quarn au ■■ dit . i 'est un genre littéraire qui se développe à partir du xnr siècle et  
mgroupc dc-. :c, es au contenu très divers. Ce qui le différencie d’emblée des  
-tuusons cl Jc« |cu v-partis, c’est qu’il est destiné à être « dit», et non plus chanté  
aifv. un ■ìCv.'vviiirjgnement de musique. Voir M. Léonard, Le Dit et sa technique  
ítîtfrnnr iii-\ oriiines à 1340, Paris, Champion, 1996.

• Sur lv siatut des ménestrels et des jongleurs, on se reportera à l’étude de  
S. Mmegalilo. h longleur dans la littérature narrative des Xlf et xilf siècles. Du  
'1 1 1 ■■ ■ 'intsque, Paris, Champion, 2005.

Qui tout bien soelent desloer.

S’il avient que faire savoir  
Le puist uns hons a peu d’avoir,

Lors diront cil a mal trouvé,

Qu’en son hosteil fait escouvé.  
Ensement maisdient et blasment  
Les faiseours et les diffament,

Dont maint ont le trouver laíssié.

Mes puis k’ai ce dit commencié,

Pour tels gens ja ne le lairai,

Car de boins blasmés n’en serai.

Or doinst Amours par sa bonté  
Que celle le reçoive en gré  
Que mes coers aimme tant et prise  
Que pour li ai ceste oevre emprise!

On doit tous jours bien recorder  
Des boins le bien: chou accorder  
Fait men coer a compter un conte  
Qui n’est ne de roi ne de conte,

Ains est d’un chevalier si preu  
Qu’en maint lieu fist d’armes son preu.  
Ne fu pas trop rices d’avoir,

Bìaus fu, courtois, plains de savoir.  
Onques Gauwains ne Lanselos  
N’aquisent d’armes plus grant los  
Que cils fist de tous a sen tans.

A toute honnour faire assentans  
Fu adiés et de tous biens plains.

De Couchi estoit castelains.

Bien sai que Renaus avoit non,

Partout estoit de graní renon.

Partures savoit' faire et cans,

Boins iert a le ville et as cans,

Guerres ne toumois, priés ne loing,

J

Ne laissast ja pour nul besoing.

faisoit faire, corr. d’aprèsA.

S’il arrive qu’un homme sans beaucoup d’argent puisse faire  
connaître ses oeuvres, alors ils prétendront qu’il a mal écrit, car  
t-|ic/ !u> il manque de tout. Ainsi criblent-ils les auteurs d’accu-  
sations et de calomnies telles que beaucoup ont renoncé à la  
création poétique.

\lai-' i'iusque j’ai commencé ce dit[[1]](#footnote-1), les médisants ne  
m’empccheront pas de l’achever, car il ne m’attirera pas les  
reproches des vertueux. Qu’Amour, dans sa bonté, accorde à  
1T)pii ,cu' \*c un accueil favorable auprès de celle pour qui je l’ai  
commencée par amour et admiration ![[2]](#footnote-2)

On doit toujours bien rappeler les bonnes actions des gens de  
bien: cette pensée m’incite à relater l’histoire non d’un roi ou  
d’un comte, mais d’un chevalier si valeureux qu’en beaucoup  
d’endroits il touma les combats à son avantage. II ne disposait  
pas dc ■trandes richesses, mais il était beau, courtois et bien  
éduqué. Jamais Gauvain ni Lancelot n’obtinrent par leurs  
prmiC'^e- une gloire plus éclatante que celle qu’il acquit en  
:,urpu"UiH ii'us les chevaliers de son époque.

I.a iccliciche de l’honneur ne cessait de l’animer et il possé-  
dait touic^ lc- vertus. II était châtelain de Coucy. Je sais bien qu’il  
s'appclait Uenaut et que partout il jouissait d’une grande  
renommée. II savait aussi composer des jeux-partis et des chants  
ct il cxccllau à la ville comme sur les champs de bataille. Jamais,  
niêmc cn ca" de nécessité, il n’aurait renoncé à participer aux  
çucrrcs et aux toumois, proches ou lointains.[[3]](#footnote-3)

En cel point qu’il avoit teil pris,  
L’ot Amours ja a son oes pris,

Et ses griés maus li fist sentir  
Si que coer et corps assentir  
Li fist a loiaument amer.

Pour quoi maint grant travail amer  
L’en fit Amours sentir et traire,

Ains qu’il peuïst merci estraire.

Ensi Amours souvent demainne  
Ciaus qu’elle tient en son demainne.  
Mais chius se deut loer d’Amour  
Qui l’asena a le meillour,

Le plus nobíe et le plus senee  
Qui fust en toute la contree.

Amours que d’un point n’i fali:

Ce fu de çou qu’elle ot mari  
Et estoit dame d’un castiel  
Quê on appielloit de Faiiei,

Qui biaus estoit et bien seans.

Et la dame bielle et plaisans  
En tous biens estoít si parfaìte  
Que Dieus pour amer l’avoit faite.

Li castelains ne seit comment  
La dame sace son talent.

Moult a grant desir què il face  
Que la dame son voloir sace  
Et li grans desirs dou veïr  
Le fait et nuit et jour langhir.

Pensa soi qu’il l’iroit veoir,

Car Amours l’a tant fait doloir  
Que plus ne s’em poet deporter:

Son desir li yra compter.

Atant monte et s’en va pensis  
A la dame a qui iert sougis.

Tous ses coers en envoiseiire  
Ert de penser a sa figure  
Et a la jolie sanlance  
Dont Amours l’a navré sans lance.  
 venus

Alors qu’il avait acquis cette réputation, Amour l’avait déjà  
pri' service et lui infligeait des tourments si cruels qu’il le  
piiiiS'.Ln s’ouvrir, corps et âme, à la passion en toute loyauté.  
\iul.i ,’ourquoi il lui fit endurer les plus rudes et amères  
soMH -f. es, avant qu’il ne pût obtenir grâce. C’est ainsi qu’il  
nuilinciic souvent ceux qu’il tient sous son emprise.

Cc ciievalier devait néanmoins se louer d’Amour, car il  
l’avait guidé vers la meilleure, la plus noble et la plus sage dame  
ile i' n'i!-' oays. Amour ne commit qu’une seule méprise: la dame  
,n aii ii.1 mari, elle était la dame d’un château qui portait le nom  
Jc r asci ot qui était beau et bien situé. Sa beauté et son charme  
alteignaient une telle perfection que Dieu l’avait créée pour  
î’amour.

Le châtelain ne savait comment lui apprendre ses sentiments.  
11 Miiiii.iu.iit ardemment qu’elle connût ses intentions et, nuit et  
jour. il! n'guissait du désir de la voir. 11 décida alors de lui rendre  
visite, car Amour lui avait infligé de tels tourments qu’il ne  
pousaii pas attendre davantage: il irait donc lui exprimer son  
desir.

II eni'i’urcha sa monture et, tout pensif, s’en alla auprès de la  
daine à inquelle il s’était soumis. Son coeur était baigné de joie  
lorsqu’il -.e lareprésentait et pensait à sa beauté, qui avait permis

E1 castiel et est descendus.

En la salle entre sans nul plet.

Atant enmainnent doí varlet 1

En l’estable son paîefroi.

En cel tamps ne faisoit pas froi,

Car ce fu ou tamps c’on vendenge.

Ne trueve nul qui le laidenge: 120

Quant en la salle fu entrés,

Cescuns contre lui s’est levés.

Mout le bienviengnent et fiestient,

Et puis tout erranment li dient 12-1

Que li sires n’est pas laiens:

“Mes ma dame s’est ça dedens,

Sire, avoecques ses damoisielles.”

Ces nouvielles furent moult bielles 128

Au castellain, qu’oŷes ot.

Uns escuiiers, plus tost que pot,

S’en vint a sa dame noncier

Le venue del chevallier. 132

Dist la dame: “II soit bíen venus!

Or en ralés a luì lassus,

Et se li faites compaingnie

Tant que jou yere appareillie. 13o

Dittes li qu’il ne li anuit,

Jeués, faites aucun deduit.”

Li varlés vint au castelaìn  
Quê Amours avoit pris a l’ain,

Se dìst: “Ne vous anoit, biaus sire!

Ma dame m’envoie a vous dire  
Quê elle venra maintenant

Et g’irai le souper errant 1+1

Haster, car elle le commande.” [f. 35]

Li castelains riens ne demande,

Fors que sa dame viengne hors,

Qu’en li est sa vie et sa mors. ^

La dame s’est tost acesmee,

Car bielle darne est tost paree,

Et celle estoit si finne bielle  
~ ->-'i ->’c-unit dame ne pucielle

à Amour de le blesser sans lance. II chevaucha jusqu’ au château,  
t iù il mit pied à terre, avant d’entrer aussitôt dans la grande salle.  
Deux serviteurs conduisirent alors son palefroi à l’écurie. Le  
temps était encore doux, car c’était la saison des vendanges.

1 ■ sonne ne lui manifesta la moindre hostilité. Au contraire,  
à son arrivée dans la grande salle, tous se levèrent en son honneur  
ei liu '-'uhaitèrent la bienvenue très chaleureusement. Aussitôt  
après. ils l’informèrent de l’absence de leur maître: «Mais,  
Seigneur, notre dame est là, en compagnie de ses demoiselles ».  
Le'' m'u /elles réjouirent le châtelain dès qu’il les entendit.

L:cuyer s’empressa alors d’annoncer à sa dame la venue du  
chevalier. Elle réagit ainsi: «Qu’il soit le bienvenu! Retoumez  
donc auprès de lui et tenez-lui compagnie jusqu’à ce que je sois  
prétc. ‘ju’il n’en soit pas contrarié, dites-le lui: distrayez-le,  
tiou\..i/ un divertissement.»

Le icune homme revint auprès du châtelain, qu’Amour avait  
pri' .1 Min piège, et lui dit: «Détendez-vous, cher seigneur! Ma  
danie m’envoie pour vous annoncer qu’elle va bientôt arriver.  
Quatii a moi, je me dépêche d’aller presser les cuisiniers, car elle  
comiLi.uide le dîner.6» Le châtelain ne demandait rien d’autre que  
rani\c.‘ de sa dame, car c’était elle qui décidait de sa vie ou de  
sanion.

L.a (lame consacra peu de temps à ses parures: une belle  
tènuue a’en a pas besoin et elle était d’une beauté si parfaite  
qu'aucune dame ou jeune fille du pays ne l’égalait. Sur ses

° Le « souper » désigne au Moyen Âge le repas du soir et le « disner »le repas  
pnncipal de la joumée, en général le déjeuner.

Ens el pays qui l’atainsist.

Un ciercle d’or qui bien li sist  
Ot sour son cief qui moult iert blons.

D’un mantiel qui n’iert pas trop lons 156

lert afublee par cointise.

Bien sambloit plainne de francise,

N’estoit trop viermeille ne palle.

Atant est venue en la salle. 160

Li castelains l’a tost veiie,

Viers li se traist, si le salue  
En souspirant, mouit est doutius:

“Dame, dist il, li verais Dius 164

Vous doinst santé, honnour et joie!”

Elle respont: “Dius vous en oie,

Et vous ottroit par sa bonté,

A vo plaisir, pais et santé!” I6S

Lors prist la dame par le main  
Tout maintenant le castelain,

Si l’a fait lés lì asseoir.

Li castelains, pour mieus veoir 172

Son corps et son gracïeus vis,

S’est un petit en sus assis.

La dame prent a regarder,

Amours li tolt si le parler, 176

Et Pavours, qui au coer le touce,

Qu’uns tous seus mos n’ist de se bouce,

En li regardant coulour mue,

Esbahis est com bieste mue. tiiO

La dame bien s’en appierçoit,

Mierveille soí moult que ce doit,

C’on dist que partout est sacans,

Envoisiés, jolis et cantans. 184

Or le voit moume et abaubi.

Lors dist: “Sire, je sai de fi  
K’aucune cose vous anoie.

Se mes sires fust chi, grant joie ^

Vous feïst, s’en fuissiés plus aise.

S’ore n’i est, ne vous desplaise,

TT '• "íip autre foís,  
^liL-v-'ií i J’une extrême blondeur, elle portait un diadème en or  
qui itu ''eyait à merveílle et elle avait revêtu avec élégance un  
manteau plutôt court. La noblesse de ses traits était éclatante, son  
>enU m u.'op vermeil ni trop blanc.

\ -nii entrée dans la grande salle, dès que le châtelain la vit,  
jl se dirigea vers elle et la salua en poussant des soupirs d’un air  
tiès cioiiiîif: «Dame, que le vrai Dieu vous donne santé, honneur  
ci ioie ’ ■> Elle lui répondit: «Que Dìeu vous entende et vous  
accorde aussi, dans sa bonté, plaisir, paix et santé!» Elle Ie prit  
aussitôt pax la main et l’invita à s’asseoir à ses côtés.

Lc d’àtelain, pour mieux contempler son corps et son  
áracicus cisage, se recula un peu avant de prendre place.  
Lorsqu'il touma ses regards vers elle, Amour et aussi Peur, qui  
l'rappa sou coeur, lui retirèrent I’usage de la parole au point que  
pas un seul mot ne sortit de sa bouche. II changea de couleur en  
la reeurdjnt, frappé de stupeur comme s’il était une bête muette.  
La iluiiic '’en aperçut et se demanda avec étonnement ce qui lui  
arrn ait. c.tr il avait la réputation d’être toujours spirituel, enjoué,  
asrcable ct prêt à chanter. Et voilà qu’elle le trouvait au contraire  
moinc ci lerrassé. Elle íui adressa alors ces mots:

.'Scicueur, je suis certaine que quelque chose vous  
aiflige. Si mon époux était présent, il vous accueillerait  
a\ec juie et vous vous sentiriez plus à I’aise. Ne vous  
dcsolt-/ pas de son absence: il sera là un autre jour,

Mais ier main s’en ala a Blois.”  
Quant li castelains l’ot parler,

Si reprent coulour a muer,

Et dist: “Dame, pour Dieu mierci,  
Saciés ne m’anoie pas chi.

Se toute ma vie y estoie,

Avis m’est que pau y seroie  
Car vos grans sens et vo biautés,  
Vos maintiens et vo nobletés2,

Et li bien qu’a Dieus en vous mis  
Font que je sui vos vrais amis  
Et serai, dame, sans retraire.

Mais Amours m’en a fait tant taire,  
Car on dist souvent et s’avient,

Que çou c’on ayme, c’on le crient.  
Dame, prendés cel cevalier  
Que nus sans vous ne poet aidier.  
Fors par vous ne puis joie avoir.

Je ne pris riens, corps ne avoir,

Se vous n’avés de moi mierchi.”

La dame li respont: “Ay mi!

Sire, mal iestes avisés  
Quant vous de ce me requerés  
Qui ne soit del tout a ì’honnour  
Et de moi et de mon singnour.

Mais je croi que vous m’asaiiés.  
Bien savés mes corps est liíés  
Del fort liien de mariage.

J’ai marit preu, vaillant et sage,  
Que pour homme ne fausseroie,

Ne autrui que luì n’ameroie.”

Li castelains fu esbahis,  
Nonpourquant dist: “Nus escondis  
Ne poroit faire departie  
De vous siervir toute ma vie.”

mrr d'après A.

192

19h

*im*

204

;os

;i;

m

[f. 35v]

mais il est parti pour Blois hier matin.»

En 1‘écoutant, le châtelain changea à nouveau de couleur et  
répondii: «Dame, par la grâce de Dieu, sachez que je n’éprouve  
ici aucune contrariété. Même si j’y restaìs toute ma vie, ce me  
semblerait encore trop peu, car votre grande sagesse, votre  
beauté. votre attitude noble et toutes les vertus que Dieu a placées  
en vous ont fait de moi votre ami sincère, pour le présent et pour  
l’avenir, irrémédiablement. Mais Amour m’a longtemps  
contraint à cacher mes sentiments, car on dit souvent, à juste titre,  
qu’on craint ce qu’on aime. Dame, prenez ce chevalier que vous  
seule pouvez aider! Mon bonheur ne peut venir que de vous.  
Rien n’a de vaieur à mes yeux, ni la vie ni les richesses, si vous  
n'.oc/ p.ts pitié de moi».

l.j jame lui repartit: «Malheur à moi! Seigneur, vous  
manquez de réflexion quand vous me demandez ce qui porte  
atteinte à mon honneur et à celui de mon époux. Que dis-je! Je  
pense que vous me tendez une épreuve. Vous savez pertinem-  
ment que je suis àjamais liée par les liens du mariage. Mon mari  
possède de grandes qualités, il est noble, courageux et sage. Voilà  
pourquoi jamais je ne le tromperai et jamais je n’aimerai que  
lui.' Bicn que stupéfait, le châtelain lui répondit: « Aucun refus  
ne m’empêcherait de vous servir toute ma vie durant».

Atant vint avant uns varlés  
Qui dist que li mangiers est prés,  
Et c’on tantost souper alast.

Li castellains trop mieus amast  
Que dedens .im. jours souper  
Ne deuïst pour li regarder.

La dame l’a par le main pris,

Lavé ont, puis se sont assis.

A mangier orent a plenté,

Mais li cevaiiers a pensé  
Toudis, qu’il ne but ne manga,  
Mais la dame adiés esgarda.

Mout souvent souspiroit d’ardour  
Et muoit maniere et coulour.

La dame bien se piercevoit  
Que pour li si destrois estoít,

Mais n’en voloit faire sanlant,  
Pour mieus couvrir son couvenant.  
Se dist: “Mangiés, je vous em pri  
Et, par le foi que devés mi,

Faites un pau plus lie ciere.

* Ciertes, ma douce dame ciere,  
  En vous est m’amors et ma joie,  
  Mais encore pour riens que j’oie  
  Ne m’ai de quoi resleecier.
* Vous fustes au toumoi l’autrier,  
  Dist la dame, c’oŷ compter.
* Ha! Dame, vous volés parler  
  D’autre cose que je ne voel.

Dame, pour vous deP mal me doel  
K’Amours fait sentir as amans.

* Avant venra uns autres ans,

Sire, que soiyés si destrois.”

Des varlés huce plus de .ili.

Et si a fait le table oster. [[4]](#footnote-4)

228

232

236

240

244

248

153

1 -i • .-rviteur se présenta alors devant eux pour leur annoncer  
,.|iie I. pas était prêt et les inviter à se mettre à table. Le châte-  
lain aurait préféré rester à jeun pendant quatre jours pour mieux  
regarder la dame. Mais elle le prit par le bras, ils se lavèrent les  
maiii' n iis s’assirent. Si copieux fût le repas, le chevalier resta  
toujours plongé dans ses pensées sans boire ni manger et sans  
cesser de la contempler. Le désir lui inspirait des soupirs répétés  
et il n’arrêtait pas de changer d’expression et de couleur. La dame  
coinp'c.iait bien qu’elle était l’origine de son malaise, mais elle  
nc\iu:i..it pas le montrer, pour mieux dissimuler sa volonté. Elle  
icpru:

« Mangez, je vous en prie, et par la foi que vous me devez,  
miiiiu-.v un peu plus d’entrain.

.)- n s C' i té, ma douce et chère dame, mon amour et mon bonheur  
sont tii 1 ous. Mais aucune de vos paroles ne me donne encore  
une i .ii 'i>n de me réjouir.

* \mi' ivez participé au toumoi de l’autre jour, continua la  
  iliinic. i--j l’ai entendu dire.
* Ali! Pame, vous détoumez la conversation contre mon désir.  
  Dame. c est pour vous que je souffre du mal qu’Amour fait  
  res'emir aux amants.
* L'ne nuuvelle année viendra, seigneur, avant que vous n’éprou-  
  ue/ une telle douleur.»

256

Apriés comande qu’aprester  
Face on le lit au castelain,

“Qu’il se levera, je croi, main,

Car c’est coustumme a baceler.”

Li varlet sans plus ariester  
Y vont, et la dame remainí  
O celui qui pour li a maint  
Travail c’Amours li fait sentir.

“Dame, dist il au departir,

Ne me ferés autre confort ?

Dame, riens n’espoir fors la mort,  
S’autrement ne me confortés.

* Castelîains, pour noient parlés,

Car je n’ai voloir ne maniere  
Que je face vostre priyere.

Mais de tant vous conforterai,

Que je nul baceier ne sai

Pour qui mie je vous cangaisse  
Se jou amer nullui cuídaisse.

Mais vous ne autrui n’amerai,

Fors le singnour qu’espousé ai.

Alés couchier, il en est tans.

* Douce dame, a Dieu vous commans.  
  Et vous doinst coer, par sa bonté,

Que vous ayiés de moi pité!”

Atant li chevaliers se part  
Et la dame de l’autre part  
Est par dedens sa cambre entree,  
Trestoute mome et trespensee.

En son lit nue s’est coucie,

Mais Amours l’a esrant toucie,

Qui devant li met et presente  
Le maintien, la manìere gente  
Dou castellain et les biaus dis  
Qu’en requerrant s’amour ot dis.  
Pensa soi, se voloit amer,

II vaut bien que pas refuser  
Nel deveroit, mes nul qui soit  
~ -- nas n’ameroit.

264

268

272

276

280

284

288

[f- 36]

*2%*

í.:K’ >opela plus de trois serviteurs et leur commanda de  
Jjha; ■. cr la table, puis de préparer le lit du châtelain. « Car il  
lè- ie crois, de bon matin, comme c’est l’habitude pour un  
jcunc in’ nme.» Les serviteurs obéirent sans délai et la dame se  
retrouva seule avec celui qui ressentait à cause d’elîe tous les  
tourments qu’Amour lui infligeait.

.. Dair-;, dit-il au moment de la séparation, ne m’apporterez-  
vous aucun autre réconfort? Dame, je n’attends que la mort, si  
\ou> !!■- me réconfortez pas autrement.

* ( l';:k ;;'in, vos paroles sont vaines, car je n’ai pas la moindre  
  volonté d’exaucer votre prière. Pour vous consoler, sachez seule-  
  ii'Ciit q i ■ je vous préférerais à tous les autres si je songeais à  
  aunci M-isje n’aimerai que mon époux, jamais vous ni un autre.  
  Allc/ m.u-ì coucher, il est l’heure.
* IX'iiM1 dame, je vous recommande à Dieu. Par sa bonté, qu’il

d> "U’.e le désir de me prendre en pitié!»

\hus te chevalier se retira, tandis que la dame, toute triste  
et pci'u'. c, retouma dans sa chambre. Aussitôt qu’elle se fut  
couchcc ime dans son lit, Amour la blessa en lui rappelant le  
coinport..ment très noble du châtelain et les belles paroles de  
sa icqiicii. d’amour. Elle réfléchit que si elle souhaitait aimer,  
il éiaii d'nne valeur telle qu’elle ne devrait pas le repousser.  
Mai- cll.- n’aimerait personne d’autre que son époux. Elle en

Adont ses coers a ce s’alie,

En cel penser s’est endormie.

Et li castellains fu couciés,

Qui moult priés dei coer est toucìés.  
Amors le tient si et esprent  
Qu’en lui autre confort ne prant  
Que de bien sìervir, sans foiie,  
Amours eí sa dame jolie.

En son coer prent a recorder  
Le douc maintien et ie parler  
De sa dame a noble maniere,

Qui n’est outrageuse ne fiere.

Li pensers esjoïst son coer.

Lors dist ne laira a nul fuer  
Que paitout ne voist au toumoi,

Se boinne nouvieîle ot de soì,  
li ara en çou esperance  
De miercbi avoir sans doutance.

Cils pensers doucement li piest,

Une ionghe posee y est.

Dont repense que si vaìllans  
Est sa dame et si avenans,

C’uns plus poissans le poet amer.  
Adont en jalousie entrer  
Le couvint et si fort estendre  
Que tous les[[5]](#footnote-5) cors de son lit prendre  
Li font Amours et Jalousie.

En ce point mainne dure vìe.

Andeus l’ont traveiiiié sì fort  
Qu’en cel travaii errant s’endort,  
Tant que ii jours fu ajoumés.

Lors s’est isnielement levés,

Puìs monte et d’illuec s’est partis,  
D’armes, d’amours, d’onnour espris.  
En tous lieus emprent a aier  
Au tournoì, a guerre a jouster.

lii iiii'-i'" •c serment dans son cceur et s’endormit sur cette  
penié--

IX’ M"1 -.:ôté, le châtelain s’étaìt couché, blessé au plus près de  
son cu-ui. \mour le tenait et l’enflammait tant que ia seule  
uunsola u'u qu’il envisageaít était de les servir à la perfectíon,  
lui. A'iii'U., et sa belle dame, sans commettre de folie. II  
c.'iunv.ic.i alors à se rappeler la douceur des gestes et les paroles  
do sa noblc dame, quí n’était jamais hautaine ni humilìante. Ce  
souvenir remplíssait son coeur de joie. II pensa qu’il ne renonce-  
rait à aucun prix à participer à tous Ies toumois. Si elle apprenait  
de bonnes nouvelles à son sujet, íí y gagnerait l’espoir de ses  
faveurs, sans aucun doute. Cette douce pensée lui plaisait tant  
qu’il s’y abandonna longuement. II réfléchit aussi que la valeur  
et le charme si grands de la dame pouvaient susciter 1’ amour d’un  
plu' pui'i.iut que lui. Contraint de céder à la jalousie, il se laissa  
tirailler avec une telle violence que, sous l’emprise d’Amour et  
de JaioiMc. il se retourna dans tous les coins de son lit. Ce furent  
de bien douloureux moments qu’il passa ainsí. Amour et Jalousie  
le toui meuièrent tant qu’íl s’endormit sur ces souffrances et resta  
plongé dans le sommeil jusqu’au lever du jour.

Alor-'. v ite, il se leva, reprit sa monture et quitía le château,  
dans un désir éperdu d’exploits guerriers, de gloire et d’amour.7 II  
se mii .1 puvdcíper à tous les toumois, à combattre dans toutes les

. tain de Coucy est un chevatier autant qu’un poète. Jakemés  
• (fialectique romanesque entre amour et chevalerie.

En brief tamps va teil los acquerre  
C’on em parloit en mainte tierre,

Et a Faiiel meïsmement  
Recordoient son hardement  
Cil qu’aì toumoi veii l’avoient,

Et mout de bien de lui disoient  
Et recordoient sa biauté,

Et sa proecce et honnesté  
Qu’en lui avoit et les bienfais  
Que il faisoìt eî avoit fais. .

La dame moult souvent ooit  
Maint recort qu’al coer li touçoit  
Mais encor n’estoit pas ferue  
Dou dar de quoi Amours argue  
Les siens, mes forment li plaisoit  
Çou que dou castellain ooit.

Li castellains entirement  
Metoit coer et corps et talent  
Em bien siervir Amours toudis.

Gais, amoureus, cantans, jolis  
Estoit, et de coer envoisiés.

Pour çou que Ii desirs nonciés  
Fust sa dame qu’il iert sentans,

Fu fais par lui chis nouviaus cans,

Et li cançons faite et trouvee: [f.

Pour verdure ne pour pree,

Ne pour fuelle ne pour flour,

Nulle cançons ne m’agree,

Se ne muet de boinne amour.

Mais li faignant prieour  
Dont ja dame n ’iert amee  
Ne cantent fors en Pashour,

Dont se plaingnent sans dolour.

Datne tieng a esgaree  
Qui croitfaus5 dru vanteour,

guerres. En peu de temps, la gloire qu’il acquit fut telle qu’on  
parlait de lui partout et, à Fayel même, ceux qui l’avaient vu au  
tournoi évoquaient son courage; ils se répandaient en louanges, en  
rappelant sa beauté, sa valeur et son sens de l’honneur, ainsi que  
toutes scs bonnes actions, présentes et passées. La dame entendait  
de nombreux témoignages qui touchaient son coeur. Amour ne  
l’avait pas encore frappée du dard dont il pique les siens et pourtant  
elle se délectait de ce qu’elle apprenait sur le châtelain.

Tous ies jours, le châtelain se vouait corps et âme au service  
d’Amour. II était d’une allégresse extraordinaire, plein de passion  
et toujours prêt à chanter. Dans l’espoir d’apprendre à sa dame  
son désir amoureux, il composa cette mélodie nouvelle et les  
paroles de cette chanson8:

Pett importent vertes prairies,

Feuilles etfleurs,

NitUe chanson ne me plaît

Si elle n ’est pas inspirée par un amour sincère.

Muis les quémandeurs hypocrites,

Ih’i.tjamais dame ne recevra d’amour,

Ne chantent qu’au temps de Pâques  
Eí ils se lamentent sans souffrir.9

Je pense qu ’elle s ’égare, la dame  
Om croit un amant perfide et vantard,

Fausse7 drue habandonnee  
Muet les nos et puis les lour,  
Neja s’amours n’iert celee,  
Que ne le sacent pluisour.  
Mais a dame de valour,  
Bielle et bonne et acesmee,  
Qui ne croit losengeour,  
Doit on penser nuit e jour.

Le Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de

Bìen m ’a Amours atournee  
Douce painne et douc labour,  
Ne ja pour riens qui soit nee  
N’oublierai ceste honnour  
D’amer toute la meìllour  
Que par les8 boins soit loee.  
Mais de tant sui en errour,  
C’onques n’amaì sans paour.

Bìen s ’est Amours affremee  
*A* mon coer a lonc. sejour,

Car g ’i ai haute pensee  
Plus que cil autre ameour.  
Mais li autre enquerreour  
Font oevre mal eiiree,

Enui de mainte coulour,

Pour toumer joie en tristour.

' < i elle dure longtemps, la honte  
n • mtraîne une telle folie,

ue la joie prend un goût bienfade  
i ■ >s avoir été ainsi gâchée,

Si du moìns cette dame est assez vertueuse  
Pour ne pas supporter son déshonneur.

ì. i wnte perfide et débauchée  
Quìtte les uns pour les autreswEi jamais son amour ne restera secret:  
Beaucoup l’apprendront.

'./, r; une dame vertueuse,

Belle, bonne et élégante,

Qui ne croit pas les médisants,

i)< i< inspirerde continuelles pensées.

Amour m ’a bien donné

Une douce souffrance et une douce peine,

/., i. maìs pour personne

./■ .. oublierai l’honneur

I) «oner lafemme la plus parfaite

tji< soit louée par les gens de bien.

v/,„ -■ ma détresse est telle

(Jnc lapeur n’a jamais quitté mon amour.

.\h <<ur s’estbien installé

Dii" s mon cceur pour un long séjour,

*Cíii* ie lui voue despenséesplus sublimes  
Jtiv ies autres amants.

A/,,/\' les autres, les espìons,

(, i-'mettent des actions funestes,

( *<i<i* ;entdes tourrnents de toutes sortes  
1 m de changer la joie en douleur.

Dame, je ne puis me tourner vers vous  
-W que mon amour pour vous redouble

, 1 ‘Jii' manuscrit M édité par A. Lerond, nous lisons «veutles nos etpuis

. Lerond traduit ainsi: l’amante perfide quí se donne à plusieurs  
Sles nôtres (nos hommages ou plutôt notre argent) et puis ies leurs  
»)» (op. cit, p. 163).

*Eî* mi desconfort grignour,  
Dontje morrai sans retour,

Se par vous ne sont menour.

E1 pays ot un menestrel  
Qui repairoit en maint hosteil.  
Souvent estoit, et soir et main,

Par deduit o le castellain.

Tant y fu qu’il ot bien apris  
Ce cant, qui mout souvent repris  
Fu puis en maint haut ïiu par luì  
Et tant que la dame l’oy.

Et quant sot que cius i’avoit fait  
Qui maint travail a pour lí trait,  
Amours le coer li atenrie  
Pour la valeur qu’elle a oŷe  
Dou castellain et moult li plest  
De ce què ent0 son sìervice est.

Li castellains, c’Amours mestroie,  
Ne se poet tenir qu’il ne voie  
Sa dame, quant le poet veoír:

Amours le mainne a son voloir.

Un jour chevauçoit un chemin  
Dalés Faiiel, par un matin.

Priés estoit l’eure de dingner.

Viers le castiel prent a aler  
Et est en la court descendus.

Uns varlés est vers Iui venus,

Qui voet son ceval establer.

Li castellains prent a monter  
En la salle, qui fu bien painte,

Un pau doubtius, s’ot coulour tainte.  
Cescuns encontre lui se lieve,

Sa venue nullui ne grieve.

404

408

412

416

420

i.V

[f. 371

412

Et que mes souffrances s'accentuent,

Et à coup sûr j’en mourrai,

Si vous ne les díminuez pas.n

Dans le pays vivait un ménestrel, quí passait d’une demeure à  
une autre.12 Par plaisir, des joumées entières, il accompagnait  
Miir.eu' le châtelain. II séjouma si longtemps auprès de lui qu’il  
apprit parfaitement cette chanson. II l’interpréta ensuite très  
Muncni' dans de nombreuses cours, si bien que Ia dame I’entendit.  
Quaiu' .'lle sut que son auteur éíait celui qui avait enduré pour elle  
tant de tourments, Amour lui attendrit le cceur en lui révélant la  
valeur du châtelaìn: elle se délectait de le savoir à son service.

Sous la domination d’Amour, le châtelain ne put s’empê-  
cher de rendre visite à sa dame dès qu’il en eut l’occasion ’.  
Aimun' ie menait à sa guise. Un beau matin, il chevauchait le  
Ii'Dì: d'im chemin, non loin de Fayel, et l’heure du repas appro-  
duit II ;irít alors ladirection du château et mit piedàterre dans  
la nui: l Jn serviteur s’approcha de lui pour conduíre son cheval  
à rcctn'e. Quand le châtelain s’engagea dans l’escalìer qui  
meruU a la grande salle décorée de peintures, la crainte le fit  
chunçer de couleur. Tous ceux du château se levèrent pour  
l'acaicillir, réjouis de son arrivée, et il les salua très aimablement.

11 Les 5 strophes de 8 heptasyllabes sont suivies d’un envoi de 5 vers (4 vers  
seuíeinentdansi’éditiond’A. Lerond). C’estunechanson unissonante. Toutesîes  
sttophes gardent le même ordre de succession des rimes, avec les mêmes timbres;

" On le voit bien ici, le ménestre! est itinérant comme le jongleur, et non  
\*®aché à une cour précise et rétribué par un seul seigneur. Cette chanson est la  
■Femière et la seule qui soit adressée directement par l’amant à sa dame.

Ciaus de l’hosteil mout biel salue.

La dame estoit tantost venue  
Hors de sa cambre pour laver.

Li sires faisoit aporter

Son surcot, car si compaingnon

Estoient viesti environ.

Viers le castellain trestout ceurent,  
Mout le fiestient et honneurent,

Et la dame lui fait grant ciere.

Bien samble sa venue a cíere,

Et vraiement que si avoit.

“Dame, dist il, qui trestout voit  
Vous doinst santé et boinne vie,

Et trestoute la compaingníe!”

La dame son salu li rent  
Et cescuns moult courtoisement.

Li sires dist: “Dame, prendés  
Le castellain et si lavés,

Qu’il nous a fait tres grant honnour,  
Que chi fist ore son retour.”

Lors ont lavé et sont assis,

Més orent tels con a devis,

Et boin vin a leur volenté.

De maintes coses ont parlé,

D’armes, d’amours, de ciens, d’oisiaus,  
De toumoiemens, de cembiaus.

Li castellains moult remiroit  
D’uns ieuls couviers, quant il osoit,

La biauté et le corps bien fait  
Sa dame, a cui Amours l’a fait  
Iestre siervans toute sa vie.

La dame n’iert pas emplaidie,

Ains fu d’unne maniere quoie  
Et nonpourquant ses ieus envoie  
Simplement vìers le castellain:  
Regarder ne l’ose de plain.

Apriés diner, par grant solas  
Orent vin, pumes, gingembras,

Et nuis si se leverent tuit,

440

444

448

452

45tì

460

4&4

l\_a dame venait de quitter sa chambre pour se laver les mains. Le  
^igneur réclamait son vêtement de dessus[[6]](#footnote-6), car autour de lui ses  
ciimpagnons avaient déjà revêtu le leur. Tous se précipitèrent  
vers le châtelain pour le fêter et l’honorer.

L.a dame lui réserva aussi un bel accueil. Elle donnait  
l'inipic'Mon d’apprécier sa venue, ce qui était la vérité. «Dame,  
lui di'-il. f’elui qui voit tout, qu’Il vous donne une bonne santé et  
une \ ic acréable, à vous et à tout votre entourage! » La dame lui  
rendii '•on salut, puis tous les autres firent de même, avec une  
srandc courtoisie. Le seigneur dit: «Dame, conduisez le châte-  
îam pour qu’il se lave les mains, car son retour est pour nous un  
très grami honneur.»

Aprc- s’être lavé les mains, ils s’assirent, puis furent servis de  
nict' ci dc bon vin à volonté. Ils parlèrent de choses et d’autres,  
d’armc' ct d’amour, de chiens et d’oiseaux, de tournois et de  
juulcs. Quand il en avait I’audace, le châtelain contemplait à la  
Jérohcc ia beauté et la grâce de sa dame, qu’Amour l’avait  
contrainl de servir pour toute sa vie. Bien loin de toute provoca-  
tion. la dame restait sur la réserve. Avec naturel, elle toumait  
pomtaiii 'On regard vers le châtelain, qui, lui, n’osait pas la  
regardcr I ranchement. Après le repas et pour leur grand plaisir,  
on lcur scrvit du vin, des pommes et de la confiture de gingem-  
bre.l nc fois la table quittée, chacun choisit son divertissement.

Cescuns ala en son deduit.

As tables vont aucun juer  
U as eschiés, pour deporter.

Li aucuns faucons vont loirier:  
Cescuns s’en va esbanoiìer.

Li sires au castellain vient  
Et si li dist qu’il li couvient  
Chi delés aler a un plait:

“Mais je voel trestout entresait,  
Sans nul si, c’uimais demorés,  
Je vous em pri, se tant m’amés.  
Jusques a vo maison a loing.

* Sire, dist il, g’i ai besoíng,

Car, vraiement, pieça n’i fui.

* Sire, vous faites un refui,

Si m’ayt Dieus, qui petit vaut.  
Foi que doi Dieu, sire Regnaut,  
Vous n’em poés huimais aler.

* Sire, vous poés commander  
  Vo volenté et je feraì.
* Sire11 Renaut, doní prierai  
  A vous, com a men boin amy:  
  Je m’en vois, car remanés chi!”  
  Mais avant a fait apieler

La dame et li volt commander  
Que le chevallier compaingnie  
Faice, et se jue et esbanie  
Tant qu’il revenra, car c’iert tos.  
Puis monte et s’en va les gaîos.  
La dame au castellain a dit:  
“Sire, s’il vous plest, un petit  
Juerons vous et moi as tables,  
C’est uns jus biaus et delitables  
Et, se volés dormir aler,

Vous yrés pour vous reposer.

* Ciertes, dame, de m’endormir

476

480

484

488

■'iK

49fi

50»

[f. 37 v.]

50»

5<lv

m

L^s uns allèrentjouer au tric-trac et aux échecs pour se distraire,  
It". autres dresser des faucons[[7]](#footnote-7): chacun partit s’amuser.

I,e seigneur s’approcha du châtelain pour l’informer qu’il  
Juvait se rendre à un procès dans les environs: «Maisje souhaite  
absolument qu’aujourd’hui vous restiez sans faute chez nous, je  
uui> le demande instamment, si vous m’appréciez, car vous  
habiiez loin.

* Seigneur, répondit le châteîain, des obligations m’y appellent,  
  ciir mon absence a vraiment été longue.

-Seigneur, votre refus n’est pas justifié, j’en prends Dieu à  
téinoin. Au nom de la foi que je dois à Dieu, seigneur Renaut, il  
vnus est impossible de repartir aujourd’hui.

* Seigneur, vous pouvez ordonner ce que vous souhaitez et  
  j’obéirai.
* Seigneur Renaut, je vous adresserai donc cette prière, comme  
  à inon ami fidèle: je m’en vais, restez donc ici!»

Mais auparavant il fit appeler la dame, il souhaitait en effet  
lui dcrnander de tenir compagnie au chevalier, de le divertir dans  
lajoic jusqu’à son retour, car il ne tarderait pas. Puis il monta à  
vheMil et partit au galop. La dame dit alors au châtelain:

> Seigneur, si vous le souhaitez, nous jouerons un moment,  
vous ct moi, au tric-trac - c’est un jeu charmant et agréable -,  
pui'. m '-ous voulez dormir, vous irez vous reposer.

* Dame. il est sûr que je peux très bien m’abstenir de dormir.

M’en puis jou tres bien abstenir.  
Repos, joie, deduit n’arai,

Dame, se je[[8]](#footnote-8) par vous ne l’ai.  
Voelliés avoír de moi pité!

Dame, en vous a humelité,

Ce dist cescuns, et tant de bien  
Qu’avoir poet en corps crestiyen.  
Dame, et com plus en a en vous,  
Tant sui plus mas et anguissous.  
Venus en sui jusqu’al morir,

Car li corps ne poet plus souffrir.  
Dame, faites vo volenté  
U de morrir u de santé  
Donner a moi a une fie.

Se muir, vostre ame empeecie  
En[[9]](#footnote-9) sera, ce ne poet falir,

Quant pour vous m’estera morir.  
Dame, ce seroit grans peciés.

Mais pour Dieu vous prenge pitiés  
De moi, qui vous aim loiaument  
Et sui tous vos entirement.

Aussi m’aŷt Dieus a le mort,

Je n’i pens fausseté ne tort.”

La dame respont qu’avisee:  
“Sire, j’ai bien vostre pensee  
Oŷe et vostre volenté,

Et quand vous dittes que santé  
Vous puis donner, forment m’apens  
U je prendroie si grant sens  
De faire mallades garir.

Vous dittes que vous faich morir.  
Ciertes de çou ne sai noient,

Ne en ma vie n’euc talent  
De vo corps faire nul contraire.  
Moult m’esmierveil par quel afaire

Jen'aurai que le repos, îajoie et íe plaisir que vous m’apporterez.  
Veuillez prendre pitié de moi! Dame, c’est l’avis de tous, en vous  
règnent l’humilité et toutes les vertus qu’une chrétienne peut  
posséder. Dame, plus grande est votre valeur, plus je me sens  
affligé et tourmenté. Je suis à l’agonie, car mon corps ne peut en  
,Up|ioi ■ .t davantage. Dame, choisissez: me tuer ou me redonner  
immédiatement la santé. Si je meurs, une accusation pèsera sur  
votre âme, c’est sûr, puisque vous serez responsable de ma mort.  
Pame.' ous commettriez un grave péché. Mais, par Dieu, prenez  
pitie dc noi, qui vous aime en toute loyauté et vous appartiens  
corps el âme. J’en prends Dieu à témoin jusqu’à ma mort:  
aucune pensée déloyale ou offensante ne m’anime.»

La dame répondit avec sagacité:

. i\w bien entendu votre pensée et votre désir, mais quand  
\0U' prciendez que je peux vous donner la santé, je me demande  
uaimcm d’où je tirerais ce si grand savoir qui me permettrait de  
euciir lc-, rnalades. Vous me dites responsable de votre mort. Or  
j'en ignore tout et jamais de toute ma vie je n’ai eu le désir de  
pnrivr an einte à votre personne. C’est donc avec stupéfaction que

Vous venroit dont de par moi maus.

* Ha! Dame, vos parlers soit saus !

Mal n’en ai pas, mes bien me plest.  
Dame, li maus que je trai nest  
D’Amour et de Fin Desirier.

Amours a tout a justicier.

Dame, pour vous Amours sentir  
Me fait ses maus a son plaisir.

* Sire, ma coupe n’esse mie,

Que, s’Amours par sa singnourie  
Vous fait grieté, a moi qu’en tient ?

* Ciertes, ma dame, de vous vient.
* De moi ? Et comment poet çou iestre ?  
  Onques ne fui en liu n’en iestre

U je vous veïsse mal faire.

* Ha! Douce dame deboinnaire,

Li maus d’Amours est si soutíeus!

II muet dou coer et par les ieus  
Est conceiis et par oŷr.

Lí oel si siervent de veïr  
Biauté de dame, corps, atour:

Ce faít au coer nourir amour.

Dame, par oŷr recorder  
Bien et honnour, c’on ot conter,

[f. 38]

Et biel maintien et courtoisie  
De[[10]](#footnote-10) dame, s’est amours nourie  
En maint coer et leur fait sentir  
Maint mal et gìeter maint souspir.

Ces ,ii. raisons ont fait que fui  
Vos, ma dame, et serai et sui.

Dame, se vous ja ne m’amés,

S’est bien telle ma volentés  
Que j’aim assés mieus a morrir  
Que mon coer de vous departir.

Et s’en avoie volenté,

N’en poroie avoir poesté,

Qu’Amours l’i a si fort assis

jt- m’ínterroge comment une maladie vous frapperaií par ma  
Vaute.

. \1,' P-tme, sauf votre respect, loin de me faire souffrir, ce mal  
nu- p'.’iî Dame, la maladie que j’endure vient d’Amour et de  
Parfait Désir: Amour doiî tout dominer. Dame, c’est pour vous  
quc. '■l !■- >n son bon pîaisir, il me fait ressentir ses maux.

* vciui'eur, ce n’est pas ma faute, car si Amour use de sa toute-  
  puissance pour vous tourmenter, en quoi suis-je responsable ?
* Mais si, ma dame, la maladie vient de vous.
* IV''.i''i? Commentest~cepossible? Jamaisje n’ai été dansun  
  seul endroit où je vous aurais vu commettre une faute.
* Afi ’ I 'ouce et noble dame, la maladie d’Amour est si subtile!  
  pifc pan du coeur, après avoir été provoquée par la vue et par  
  î'oiu'c. ■ cs yeux servent à voir la beauté de la dame, son corps,  
  vcs aimirs: c’est ce qui nourrit le sentiment amoureux dans Ie  
  ciïui. I i.ime, c’est en entendant témoigner de la vertu et de la  
  n<'h!c"c d’une dame, de sa grâce et de sa courtoìsie, que l’amour  
  a ciainn dans tant de cceurs, puis leur a fait ressentir maintes  
  nou’b'aiices et pousser maints soupirs. Pour ces deux raisons je  
  hUi - dc'. cnu vôtre, je le suís encore et je le resterai. Dame, si vous  
  nc m'ain iez pas, voìci ma décision: je préfère mourir plutôt que  
  \ou' rcmer mon cceur. Et même si je souhaítais cette séparation,  
  je nc p' mrrais î’obtenir, car Amour a fixé si fort mon coeur en

Qu’il n’en poroit iestre hors mis.

Et se li corps fait riens qui vailie,  
Pour l’amour de vous s’en travaille,  
Car adiés vit en esperance  
D’avoir mierci, ma dame france.”

La dame n’oiy pas envis  
Ne ses parolles ne ses dis,

Car elle y avoit grant plaisance,

Mais ne pert pas en sa samblance.  
D’amour ne ii voet samblant faire,  
Ainsçois l’en fait tout le contraire,  
Puis respont biei et sagement:  
“Ciertes, sire, ne sai noient  
Que c’est d’amours; onques n’amai,  
N’encor pas ne l’asaierai.”

A ce mot fu li castellains  
D’un dar au coer si fort atains  
C’un tout seul mot n’euïst sonné,

Qui lui donnast une cité.

En son coer pense a soi meïsme:  
“Mieus me venist estre en abisme.”  
Moult forment se va desmentant  
Et moult se tient a mesceant  
Quant Amours ensi le tarie  
Que, quant mieus cuide avoir amie,  
Tant en est plus loing, ce li samble.  
Tous li coers li fremist et trambie:  
“He! Las! Pour quoi ainc y pensai ?  
He! Mi! Amours! Qu’en grant esmai  
M’avés mis! Et con îongement  
Me traveillerés ensement ?

Je cuidaí lors avoir mierchi  
Que jou sen douch viaire vi.

Si n’en sai u prendre conseil,

Car jou durement m’esmierveíl  
Comment si douce creature  
M’a peii tant iestre si dure,

Qui le sierc et ainc loiaument.

.„n, rfp, mauvaise gent

de Fayel  
584

588

59:

5%

p.>'

JR DU CHATELAIN

173

601.'

004

(i()S

\uiis n'.i’il ne pourrait en être rejeté. Quant à mon corps, s’il  
uccmnplit quelque bonne action, il en souffre par amour pour  
uiu.n. car il vit toujours dans l’espoir de vos faveurs, ma noble  
dame. •

| <, Jame n’entendait pas à contrecoeur son discours, elle y  
prcnaii même un grand plaisir, sans néanmoins le montrer.  
C.'imiue elle ne voulait pas lui donner le moindre signe d’amour,  
bicn aii contraire, elle lui répondit alors avec noblesse et discer-  
nenicnï: «Bien sûr, seigneur, j’ignore tout de l’amour, je n’ai  
juniaiN dimé et je ne vais pas essayer maintenant». Cette paroie  
frappa lc cceur du châtelain comme unjavelot et le coup fut d’une  
\iolencc telle qu’il n’aurait pu articuler un seul mot, même si on  
iui maii uffert une cité. Iì pensa en lui-même: «Je préférerais  
être en enfer». II ne cessa alors de se lamenter et de déplorer son  
grand maìheur, car Amour le persécutait en lui donnant à croire  
quc plii' il pensait avoir une amie, plus il s’éloignait d’elle. Tout  
son cieur frémissait et tremblait:

<■ Hélas! Pourquoi donc ai-je toumé mes pensées vers elle ?  
Ah! Pau’. re de moi! Amour, dans quel désespoir vous m’avez  
plongé! Combien de temps me torturerez-vous ainsi ? J’ai cru  
obtemr sa grâce quand j’ai vu son doux visage. J’ignore où  
demander de l’aide, car je me demande avec stupéfactíon  
coinnieni une femme d’une telle douceur a pu me repousser si  
durcment, moi qui la sers et l’aime en toute loyauté. Mais, ici  
comine aiíleurs, les mauvaises gens se multiplient tant

612

Et en cest paỳs et ailleurs,

Et font tant samblans mierveilleus 624

C’on ne connoist pas les loiaus  
Viers ciaus qui sont faintich et faus.

Dont c’est grans doleurs et maisciés,

Car je saì de fít que Pitiés, 628

Qui de moi ore aidier se faint,

Feroit que celle u mes coers maint  
M’aroit tos ottroiyé mierchi

S’elle pooit savoir de fi 632

Combien je l’aim, n’en quel maniere,

Selonc çou qu’elle a douce cíere.”

Atant a jeté un souspir,

Et dist: “Douce dame, je muir 636

Se de vous ne sui confortés,

Car ma vie et ma mort portés.”

Adont îa dame respondi:

“Ciertes, sire, ce poise mi, 640

S’Amours vous tient en teil destroi,

Car ja ne goyrés de moi.

Mais se volés avoir dou mien

Aucun juyel, je le voel bien: 644

Lach de soie, mance u aniel,

Ce me plest bien et est moult bìel. [f. 38 vj

Se par tant iestes confortés,

De çou escondis ne serés. 648

Mais ja esperance n’ayiés  
Que jour ne heure vous soiiés  
Sires ne saisis de men cors,

Car ce seroit trop lais recors 652

C’on poroit de moi recorder.

Dou coer a nul fuer acorder  
Ne poroie a teil vilonnie.”

Li castellains moult s’umelie  
A li et doucement li dist:

“Ciertes, dame, moult m’abiellist  
Li dons que vous proumis m’avés:  
J’en suì ja si que respassés.  
wíf>ns ne demanc ne voel avoir

L-t iilliaii des apparences si séduisantes qu’on ne distingue plus  
les éiu"> loyaux des hypocrites et des trompeurs. C’est une  
oran'le -ource de souffrance et de malheur, carje suis certain que,  
cràc-' ;i i’uié qui hésite maintenant à m’aider, celíe où mon coeur  
',L'jourii-.'. puisqu’elle a un si doux visage, m’aurait très vite  
accordé ncs faveurs si elle pouvait savoir avec certitude combien  
d coimnciit je l’aime.» Après un soupir, il poursuivit; «Douce  
Jaino. ic me meurs si vous ne m’apportez aucun réconfort, car  
nion 'Ori dépend de vous.»

La dame lui répondit: «Seigneur, je regrette sincèrement  
qu’Amour vous oppresse tant, carjamais vous nejouirez de moí.  
Si \oii' 'i'uhaitez un cadeau, j’y consens: un lacet de soie, une  
nuuchc ou un anneau, j’accepte avec grand plaisir. Si vous  
pom o/ cn être réconforté, je ne vous opposerai aucun refus. Mais  
ne miuri msez pas l’espoir de prendre un jour possession de ma  
personnc car ce serait une histoire vraiment ignoble que l’on  
pourrait colporter à mon sujet. A aucun prix je ne pourrais dans  
innii caiu consentir à une telle vilenie.»

Lc clnaelain s’inclina humblement devant elle et lui dit avec  
douccui: «Dame, le don que vous m’avez promis m’emplit  
d'uiic grande joie. Je m’en sens déjà guéri. Je ne souhaite et ne  
demande rien d’autre que ce que vous voulez vous-même.

Fors seulement vostre voloir.

Dame, j’entench que vous serés  
A le Fere, u li grans plentés  
lert des dames de cest paýs,

Car messires de Couchi pris  
A joustes, par son grant orgoel,  
Droit entre le Fere et Vendoel.

- Par Dieu, sire, vous dittes voir.  
Madame de Couchi hier soir  
Me manda que jou y alaisse,

Ne pour sonne ne le laissaisse.

Et jou vraiement y serai,

Car les joustes veoir volrai,

Car li dus de Lembourc y vient,

A cui moult de la fieste tient,

De Flandres li coens Bauduins,

Qui n’est pas fols ne beduins.

Li Flamenc viennent avoec lui,

Qui d’armes sont amanevi.

Si viennent tout ìi Haynnuyer,  
Compaingnon qui font a prisier,

Car, que dames que damoisielles,  
Amainnent .c. qui moult sont bíelles  
Et sont, si c’on m’a dit, viestues  
De cloques et s’aront sambues,

Elles et tout lí cevallier,

D’armes qui moult font a prisìer,  
Carcol de Hauwiel de Kievraíng,  
Qui mauvaisté a en desdaing.

Si que madame de Couchi,

Pour çou que c’est ses paýs chi,  
Mande dames sans arriester  
Pour les estraingnes honnerer,

Car bien afiert que fiestiies

Soient par droit et conjoïes.” 6(K'

* Ciertes, dame, vous dittes voir.

Dame, s’il vous plaisoit, avoir  
Vorroie une mance de vous,

Rxdee as las, larghe desous,

Qu’en mon diestre brach porteroie:

Espoir que plus preus en seroie.

* Ciertes, biaus sire, et vous l’arés.

Or y parra que vous ferés. 704

Se par moi vous montiés em pris,

De çou ne vauroie ja pis.

* Vraiement, dame, je ferai

Trestout au mieus que je porai. 708

* Or soit, au fort nous le verons,

As amies vous connisterons.

Dou connoistre estons asseiir:

Escut d’or a face d’ asur " 12

Au lïonciel viermeil passant  
Portés ens ou cantiel devant.

* Dame, vous dittes verité.”

En ce point qu’il ont tant parlé, 716

Estoit li sires descendus,

Qui tantost estoit revenus13. [f. 39]

Li soupers estoit aprestés.

Li sires est amont montés "'20

En la sale, qui paree iert.

La dame son surcot ouviert  
Avoit viestu des le dinner.

Cescuns fait le sien aporter,

Puis se viestent communalment,

Si s’asissent moult liement.

Mais orent tels qu’a deviser.

La ont parlé de behourder  
Et d’autres coses ont parìé.

Mengiet ont, puis se sont levé, [[11]](#footnote-11)

* Assurément, dame, vos paroles sont justes. Dame, si vous le  
  souhaitiez, j’aimerais recevoir de vous une manche, froncée à  
  l’aide de lacets et large par-dessous, et je la porterais à mon bras  
  droit: ma prouesse en augmenterait peut-être.[[12]](#footnote-12)

\_ Bien sûr, cher seigneur, vous l’aurez. On verra bien ce que vous  
accomplirez. Si grâce à moi vous obteniez une plus grande  
gloire, ma valeur n’en serait pas moindre.

\_ Soyez-en certaine, dame, j’agirai de mon mieux.

* Qu’il en soit ainsi. Nous le verrons au moment décisif. Nous  
  vous reconnaîtrons à vos armes. Pas le moindre doute possible:  
  vous portez un écu d’or à la fasce d’azur et au lionceau passant  
  jv iiu.-nies au canton droit du chef.[[13]](#footnote-13)

. Darnc, vous dites vrai.»

À la fin de cette longue conversation, le seigneur de Fayel  
venait d’arriver et de descendre de sa monture. Alors que le  
Jiner ait fin prêt, il monta l’escalier pour gagner la grande  
■Mille d 'corée. Depuis le repas du midi, la dame portait son  
vêtement de dessus ouvert. Chacun se fit apporter le sien et le  
aneut. Puis, dans une grande allégresse, ils prirent place à  
tahie. Ou :eur servit une profusion de mets et ils s’entretinrent  
de jiumc^ ct de choses et d’autres. Après le repas, ils se levèrent

684

-liÉÉSsR

6«

*mm*

664

**6('S**

('T2

676

6«n

Dame, j’ai appris que vous viendrez à La Fère, où se rassem-  
bleront toutes les dames du pays, car monseigneur de Coucy[[14]](#footnote-14),  
p,i. .um' de sa gloire, a organisé un toumoi entre La Fère et  
Vendeuil.[[15]](#footnote-15)

.. P,u L'i.îu, seigneur, vous dites vrai. Hier au soir, madame de  
Coucy m’a demandé de m’y rendre sans faute. J’y serai donc  
absoiument, car je tiens à suivre les joutes, d’autant qu’y partici-  
pent le duc de Limbourg, sur qui la fête repose en grande part, et  
|L. coii'U îaudouin de Flandre, qui ne manquepas d’intelligence  
ni de raffinement.[[16]](#footnote-16) Les Flamands, d’excellents guerriers,  
l’accompagnent. Tous les chevaliers du Hainaut viennent aussi et  
leur compagnie est digne de prix, car ils amènent avec eux cent  
d.u'.ìc- ..’i -iemoiselles extrêmement belles et vêtues de vêtements  
en forme de cloches, d’après ce que l’on m’a dit. Comme les  
chevaliers, elles auront des housses de selle aux armes presti-  
gieuses de Charles de Hauwel de Quiévrain, qui n’a que mépris  
pour la lâcheté. Madame de Coucy, parce que c’est ici son pays,  
convoque donc sans délai les dames pour honorer ces étrangères:  
il convient en effet d’organiser une belle fête en leur honneur.

E1 vregier vont esbanoiier  
Tant qu’il fu tamps d’aler coucier,  
Que li castellains congiet prent  
Au signeur et courtoisement,

Si que drois fu, le mierchia  
De I’honnour que faite li a.

Et la dame n’oublia mie,

Ains prent congié comme a s’amie.  
Ne voet que nus s’apparcheust  
De s’amour ne riens en seiist:

Pour çou s’em part sans arriester.  
Coucier s’en vont sans plus parler.  
Quant couciés fu, dont pense fort,  
Rices est de nouviel confort:  
Espoirs li dist que par siervir  
Pora de sa dame joïr.

“Joïr! Ce dist Desesperance,

Avant te couvient mainte lance  
Et maint escu faire estroer.

Cuides tu que te doie amer ?

Nanil voir, ne t’amera16 pas,

Mes, pour ce que si fais le las,

Te voet donner aucun confort.  
Ciertes bien te mainne a la mort  
Ceste amours. Tu en ies honnis  
Et d’avoir et de corps mendis.”  
Ensi Desespoirs le conseille,

Maìs Hardemens a l’autre oreille,  
Et Proecce sa mere aussi,

Et Honnours. Cil troi que je di,  
Dont ses cuers est enluminnés,

Li redisent tout: “Sire, amés!  
Ciertes, nous ne vous faurons mie,  
Tous jours serons en vostre aŷe,

Si que nulle grietés grever  
Ne vous pora, ne descorder

's i. corr. d’après A.

poui ler se détendre dans le verger jusqu’à l’heure du coucher.  
732 [.e cìiàielain prit alors congé du seigneur et, comme il le devait,

le rcuiercia avec une grande courtoisie pour les marques d’hon-  
j neur dont il l’avait entouré. Loin d’oublier la dame, iì lui dit au  
rcvoii v.omme àune amie. Parcequ’il voulaitquepersonnene vît  
73(, m nc comprît ses sentiments, il partit sans délai. Tous allèrent se

cuiichci sans autre conversation.

L'nc fois dans son lit, le châtelain songea longuement, plein  
J'un rcconfort nouveau: il pourrait jouir de sa dame, Espoir le lui  
740 promeitait, en se vouant à son service. « Jouir! rétorqua Déses-

poii. Auparavant tu devras briser bien des lances et des écus!  
Croi>-iu qu’elle soit obligée de t’aimer? Non, c’est sûr, elle ne  
t’aimera pas, mais, en réponse à ton air malheureux, elle veut  
744 t’appi’i'icr une consolation. Sans nul doute, cet amour te conduit

Jruil à la mort. Tu en es déshonoré, tu en perds tes richesses et ta  
sanle. >■

C'cutit le conseil que Désespoir lui dispensait, mais  
74ij Hardic'se, avec Prouesse, sa mère, et Honneur, se penchèrent à

sun aiiirc oreille. Tous trois, qui illuminaient son coeur, lui tinrent  
un discunrs différent: « Seigneur, aimez! C’est sûr, nous ne vous  
dbanJonnerons jamais. Toujours nous vous apporterons notre  
752 aide. d bien qu’aucun malheur ne pourra vous affecter ni vous

756  
760

772

776

780

784

De nous, mes siervés loiaument

Amours, qui a ,c. doubles rent 768

Tout çou c’on met en son siervice,

Mestier n’i ont ne fol ne nice.”

Chieus consaus le ra a point mis,

En cel penser s’est endormis.

La dame se gist en son lit,

Lés son marit, peu de delit  
Y a qu’Amours forment Tassaut  
Et li mait devant que moult vaut  
Li castellains, car a pproaice  
N’a pas faili ne a largece.

Ensi Amours li fait sentír  
Ses maus si forment qu’obeïr  
L’estuet a li tout esranment  
Et faire son commandement.

Pense volentiers l’ameroit  
S’elle le blasme ne doutoit.

Mais le blasme ne doutera:

Puis qu’Amours voet, elle amera.

Ensi Amours fort îe demainne,

Mais li grans sens dont elie est plainne 788

Li deffent qu’elle l’aimme mie[[17]](#footnote-17) [[18]](#footnote-18),

Car, s’elle aimme, elle en iert honnie. [f. 39 v]

Ses sens li dist: “Ne faites cose

Par quoi nuls par raison vous cose. 792

Vous iestes bielle, boinne et sage,

D’avoír rice et de grant linage,

S’avés mari de grant affairre,

Par quoi mieus garder de mesfaire 796

Vous devés et garder l’onnour  
De vous et de vostre singnour.”

séparer de nous. Servez donc avec loyauté Àmour, quì rend au  
Leniu|)le tout ce qu’on engage pour son service. Fous et niais ne  
sont pas concemés.» Ce conseii Ie rasséréna et il s’endormít sur  
ceue pensée.

Mlongée sur son lit aux côtés de son marí, la dame goûtaiî  
peu de plaisir, car Amour lui livrait de violents assauts et lui  
rappelait la grande valeur du châtelain, qui n’avait jamais  
manqué de prouesse ni de largesse. Amour lui fit connaître ses  
^uillrances avec une si grande violence qu’elle dut se soumettre  
aussitôt à son pouvoir et lui obéir. Elle pensa alors qu’elle l’aíme-  
ì.iii dc bonne grâce si elle ne craignait pas la réprobation. Mais  
non. e!le ne la craindrait pas: puisqu’Amour le voulait, elle  
airnerait.

Si bouleversée fût-elle par Amour, la grande sagesse qu’elle  
auiileiielle lui interdisait au contraire de s’éprendre de luí, sínon  
elle seraít déshonorée. Elle l’exhortait en ces termes: «Ne  
commettez rien qui vous attire un blâme justifié. Vous êtes belle,  
raisonnable et vertueuse, vous êtes riche et descendez d’un  
lign.ige très noble, vous avez épousé un homme d’un haut rang.  
Vous devez donc d’autanî plus vous garder de mal agir pour  
prC'.ei ver votre honneur et ceîui de votre mari.»

Ensi ses grans sens li18 refraint  
Le fu d’Amours et li estaint,

Mais il y laisse les tisons.

Tos resera vis li carbons,

Car Amours s’en volra meller.

Tart li est que voie jouster  
Celui qui d’Onneur est fontainne,

Qui des boins honnourer se painne.

Bien l’a Amours en son dangier,

Elle ne se seit conseillier.

A1 matin, tempre a I’adjoumer,

Se volt li castellains lever,

Assés tost fu appareilliés.

Jolís fu, nais[[19]](#footnote-19) et affaitiés.

Va s’en[[20]](#footnote-20) que plus n’arieste mie,

Biel samblant fait a ciere lie.

Dont fist cançon de liet corage :[[21]](#footnote-21)

La douce vois dou lossignot sauvage  
Qu’oi nuit etjour quoinciier et tentir,

Me radoucist le coer et rassouage.

Or ai talent que canch pour resbaudir.

Bien doi canter, puis qu ’il vient a plaisir  
Celi qui j’aifait de coer liet hommage.

Si doi avoir grant joie en mon corage,  
S’elle me voet a son oes retenir.

Onques viers li n'euchfaus coer ne volage,  
Si m’en devroitpar tamps mieus avenir,  
Ains lê aim, sierch et aour par usage,

Se ne li os tout mon penser jehìr,

Car sa biautés mefaìt si esbahir  
Que je ne sai devant li nul langage,

Nes regarder n’os son simple visage,

Tant en redouc mes ieus a departir.

800

804

808

812

M\*

îOfi

**lïlj**

Ce fut ainsi que sa grande sagesse étouffa et éteignit en elle  
le feu d’Amour. Mais elle y laissa des tisons et bien vite le  
charbon allait s’enflammer à nouveau, car Amour voudrait conti-  
nuer ses attaques. La dame attendait avec impatience de voir  
combattre celui qui était la fontaine d’Honneur et s’efforçait  
toujours d’honorer les gens de bien. Amour la tenait bien sous  
son emprise et elle ne savait que décider.

Le lendemain, le châtelain voulut se lever à l’aube et très vite  
il se prépara. II était beau, soigné et élégant. Sans plus de retard,  
ii partit en manifestant une belle joie. L’allégresse lui fit alors  
composev une chanson :20

La douce voix du rossignol sauvage,

1 ‘<mt j’entends la belle mélodie résonner nuit et jour,  
Emplit mon cceur de douceur et de sérénité.

Je désire chanter pour épancher ma joie.

dois bien chanter, puisque c’est la volonté  
!><• celle à qui j’aiprêté hommage d’un cceur joyeux.

I < le grande joie doit envahir mon cceur,

Si elle accepte de me retenir à son service.

Jíimais je ne l’ai trahie ni trompée,

Ji devrais donc connaître un sort meilleur.

Jí’ l’aime, je la sers et je l’adore avecpatience,

Mème si je n ’ose pas lui avouer tous mes sentiments,

Car sa beauté me transporte tant  
(\_hte devant elle j’oublie le langage.

./.• n ’ose pas même regarder son visage pur,  
lont je redoute d’y perdre les yeux. [[22]](#footnote-22) [[23]](#footnote-23)

Tant[[24]](#footnote-24) ai en li bien assis mon corage 832

Qu’ailleurs nepens et Dius m’en laist jo'ír!

C’onques Tristans qui but le buverage  
Si loiaument n ’ama sans departir,

Car jou y maic coer et corps et desir, 83fi

Force et pooir. Ne sai se faich follage,

Encor me douch qu ’en trestout mon eage  
Ne puisse assés li ne s’amour siervir.

Je le doi bien siervir a hiretage 840

Et sour toutes et amer et cremir  
Qu ’adiés m ’est vis que je voie s ’ymage,

Si ne m ’en puis soêler dou veïr,

Qu ’el mont ne puis si bielle riens coisir. 844

Lues que le vi, si laissai en hostage  
Mon coer, quí puis y afait lonc estage,

Ne jamais jour ne l’en quier departir.

Cançon, va t’entpourfaìre mon mesage 848

*Laujen* ’os trestourner ne guencir,

Car tant redouc lafole gent volage,

Qu’il[[25]](#footnote-25) devisent, ains qu’ilpuist avenir,

Les biens d’amours. Dius les puist maleyr! 852

A maint amant ontfait yre et damage,

Mais j’ai de ce moult cruel avantage  
Qu ’íl m ’en estuet sour mon gré obeïr.

*i!on* cceur s ’estfixé en elle sifort

Oue je ne songe à aucune autre. Que Dieu m ’accorde le

bonheur!

ìamais Tristan, lui qui but le philtre,

' ’aima avec une loyauté et une constance telles,[[26]](#footnote-26)('ar je lui donne tout, cceur, corps et désir,

•' orce et pouvoir. J’ignore si je commets unefolie,

'■e crains en outre que ma vie ne soit trop courte  
f'our la servir et l’aimer suffisamment.

ìe dois bien la servirpour toujours,  
i ’aimer et la craindre plus que nulle autre.

Sans cesse il me semble voir son portrait  
! t je ne peux pourtant m ’en rassasier,

< 'ar il m’est impossible de voir ailleurs unefemme si belle.  
I >ès que je l’ai aperçue, je lui ai laissé en otage  
Mon cceur, qui depuis n ’a cessé de séjoumer en elle:  
Jamais je ne voudrai l’en séparer.[[27]](#footnote-27)

{ 'hanson, pars délivrer mon message,

I à où je n ’ose aller, même en suivant des détours,  
i'ant je crains que les gens insensés et trompeurs  
\’e révèlent, avant même son existence,

I e bonheur d’amour. Que Dieu les maudisse!

Ils ont plongé tant d ’amants dans la soujfrance et le malheur  
l’t j’ai sur eux ce très cruel avantage  
I >e devoir obéir contre mon gré.

Quant ensi ot faít le dit cant, 856

Apriés d’armes se va pensant  
Tant qué il vint a son hosteí.

De sejour n’a talent, mais d’ei

Lui est, car ki est pereceus [f. 40] 860

Par raison ne sera ja preus,

Mais tous tamps doit avoir desir  
A prís d’armes pour avenir

A honnour, c’on ne poet avoir 864

S’on n’i meit et corps et avoir.

Chius y mist et avoir et corps.

Tant físt que biaus est li recors

De lui et mouit doit as boins plaìre, 868

Car il voet tous tans honnour faire,

[Estre larges, courtois et preus,

Gais et jolis et amoureus]24.

Mout s’apareilla d’estre cointes, 872

Chius qui a Honneur iert acointes.

Biaus chevaus quist et biel hamois,

Aussi cointes fu que li rois

Fust s’il vosíst aler jouster. 8"6

Onques nul povre baceler  
Ne veïstes si bien monté  
Ne de tous poíns mius acesmé.

De tous lés venoit li hamois '1

De Poítevins et de Françoìs,

De Normans et de Bourghegnons  
Et de Ponhiers et de Bretons.

Si venoient íi Corbiois,

Et avoec cil de Vermendois.

La fu medame de Couchi,

De dames ot plenté o li  
Qui ierent nobles et de pris.

Pour çou que c’iert en son paŷs [[28]](#footnote-28)

Après la composition de ce chant, il ne cessa de penser aux  
i.-cinhuts jusqu’à son retour chez lui. II ne souhaitait pas y rester,  
S(in dcsir était tout autre. Jamais, selon toute vraisemblance, le  
pjiesseux ne deviendra preux. Au contraire, le chevalier doit  
louimirs aspirer à gagner le príx des combats pour atteindre Ia  
L’loirc. que l’on ne peut obtenir qu’en donnant de sa personne et

sus biens. Le châtelain y consacra donc ses biens et sa  
persoime, il accomplit tant d’exploits qu’il en acquit une belle  
renonunée et que les êtres vertueux avaient raison de beaucoup  
l'upprecier, car toujours il désirait agir dignement, montrer sa  
largesse, sa courtoisie et sa vaillance, sa gaieté charmante et sa  
sensibilité à l’amour. 11 se préoccupa beaucoup de son élégance,  
ìui qui était familier d’Honneur. II rechercha de beaux chevaux et  
un bel équipement et ìl devint aussi élégant que le roi 1’ aurait été  
i,'ii ìi\ ait voulu participer aux combats. Jamais vous n’avez vu un  
jeune homme pauvre avec de si belles montures et de si beaux  
arncnients.

L)e toutes parts affluaient les équipages des Poitevins et  
des Français[[29]](#footnote-29), des Normands et des Bourguignons, des  
Pieards et des Bretons. Les chevaliers de la région de  
Curbie venaìent aussi, avec ceux du Vermandois. Madame de  
Couc> était présente à leur arrivée, entourée d’une assemblée  
úe dames nobles et renommées. Elle les avait convoquées  
aupics d’elle parce que le tournoi avait líeu sur ses terres.

a C6 s°ní íes chevalíers de l’île de France.

Les avoit avoec li mandees.  
Cointement25 estoient parees,

Viesties de samit viermeil,

Ains ne vic plus rice appareil  
Pour les estraingnes fiestiier.

Li jours prist ja a aprocier,

Que ia fieste venir devoit.

Le samedi au soir tout droit,

Dont la fìeste fu le lundi,

Avoec madame de Couchi  
Furent maintes dames parees:

Pas ne sambloient empruntees  
A fíestìyer estraingne gent.

Ensi con je vous cont brieument,

A Fere li Vermendísien  
Vinrent, mes je ne sai combien,

Mais je sai bien d’aucuns les noms,  
Ciaus dont plus grans iert li renons.  
Li26 coens de Soissons bìel et gent

* vint, s’ot o lui bielle gent,

Car tout si baceler y vinrent,

Qui moult gentement se continrent.

Li sires de Couchi iert chiés  
De ces gens, par ìui commenciés  
Estoit li fais de celle fieste,

Qui fu bielle, plaisans, honnieste.

A Fere vinrent, ce me samble,

Dames, chevalier tout ensamble,

Cii et celles de cel acort.

Des autres vous ferai recort,

Qui vinrent de lointains pays  
Pour acquerre honnour et pris.

Li dus de Lembourc gentement

* vint, s’amena bielle gent  
  Et cevaliers de grant affaire 23

S02

**900**

9114

**908**

9Í2

**;ljli**

*m*

']uuK -. > caient parées avec élégance et portaient des étoffes de  
soie vermeille: jamais je n’ai vu de plus grandes démonstrations  
iic i icii'. wì pour fêter des étrangers.

1.^ |our de la fête approchait déjà. Le samedi soir avant le  
lundi où elle commençait, de nombreuses dames en grande tenue  
étaient donc en compagnie de madame de Coucy. Elles ne  
manquaient pas d’aisance pour fêter les étrangers. Comme je  
vous le rapporte en quelques mots, les chevaliers du Vermandois  
arrivèrcnt à La Fère: j’ignore leur nombre, mais je connais bien  
le nom des plus réputés.

L: i.ç" brillant comte de Soissons y vint avec une escorte  
"Ul’erlv. car tous ses jeunes guerriers l’avaient suivi et se  
comportaient avec noblesse. Le seigneur de Coucy les dirigeait,  
c'était lui qui avait organisé cette belle, agréable et digne fête. À  
Ltl'crc \ mrent ensemble, je le crois, toutes les dames et tous les  
chevaliers de ce groupe. Je vais aussi vous rappeler ceux qui  
arrivèrent de contrées lointaines pour conquérir honneur et  
gloire.

Le duc de Limbourg y fit une superbe entrée, il conduisait des  
iroupcs -mlendides et de très nobles chevaliers, qui espéraient

Pour un tres graní fais d’armes faire.  
En clokes des armes Huon  
De Florines, ce me dist on,

Vinrent dýemence a Vendoel,  
Simplement, sans mener orgoel.

Li coens Phelippes de Namur,

O lui maint baceler seiir,

Vint avoecques les Haynnuiyers,

[f. 40 vj

U moult avoit preus chevaliers.  
Adont iert li coens de Haynnau  
Malades en son cief un pau,

Si ne volt pas aler jouster.

Le conte de Namur livrer  
Fist ses gens et ses compaingnons:  
.XL. furent tout par nons  
Et si ot vint et wit Flamens,

Dont[[30]](#footnote-30) alerent es paremens

Des Haynnuiiers par compaingnie.

Saciés li coens a celle fie

N’i fu pas, je m’en pris bien garde,

Mes mesire Ernouls d’Audenarde,

Chius de Gavre et chius de Chisoing

Y furent, n’en sui pas en soing,

Li sires de Mortaigne, Emouls,

Qui moult estoit vaillans et prous,  
Chius de Bevre et chius de Gistiele,  
Sires[[31]](#footnote-31) Phelippes d’Argesiele  
Et des autres a grant plenté,

Que je ne vous ai pas nommé.  
S’orent lor fames, lor amies,

U lor mechains par compaingnies,

Et quanqué il peurent avoir  
De bielles dames, pour valoir  
Mius, amenerent[[32]](#footnote-32) avoec eaus,

tous réaliser des exploits d’armes exceptionnels. On m’a dit  
qu’avec leurs vêtements en forme de cloches et aux armes  
j'll'ic-ic- deFlorennes, ils arrivèrentle dimanche à Vendeuil, en  
toute simplicité, sans ostentation. Le comte Philippe de Namur et  
ses nombreux jeunes guerriers pleins d’assurance vìnrent en  
tnême temps que les Hennuyers, qui comptaient en leurs rangs  
beaucoup de chevaliers valeureux. Le comte de Hainaut,  
souffrant d’une douleur à la tête, refusa de participer aux joutes.  
Í1 confia ses troupes et ses compagnons au comte de Namur: ils  
étaient qutirante, c’est sûr, avec vingt-huit Flamands, qui adoptè-  
rent alors la tenue de cérémonie24 des Hennuyers, en signe  
d'amitié.21

Sachez que le comte n’était pas avec eux ce jour-là, j’y  
ai bien prêté attention, mais que monseigneur Arnoul d’Aude-  
narde, les seigneurs de Gavre et de Cysoing étaient présents  
\_jen’ai aucun doute -, Amoul le seigneur de Mortagne aussi,  
un c\cd!ent guerrier, les seigneurs de Beveren et de  
Ghi'-ieil Philippe, le seigneur d’Argesiele, et une foule  
d’autres dont je ne vous ai pas donné les noms.26 Leurs  
í-pitii-.c- es accompagnaient, leurs amies et leurs nombreux  
groupes de serviteurs. Pour rehausser leur prestige, toutes les  
belles dames dont ils pouvaient s’entourer, ils les avaient [[33]](#footnote-33)

Pour çou que cascuns fust plus baus,  
Plus amourous et plus jolís  
Et plus de hardement espris.

Tout en alerent par reviel,

En clokes des armes Hauwiel  
De Kievraing. Bien venrai a kief  
Dou deviser: d’or a un kief  
Estakiet, en bellinc assis,

D’argent, de geules, ce m’est vis,  
Tant alerent, sans faire tence,

K’a Vendoel vinrent le dimence,

U leur hosteil estoient pris  
Es sales, es manoirs de pris.

Receii furent quointement  
Et conjoy honniestrement.

Dont y vinrent li Lymosin,

Li Breton et li Poitevin.

Li coens de Namur fist priier  
Tous ciaus de Vendoel que mengier  
Venissent avoec lui le soir.

II y vinrent[[34]](#footnote-34), car biel veoir  
Faisoit les biaus corps amoureus  
Des dames a vis gracïeus.

La veïst on maint baceler  
De fin desir coulour muer!

Quant on[[35]](#footnote-35) ot siervi a plenté,

De toutes pars se sont levé,

Dont veïssiés carole prise.

Errant a une dame emprise[[36]](#footnote-36)Ceste cançon mygnotement:

Toute nostre gent  
Sont li plus joli  
Dou tournoiement,

S ’aimment loiaument

960

964

9":

976

'ïl

avec eux, dans l’espoir que chacun rivalisât alors de  
grâce et de gaieté, de désir amoureux et d’audace au combat.  
ÌN L'tr-i .-::t tous partis dans l’allégresse, avec des vêtements en  
u'! ii io ';o cloche et aux armes d’Hauwel de Quiévrain. Je vous les  
aurai vite décrites: elles étaient d’or à un chef omé de bandes de  
travers, d’argent et de gueules, je crois. Ils chevauchèrent sans  
quereile jusqu’à leur arrivée à Vendeuìl le dimanche, où leur  
hébergement était réservé dans de grandes salles de châteaux et  
uo i ìomo ' résidences. On les reçut très chaleureusement et les fêta  
avec de grands égards. Ensuite arrivèrent ceux du Limousin, de  
Brotagno et du Poitou.

Le soir même, le comte de Namur invita tous ceux de  
Voniiouil à sa table. Ils acceptèrent, pour le plaisir de contempler  
l?, hello- et charmantes dames au visage gracieux. Tant dejeunes  
nobles cbangèrent alors de couleur par désir d’amour !27

Une fois le copieux repas servi, tous se levèrent de table pour  
danser la ronde. Une dame commença aussitôt cette chanson  
ii\eo ai-.j retterie:

h us nos compagnons  
Sont les plus gracieux  
l)u toumoi.

//v aiment avec loyauté,

9S4

Toute nostre gent.

Et pour çou le di  
Qu ’il ont maintien gent.  
Toute nostre gent  
Sont li plus joli  
Dou tournoiement.

Celle nuit ont esté en joíe.  
Quant tamps fu, cescuns va se voie,  
Car tamps estoit d’aler coucier.

A men conte voel repairier,

[f. 41]

A ciaus de Fere, et d’iaus parler.  
Nuls hom ne vous poroit conter  
Le deduit qu’il orent la nuit.

Je croi assés que pas n’anuit  
Celle grans fieste au castellain.  
Cantê et mainne joie a plain,

En[[37]](#footnote-37) toutes pars, priés jusqu’al jour,  
Que li hiraut dirent: “Singnour,  
Alés coucier, car de matin  
Vous ferons nous lever matin,

Car veilliet avés vous assés.”

Atant est cescuns dessevrés,

Et vont seoir et ça et la.

Cescuns siervans s’aparella  
Erranment de siervir dou fruit,

Et puis apriés si burent tuit.

Apriés çou, sans plus detriier,  
Congiet prindent, si vont coucier.

Li castellains garda sen point  
Que sa dame estoit bien em point  
D’a li parler sans piercevance.  
Tantost d’encoste li s’avance,

Se li dist moult piteusement:  
“Dame, vo douc commandement

99d

unm

1004  
1008 -  
iH

1011

??T®1ÌÌ1ÌP

1H20

*y^ÊBÊtÊ*

**~ÉB|**

*^tSÊSÊÈSm*

aÉB

Toms noí compagnons.

Je le dis

Car ils ont belle allure.

Tous nos compagnons

Sont les plus gracieux

Du tournoi.2i

(Vue soirée se passa dans la joie et, le moment venu, ils se  
qiiiiièi-.-nt pour aller se coucher.

Jc souhaite maintenant revenir à mon récit principal et  
repa'lci de ceux de La Fère. Nul ne pourrait vous rapporter le  
plaisir qu’ils goûtèrent cette nuit-là. Je suis sûr que cette grande  
rítc n.' pesait pas au châtelain: il chanta[[38]](#footnote-38) [[39]](#footnote-39) et laissa éclater sa joie  
Je\ani rous, presque jusqu’au lever du jour, quand les hérauts lui  
conseilièrent: «Seigneur, allez vous coucher, car demain nous  
uiii- reveillerons tôt et que vous avez déjà beaucoup veillé.»Ils  
se sep:irèrent pour s’asseoir, alors que les serviteurs se  
dépéeh. dent de leur servir des fruits, puis des boissons. Ensuite,  
san\ plus tarder, ils prirent congé et allèrent se coucher.[[40]](#footnote-40)

I.c L'hâtelain guetta le moment où sa dame pourrait lui parler  
en íouie discrétion. Aussitôt il s’approcha d’elle et lui demanda  
d'un air malheureux: «Dame, j’aimerais beaucoup connaître

Vorroie volentiers savoìr,

Se jou doí celle mance avoir.”

La dame dist: “Sire, elle est faite.”  
Lors d’unne aloiiere l’a îraite  
Que elle a sa çainture avoit,

Puis li dist: “Sire, par ma foit,

Je vorroie que grant honnour  
Conquesissiés demain el jour.

- Dame, Jhesus m’en voehe aidier I  
Tempre venrons a I’assaiyer  
Et bìen doi mettre au guerredon  
Painne et travaíl de si fait don:  
Pener m’en volrat dou paiier.”

A ce mot prindent a hucier  
Les autres dames hautement:  
“Dame de Faííel, aîons m’ent,

Chi avons fait trop lons sejours,  
Car il sera maintenant jours.”

Et elle tantost se depart,

Et li castelains d’autre part.  
Cescuns s’en va esrant coucier,  
Jours prendoit ja a esclaírier.

Saciés celle nuít peu dormirent,

Car hiraut partout estourmirent  
Par ces hosteus maint cevalier,  
Críant qu’il voisent al moustier.

II si fìrent hasteement.

Lor mesnies communalment  
Vei'ssìés partout ahastir,

Poitraus mettre et cevaus couvrir,  
Et ces fors escus aguicier,

Et a maìnte síelîe atacìer  
Ces glioires et ces bouriaus!

Telle noise mainnent entre iaus  
K’a míerveilles font a oïr.  
Illuecques peuïssiés veïr  
Maint boin destrier sor et bauçant,  
Qui hautement vont hanissant!  
Trompes y oïssiés bondir,

Fayei

102B  
103 ï  
im  
Î040  
1044  
104!»

m?:

Ui?6

1060

UJfrî

DON' UE I.A MANCHE 199

\niiv ilouce volonté: vais-je recevoir la manche dont vous  
[n'.V'C/ parlé?» La dame répondit: « Seigneur, elle est prête».  
Hilc i > ‘ira alors d’une bourse qu’elle portaít à la ceinture, avant  
Je poi'.rsuivre: « Seigneur, par ma foi, je voudrais que toute la  
imiriHV de demain vous vous couvriez de gloire. - Dame, que  
jjsiis m’aide! Le temps de l’épreuve approche et je dois bien  
[ccempcnser de mes efforts et de ma peine un si beau présent: je  
m'c’.crmerai à vous en rendre le príx.»

1 ,c' autres dames se mirent alors à crier: « Madame de Fayel,  
partoii'. nous sommes restées írop longtemps ici, le jour va  
liiciuói >e lever». Le châtelain et la dame se séparèrent aussitôt.  
TtHi' oartirent vite se coucher, alors que la lumière del’aube allait  
dciìi poindre.

('ciu: nuit-là, leur sommeil fut de courte durée, sachez-le, car  
lc' hci.mts firent le tour des logis pour réveíller tous les cheva-  
lici'. cn leur criant de se rendre à l’église.31 Ils obéirent promp-  
teniciii Vous auriez alors vu, dans l’excitation générale, leurs  
ser» iicurs hamacher et couvrir ìes chevaux, mettre la guiche aux  
u'liJcs Jcus et attacher aux selles housses et bourrelets !32 C’était  
cn tuiiiulte étonnant. Quels beaux destriers alezans et pies vous  
auric/ pu y voir! Quels hennissements sonores ils poussaient!  
Vnus utiiiez aussi entendu les trompettes retentir. La ville entière  
cn rcsO'inait!

11 Jakemés souiigne I'importance des hérauts d’armes dans l’organìsation du  
lotimoi. Sur le rôle grandissant de ces personnages, voir M. Pastoureau, Traiié  
i'hérddique, op. cit., p. 59-65, M. Stanesco, «Le héraut d’armes et îa tradition  
fittéraire chevaleresque», Romania, 106, 1985, p. 233-253. «Issus de la domes-  
tieité inféiieure et du miiieu des jongieurs, les hérauts, d’abord símples messa-  
gers, voient leur importance grandir avec le développement des toumois, dont ils  
âssurent I’organisation et pendant lesquels ils jouent un rôle analogue à celui de  
nos reporters, en identifiant !es participants d’après ieur écu et en décrivant ies  
principaux faits d'armes. Ainsi ce héraut un peu rìdicule, mis en scène dès 1175-  
U80 par Cbrctien de Truyes dans son roman le Chevalier de la Charrette  
(v, 5545-5713)» íM. Paxtoureau, op. cit., p. 61). C’est à partir du xiv\* siècle que  
leuts fonctions militaires se développent et que leur carrière s’organise hiérar-  
ttiìquement.

L’écu s’attachait à l'aide d’une courroíe appetée «guiche».

La ville font toute fremir!

Et quant la messe fu cantee,

Tost fu mainte dame montee  
Pour veoir et pour esgarder  
Ciaus qui voellent honnour garder  
Et mettre coer et corps et ame  
Pour l’amour d’onnour et de dame.  
La veïst on sour hourdeýs  
Dames viestues de samis,

D’orfrois et de popes parees!  
Noblement furent acesmees,

Lor biautés le parc enluminne.

La premiere jouste, a l’estrinne,

Ot de Lembourc li rices dus,

Qui nobles fu de coer et d’us,  
Contre un baceler de reviel  
C’on nommoit Gautier de Soriel.

A celui vaut li dus jouster  
Pour çou qu’il le sot preu et ber.

Li dus vint ou parc gentement,  
Couviers d’unnes armes d’argent  
Au lŷon de geules: fourchie  
Ot Ia keuwe et bien fu taillie,

Et avoec çou fu couronnés.  
Ricement fu li dus montés.

Gautiers estoit de l’autre part,  
Couviers de geules a un lupart,  
Montés iert sour un boin destrier:  
En iaus n’avoit qu’apareillier.  
Cescuns tenoit el poing sa îance,  
Enmi les rens cescuns s’avance.  
Dont veïssiés cevaus brocier,

Tels cops se vont entrepaiier  
Qu’a poi que tout ne s’estonnerent.  
Les lances jusqu’as puins froerent,  
Ni a celi qui ait fali.

Puis vont outie, joínt et sieri.

Les autres .11. lances apriés

1068

1072

[f. 41 v] 1076  
1080  
1084  
10X8  
IW2  
HW  
111»!

ll

\: ìi ès la messe, toutes les dames montèrent pour observer

. ■ . ement les chevaliers qui voulaient préserver leur honneur  
et se consacrer cceur, corps et âme à l’amour de la gloire et des  
daiu--' Ces demières, sur les échafaudages, on aurait pu les voir  
vêtues d’étoffes de soie, parées d’orfroi et de pourpre! Leur  
élégance raffinée et leur beauté illuminaient l’enceinte. Dès  
1\iiV cture du toumoi, le puissant duc de Limbourg, toujours  
nnblc dans ses sentiments et ses actes, obtint la première joute  
cnniic un jeune guerrier très hardi, qui s’appelait Gautier de  
Sorel. II voulut l’affronter, car il connaissait sa prouesse et son  
courage.

|,c duc gagna l’enceinte avec noblesse, arborant ses armes  
il'.iULc.it au lion de gueules - le lion avait la queue fourchée et  
bien taillée et il portait en outre une couronne — et chevauchant  
uno pmssante monture. Gautier se tenait de l’autre côté, avec ses  
anne-' Je gueules à un léopard, et il était sur un bon destrier. Ils  
étaient fin prêts. Chacun, brandissant sa lance, traversa les rangs.  
Alors vous les auriez vus éperonner les chevaux et s’assener des  
ooup'. -i violents qu’ils manquèrent de perdre connaissance. Ils  
mmpuvnt Ieurs lances jusqu’au niveau des poings, mais aucun ne  
Jói.iillu. Puis ils s’éloignèrent en même temps et dans le calme.  
Pout lcs deux lances qui suivirent, ils s’attaquèrent de près et

Ala cescuns et bien et priés.

Atant vint li coens de Namur,

Qui se sentoit fort et seiir,

Montés sour un destrier bauçant,  
Hïaume el cief fort et luisant,

Acesmés d’or au lyon noir,

Au baston de geules: pour voir  
Vous di qu’il sist bíel a ceval,

En lui ot nobile vassal.

Es vous atant, de l’autre lés,

Un vassal qui bien fu montés.

Ains ne veïstes plus plaisant  
Ne a ceval nul mieus seant,

Ne ne verrés, je croi, em pieces.

Un escu avoit a .v. pieces,

Faissiet et de vair et de geules.

Dont oïssiés hiraus de geules  
Criier: “Saint Jorge! Vés îe chi,

Le boin Enguerran de Couchi,

Celuì qui biaus cos set donner!”

Atant va on sans arriester  
A cescun sa lance baillíer  
Et cescuns point le boin destrier.  
Messire Enguerrans de randon  
Broce ceval de l’espouron  
Plus tost c’oisiaus volans a proie:  
Amours et Desirs le convoie.

Et ses compains revient brocant,

Grans cols se donnent a ytant,

Si bien se sorent assener  
Que des hyaumes le fu voler  
Firent et lances par esclas.

Tel cop ne furent mie a gas !

Adont oïssiés les hiraus  
Criier les nons des II. vassaus,

Et les dames moult s’esjoyrent  
De cel cop quant elles le virent.

Entre elles demainnent leur plait,

Que cescuns d’iaus l’a moult bien fait.

1104

1108

111.2

1116

1120

112<i

l,u ■ omte de Namur fít alors son entrée avec une grande  
a^,uia.ice, monté sur un destrier pie, portant un heaume robuste  
ei etin..vlant, omé de ses armes d’or au lion noir et au bâton de  
gueules: je vous assure qu’iì avait belle allure sur son cheval et  
qiu! cuút un noble combattant.

\oiia qu’arriva de l’autre côté un guerrier sur une bonne  
monture: jamais vous n’avez vu ni ne verrez de longtemps, à  
mon avis, distinction et prestance à cheval plus grandes. II portait  
uii ccii ■ le cinq pièces, fascé de vair et de gueules. Vous auriez  
alors enîendu les hérauts crier: «Saint Georges! Le voici, le bon  
Enguerran de Coucy, la fleur des guerriers!»

Chacun reçut aussitôt sa lance et éperonna son puissant  
destrier. Monseigneur Enguerran le piqua vígoureusement  
pour aller plus vite qu’un oiseau qui fond sur sa proie: Amour  
ct Dé-'i-' le poussaient. IIs se donnèrent de violents coups, lui et  
son compagnon, qui s’était aussi avancé en éperonnant.  
1,‘aiTn'iitement fut tel que des étincelles jaillirent des heaumes  
el quc lc'i lances volèrent en éclats. Ce n’était pas une plaisan-  
tcric!

Vous auriez alors entendu les hérauts proclamer les  
noms des deux guerriers et les dames manifester leur  
joic au spectacle de ce combat. Elles discutèrent entre  
ellt' pour répéter combien chacun s’était illustré.

Cescuns tost a son renc repaire,

Car cure n’ont de lonc pìet faire.  
Cescuns d’iaus a sa iance prise,  
Puis s’entreviennent sans faintise  
De corps, de pis et de chevaus,

Si fort que chaingles ne poitraus  
Ne les poroit ains contrester  
Qu’il ne les couvenist vierser  
A la tierre tout en un mont.

Mes, Diu mierci, nul mal n’en ont.  
Cil a piet leur keurent aidier.

Crevé estoient li destrier  
Et li chevalier estonné.

Maintenant se sont relevé  
Et les dames se vont seoir  
Pour les autres joustes veoir.

La tierce jouste fu moult bielle.  
Mainte dame et mainte pucielle  
Em prisent le jour a parler,

Car lors veïssiés aprester  
Sires[[41]](#footnote-41) Joffroi de Lussegnon,

A l’escu brullé au lŷon  
De geules et d’or couronné.

Un escu vi papellonné  
A l’autre iés: c’iert de Roncroles.  
Pas ne parloient de carolles  
Cil et celles qui les veoient,

Mais a tres nobles les tenoient.  
Cescuns fu tost apareilliés,

Lances es poins, hyaumes laciés.  
Quant li doi jousteour s’esmurent  
De paiier çou que paiier durent,  
Saciés de fit, au dire voir,

Biel les faisoit vír au mouvoir[[42]](#footnote-42).  
Cescuns, sa lance paumoiant,

[f. 42]

1144

1148

1152

1156

1160

llòJ

Ku\ ils retournèrent dans leur rang, peu soucieux de parler.  
Apiì’’\* avoir repris une lance, ils se lancèrent l’un contre l’autre  
.^ans l'aux-fuyant, pour se heurter de tout leur corps et avec leurs  
chcv.mx, si violemment que sangles et hamais n’auraient pu  
cnipccher leur chute à terre l’un sur l’autre. Mais, Dieu merci, ils  
n'cn I urent pas blessés. Leurs partisans à pied s’empressèrent à  
lem secours: les chevaux avaient succombé, tandis qu’eux  
étaicnt tout étourdis, mais ils se relevèrent très vite. Les dames  
s'a'.-nent à nouveau, afin de regarder les joutes suivantes.

La troisième joute fut éclatante. Elle nourrit ce jour-là les  
con'Crsations de bien des dames et des demoiselles, car vous  
auric/ vu se préparer le seigneur Geoffroy de Lusignan, avec  
son ccu burelé au lion de gueules et couronné d’or.33 De l’autre  
côtc. faperçus un écu papelonné, celui de Ronquerolles. Les  
specuueurs ne s’entretenaient pas de danses, mais célébraient  
la noblesse des adversaires, qui furent très vite prêts, la lance  
au poing, le heaume lacé. Quand les deux jouteurs se mirent  
en mouvement pour s’acquitter de leur devoir, sachez  
vraimcnt, en toute vérité, que ce fut un magnifique spectacle.

1168  
1172

Oeoffroy de Lusignan, seigneur du Poitou et frère de Gui de Lusignan, roi  
. 'fc Jéiualem, participa à la troisième Croisade aux côtés de Richard Cceur de

lh' 1lon Vmbroise le célèbre comme l’un des plus preux chevaliers (Estoire de la

ihcrn sainte, éd. et trad. G. Paris, Paris, Imprimerie nationale, 1897, v. 2694-6).  
V- u'. sìècle, Jean d’Arras rappelie son souvenir ainsi que celui de l’un de ses  
ints, un Geoffroy de Lusignan du xme siècle, pour imaginer son person-  
Geoffroy à la grande Dent, le fîls le plus monstrueux de la fée Mélusine,  
1 Roman de Mélusine (éd. et trad. J.-J. Vincensini, Paris, Le Livre de  
P°che. 2003).

S’en venoit les rens costoiant,

En l’escu estoit embusciés  
Aussi com s’il y fust plonciés.

Les cevaus radement brocoient,

Et mout roidement s’acointoient,  
Qu’il fisent lor lances froer  
Et lor escus esquarteler.

Li cevaliers, bras estendus,

Escus ouviers, estriers perdus,  
Passerent outre sans atendre,  
Quanque ceval lor peurent rendre.  
Ceste jouste fu moult loee  
De ciaus quì l’orent esgardee.

Li cevalier plus ne jousterent,  
Blecié furent. Lors s’apresterent  
Doi autre pour tantost jouster,

Lor nons vous sarai bien nommer.

Li uns fu des Bares Guillaumes,  
Ja iert en son cief ses hïaumes,

Bien et biel sour le ceval siet.

Un escut portoit losengiet  
D’or et de geules et crupiere  
Avoit toute de teil maniere.

Li autres ot maniere bielle,

Car ce fu Jehans de Niyelle,

Qui d’onneur ne fu ains escars.  
Escu de geules a .11. bars  
Portoit et s’i avoit encor  
Assis tranlines de fin or.

Cescuns fu hardis et vaillans,  
S’orent cevaus tresbien courans.

Li cevalier espouronnerent  
Les boins cevaus, qui les porterent  
Si roidement que fourbondir  
Faisoient la tierre et36 fremir.

Es escus fíerent a un tas

1180

i 184

1188

; 192

11%

1200

I2(U

1208

Chacun, brandissant sa lance, avança en longeant les rangs et en  
se di'AÌniulant sous son écu, comme s’il était soudé à lui. Tous  
duu \ cperonnèrent leur cheval avec vigueur, avant de se heurter  
si \ lolemment qu’ils rompirent leurs lances et mirent en pièces  
li-urs ccus. Puis, les bras tendus, les écus déchiquetés et les étriers  
\ idc1'. les chevaliers se dépassèrent sans s’arrêter, en poussant  
luin s chevaux le plus vite possible. Les spectateurs se répandirent  
cn louanges sur cette joute, mais, blessés, les adversaires cessè-  
rcnt lc combat. Deux autres se préparèrent donc pour prendre le  
iclais: je saurai bien vous donner leurs noms.

L‘un s’appelait Guillaume des Barres, il avait déjà revêtu  
soii hcaume et se tenait avec panache sur son cheval.34 II  
poiiaii un écu à losanges d’or et de gueules et ses armes étaient  
reproduites sur la croupière de son cheval. L’autre, à la belle  
allurc, était Jean de Nesle, qui jamais ne fut avare en honneur.  
II pottait un écu de gueules à deux barres, avec des trèfles d’or  
lm. 'lous deux étaient pleins d’audace et de courage et ils  
po''\cJaient des chevaux très rapides qui, une fois éperonnés,  
ìes cmportèrent si implacablement que la terre retentissait  
dc lcnr fureur. Ils se frappèrent de toutes leurs forces sur les

' ('BÍtlaume des Barres participa à la troisième Croisade aux côtés de  
™iippe Auguste. Comme Geoffroy de Lusignan, il intervient dans le Roman de  
xitadin duxv' siècle.

Si que les lances par esclas  
Volent viers le ciei contremont.  
Isnielement outre s’en vont:

Ceste jouste loerent tuit.

A lor renc vinrent a grant bruit,

Mais a cel cop pas ne recroient.

Les autres .11. lances convoient  
En apriés vighereusement.

Mais n’en feraí plus parlement,

Car ja estoient apresté  
Doi autre, qui pas n’ont jousté.  
Monté estoient a ceval.

L’uns fu Aubiers de Longeval,

En luí avoit moult biel armé.

11 portoit un escu baré,

Bien sai, de geules et de vair.

Ses cevaus faisoit bondir l’air,

Car il l’espouronnoit isniel.

Es vous encontre lui Hauwiel  
De Kievraing moult tost aprocier,  
Preus estoit, s’avoit biel destrier.

La oïssiés sonner tabours,

Timbres et cors[[43]](#footnote-43) et trompeours;  
Hiraut, garçon críent et braient.

Li jousteour plus ne delaient,

Ains vont as rens l’un contre l’autre,  
Cescuns a mis lance sour fautre.

Lors brocent esforciement,

Ensi que al mestier appent,

Et droit enmi les rens s’ataignent.  
Des ruistes cops si fort s’empaignent  
Que lor destrier vont cancelant  
Et lor oel vont estincelant.

Les autres .11. revont brisier,

Moult fisent lor corps a prisier.

La sieptime jouste voel dire:

37

[f. 42 v]

écus, au point que les lances volèrent en éclats vers le ciel.  
puis ils continuèrent leur course à toute allure, suscitant par cette  
1' tdmiration de tous avant de regagner leur rang dans un  
grand vacarme. Loin de renoncer à la lutte après ce premier  
7,i ii ment, ils coururent les deux autres lances avec fougue,  
muL i'ubrégerai mon récit, car deux nouveaux chevaliers, qui  
n’avaient pas encore jouté, étaient prêts, déjà montés sur leur  
cheval.

I 'i:n s’appelait Aubert de Longueval, un excellent guerrier. II  
portait un écu barré de gueules et de vair, j’en suis sûr. Tout l’air  
rctcnti"iait du bruit de son cheval, tant il l’éperonnait vivement.  
[■'t vnil.'i qu’Hauwel de Quiévrain, un valeureux chevalier, monté  
sur un beau destrier, s’empressa d’aller à sa rencontre. Vous  
auriez alors entendu les roulements des tambours et des tambou-  
rins, les sonneries des cors et des trompettes, les cris et les hurle-  
mcni' ues hérauts et des serviteurs. Sans tarder davantage, les  
jouteurs allèrent se placer l’un face à l’autre pour l’attaque. La  
lance en garde[[44]](#footnote-44), íls piquèrent des éperons de toutes leurs forces,  
coinnic c’est la règle, et s’affrontèrent directement, au milieu des  
rangs. Ils s’assenèrent des coups si rudes que leurs destriers en  
chancelèrent et que leurs propres yeux étincelèrent. Ils rompirent  
en'inic les deux autres lances et méritèrent beaucoup d’éloges.

Je -ouhaite maintenant relater la septième joute. Sachez

Saciés ce ne fu pas li pire,

Ains fu une des plus plaisans,

Et a veïr plus deiitans,

Car par les .11. dont elle fu  
Vit on des fiers voler le fu,

Car es hiaumes si s’atacierent  
Li coteriel, k’il les percierent.

Or vous voel dire qui il furent,

Et pourquoi cil loer les durent  
Qui bien Ies virent et conneurent,

Qui le mestier d’amours honneurent.  
Des boins doit on tousjours bien dire,  
Car mius en valent et li pire  
Aucunne fois y prendent garde.

Se n’est nuls hom, combien qu’il tarde,  
Qui a le fois ne monte en haut.

Or vous dirai, se Dieus me saut,

Des jousteours çou que j’en sai.

Cieus qui primiers vint a l’assai  
Estoit si biaus et si mollés,

Devant et derriere et en lés,

C’onques pius biel de ii ne vi.

Bien sai qu’il tenoit endroit lui  
Le pìet en estrier droit que flece,

Ne se desroie ne desflece  
Mais aussi drois com uns bougons  
Es estriers afficiés et lons,

Et seoit sour un bauçant sor.

Bien sai qu’il avoit escu d’or,

D’unne bare d’asur faissiet,

Et s’i ot ou cief entailliet  
Un lýonciel viermeil passant.

Devant les rens se va moustrant,

Ens eì brach diestre avoit lacie  
La mance ridee delie,

Bien ouvree d’orfrois faitis.

Moult l’esgardent des hourdeýs  
Dames, pour sen contenement.

ie Coer li esprent

**1252**

**1256**

**1260**

1264

1268

**1272**

**1276**

1280

I2SJ

1|h‘c!K1 "’out pas moins de prix. Elle fut même l’une des plus  
j.ipih.m.es et des plus agréables à regarder, car ses deux prota-  
’irent jaillir le feu de leurs fers: leurs cottes d’armes  
s'dccrocì- :rent à leurs heaumes au point de se trouer. Je vais  
nKlinlciu iit vous révéler leur identité et vous dire pourquoi les  
vpeciaicuis qui les reconnurent et qui honoraient l’art d’amour  
j\aicni hien raison de les admirer. On doit toujours compli-  
mcnKT I-. - gens de bien, car leur vaìeur en augmente et que  
parfois les plus mauvais y prêtent aussí attention. Tous les  
iumunc-.. même s’il faut du temps, finissent par progresser. Je  
m'U'. di.ui. avec l’aide de Dieu, ce queje connais sur cesjouteurs.

1 c picinier à se lancer dans l’épreuve avait un corps d’une  
hcauíc i-armonieuse, de face, de dos comme de profil, que je  
ifai |aiu.1 - vu quelqu’un le surpasser. Dans les étriers, je le sais,  
picd'. -taient droits comme des ílèches. II ne s’agitait ni ne se  
íléU'uni.iii mais se tenait aussi droit qu’une grosse barre de fer,  
M'liJcnicui: dressé sur ses étriers, et il montait un cheval à robe  
Vau\e ct bianche. Je suis sur qu’il portait un écu d’or fascé d’une  
barre d’a/ur, avec un lionceau passant de gueules ciselé sur le  
;hef iV\.mt les rangs il paradait en portant, attachée au bras  
drnu. i.i Ime manche froncée et bien ouvragée de broderies d’or  
éiéganies. Du haut des estrades, les dames scrutaient son attitude.  
liardic'NC lui enflammait le coeur et Amour aussi, son maître,

Et Amours, qui est sa mestresse,

Qui par espoir !ì fait proumesse  
Que lui fera entirement

Joïr de sa dame au corps gent, [f. 43]

Qui moult doucement l’esgardoít  
Del hourt sour quoi elîe seoit,

Qu’Amours l’avoit ja si iacie  
Qu’a lui iert de coer ottroiìe.

Ensi vint a son renc tout droit,

Ses compains pas venus n’estoit.

Mout se contenoit hautement,

Hiraut crioient noblement:

“Couchi! Couchi! Au vaiîlant homme  
De cui de France jusqu’a Romme  
Doít lí renons de lui aler!

Couchi! Au vaillant baceler,

Couchi! Au castellain, Couchi!”

Tout maintenant des rens issi  
Li rices poissans coens de Biois,

Qui avoit tres rice hamois,

Et montés estoit ricement.

E1 destrier afficiement  
Seoit eí en l’escu iert clos.

Et nompourquant estoit il clops,

Maìs hardis iert et preus et fìers:

De Casteillon ot non Gautiers.

Ses escus avoit le cief d’or  
Et sacìés qu’il avoit encor  
EI cief une mierle de sable,

Ce n’est ne mençongne ne fable,

Et de geules estoit lí fons,

S’i ot .iii. vaironnés bastons.

Hiraut crioient a haut ton,

Haut et bas, partout: “Castiiíon!”

Praist furent, n’i ot que mouvoir,

Cescuns avoit son estavoir.

Li casteìlains fu plains de joie.

En l’escu joint, moult se cointoie,

Le ceval des espourons broce,

!2p:

i:%

13fK)

1304

nox

1312

l?!fi

1320

i.|in tuì avait promis et donné à espérer la jouissance de sa belle  
Jame au corps superbe. Cette dernière, depuis son siège sur  
l'estrade, le regardait d’un air très doux, car Amour l’avait déjà  
<i bien retenue dans ses lacs qu’elle luí avait donné son coeur. II  
gagna alors directement son rang, avant l’amvée de son compa-  
gnon. Sa conduìte trahissait sa grandeur et les hérauts l’accla-  
maient avec solennité:« Coucy! Coucy! Au valeureux chevalier  
Jijnt le renom doit se propager de France jusqu’à Rome! Coucy!  
Au jeune guerrier valeureux! Coucy! Au châtelain, Coucy!».

Aussitôt sortit des rangs îe très puissant comte de Blois, avec  
un luxueux équipement et une monture d’un grand prix. II se  
tcnait fermement sur son destríer, protégé derrière son écu. En  
Jépit de sa claudication, il était hardi, valeureux et farouche. Son  
noni était Gautier de Châtillon. Son écu avait le chef d’or, avec  
aussi - sachez-le, car ce n’est en rien une invention - une  
merlette de sable et le fond de gueules à trois bâtons de vair. Les  
hér.nns criaient à tue-tête, en se toumant dans toutes les direc-  
uon'' «Châtillon!» Les adversaires étaient prêts, pourvus de  
tiiut le nécessaíre, et n’avaient qu’à s’élancer.

I.e châtelain était tout à sa joie. Maniant son écu avec  
élégance et panache, iì éperonna son cheval et les deux adver-  
saires se rapprochèrent.

Atant l’uns viers l’autre s’aproce.  
Plaín sambloient de hardement,

Car il venoient fíerement,

Sour les cevaus espouronnant,

Si que la tierre aloit bruiant.

Cescuns venoit si noblement  
Qu’avis estoit a toute gent  
Q’ensi fussent en armes né.

De tous furent moult esgardé,

Des dames espescïaiment,

Qui parees mignotement  
Furent es hours pour esgarder,

Et en apriés maint baceler.

Et cil qui furent el mestier  
Se sont si alé aprocier  
Qu’es barbieres se sont ataint,

Si quê heaumes ne remaint  
Ne a Gautier nè a Regnaut.

Li tronçon volerent en haut  
Des lances qui furent brisies.

Ces glioires sont desîacies  
Et cil bouriel sont defroissiet,

Car radement orent froiiet.  
Nonpourquant ne sont pas clinné,  
Ainsçois sont joint outre passé.  
Cescuns revint moult biellement  
A son renc et honniestement.

Dont prisent hiraut a moustrer:  
“Dames, or poés esgarder!

Donner leur doit on par solas  
Mances et aguilliers[[45]](#footnote-45) et las,

Les savereus baisiers prumettre,

Par finne amour lius et jours mettre.”  
La dame de Faiiel ooit  
Ces parolles dont joie avoit,

Car le castellain em present

DAME DE FAYEL

DU CHÂTELAIN

215

1328

1332

1336

1340

1344

1348

l.eui grande audace éclatait, car ils avançaient d’une allure si  
llirmiche, piquant les chevaux, que la terre en résonnait. Ils  
chc'-cuchaient avec une noblesse telle que tous les assistants les  
croyaient nés avec leurs armes. Tous les regardèrent longuement,  
en particulier les dames aux coquettes parures qui s’étaient  
insiailées sur les estrades pour le spectacle, mais aussi de  
nombreux jeunes nobles. Or les deux chevaliers qui accomplis-  
saient leur tâche s’atteignirent de si près qu’ils se heurtèrent à la  
tnentonnière et perdirent tous deux leur heaume, tant Gautier que  
Renaiit. Les éclats des lances brisées volèrení, les croupières se  
détachèrent et ìes bourrelets partirent en morceaux sous les  
\iulcnts chocs. Ils évitèrent néanmoins la chute et passèrent  
outre, à toute allure, pour regagner leur rang avec noblesse et  
Jigiiiié. Les hérauts commencèrent alors leur éloge: «Dames,  
regardez-les bien! Ils méritent d’être récompensés par des  
pré'Ciits - manches, étuis à aiguilles ou lacets -, par des  
pnmicsses de baisers savoureux et des rendez-vous pour un  
amour courtois.»

La dame de Fayel se délectait en écoutant leurs paroles,  
car au même moment elle contemplait le châtelain

1352

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | 216 Le Roman du ChAtelain de Coucy et de la Dame de Fayel | |
|  | Veoit et dedens son coer sent Que plus ne s’em poet deporter Què ìl ne Ií couviengne amer. Cil prendent ieur lances errant, | [f. 43 v] 1364 |
|  | Puis vont des espourons brocant. Li rices coens Gautiers falli Et li castellains le feri Si grant cop que tout revierser | 1368 |
|  | Le fist et son heaume voler Hors de sa tieste roidement, Maís a iui revint erranment, | 1372 |
|  | Ne gaires ne s’en esmaia. |  |
|  | A son renc cescuns retouma, | 1376 |
|  | Tost rent on lances as vassaus |  |
|  | Et il brocierent les cevaus, |  |
|  | Puis s’en reviennent radement |  |
|  | Et brocierent si durement | 1380 |
|  | Qu’andoi a la tierre volerent |  |
|  | Si fort que mouit s’en estonnerent. |  |
|  | Illuec n’ot on soing de plaidier, |  |
|  | Cescuns couru le sien aidier. | 1384 |
|  | Saciés tost furent relevé |  |
| ý/SB | Et sour autres cevaus monté, |  |
|  | Ne nuls d’iaus .11. n’i fu bleciés, |  |
|  | De çou fu Dieus moult grasciiés. | 1388 |
|  | Desous, as piés des escaffaus, |  |
| fejhaSH | Oïssiés criier ces hiraus |  |
| jH^|||fB | Et haut dire a ees damoisielies |  |
|  | Et as dames et as pucielles. | 1392 |
| - | Et disoient: “Pourquoi de cheaus |  |
| SÊÊÊÈÈÈÊÊÊ&M& | N’avés pité qui leur cevaus, |  |
| ^if&i':.". | Qui lor corps vont aventurant | 1396 |
|  | Et as toumoís pris aquerant ?” |
| HsPiitfsSíi^ : | Quant ceste jouste fu passee, |  |
| ig | Errant fu une autre aprestee |  |
| :-f | D’un chevalier preu et hardi, | 14W |
| mmmr- | Sires estoit de Falevi. |
|  | 11 avoìt un escu brullet, vvoi-crftnt et d’azur bien ouvret, |  |

L-i viu.tit bien dans son cceur qu’elle ne pourrait plus longtemps  
s’empêcher d’aimer. Très vite, les chevaliers prirent de  
Ddinulles lances et piquèrent des éperons. Le puissant comte  
Gautier eut un moment de défaillance et le châtelaiti lui assena  
un tel coup qu’il en fut tout entier retourné sur son cheval, avec  
le heaume violemment arraché de la tête. Mais il reprit très vite  
ses esprits et ne se laissa pas impressionner.

,\..HSÌtôtrevenus dans leurrang, les bons guerriers reçurent  
de nouvelles lances, éperonnèrent encore et se lancèrent à la  
chargc avec une impétuosité si vive que tous deux volèrent à  
terre et que la violence de la chute les étourdit. Ce n’était pas  
alors le moment de discuter: chacun fut très vite secouru par les  
siens, sachez-le, puis relevé et mis en selle sur une autre  
nmni'iii., car aucun n’avait subi de blessure: que de remercie-  
ments on adressa à Dieu! Tout en bas, au pied des estrades,  
vous auriez entendu Ies hérauts crier aux dames, demoiselles et  
jeunes filles: « Pourquoì ne prenez-vous pas pítié de ces cheva-  
liers qui mettent en danger leur víe et celle de leurs chevaux  
'C couvrir de gloire dans les tournois ?»

Aussitôt terminée, cette joute fut suìvìe d’une autre,  
organisée pour un chevalier plein de courage et d’audace,  
Ir MÍçneur de Falvy. II portait un écu burelé, bien  
ouu.igc d’argent et d’azur, avec un bâton de gueules,

De geules y ot un baston.

Cevaí avoit isniel et bon.

Dont veïssíés tout en apiert  
D’Aspremont monsigneur Gobiert  
A l’autre lés, par grant effrois.

De geules a le blance crois  
Estoit ses escus painturés.

A son renc est moult tost toumés.  
Cescuns d’iaus a sa lance prise,  
Proaice, anemie a39 Faintise,

Les a fait tos espouronner.

Sì grans cops s’alerent donner  
Sour les bŷaumes, a un tas,

Que les lances font par esclas  
Voler enviers ie ciel amont,

Plus joint c’oisiel outre s’en vont.  
De i’autre et de la tierce ouvrerent  
Si bien que trestout les loerent  
Qui les virent. Apriés vis praist  
Monsigneur Jehan de Hanghest,  
Preu et hardi et de40 corps gent.

Ses escus fu couviers d’argent,

S’i avoit une crois de geules.

Ces coses n’i furent pas seules,

Car en le crois avoit encor  
.v. cokillettes de fin or.

D’autre part, sans faíre bargaigne,  
Vint mesire Ernouls de Mortaigne:  
Couviers fu d’or a une crois  
De geules, moult ot biel hamois.  
Les dames ces .11. remìrerent,

Pour leur biautés moult les loerent  
Et il n’orent soing de plaíndier,

Car priés estoit ja d’anuitier.

Lors vinrent braiant com esfondre

1404

I4ÍIS

ei disposait d’un cheval puissant et rapide. De l’autre côté, vous  
auriez pu bien voir monseigneur Gobert d’Apremont s’exciter,  
avec son écu peint de gueules à la croix d’argent, puis très vite  
rejoindre son rang. Tous deux se saisirent de leurs lances et  
Prouesse, ennemie d’Hypocrisie, les exhorta vite à éperonner. De  
tout lciu noids, ils se frappèrent si violemmenî sur le heaume  
qn'ih ìttc.'c voler en éclats leurs lances vers le ciel, avant de  
pa^sci ouiic, plus rapides que des oiseaux. Ils s’acquittèrent si  
hieii dcs dci ix lances suivantes que tous les spectateurs firent leur  
elogc.

fiiMi'ic. je vis prêt au combat monseigneur Jean de Hangest,  
iin tíic'-c!... r très beau, plein de courage et d’audace. Son écu  
ctini cm.''.c’'t d’argent, avec une croix de gueules; mais ce n’était  
pds tiuu. ccr sur la croix ii y avait aussi cinq petites coquilles d’or  
fit). De l'aiure côté arrivait dans le calme monseigneur Amoul de  
Mnriagiv.'. n.vec son écu d’or à la croix de gueules et un luxueux  
éijuipciiieni. Après les avoir tous deux contemplés, les dames se  
répandncm en louanges sur leur beauté. Quant à eux, ils  
n’avaient pas envíe de discuter, car la tombée de la nuit appro-  
chan. II- -c lancèrent à la charge avec un bruit de tonnerre si fort

Si qu’il couvint en un mont fondre  
Les chevaus et les chevaiiers,

Mais ains n’en vvidierent estriers. 1440

Andoi jment illuec pasmé,

Li sires de Hangest froé  
Ot ie brac et par mi brisié.

Quant ce fu fait, si anuitié 1444

Estoit c’on laissa ie jouster.

Tout ne vous puis pas recorder,

Car moult de joustes y ot faites,

Mes les meillours vous ai retraites. 1448

Cescuns retrait viers sa partie,

Ceiíe gent fu tost departie.

A le Fere vont cil dedens,

Et ii autre sans parlemens 1452

Se vont a Vendoel hosteler.

Ja estoit tamps d’aier souper:

Li dus de Lembourc, sans targìer,

Y donna le nuit a mangier. 1456

La ont des bienfaisans parlé,

Et dient que bien ont jousté  
Cil dedens et leur pan tenu,

Ne point n’ont esté espierdu. I4ftí'

Cil qui encor jousté n’avoient  
De çou forment s’ahastìssoient  
Que l’endemain teil cose faire

Vorront, qu’apriés en bien retraire 140-1

Pora on. Puis ont fíestiié,

Et puis, quant poíns fu, sont coucié.

Á ie Fere font si grant joie

Que je ne cuic que mais nuls voie 14ft'i

Nulle fíeste mieus ordenee  
Ne sí biellement demenee.

Li castellains forment s’envoìse,

Et nonpourquant, comment qu’il voise,

Sont li oel tous jours sour sa dame,

Cui a donné et corps et ame.

Apriés sousper avint ensi  
On’al boire sìst par dalés li,

que chevaux et chevaliers s’effondrèrent les uns sur les autres,  
sans que les étriers en fussent vídés. Les deux adversaires  
gisaient sans connaìssance et le seìgneur de Hangest avait le bras  
fracturé par le milieu. La nuit était alors tombée et I’on renonça  
aux combats. 11 m’est impossible de tout vous raconter, tant les  
joutes furent nombreuses, maisje vous ai rapporté les plus belles.

C'liacun rejoignit les siens, puis tous se dispersèrent vite. Les  
t-hc'.aliers de la région rentrèrent à La Fère et Ies autres allèrent  
loser à Vendeuil sans perdre de temps. 11 était déjà l’heure de  
Jincr et le duc de Limbourg s’empressa d’offrir le repas. Ils  
Lcniretinrent des champions et célébrèrent la prouesse des  
chevaliers de la région, qui avaient tenu leur bannière haute et ne  
s'cuicnt jamais iaissé troubler. Ceux qui n’avaient pas encore  
paiiicipé aux joutes s’excitaient en pensant que le lendemain ils  
iL’iiicraient d’accomplir des exploits qui susciteraient plus tard  
dc" iccits élogieux. La fête battit ensuite son plein et, le moment  
\c1111. ils allèrent se coucher.

À La Fère, l’allégresse était telle qu’à mon avis jamais  
personne n’assistera à une fête mieux organisée ni plus  
cclaunte. Le châtelain se livrait à ces plaisirs, mais,  
quoi qu’il arrivât, ses yeux ne pouvaient se détacher de  
la J.tine à laquelle il s’était donné corps et âme. Après le  
rcpav au moment des boissons, I’occasion lui fut offerte  
d'être assis à côîé d’elle et, quand la conversation s’engagea,

Et quant il fu poins de parler,

La dame prist a demander:

“Sire, avés vous le corps blecié ?

Car je vi wi qu’avés chukié.”

Et il li respont simplement:

“Dame, d’armes bleciés noient  
Ne sui, mais dou mal que je suel  
Pour vous sentir tous jours me doel,  
Ne je n’en porai ja garir  
Se ce n’est par vo douch plaisir.

- Sire, ne sai que entendés,

Ne quelle garison pensés.

Sain vous voi et gai et joli.

Si n’entendés ja qu’endroit mi  
Vous aiiés autre garison,

U on puist noter maisprison.”

Tant ont[[46]](#footnote-46) la ensamble parlé  
Qu’environ iaus sont tout levé  
Et lors d’illuecques se leverent,  
Congiet prendent, si s’en alerent  
Coucier pour l’endemain lever.

Priés estoit ja de l’ajourner,

Poi ont dormi jusqu’al matin,

Què hiraut mainnent grant tintin.

Par rues vont criant Ie cours:

“Or sus, chevalier, il est jours!”

Dont veïssiés esmanveillier  
Les gens pour aler al moustier.  
Apriés, quant la messe oŷe orent,  
S’atoumerent plus tost[[47]](#footnote-47) qu’il porent.  
Ens es .11. villes esgarder[[48]](#footnote-48)Peuïssiés dames acesmer  
De dras de soie et de samis:

Ce sambloit un drois paradis.

1480

1484

1488

!4<J2

>4%

**1500**

**1504**

[f. 44 v] 1505

la dame lui demanda:

- Seigneur, je vous ai vu attaquer aujourd’hui, êtes-vous  
blessé ?

* Ih'.niî, lui répondit-il doucement, aucune arme ne m’a blessé,  
  mais je souffre toujours du même mal que je ressens pour vous  
  depuis longtemps et seule votre douce volonté pourra m’apporter  
  la guérison.
* Si igiieur, j’ignore ce que vous voulez dire nì à quelle guérison  
  vous pensez. Je vous vois en bonne santé, plein d’entrain et de  
  ir.ueiv N’espérez de moi aucune guérison qu’on pourrait me  
  reprocher comme une faute.»

II' conversèrent si îonguement que tous ceux qui ies  
entouraient étaient déjà partis. Alors ils se levèrent, prirent  
eiui;:'-- et allèrent se coucher jusqu’au lendemain. Comme  
l’aube approchait déjà, leur sommeil fut de courte durée,  
intcmimpu par le vacarme des hérauts, qui couraient dans  
les rues en criant: « Debout, chevaliers, il fait jour !» Alors  
vous les auriez tous vus se lever pour aller à l’église, puis,  
après la messe, se préparer le plus vite possible. Dans les  
deux cités, vous auriez pu observer les dames qui se paraient  
de leurs étoffes de soie. On se serait cru au paradis.

La oïst on trompes bondir,

Tambours sonner, timbres tentir.

As hosteus li preu baceler  
Se hasterent forment d’armer.

Li jours fu clers, solaus leva,

De le Fere premiers monta  
Messires Jehans de Roussoit.

Bien sai qu’escu brullé avoit  
Tel com Joffroi de Lesegnon:

Ens avoit un viermeil lyon.

Les dames ierent ja montees  
Es hours, cointes et acesmees.

Lors vint ou renc, a coer hardi,  
Sires44 Hues de Rumegny,

Couviers d’or au viermeil sautoir.  
De vert y avoit un treçoir  
Et pour faire l’escu plus gent  
Y ot .v. coldlles d’argent.

Le premíer cop si priés alerent  
Qu’ambedeus leur cevaus creverent.  
Dont commença fieste pleniere.  
Gent y ot de mainte maniere,

Car li sires de Matevile  
Jousta au signeur de Jenville.

Andoi li cevalier jousterent  
Si que trestout moult les loerent.

Apriés vint li coens de Soissons,  
De cui estoit grans li renons,

Armés desour un ceval sor.

Ses escus estoit couviers d’or,

Ens avoit un lŷon passant  
De geules, bien y fu seant,

Et s’estoit li escus ourlés  
De geules. Bien iert acesmés  
Lì boins coens Simons de Monfort.  
Cíl doi justerent a esfort.

corr. pourla méîrique.

1512

1516

1520

1524

3**IÍ**

1528 j

'tStm

1532 }

alors les sonneries des trompettes, les roulements  
des tambours et des tambourins. Dans leurs logis, les jeunes et  
vailîants guerriers se pressèrent de revêtir leurs armures. Le  
temps était dégagé, le soleil se levait. De La Fère, le premier à  
monter en selle fut monseigneur Jean de Ronsoy. Je sais qu’il  
piirt:.:< tm écu burelé comme celui de Geoffroy deLusignan, avec  
un lion vermeil. Les dames étaient déjà en haut des estrades,  
parées avec élégance.

Alors, avec audace, s’avança dans le rang le seigneur Hugues  
de Rumigny, qui portait un écu d’or avec un sautoir vermeil, un  
trécheur de sinople et, pour embellir encore le tout, cinq coquilles  
d’argent. Pour la première attaque, ils s’affrontèrent de si près  
qu’ils épuisèrent jusqu’à la mort leurs chevaux. Alors la joie  
éclata. Tous se rassemblèrent ensuite, car le seigneur de Mante-  
\ ille jou ta contre le seigneur de Janville. Leur combat suscita des  
éloges unanimes.

Pm-. se présenta le très célèbre comte de Soissons, monté  
tout en armes sur un cheval alezan. II portait un écu d’or au  
lion passant de gueules, de belle allure, avec une bordure de  
gueules. Le noble comte Simon de Montfort avait lui aussi de  
riche. omements et ils se battirent tous deux avec impétuosité.

Acesmés estoit noblement

De geules au lïon d’argent, 1548

Dont li ciés estoit couronnés;

Moult estoit ricement armés,

Li lýons ot keuwe fourchie.

Cescuns tint sa lance empuingnie. 1552

Affaitiet desous l’ielme embrons,

Fierent cevaus des espourons.

Es hyaumes se vont assener

Si que le fu en font voler. 1556

Les autres ,H. lances alerent  
Si bien que tout les en loerent.

Mainte jouste y ot le jour faite

Qui puis fu en maint lieu retraite. 1560

En cel jour Goulas de Moý  
Au singneur de Monmorenci  
Jousta moult esforciement.

Moult les loerent toute gent, 1564

Et puis li sires de Faiel[[49]](#footnote-49),

Qui estoit armés bien et biel,

Au singneur de Ber esranment  
Jousta le jour moult noblement.

Chius de Faliviel s’apresta  
Contre un vassal a cui jousta.

Bien sai qué il estoit Breton,

Hues de Loac avoit non[[50]](#footnote-50),

Un escu portoit envoisié  
Et d’argent et d’asur faissié.

.iii. lances sans falir brisa  
K’ains ne keý ne ne viersa.

Cel jour y orent maìnte gent  
ílìuec, maint rice acesmement,

Mais sour tous furent bien parees  
Les dames, ki bien remirees [f. 45]

Furent le jour es hourdeýs,

1568

1572

1576

tes armes de Simon, d’une très noble et luxueuse élégance,  
étaíent de gueules au lion d’argent à la tête couronnée et à la  
queue fourchée. Tout en brandissant chacun leur lance, prêts à  
charger sous le casque baissé, ils piquèrent des éperons et abatti-  
rent de tels coups sur les heaumes qu’ils en firent jaillir des  
étincelles. Les deux autres lances qu’ils rompirent leur attirèrent  
les louanges de tous. Les joutes se succédèrent toute la joumée,  
avant d’être racontées dans de nombreuses cours.

Ce jour-là, Goulart de Moy et le seigneur de Montmorency  
lOUtèrent avec fougue et soulevèrent l’admiration générale. Puis  
tè seigneur de Fayel, très bien équipé, s’empressa d’affronter  
avec noblesse Ie seigneur de Ber. Celui de Faliviel se prépara à  
combattre un guerrier breton, je le sais, qui s’appelait Hugues de  
|pac et portait un écu brillant d’argent et d’azur fascé. II rompit  
Ies trois lances sans défaillir, sans tomber ni verser. Cejour-là, les  
chevaliers étaíent nombreux et ils rivalisaient de richesse dans  
leurs parures. Mais les dames Temportaient en élégance. Toute la  
ioumée, les regards furent attirés vers elles, en haut des estrades,

**jpMl**lP ■  
llÌBiL

228 Le Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de

Car par elles estoit empris  
Hardemens en maint baceler  
Qui pour elles y vint jouster.

Pour dame fait on teìe cose  
Que pour autre avoir faire n’ose.  
Ciertes, dame doit bien merir  
L’amant çou que li fait souffrir.

Mais dame a telle singnourie  
Qu’amans ne poet avoir hascie  
Qu’elle trop bien guerredonner  
Ne poet, s’Amours s’en voet meller:  
En çou n’ariesterai plus chi.  
Messires Drius de Chauvegni  
S’en vint ou parc moult noblement.  
Ses armes estoient d’argent,

S’i ot une fasse endentee  
De geules qui fu dïaspree;

Un labiel d’azur y avoit,

Qui sur l’argent bien affreoit.

Ja estoit sí sour l’aviesprer  
Qu’il ne trouvoit a cui jouster,

Car moult orent esté cargié  
Cil dedens, s’estoient blecié.

Mais encor .11. ou .111. estoient,

Qui le joumee soustenoient.

L’uns fu mesires de Moy  
Et li casteillains de Couchi,

S’i fu Crollés de Rombecourt,

Qui souvent tenoit rice court.

Et adonques ensi avint  
Que lì sires de Couchi vint  
A monsingneur de Chauvegny,

Si lui dist: “Envoiié m’a chi  
Li castellains pour demander  
Se vous volriés a lui jouster.

Sel volliés, grandement s’onnour  
Acroisteriés wi en cest jour.”  
Messires Drius li respondi:

“Sire. dittes lui de par mi

1584

1588

15l)2

i5%

l()IKi

1604

1608

|hl2

1616

c:ir c’était en leur hommage que maints jeunes guerriers vinrent  
combattre et se lancèrent dans d’audacieux exploits. Les dames  
inspirent des actes que l’on n’ose accomplir que pour elles. C’est  
certain, elles doivent récompenser l’amant pour ce qu’elles lui  
f'ont endurer. Leur pouvoir est îel qu’elles peuvent apporter une  
eoiisolation parfaite à toutes les peines, si l’amour veut s’en  
mêler. Je n’en dirai pas davantage pour le moment.

Monseigneur André de Chauvigny entra dans l’enceinte avec  
noblesse. Ses armes étaient d’argent à la fasce endentée de  
gucules et diaprée, avec aussi un lambel d’azur qui ressortait bien  
sur l’argent.36 La journée était déjà tellement avancée qu’il ne  
irouva plus d’adversaire, car les chevaliers de la région, après  
tant de coups, étaient blessés. Mais il en restait encore deux ou  
trois qui s’évertuaient à terminer la joumée: monseigneur de  
\loy, le châtelain de Coucy et Crollé de Rombecourt, qui tenait  
souvent une cour fastueuse.

Voilà donc que le seigneur de Coucy s’approcha de  
monseigneur de Chauvigny pour lui dire: «Le châtelain  
m'envoie pour vous demander si vous accepteriez de jouter  
contre lui. Si oui, vous contribueriez beaucoup à sa gloire aujour-  
il'hui». Monseigneur André lui répondit: «Seigneur, apportez-  
lui cette réponse de ma part: je lui suis très reconnaissant

Audré de Chauvigny prit aussi part à la troisième Croisade aux côtés de  
Richard (:®ur de Lion. L’auteur du Roman de Saladin lui accorde un rôle impor-

Que de çou tres grant gré li sai  
Quant il m’en a mis a l’assai,

Car je ne sai nul baceller  
A cuí míeus amaisse a jouster[[51]](#footnote-51).”

Lors touma viers son renc errant.

Li sires de Couchi atant  
Vint au castellain et a dit:

“Or tost, ne faites nul respit,

Car atoumés est vos compains.”

Et chius qui estoit d’onneur plains,

Biaus, amoureus, jolis et gais,

Est moult tost al cief del renc trais,

Le heaume ou cief, sa lance prise:

Amours et Hardemens 1’ atise.

Ses compains n’iert mes amoureus,

Mais biaus, courtois, sages et preus  
Estoit: moult fu grans ses renons.

Atant brocent des espourons  
Et sí droit se vont assener  
Des hyaumes font le fu voler.

Tout droit par desous le lumiere,

Un pau deseure ie barbiere,

L’a li castellains assené  
Si fort que tout l’a estonné,

Et ses hýaumes li vola  
Dou cief, a poi qu’il ne viersa,

Et ses compains ne fali mie,

Car il I’atainst desous l’oiye

De son boin rocet bien tempré

Et si biel cop lui a donné

Que le hyaume atout ie barbiere

En fist voler en la pourriere [f. 45 v]

Et que par le bouce et le nés

Est li sans raiyés et coulés:

Avoec froerent ies[[52]](#footnote-52) escus.

jc m'nvoir mis à l’épreuve, car je ne connais aucun autre jeune  
■ruerpi'r que je lui préférerais comme adversaire.» Puis il  
rcgugnn vite son rang.

1.0 seigneur de Coucy rejoignit le châtelain et lui dìt: «Allez,  
\ itc. nc tardez pas, car votre compagnon est prêt.» Celui-ci, tout  
ciitn’i' animé par son sens de l’honneur et son amour, beau,  
Junn.int et enjoué, s’avança aussitôt à l’extrémité du rang, le  
licii'.imc sur la tête et la lance au poing: Amour et Audace  
l'cni'lammaient. Son compagnon n’était pas amoureux, maís  
posscdíút lui aussi beauté, courtoisie, sagesse et prouesse, et il  
jouissait d’une excellente réputation. Ils piquèrent alors des  
cpcions pour aller s’affronter si ardemment que des étincelles  
jaiMircnt de leurs heaumes. Tout droit sous l’oeillère, un peu au-  
licssii' de la mentonnìère, le châtelain lui porta un coup si rude  
qu’íl l’étourdit complètement. Son heaume lui fut arraché de la  
tcte ci 11 manqua de tomber. Mais, loin de défaillir, il l’atteignit à  
$on tour sous l’oreille de son fer de lance solide et bien trempé et  
ie liuppa si fort qu’il lui fit voler dans la poussière le heaume  
a\cc ].i mentonnière et que le sang gicla et ruissela de sa bouche  
et de m'u nez. Leurs écus s’en brisèrent. Chacun regagna pourtant

1624  
1628  
i 652  
1636  
I ('40  
1644  
1648  
1652

Nompourquant cescuns revenus  
Fu a son renc isnieìlement.

Ce cop loerent mainte gent  
Qui l’ont esgardé et veû.

Dont euïssiés mierveille eii  
Des hiraus qui crient “Couchi!”.  
Li autre crient “Chauvegni!”.  
Dames et pucielles parlerent  
De la jouste et moult le loerent  
Et puis ia dame de Faiyel49,

Cui a veïr estoit moult biel  
Li biensfais qué elle veoit,

Moult amoureusement rioit50En esgardant le castellain,

Si qu’il s’en piercevoit de plain,  
Car souvent parmi le lumiere  
Del hiaume esgardoit ia manìere  
Sa dame as51 samblans amoureus:  
De bien faire estoit couvoiteus.

Cescuns a sa lance reprise  
Appertement et sans faintise,

Puis broce cescuns son ceval,

Si comme nobile vassal,

Et li fort ceval les52 porterent  
En aprocant si qu’il froterent,

Mais leur lances andeus brisierent,  
Et des grans cops si se cargierent  
Ambedoi furent estonné.

Chius de Chauvegni a donné  
Le castelain un cop si grant  
Qu’il s’en ala tout cancelant.

Ses elmes dou cief li vola  
Si fort kê el sablon ficha.

1. Et ia dame de Mon Faiyel, corr. d’aprèsA.
2. en rioit, *suppression de* en *pour la métrique.*
3. a, *corr. d’après A.*
4. lors*, corr. d’après A.*

1656

1660

1664

1668

1672

1676

son rang à vive allure.

Tous les spectateurs célébrèrent cettejoute. Vous auriez vous-  
xnêmes été soulevés d’admiration en entendant les hérauts crier  
}es uns « Coucy!», les autres «Chauvigny!». Ce combat nourrit  
]es conversations des dames et des jeunes filles, qui se répandí-  
rent en compliments. Et puis la dame de Fayel, qui se délectait  
tr;ii, à regarder cet exploit, adressait des sourires très amoureux  
au châtelain. II le voyait parfaitement, car souvent, à travers  
l’ai llère du heaume, il observait les signes d’amour de sa dame ■.  
il brûlait alors de s’illustrer.

Tous deux reprirent leurs lances avec habileté et fougue,  
puis piquèrent des éperons en guerriers expérimentés. Leurs  
solides chevaux les emportèrent l’un près de l’autre jusqu’au  
heurt: ils brisèrent leurs deux lances et se lancèrent des  
assauts si rudes qu’ils en furent tous deux étourdis. Le  
seigneur de Chauvigny assena au châtelain un coup si violent  
qu’il repartit en chancelant. Le heaume lui avait volé de la tête  
si fort qu’il finit par se ficher dans le sable. II en fut si troublé

1680

1684

■

De cel cop fu si espierdus  
K’a tierre en keŷ ses escus,

Maìs es estriers moult bien se tint  
Et asés tost a soi revint.

Li castellains fu courouciés  
Et dou cop estoit desvoyiés,

Dont moult durement lui pesa.

Lors dedens son coer s’afíca  
Qu’apriés, a la jouste premiere,

II le ferra en teil manìere  
Qu’il estaindera son damage,

Qui que le tiengne a fol n’a sage,  
Car, quoi qu’il l’en doive avenir,

II se gardera de falir.

Et comment qu’anuiié li ait,  
Comme sage biel samblant fait,

Car quant sourvient grief aventure  
A homme sage de nature,

Et il ne le poet amender  
Ne par oevre ne par parler,

II fait par emprunt biel samblant  
Pour mieus couvrir son couvenant,  
Car on dist souvent et s’eskiet  
C’om ne53 soffre cui il maisldet.

Li castelains bien s’avisa  
De tous ces poins et s’en garda,

Et fist par emprunt lie ciere.

A son renc s’en revint arriere,

En son harnois se rapareille,

De quoi cescuns a grant mierveille  
Qui virent le cop recevoir,

Qué il poet tel pooir avoir.

Cel cop sour tous autres Ioerent  
Et moult longement em parlerent.

Li boins vassaus de Chauvegni,  
Qui coer ot seiìr et hardi,

1692

1696

1700

1704

1708

**1712**

**1716**

[f. 46] t'N

son écu tomba à terre. Mais il se tint bien fort sur ses étriers  
ei icprit très vite ses esprits. La colère l’animait, ainsi qu’une  
pmlonde affliction, car ii était écarté du combat. II prit alors la  
fenne résolution qu’à la prochaine joute, il le frapperait si fort  
l|\i i( effacerait son malheur, sans se soucier du jugement des  
iiiiues, car, quoi qu’il en advînt, il se garderait de défaillir. Si  
tourmenté fût-il, il eut la sagesse d’offrir un visage joyeux, car  
quand un événement malheureux frappe un homme sage sans  
qii'it puisse y apporter réparation par des actes ou des paroies, il  
se compose un visage joyeux pour mieux masquer ses intentions.

()n dit souvent et à juste titre qu’on supporte mal celui à qui  
nulheur anive. Le châtelain en tint compte et se garda d’une teile  
eircur, si bien qu’il affecta la gaieté. II s’en retouma dans son  
rang et s’équípa de nouvelles armes. Tous ceux qui avaient vu le  
coup qu’il avait reçu se demandèrent alors avec admiration  
comment il pouvait disposer d’une telle force. Dans leurs éloges,  
ib placèrent ce combat au-dessus de tous les autres et en discu-  
icicnt très longuement.

J,e noble guerrier de Chauvigny, plein d’assurance et de

De jouster encor s’apresta.

Au cief de son renc retouma  
Et se rafice en son hamois.

Atant brocierent demanois 1728

Les boins cevaus des espourons.

Cescuns, plus tost qu’esmerillons  
Ne soit volans apriés sa proie,

S’en va devant lui droite voie 1732

Et si radement s’adrecierent  
C’ambedoí lor lances brisierent.

Puis hurtent de pis de cevaus,

Si qu’il couvint les .n. vassaus 1736

Ceoir a la tiere en un mont.

De destraice pasmé se sont  
Des grans cols qu’il orent donnés,

Dont cescuns fu tous estonnés, 1 "Mu

Et des cevaus qui sur íaus gurení.

Adont de toutes pars s’esmurent  
Valîet, siergant et cevallier.

Cescuns descent de son destrier, 1744

Et viennent ceîle part courant  
U li doi vassal sont gisant.

Tant fisent que il les leverent

Sour les escus et les porterent 1748

Hors dou parc, deviers lor hosteus,

Si mal atoumés qu’en nul d’euls  
Ne sent on alainne ne vie.

Adont veïssiés gent yrie, 1752

Et dient: “Vés ci grant damage,

Quant cevalier de teil bamage  
Comme cil doi et si vaillant

Sont chi endroit mort maintenant.” 17Í6

Mainte dame em pleure forment,

Mais plus celle espescïaument  
De Faiiel grant doel demenoit  
Et dedens son coer regretoit  
Le valeur, le maniere gente  
Le castellain, pour qui est ente,

Car elle en son coer bien pensoit  
hardiesse, se prépara pour une nouvelle joute. II retouma à  
l’extrémité de sa rangée et attacha à nouveau son équipement. Ils  
éperonnèrent alors aussitôt leurs robustes chevaux. Plus vite  
qu’un émerillon qui vole derrière sa proie, ils foncèrent droít  
devant eux et s’atteignirent avec tant d’impétuosité qu’ils en  
hrisèrent leurs lances. Puis le heurt des chevaux au poitrail les  
l'orça tous deux à tomber à terre de tout leur poids. Ils perdirent  
fonnaissance, oppressés par la souffrance des coups échangés,  
qui les avaient déjà tout étourdis, et par la masse des chevaux qui  
pesait sur eux.

De toutes parts se précipitèrent alors écuyers, guerriers et  
chevaliers. Tous descendirent de leur monture et accoururent là  
où çisaient les deux adversaires. Ils ìes soulevèrent pour les  
ilêposer sur leurs écus, puis les transportèrent hors de l’enceinte,  
en direction des logis, dans un état si critique qu’aucun d’entre  
cux ne donnait le moindre signe de vie. Tous les présents  
manifestaient leur douleur et criaient: « Quel grand malheur que  
des ihevaliers si nobles et si valeureux aient trouvé aujourd’hui  
la mort!»

Les dames étaient nombreuses à éclater en sanglots, mais la  
plu> vive souffrance, c’était la dame de Fayel qui la ressentait,  
elle regrettait en son cosur la prouesse et le noble comportement  
du châtelain, car, malheureuse pour luí, elle comprenait bien en

Que pour li esforciés s’estoit 1764

Le jour et pour s'amour ot fait  
Çou c’a tous jours sera retrait.

Moult menoit grant doel coiement,

Car n’osoit mie appiertement 176R

Moustrer comment il li estoit  
Ne comment Amours le tenoit.

Que vous yroie jou contant ?

Tout et toutes mainnent doel grant. 1772

N’i a celi qui aise en soit,

Car cescuns amer se faisoit.

Mais on n’a pas souvent vexi

Qu’en cesti siecle ait fíeste exi 17?A

Ne gaires, sans nul destourbier.

Dont nuls ne se doit mierveillier  
S’on dist cils siecles riens ne vaut,

Car joie y a qui tantost faut, 1780

Pour quoi je di que li aver,

Qui curent d’avoir amasser,

En cest mont en ont le piour.

II pueent veoir cescun jour 1 ',84

Que la mors souvent les assaut  
Quant en avoir sont le plus haut.

Pour çou se doit cescuns pener

De soi de tous visces garder, 1788

Et d’adiés maintenir sa vie  
En honnesté, en courtoisie,

Si que de li, quant il est mors,

Soit biaus a oïr li recors. 1792

De çou a conter vous lairaì,

A ma matere revenrai.

On aporta sempres nouvielles

Qui a oïr estoient bielles, [f. 46 v]

Que garde n’avoient des corps  
Li doi vassal c’on cuidoit mors,

Et qu’a iaus tout revenu erent.

De çou Dieu et ses sains loerent  
Et grasciierent hautement  
Tout cil qui la erent present.

intéríeur qu’il s’était illustré au combat pour lui plaire,  
que c'était l’amour qu’il lui vouait qui avait inspíré ses exploits  
niénu'rables. Elle épanchait discrètement sa vive souffrance,  
pui'qc’elle n’osait pas révéler au grand jour ses sentiments ni sa  
siuimi'SÌon à Amour.

P' >urquoi allonger mon récit ? L’affliction était générale.  
\hsolument personne ne se réjouissait, car les deux combattants  
n'maient que des amis. Mais on a rarement vu en ce monde fête  
vju». malheur. Inutiîe donc de s’étonner si on dít que ce monde ne  
\;wi rien, car la joie n’y apparaît que pour disparaître aussitôt.

|tourquoi j’affirme que les avares, eux qui ne se soucíent  
quc d'amasser des richesses, ont la plus mauvaise condition sur  
tenv. I'ous lesjours, ils peuvent constater que la mort les assaille  
souvent au faîte de Ia richesse. Chaque homme doit donc  
s’efforcer de se protéger de tous les vices et de toujours mener sa  
uc d.ms l’honnêteté et la courtoisie: après sa mort, on se plaira  
ainsi à évoquer son souvenir.

J'airêterai ces considérations et reviendrai à mon sujet. On  
jppumi bientôt de bonnes nouvelles; la vie des deux guerriers  
qu'nn avait crus morts n’inspirait plus de crainte, ils avaient  
repri' connaissance. L’assistance adressa à Dieu et à ses saints  
louanges et actions de grâce, avec ferveur et dans l’allégresse

Mout en furent tout resjoŷ.

Lors estoit ja si aviespri  
Qu’il estoit bien tamps de laissier  
De behourder, pour l’anuitier.

Quant on dut laissier le jouster,

Li sires de Couchi monter  
En va errant sour un coursier.

Li plus poissant, sans atargier,

De sa compaingnie monterent  
As hours et haut et bas alerent  
Dames et cevaliers priyer  
Qu’a sa court venissent mangier:  
Tout y vinrent communalment.

Or vous deviserai comment  
Li mangiers estoit aprestés.

Desous Vendoel, enmi les prés,

Priés de le Fere, dalés Oize  
U mains oisíaus souvent s’envoise,  
La avoit on tentes drecies  
Plus de .xx., bien appareillies.

Moult par estoit li lieus plaisans  
Et pour deduire delitans,

Car li bos par dalés estoit.

Li riviere les enclooit.

Li pan des trés levé estoient,

Par cordes ensamble tenoient.

Si bien les ot on atournés  
Que ce sambloit a droit celés.

E1 liu qui tant iert delitables  
Estoient ja mises les tables,

U il avoit de flours es prés  
De divierses coulours assés.

De çou ne vous voel plus plaidíer,  
A mon conte voel repairier.

A lor hosteus repairent tuit,

Li auquant mainnent grant deduit,

Car cil qui le mius fait avoient  
Par raison plus joiant estoient.

La oïssiés vous tant hiraut

1804

1808

1812

1816

*1820*

1824

*1828*

*1832*

*1836*

*m*

générale. Le jour était déjà si avancé qu’il était l’heure d’arrêter  
les combats pour laisser place à la nuit.

À l’arrêt des joutes, le seigneur de Coucy se dépêcha  
d’enfourcher un cheval rapide. Sans tarder, ses compagnons les  
p]us nobles montèrent sur les estrades et parcoururent les rangs  
pour inviter chevaliers et dames à sa table. Tous s’y rendirent  
ensemble. Je vais maintenant vous décrire les préparatifs du  
repas. Sous Vendeuil, en pleine campagne, près de La Fère, au  
horii de l’Oise où les oiseaux font souvent fête, on avait planté  
une bonne vingtaine de tentes, toutes bien gamies. Le site était  
très agréable et propice aux plaisirs, car il était bordé d’un côté  
par le bois, de l’autre par la rivière. Les pans des tentes étaient  
dressés et attachés par des cordes, si bien disposés qu’ils ressem-  
blaient à un vrai plafond. Dans ce cadre si délectable, les tables  
éiaieni déjà mises, là où les prés étaient parsemés de fleurs de  
toutes les couleurs.

\!on intention n’est pas d’en prolonger la description, mais  
de revenir à mon récit. Tous regagnèrent leur logis. Certains  
jubilaient: les meilleurs guerriers avaient bien raison de se  
véji'uu davantage. Que de hérauts auriez-vous alors entendus

Criier souvent et bas et haut  
Les ensengnes des bacelers,

1844

1848

1852

1856

1860

1864

[f. 47] 1868

'■II

J||

1872

1876

Qu’a tels bienfaís n’afiert celers  
Et cieus qui celer le vorroit  
Lerres d’onneur embler seroit.

Lors se vont tout appareillier,

Car tamps estoit d’aler mangier.

La veïssiés dames parees  
De tous estas, bien acesmees  
Si comme d’un paýs estoient,  
Acesmemens ensamble avoient,

Cottes et surcos et mantiaus.  
Menestrel orent leur aviaus  
Au partir de ces paremens.

Li sires de Couchi n’iert lens  
De faire fieste a son pooir  
A tous, com hom de grant savoir.

II et tout li Vermendisien  
Erent viestu, et tout li sien,

De samis vers tres bien ouvrés,

Tous semenciés d’aigles dorés:  
C’estoient moult biel parement.

Li cevalier, mout gentement,

Et les dames de Viermendois,  
Ensamble tenant par les dois,  
Viennent es tentes pour souper.

Lors oïssiés trompes sonner  
Et tambours pour le plus noisier.

Dont reviennent li Haynnuiyer  
Et les dames mignotement,

Tout et toutes communalment  
Acesmees d’unne maniere  
[Moult noblement et riche et chiere][[53]](#footnote-53).  
Li Flamenc et li Braibençon  
Errent de lor conditïon.

proclamer dans toutes les directions Ies cris d’armes des jeunes  
guerriers! En effet, il ne faut pas cacher de tels exploits et celui  
.jiii voudrait les taire serait un voleur de gloire. Tous allèrent  
alors se préparer, car c’était l’heure du repas. Vous auriez vu des  
dames parées selon toutes îes modes, très élégantes, car celles qui  
\cnaient de la même région portaient les mêmes atours, avec  
cc'tíc^, vêtements de dessus et manteaux identiques. Les ménes-  
trels se réjouirent ensuite du partage de ces parures.

I )ans sa grande sagesse, le seigneur de Coucy ne perdait pas  
de temps pour tous les fêter autant qu’il le pouvait. Lui, tous les  
siens et tous ceux du Vermandois étaient habillés d’étoffes de  
soie verte, très finement ouvragées et parsemées d’aigles dorés:  
c'elait une très belle tenue. Les chevaliers et les dames du  
Vermandois, en se prenant la main avec noblesse, entrèrent dans

teiites pour le repas du soir.

\ous auriez alors entendu retentir trompettes et tambours au  
plus fort. Arrivèrent les chevaliers du Hainaut et leurs gracieuses  
dauies, qui avaient tous et toutes choisi ensemble les mêmes  
parures, très élégantes et riches. Les Flamands et les Brabançons

Acesmemens avoient biaus  
D’or semé de noir55 lïonciaus.

Doi et doi s’en vinrent cantant,

E1 lieu u moult faísoít plaisant,

Et Campegnois et Bourgegnon  
Acesmemens d’unne façon  
Avoient, et li Berruiìer  
D’un samis viermeil, noble et cier,  
Semé de lupardiaus d’or fin.  
Onques, puis le tamps Constentin,  
Ne furent plus mignotement  
A grande fieste noble gent.

Adont fist on l’aigue comer,

Si vont communalment laver.  
Meslé s’assissent au mangier  
Partout dames et cevalier.

Et quant assis furent ensamble,

A maint cevalier illoec samble  
Qu’o Dieu soient em parradis,  
Quant il recordent les dous dis  
Et les maintiens et les gens corps  
De celles de coi li recors  
Lor est ens es coers empreintés:  
Illuecques fu mains coers emblés!  
Li mangiers fu rices et grans,

Des més ne serai ja contans,

Car cescuns de fit poet savoir  
Que més orent a leur voloir.

Li castellains estoit bleciés  
En un brach, si li iert loiyés  
D’un blanc coevrecief a son col.  
On ne le tenoit pas pour fol,

Car moult se maintint simplement.  
Chius de Chauvegni ensement  
lert en la gambe malmenés,

Si c’a son hostel iert menés,

!'K84

18%

1900

1404

1908

*ss Les erreurs de déclinaisons sont rares, nous ne les corrigeons pas.*

firent une entrée comparable: ils portaient tous de beaux vêtements  
d’étoffe dorée et parsemée de lionceaux noirs, et ils anrivèrent par  
couples, en chantant, dans cet espace délicieux. Les Champenois  
et les Bourguígnons avaient eux aussi adopté une seule et même  
tenue; quant aux Berrichons, ils portaient des étoffes de soie  
rouge, précieuses et raffinées, parsemées de petits léopards d’or  
fin. Jamais, depuis le règne de Constantin, noble assemblée ne  
montra une telle élégance à une fête solennelle.

Une fois qu’on eut sonné pour l’eau, dames et chevaliers  
alièrent tous ensemble se ìaver les mains, puis, par couples,  
prirent place à table. Ce fut alors que bien des chevaliers s’ima-  
siinèrent avoir rejoint Dieu au paradis, quand ils retrouvèrent les  
vlouces paroles, le maintien et la noble beauté de celles dont ils  
avaient le souvenir gravé en eux. Que de cceurs furent alors  
ravix! Le repas était vraiment somptueux. Je ne dresserai pas la  
liste des mets, car chacun peut avoir la certitude que leurs désirs  
furem comblés.

I,e châtelain était blessé à un bras, qu’on lui avait attaché en  
éeharpe à l’aide d’un couvre-chef blanc. On ne l’accusait pas de  
fc'lie. car il se comportait avec une grande simplicité. Quant au  
seigneur de Chauvigny, il avait la jambe meurtrie et la blessure  
éuit m grave qu’on l’avait conduit à son logis. Une fois le repas

Car bleciés estoit durement.

Quant mangiet orent liement  
Et on ot partout fait oster,

Adont prisent a caroller.

Li bieciet pas ne carolloient,

Mais compaingnie lor tenoient  
Les dames dehors les carolles.

La ot dittes maintes paroïles  
D’amours, bien en orent loisir.

Li castelains y vint seïr,

Qui par de l’autre part estoit,

Pour çou que sa dame y seoit,

Qui iert assisse a une part  
Par quoi il s’en donnast regart.

Et si fist il, car avisés

S’en fu errant: la s’est toumés,

Lés li s’asist tout au dehors.

Et saciés qu’a l’heure de lors  
Ne pensoìt nuls quê il l’amast,

Mais si com as autres bourdast.

Quant ii fu dalés li assis,

La dame le regarde[[54]](#footnote-54) el vís,

Demanda lui comment li est.

Li castellains un poi se taist,

Puis en souspirant bassement  
Lí dist: “Dame, confort brieument  
Me ferés bien quant vous vorrés.

Toute ma vie et ma santés [f. 47 v)

Est en vous, plus ne sai que dire,

Ne je n’ai mestier d’autre míre.”

La dame respont simplement:

“Iestes vous bleciés durement?

Gardés trop ne vous fourmenés,

Ce poise moi k’íestes navrés.

- Dame, àist il, n’ai bleceiire  
Es membres qui longhement dure,

1916

1920

1924

1928

PD2

IV.lA

1941)

1944

|94S

achevé dans la joie et les tables enlevées, les danses commencè-  
rent. Les blessés n’y participaient pas, mais les dames leur  
tenaient compagnie quand elles ne dansaient pas. Ce fut Focca-  
•âon de maints échanges amoureux: ils en eurent le temps.

Alors qu’il était de Fautre côté, le châtelain rejoignit cette  
assemblée, car sa dame y avait pris un siège à Fécart, pour attirer  
son altention. Elle réussit, car il le remarqua aussitôt, se dirigea  
vers elle et s’assit à ses côtés, à Fextérieur du groupe. Sachez  
qu’à ce jour personne ne soupçonnait son amour. Tous croyaient  
qu’íi plaisantait avec elle comme avec les autres. Quand il se fut  
installé près d’elle, eile observa son visage et luì demanda  
comment il allait. Le châtelain, après un bref silence, lui répondit  
dans un faible soupir:

«Dame, vous me réconforterez très vite dès que vous en  
aure/ le désir. Ma santé et ma vie sont entre vos mains, je ne sais  
que Jirc de plus, je n’ai pas besoin d’un autre médecin.

- Votre blessure est-elle grave ? répondit la dame avec simplicité,  
aarJc/-vous de tout effort excessif, je regrette beaucoup de vous  
voir bJessé.

.. D.imc. dit-il, mes membres ne souffrent d’aucune blessure

Mais li coers est bleciés si fort,

Se par vous n’est, jusqu’a la mort.

* Sire, vo mort ne voel je mie,

Car saciés que plus courechie  
En seroie, se Dieus m’aŷt,

Que femme qui onques vous vit.

* Se c’est voirs, dame, sel moustrés!
* Dittes, sire, que vous volés  
  Que je faice, sauve m’onnour.
* Dame, li faus losengeour,

Qui tous jours ne font fors gaitier,  
S’entour vo gent corps repairier  
Me voient, ii en parleront  
Et moi et vous anui feront.

Dame, voelliés vous aviser  
U je porrai a vous parler,

U n’ait fors moi et vous sans plus,  
Par quoi parler n’en sace nuls.  
Dame, s’en çou n’est consaus mis,

Je ne porai iestre garis.”

La dame dist: “Sire, trouver  
Ne poroie lieu u parler  
Peuïssiés en privé a mi,

Et nompourquant dedens mardi,

Sire, je m’en aviserai:

En aucun sens lieu trouverai.

S’il vous plest, mardi au matin,

Si com yrés a Saínt Quentin,

Porrés vous tourner a Faiiel,

Car mes sires iert a Soriel,

Chi priés, u il a pris joumee  
De gent qu’il y a adjournee.

Adont vraiement vous dirai  
Tout çou que je faire em porai.

Ne saroie par cui mander,

S’a moi ne venïés parler.

* Dame, dist il, quoi qu’il aviengne,  
  Je ne lairai que je n’i viengne.”

Adont dames et chevallier

1952

1956

ì%(i

l%J

1968

1972

IV'ft

durable, mais mon cceur, lui, est atteínt d’un mal qui entraînera la  
mort sans votre secours.

■ ■ Seigneur, je ne souhaite pas votre mort, car, croyez-le, j’en  
prends Dieu à témoin, j’en serais plus tourmentée que toute autre  
icmme qui vous ait jamais vu.

* Si c’est la vérité, dame, prouvez-le moi!

. Indiquez-moi, seigneur, ce que vous désirez me voir faire,  
pourvu que mon honneur soit sauf.

* Dame, les hypocrites médisants, qui passent leurs joumées  
  entières à épier, s’ils me voient en votre gracieuse présence, ils  
  fébmiteront et ils nous porteront atteinte, à vous comme à moi.  
  Ddme, réfléchissez, s’il vous plaît, à un endroít où je pourrai vous  
  parler en tête-à-tête, afin que personne ne puisse l’apprendre.  
  Dame, si vous ne prenez pas cette décision, ma guérison sera  
  impossible.

Seigneur, répondit la dame, je ne saurais trouver où vous  
puissiez me parler en privé, mais malgré tout, d’ici mardi, j’y  
réfléchirai. D’une manière ou d’une autre, je trouverai l’endroit.  
Si vous le souhaitez, mardi matin, quand vous vous rendrez à  
Saint-Quentin, vous pourrez faire un détour par Fayel, car mon  
époux sera à Sorel, près d’ici, où il a rendez-vous avec des  
pciM’imes qu’il a assignées en justice. Je vous indiquerai sincè-  
rement ce que j’aurai pu trouver. Mais, si vous ne veniez pas, je  
ne saurais par qui vous transmettre le message.

-Dcime, dit-il, quoi qu’il advienne, rien ne m’empêchera de  
venir.»

Alors dames et chevaliers se rapprochèrent, car ils voulaient

Vinrent, qui voloient jugier  
Pour a celui le pris donner  
Qui mieus l’avoit fait au jonster.  
Dou jugier sont tout accordé:  
Trestout dient que fourjousté  
Sour tous l’a chius de Chauvegni.  
Â iui se sont tout assenti  
Et dient tout que congneii  
N’i orent meillour ne veii:

1988

1992

19%

2001)

2004

2008

[f. 48] 20! 2

2()i6  
2020

De ciaus dehors en a le pris.  
Apriés ont en iaus conseil pris  
Que îi castellains[[55]](#footnote-55) par acort  
Donront ie pris, la n’ot descort.

Li roi des hiraus qui la furent  
Errent pourveti, si qu’il durent,

Et li principal de la fieste,

Pour donner le pris pius honnieste  
D’un faucon faitich et plaisant.  
Dont veïssiés venir avant  
Dames de corps tres bien tailiies  
Et de tous biens appareiilíes.

Bien pot on dire vraiement  
K’ains nus ne vit plus noble gent  
A nulle fieste pris donner.

Car celle qui devoit porter  
Le faucon n’iert fole ne nice,  
Ansçois fu bielle, boinne et rice:  
De Soissons la contesse estoit  
Et en sa compaingnie avoit  
Mainte dame bìen ensengnie,  
Plainne d’onnour, de courtoisie.  
Mout fust cieus durs a entamer  
Cui ne feïssent coer muer,

Qui dont les euïst esgardees!

Lors sont es carolles entrees,  
Cescuns voit le pris aporter,

juv 'i'- meìlleur combattant pour lui décemer le prix du toumoi.  
[|, nuvfit unanimes dans leur jugement: tous affirmèrent que le  
scieuci.r de Chauvigny avait emporté la victoire, qu’ils n’avaient  
a)pmi ni vu meilleur guerrier. II rallia donc tous Ieurs suffrages  
fi ohìi-'.t le prix des partícipants étrangers. Ils décidèrent ensuite  
il'un commun accord, sans la moindre querelle, d’attribuer  
I’autre prix au châtelain. Les rois des hérauts37 qui étaient  
pv'-'.'ui 5 et Ies personnalités influentes de la fêîe se soucièrent  
alors. comme c’était leur rôle, de donner le prix le plus honori-  
1 ique: un faucon de belle et agréable allure. Alors vous auriez pu  
voir s’avancer des dames à Ia silhouette harmonieuse, pourvues  
detoutes les qualités. Assurément, on peut le dire, jamais aupara-  
vant on n’avait vu plus noble assemblée décemer un prix lors  
J’iim.’ i ite.

[ ,ii uffet, celle qui devait porter le faucon n’était ni stupìde ni  
,implc d’esprit, mais belle, vertueuse et puissante: c’était la  
coimc'-'e de Soìssons, accompagnée d’une foule de dames à  
l’éducation raffinée, au sens de l’honneur et de la courtoisie  
paiùiil. Oe quelle dureté il aurait été, celui qui les aurait regar-  
diíc' 'iiii 5 que son cceur chavirât! Elles entrèrent dans les rondes.  
Chacun vit apporter le prix et se demanda qui allait l’obtenir. [[56]](#footnote-56)

Bien pensent u doit assener.

En la carolle ont fait un tour  
Toutes les dames, sans demour,

Pour cescun a tous lés veïr.

Lors vont le castellain saisir,

Qui au mieus qu’il pot carolloit,

Et lui ont dit: “Sire, par droit  
Avés de ciaus dedens le pris.”

Li castellains com bien apris  
Courtoisement les mierchïa  
Et puis le caroller laissa,

Si se mist esrant, plains de joie,  
Avoec les dames, a la voie  
U chius de Chauvegni gisoit.

N’est nuls qui conter vous poroit  
Le deduit ne le melodie  
Qui iert en celle compaingnie  
Des dames qui le pris portoient,

Li hiraut, pour çou qu’il voloient  
Dou singneur avoir le bienfait,  
S’estoient ja a l’hosteil trait  
Et sí l’avoient fait viestir  
Et dedens son lit asseïr,

Et si orent fait alumer  
Tortis, chierges pour veïr cler.

Maintenant les dames monterent  
En ia sale et apriés alerent  
Dedens le cambre u cius gisoit  
A cui le pris on aportoit.

Lors s’agenellent lés le lit.

La dame de Soissons a dit:

“Sire, veschi le castellain  
Cui li privé et li lontain  
Ont par dedens le pris donné,

Et pour ciaus dehors acordé  
Se sont que le devés avoir,

Car bien avés fait vo devoir  
Dou jouster. Si vous aportons  
Le pris: pour çou vous presentons

2024

2028

im%

2056

2040

2044

2048

2052

i'iuites les dames dansèrent un tour entier, sans s’arrêter, pour  
i>bser\er chacun de tous les côtés. Elles allèrent alors prendre le  
cliâu-lain qui dansait du mieux qu’il le pouvait et lui dirent:  
Seivuieur, c’est à bon droit que vous obtenez leprix des partici-  
píint" de la région». En homme bien élevé, le châtelain les  
remereia courtoisement, puis il arrêta de danser et se mit vite en  
eheimn, dans l’allégresse et en compagnie des dames, vers la  
demeure où le seigneur de Chauvigny était alité.

Impossible de vous rendre compte des divertissements et des  
ehaiits auxquels s’adonnait cette compagnie des dames qui  
apporiaient le prix. Parce qu’ils espéraient les faveurs du  
.scigncur de Chauvigny, les hérauts s’étaient déjà rendus auprès  
,le lui. 'ls l’avaient aidé à s’habiller et à s’asseoír sur son lit, avant  
d'allumer flambeaux et cierges pour qu’on vît clair.

Lcs dames montèrent aussitôt dans la grande salle, puis se  
dirigèrent vers la chambre où reposait celui auquel on apportait  
lc pris Elles s’agenouillèrent tout près du lit, puis la dame de  
S.'issons prononça ces mots: « Seigneur, voici le châtelain auquel  
luiis. qu’ils viennent de près ou de loin, ont attribué le prix des  
jouteuis du pays. Pour les chevaliers étrangers, leur jugement a  
aii'oi été unanime: c’est vous qui devez l’obtenir, car vous vous  
C'ies Ibrt bien acquitté de votre devoir de guerrier. Nous vous  
l’upportons: voilà pourquoi nous vous offrons ce faucon.» Elles

Cest faucon.” Puis lì ont baillíé  
Et il le reçoit de coer lié  
Et íes en mierchie humlement,

Et dist k’aussi bien vraiement  
L’ont li autre cevalier fait,

Dont se presenterent vallet  
Qui donnerent vin et dragie.

Lors dist une dame envoisie  
Par reviel: “Sire, par ma foit,

Je croi c’amours vraie en vous soit.  
Courtois iestes et bien apris.

Or pensés que soyiés garis  
Et em pluiseurs lieus vos biensfais  
Sera par mainte fois retrais,

Si porés bien avoir confort  
Par le regnon de vo recort.

Car quant avient que recorder  
Ot dame honnour de baceler,

Plus tost li ottroie mierchi,  
Comment qu’i ait mis lont detri.  
Saciés que de çou menti n’aì,

Car par moi meïsmes le sai,

Et Dius vous laist si contenir  
Qu’a autre pris puissiés venir,

Car cesti toutes vous donnons  
Et par cevaliers îe faisons  
Par droit, bien le saciés de fi.”  
Dont dist madame de Couci:  
“Aions m’ent, laissons reposer  
Le cevalier. Temps est d’aler.”

Lors se leverent esranment  
Et cescunne des dames prent  
Congiet, puis sont d’illuec parties  
Et as tentes sont repairies,

U tout d’illuec se departoíent  
Et viers lor hosteus s’en aloient.  
Elles ensement retoumerent  
Et viers leur hosteus s’en alerent.  
Mais Champegnois et Berruiyer

2064

:ir:

2076

**:dmi**

[f. 48 v]

2084

2088

2092

2i#6

le lui donnèrent alors et lui, il le reçut avec joie et leur adressa  
d’humbles remerciements, tout en affírmant que les autres cheva-  
liers avaient accompli autant d’exploits que lui. Vinrent alors des  
serviteurs qui présentèrent vin et friandises.38

Une dame pleine d’entrain dit avec allégresse: « Seigneur, je  
crois que vous possédez l’amour, le vrai. Vous êtes courtois et  
bien éduqué. Efforcez-vous de guérir, partout on ne cessera de  
conter vos exploits et la renommée vous assurera une consola-  
tion, c’est sûr. En effet, quand une dame écoute témoigner de  
l’honneur d’un jeune guerrier, elle lui accorde plus vite ses  
faveurs, même si elle s’est longtemps refusée. Je ne mens pas,  
soyez-en certain, car je l’ai vécu moi-même. Que Dieu vous  
accorde donc cet autre prix, car le premier, nous vous l’offrons  
toutes, au nom des chevaliers et à bon droit, sachez-le avec certi-  
tude.»

Madame de Coucy acheva: « Partons, il est temps. Laissons  
le chevalier se reposer». Toutes les dames se levèrent aussitôt et  
diacune prit congé. Elles s’en allèrent et regagnèrent les tentes,  
que tous quittaient pour retoumer dans leurs demeures. Elles  
fírent de même et revinrent chez elles.

Mais les Champenois et les Berrichons prirent engagement [[57]](#footnote-57)

Le toumoi firent fiancier  
A Masieres, a le quinsainne,

Car ii espoirent qu’adont sainne  
Sera la gambe dou vassal  
De Chauvegni, si qu’a ceval  
Porra monter et toumoiyer.

Et il, en qui n’ot qu’ensengnier,  
Ouvra comme gentil et ber,

Car ie castellain presenter  
Fist un ceval poissant et fort,  
Pour çou qu’il avait le sien mort,  
Le jour de çou qu’a ìuì jousta.

Li castellains l’en miercïa.

Celle nuit vont tout reposer  
Et l’endemain, apriés díner,

S’en ralerenî en lor pays.

Li cevaliers en oubli mis  
N’a pas le jour que mìs li ot  
Sa dame, car ains puis ne pot  
Faire autre cose que penser  
Ne se seìt comment demener,

Si que bien avis lui estoit  
K’un an jusqu’al mardi avoít.

A cel jour y vint moult matin,

Un bregìer trouva el cemin  
Qui par dehors Faiyeì venoit.

Li castellains, quant il le voit,

Li demanda, ne fu pas lens,

Se li sires estoit laiens.

“Sìre, dist il, il n’i est mie,

Mes ma dame et sa compaingnie  
Laissai maintenant sour le pont,  
U viers le salle aloit amont.”

Li castellains n’ariesta plus,

En la court est tantost venus.

La dame enmi ia salle estoít.

Si tost que descendre le voit,  
S’en va desus le pont ester.

Li casteìlains prist a monîer

2104

2108

2112

2116

:ì2(j

*2124*

*21*>.

«jMMI

*2136 '*

mÊÊÊÊ

2i46 'I

**■**

pour un nouveau toumoi à Mézières, quinze jours plus tard, car  
ils espéraient que d’ici-là la jambe du noble guerrier de  
flnpiivigny serait rétablie et qu’il pourraìt monter à cheval et  
jouter. Lui, dans sa parfaite éducation, agit avec une grande  
noblesse: il fit remettre au châtelain un cheval très robuste, parce  
qu'il lui avait tué le sien le jour du toumoi. Le châtelain l’en  
remercia.

1 \*ms se reposèrent cette nuìt-là et le lendemain, après le  
Jeicmer, ils repartirent dans leur contrée. Le châtelain de Coucy  
n’oublia pas le rendez-vous que sa dame lui avait fixé, bien au  
contraire il était obsédé par cette pensée. II ne savait que faire, au  
point qu’il lui semblait qu’une année le séparait de ce mardi. Ce  
jour-là, il se mit en chemin au petit matin et rencontra sur sa route  
un berger qui venait de Fayel. Dès qu’il le vit, il s’empressa de  
lui ilcmi'.nder si le seigneur de Fayel était chez lui. Le berger lui  
répondil: «Non, seigneur, mais je viens de laisser ma dame et ses  
conipa.iines sur le pont, alors qu’elles se dirigeaient vers la  
grande salle.»

l.c cliâtelain ne tarda pas davantage et, très vite, arriva dans  
|j cour du château. La dame se trouvait dans la grande salle.  
Au'.mòi qu’elle le vit descendre de cheval, elle gagna le pont. Le  
châtelain commença à monter l’escalier pour accéder à la grande

Viers 3e sale et quant l’aproca,

Mout gentement le salua

Et li dist: “Dius vous doinst boin jour,

Ma dame, et vous acroisse honnour  
Et vous ottroit pais et santé,

Et vous face avoìr volenté  
Telle que vous prenge pitìés  
De moi et mierchi en ayiés!”

Elle lui rendi en riant  
Son salu et fist bienvegnant,

Par le seniestre main pris l’a  
Et en sa cambre le mena.

Sour un banc couviert de tapis  
Se sont l’un jouste l’autre assis.

Lí castellains moult le remire  
Et la dame îi prist a dire: [f- 49]

“Dittes moi, vostre bleceiìre  
De vo brach, s’encore vous dure.

- Dame, navrés sui, ce m’est vis  
Encor[[58]](#footnote-58) ne sui ge pas garís,

Car navrés sui au coer griesment.

Dame, li griés maus asprement  
Me tient, que me faites sentir:

Vous ferés de moi vrai martir,

Car jou com fins amans morrai,

Se de vous, dame, confort n’ ai.

- Sìre, ne vous desconfortés.

Bien voi et sai que vous m’amés,

Et k’iestes assés preus et biaus,

Si croi que vous soiiés loiaus,

Si qu’assés tost vous ameroie,

Se jou le blasme ne doutoie.

Se vous poiés vir aucun tour,

Sans ma honte et ma deshonnour,

Que vous peuïsse conforter,

Je m’en volroie bien pener,

2144

2148

2152

2356

2160

2164

zm

:i?:

*'mm*

sallc eí quand il eut rejoint la dame, il lui adressa ce très noble  
salut: «Que Dieu vous offre une journée agréable, ma dame,  
qu'i' jugmente l’honneur qu’on vous rend, vous donne lapaix et  
la santé et qu’il vous insuffle aussi la volonté de prendre pitié de  
moi et de m’accorder grâce!»

I Hc lui rendit son salut dans un sourire et l’accueillit chaleu-  
MU'Cinent, le prenant par la main gauche pour le conduire dans  
sa chambre. Ils s’assirent côte à côte sur un banc recouvert d’un  
uipi-'. Mors que le châtelain la contemplait, la dame entama la  
discussion:

I Hes-moi si vous souffrez encore de votre blessure au bras.

* Dame.je suis blessé et je ne me crois pas encore guéri, car c’est  
  ju ccuc que je suis gravement atteint. Dame, la dure souffrance  
  qiic \oLis m’infligez me tenaille. Vous ferez de moi un véritable  
  martyr, carje vais mourir en parfait amant si vous ne m’accordez  
  aucun réconfort.
* Seigneur, ne désespérez pas. Je vois et comprends bien que  
  vous m’aimez et que vous êtes si preux, si beau et, je ie crois, si  
  loyal que je ne tarderais pas à vous aimer en retour si je ne  
  craignais pas le blâme. Que vous trouviez un stratagème pour  
  que je puisse vous réconforter sans encourir la honte ni ìe  
  déshonneur, etj’accepterais volontiers d’y consacrer mes efforts,

Car dure et mauvaise seroie  
S’a ensïant vous ochioie.”

Li castellains moult s’esjoŷ  
De ces parolles qu’il oỳ:

Tant fu aise qu’il ne pot plus.  
“Dame, dist il, Dius de lassus  
Me puist confondre et craventer  
S’onques viers vous och foi penser!  
Et, se Dieu plest, je garderai  
Vostre honnour et tant en ferai,

Se volés faire ma pensee,

Que vous n’en serés ja blasmee.

* Sire, díttes vostre plaisir  
  Et je suì preste de l’oïr.
* Dame, pour les fols envieus  
  Qui maisdient des amoureus  
  Se faìt boin sagement garder:

Pour çou nous couvient esgarder  
Aucun privé lieu, biel et gent,

U ne nous sacent nulle gent.

Et se vous camberiere avés  
En le quele tant vous fiés  
Que vous descouvrissiés a li,

Bien le loeroie endroit mi.

Se le saviés sage et celans,

Ce nous seroit uns confors grans,  
Mes, se sage et celans n’estoit,

Trop maisceoìr nous em poroit.

La dame respont: “Une en ai  
En qui tres bien me fierai,

Car c’est ma cousinne procainne,

Et s’est celans, j’en sui ciertainne.

A celi n’en celerai rien,

Car de vous m’a dit moult de bien,  
Et se croi qu’elle va pensant  
Un petitet no couvenant,

Puis les joustes de l’autre fois,

Car bien connissoit les orfrois  
Qui estoient entour vo mance.

21X0

2184

2188

2192

21%

22lX)

2204

220»

car je serais bien dure et méchante si je provoquais volontaire-  
ment votre mort.»

Ces paroles réjouirent profondément le châtelain. Rien  
n’aurait pu le combler davantage. II répondit:

«Dame, que le Dieu céleste m’abatte et me détruise si unjour  
unc folle pensée m’a traversé à votre sujet! Si Dieu le veut, je  
préserverai votre honneur et, si vous acceptez de réaliser mon  
désir, j’agirai en sorte que jamais vous n’en serez blâmée.

* Seigneur, dites-moi votre volonté, je suis prête à l’entendre.
* Dame, à cause des jaloux qui, dans leur folie, calomnient les  
  amoureux, il faut prudemment se tenir sur ses gardes. C’est  
  pourquoi nous devons chercher un lieu secret, très agréable, où  
  pcrsonne ne soupçonne notre présence. Si vous aviez une  
  chamlinère de confîance au point de pouvoir lui révéler vos  
  ■,eniimcnts, je vous conseillerais de le faire. Si vous la saviez  
  sage ci discrète, elle nous apporterait une précieuse aide, mais,  
  Jans lc cas inverse, un très grand malheur pourrait nous frapper.
* J’cn .ii une qui m’inspire une grande confiance, répondit la  
  damc. car c’est une cousine proche. Elle est discrète, j’en suis  
  certainc. À elle je ne cacherai rien, car elle m’a parlé déjà de  
  vino cii termes très élogieux, et je crois qu’elle nourrít quelque  
  doutc sur notre entente depuis les joutes de l’autre jour: elle a  
  hicn rcconnu les broderies d’or quí bordaient votre manche.

De li n’averai ja doutance  
Que ja pour nulle riens feïst  
Riens dont contraires me venist.

Elle et jou sommes avisees,

Puis ,im. jours, et pourpensees  
Comment chi peuïssiés venir  
Que nuls ne vous peuïst veïr.

S’avons viset qu’el gardinet  
Qui siet par delés cel bosket,

Dalés ma gardereube apriés,

A un wis qui siet assés priés  
Pour venir chi priveement.

II a passé moult longhement  
Qu’a estet fremés et fourclos:

On aloit dont juer au bos  
Souvent, mes or n’i va on mie.

L’uis sevent pau de no maisnie  
Et se me volés fiancier  
Que vous enviers moi pourkacier  
Ne vorrés riens contre m’onnour,

Je ferai tant pour vostre amour  
Que l’uisset vous ensengnerai  
Et avoec vous deviserai  
Comment vous couvenra ouvrer  
Quant vous vorrés a moì parler.

Li casteliaíns moult l’en mierchie,  
Et com cevaliers li affie  
Et li jure pour verité:

“Dame, riens sans le vostre gré,

Se Dieus m’ayt, ne vous querrai  
Et com amis vous siervirai.”

La dame prent le saírement  
Et chíus li donne boinnement.

Sour sa foi lui a fait jurer,

Mais a grant painne pot parler  
Li castellains, tant par est liés.

“Biaus sire, dist elle, or oiiés:

Ouvrer vous convient sagement,

Trop sont de malparliere gent,

2216

2220

2224

[f. 49 v] 2228  
2232  
2236  
JNO

::4s

Januds je ne craindrai qu’elle ne commette, pour quelque raison  
qiic ce soit, une action qui me porterait préjudice. Depuis quatre  
jiuirs, elle et moi, nous avons longuement réfléchi au moyen de  
vou> faire venir ici sans que personne ne vous voie.

Nfous avons remarqué que, dans le petit jardin qui jouxte ce  
hosquet et sur lequel donne ma garde-robe39, se trouve une porte  
jsse/ proche pour permettre une arrivée secrète ici. II y a très  
longtcmps qu’elle a été fermée et bloquée: autrefois on allait  
soiivent se divertir au bois, mais c’est fini. Très peu d’entre nous  
connaissent son existence. Si vous acceptez de me jurer que  
lanui'- vous n’aurez l’intention d’agír contre mon honneur, alors,  
vn icnonse à l’amour que vous me portez, je vous montrerai cette  
petite porte et vous expliquerai comment procéder quand vous  
voudrez me parler.»

I ,c châtelain se répandit en remerciements et, sur son honneur  
jc Ji,-valier, lui jura solennellement: «Dame, j’en prends Dieu à  
(cnn'in, je ne vous demanderai rien qui s’oppose à votre volonté  
et je vous servírai avec amour.» La dame accepta le serment qu’íl  
lui prêta en toute sincérité. Elle Ie fít jurer sur sa foi, mais il eut  
hcaucoup de mal pour parler, tant sa joie était forte. Elle  
pL'ur'iiivit:

,'Cher seigneur, écoutez donc: vous devez vous comporter  
juv >agesse, les calomniateurs sont partout

La garde-robe était une pièce où l’on rangeait les vêtements.

1

1

Et se pierceíiwe en estoie,

Bien sai que honnie seroie.

Si vous dirai que vous ferés  
Quant vous a moi parler vorrés.

Vous en yrés a Saint Quentin,

Si tenrés par chi vo cemin.

Et querrés un privé garçon  
Qui soit de vo connissïon,

Mes qu’o vous ne soit demorans,

Car plus tost seroit connissans,

Et tels qu’il soit preus et senés.

Et li dittes que vous amés  
Ma camberiere de caiens,

Par quoi ententïon ne sens  
N’ait[[59]](#footnote-59) que a moi de riens en tiengne,  
Ne, pour cose qui li aviengne,

A nullui qui soit ne le die.

Et s’elle l’avoit une fie  
Veiì, ne sai quoi li donroit  
Par quoi de li l’acointeroit,

Et li diroit tout vraíement  
Qu’elle vous ayme loiaument.

Par ce garçon vous mandera  
Quant li poins de venir sera.

Ensi le porons bien celer,

Que nuls n’en savera parler.

- Dame, dist il, vous dittes voir.

En vous a honnour et savoir.

Or voeilíés donques consentir  
Qu’anuit o vous puisse venir,

Dame, si venrai, s’il vous plest.”

La dame une piece se taist.

Quant longhement fu pourpensee,

Se li dist: “Sire, ma pensee  
Orendroit vous descouverai.

Saciés que tres grant paour ai

2256

2260

2264

2268

22':

22ÌI

2280

2284

***mÊÊÊ***

et s’ils découvraient mon secret, j’en serais déshonorée, je le sais.  
Je vais donc vous indìquer ce que vous ferez quand vous voudrez  
nie parler. Vous partirez pour Saint-Quentin et passerez par ici.  
\. ius prendrez un serviteur personnel de votre connaissance,  
mais qu’il ne reste pas toujours à vos côtés, car il serait très vite  
repéré40. Choisissez-le courageux et prudent et dites-lui que vous  
aimez ma chambrière, pour qu’il n’imagine ni ne devine que je  
suis en cause et ainsi ne le révèle à personne. quoi qu’il lui arrive.  
Si ellc le rcncontrait une fois, eile íui donnerail quelque chose  
pour faire sa connaissance et lui dirait sans détour son amour  
loyai pour vous. C'est par l’intermcdiaire de ce servileur qu'eile  
vous communiquera le momcnt propice à voíre venue. Ainsi  
pourrons-nous si bien dissimuler notre ententc que personne n’en  
entendra paiier.

-Dame. répliqua-t-il, vous avez raison. Vous possédez honneur  
et inteiJigence. Acceptez donc dc m'accorder un rendez-vous  
cettenuit. Dame, je viendrai. si vous îe souhaitcz.»

La dame garda le siicnce un moment. Aprcs une îonguc  
réflexion. elle donna sa réponse:

«Seigneur, je vais vous révéier mes pensces. Ma trò.s

\* Le participe présent a ici unc valcur pnssive ivoir F!i. Ménard. Srnruxc dc  
l'iMcienfrançai.s, Bordeaux. Bièrc, I98S. § 178).

D’iestre villainnement blasmee,  
Car fame est pour pau diffamee.  
Saciés que n’en sai le quel faìre,  
Ne me connois a tel afaire.  
Viengne qu’aviengne, or y venés,  
Li wis vous sera deffremés,

Mais que vous venés sagement  
Tous seus, que ne le sacent gent.  
Dou tost venir ne vous coitiés.

Se li wis n’est desverilliés,  
S’atendés tant c’on y venra,

Car nuls ne le desfremera,

Fors que jou u ma camberiere.

Et saciés c’unne autre maniere  
Y a, car mes síre a ie fie  
Revient, que nous nel savons mie.  
Se par aventure avenist  
Que mes sires anuit venist,

Chi ens ne poriés entrer.

Pour çou nous estoet aviser  
Comment le porïyés savoir,

Car pour amour ne pour avoir  
Entrer ceens ne vous lairoie  
Se jou mon singneur y savoie.

* Dame, dist il, vous ariés droit,

Et mes coers pour riens ne volroit  
Que pour moi feïssiés riens nee  
Dont vous peussíés iestre blasmee.  
Mais en aventure y venrai

Et longement attenderai:

La painne poi me grevera.

* Sire, ensi soit com vous plera!
* Ma dame, je m’en voel aler  
  Pour mius la vostre pais garder.”

Li casteílains a congié pris,  
Puis s’est de la cambre partis.  
Amours miercie doucement,

Qui li fait si biel paiement.

A r'”<»nfin en est venus,

2292

2296

[f. 50] 2300

2304  
2308  
2312  
2316  
2320

fjjjlj

grande crainte, sachez-le, est d’encourir de grossiers reproches,  
car il en faut peu pour déshonorer une femme. Sachez encore que  
j’ignore quelle décision prendre: je n’ai pas I’habitude d’une  
telle situation. Mais peu importent les conséquences, venez donc,  
[a porte vous sera ouverte, pourvu que soyez prudent et tout seul,  
et que votre visite reste secrète. N’ayez pas trop de hâte. Si vous  
trouvez la porte verrouillée, attendez jusqu’à notre venue, car  
personne d’autre que moi et ma chambrière ne l’ouvrira. Sachez  
aussi qu’un autre cas de figure peut se présenter, car mon époux  
revient parfois sans nous prévenir. Si par hasard il revenait cette  
nuit, vous ne pourriez entrer. Nous devons donc prévoir les  
tnoyens de vous en avertir, car pour rien au monde, ni amour ni  
argent, je ne vous introduirais icí sí j’y savais mon mari présent.

* Dame, dit-il, vous en auriez le droit et pour rien au monde je ne  
  voudrais moi non plus que vous m’accordiez une faveur qui  
  piii-.se vous attirer le blâme. Mais je prendrai le risque de veniret  
  vous attendrai longtemps: j’en souffrirai bien peu.

.. Svigneur, que votre volonté soit accomplie!

* Ma dame, je souhaite me retirer, pour mieux préserver votre

svréiiité.»

l,e châtelain prit congé et quitta la chambre. II adressa  
J'humbles remerciements à Amour, qui lui avait offert une si  
belle récompense. II arriva à Saint-Quentin et je crois que nul

Mais je croi c’onques ne fu nuls  
Si liés de coer com il estoit.

La dame d’autre part pensoit  
A çou c’avoit en couvenant.

Sa camberiere maintenant  
De cief en cief a tout conté  
Comment ensamble orent parlé  
Et comment il devoit venir.

“Or n’i a que dou bien couvrir,

Fait celle, et dou secreement  
Ouvrer et saciés vraiement  
Mieus ameroie iestre dampnee  
Que par moi fuissiés acusee.

Et nonpourquant vous avés tort,

Qui avés fait de çou acort,

Car moult m’esmíerveille par m’ame  
De vous qui iestes haute dame,  
S’avés mari preu et vaillant,

Et sour çou faites autre amant.

Si nel di pas pour çou qu’amer  
Ne puist bien dame un baceler  
Et en honnesté avoir chier,

Et se li poet, s’il a mestier,

D’aucun biei juyel faire don.

Tout çou poet faire par raison.

Mais s’onnour doit si bien garder  
Qu’o lui ne se puist esseuler  
En lieu privé, car je vous di  
Li lieu en ont fait maint hardi.

Et nompourquant, se vous l’amés,  
S’en faites vostres volentés.”

La dame se teut un petit  
Et pensa a çou qu’elle ot dit  
Et en son coer bien s’afica  
Que celle nuit n’i entera.

Et lors recommença a dire  
A sa camberiere sans yre:

“Ma douce suer, je sai de fit,

Qui aroit de cest mont eslit

2332

2336

2341)

2344

2348

2352

2356

2360

2364

cceur ne fut aussi rempli d’allégresse que le sien. De son côté, la  
dame réfléchissait à sa promesse. Aussitôt, sans rien omettre, elle  
raconta à sa chambrière leur discussion et la prochaine arrivée du  
châtelain. Celle-ci répondit:

« Maintenant nous n’avons plus qu’à tout bien cacher et à agir  
dans le secret; soyez sûre que je préférerais subir la damnation  
plutôt que d’être responsable de votre mìse en accusation.  
Néanmoins, cette entente avec le châtelain est une faute que vous  
commettez et, par mon âme, je suis stupéfaite que vous qui  
appartenez à la haute noblesse et avez un époux de très grande  
\aleur, vous preniez malgré tout un amant. Je ne le dis pas parce  
qu'il serait interdit à une dame d’aimer et d’apprécier en toute  
honncteté unjeune homme. Elle peut même lui accorder un beau  
cadeuu, si besoin est. Tout cela lui est raisonnablement permis.  
Mais elle doit veiller à son honneur si scrupuleusement qu’elle  
ne peut rester seule avec lui dans un lieu íntime, car je vous  
osoure que de tels endroits en ont rendu audacieux plus d’un.  
Ncanmoins, si vous l’aimez, suivez vos désirs.»

La dame se tut un moment et réfléchit aux paroles de la  
chambrière. En son for intérieur, elle prit alors la ferme résolu-  
tion que le châtelain n’entrerait pas chez elle cette nuit, puis elle  
lui réjjondit avec calme:

«Ma douce stEur, j’en suis absolument convaincue: si l’on  
a\ait désigné l’un des plus courageux et des plus accomplis

Un des plus preus et des meillours,

Si ne croi ge mie k’aillours  
Eust mius coisi c’au castellain.

Onques n’en oy fait villain. [f. 50 v]

C’est chi consaus: Amours sentir  
M’en fait ses maus si que languir  
M’en a fait lonc tamps aigrement.

Saciés qu’a nul castiement  
Ne m’en poroie deporter.

Mes, pour Dieu, fors dou bien celer  
N’i a: c’est çou que je vous pri.

Et je vous di que d’endroit mi  
Ai pensé, pour lui assaiier,

Que, quant venra a l’anuitier,

Par dehors, si com lui ai dit,

Pour entrer el wisset petit,

II n’i ara fame ne homme

Qui li laist entrer, c’est la somme.

Adont le verés esbahi.

Dira que je l’ai escami  
Et que ne fai fors que gaber.

Ensi le verés vous cesser  
De chi venir d’ore en avant.

Et, s’il m’aimme ne tant ne quant,

Ne laira, quoi k’anuit aviegne,

Que souventes fois ne reviegne  
A moi, u que soie, parler:

Ensi le porons esprouver.”

Li castellains ne s’oublia,

Tant atendi qu’il anuita.

Mout faisoit de coer liement,

Car deduit espoire brieument

Pour quoi lonc tamps maint mal a trait.

Tout celi jour fu en boin hait  
Et quant vint a la nuit obscure,

Chius qui n’ot de compaingnon cure  
S’est mis coiement a la voie,

Car paour a c’on ne le voie  
Et c’on ne sace son afaire,

2372

2376

2380

2384

2388

25w:

2400

chevaliers du monde, je ne crois pas qu’on aurait trouvé meilleur  
choix que le châtelain. Je n’ai jamais entendu dire qu’il ait  
coinmis la moindre vilenie. Voici ma décision: Amour m’a  
ilmine à endurer ses maux, au point de m’épuìser depuis  
lonutemps par une éprouvante maladie. Sachez-le, aucune  
rciuouirance ne pourrait m’en détourner. Par Dieu, la seule  
miIliU'ii est de tout bien dissimuler: c’est ce dontje vous prie. Je  
\iMis dis aussi mon idée pour le mettre à l’épreuve: quand, à la  
iuiii imnbée, il arrivera par l’extérieur, comme je le lui ai indiqué,  
pnur passer par la petite porte, il n’y aura personne pour lui  
lUiun' voilà tout. Vous verrez alors son trouble. II penserapeut-  
etrc quc je me suis moquée de lui et que je ne fais que plaisanter.  
Si c'c"1 le cas, vous observerez qu’il ne reviendra plus. Mais, s’il  
in'ciinie un tant soit peu, quoi qu’íl arrive cette nuit, il ne renon-  
ccru |'.:s à revenir souvent pour me parler, où que je sois. Voilà  
aumnent nous pourrons le mettre à l’épreuve.»

Lc châtelain n’oublia pas. II attendit jusqu’à la nuit. La joie  
l’emplissait, car il espérait goûter dans peu de temps le plaisir  
piun lcquel il avait longtemps supporté tant de souffrances. Toute  
la lournée, il avait été d’une humeur excellente et, une fois l’obs-  
curne tombée, iui qui voulait être seul se mit en chemin secrète-  
mcnt. i.ar il redoutait qu’on le ne vît et découvrît son projet, ce

Puis s’est deviers le bosket mis  
Et viers l’uisset s’est ademis,

Par quoi il puist avoir contraire. 2408

Hors de Saint Quentin est venus,

Et s’avoit diviers dras viestus  
Et par desous armés estoit.

Celle nuit moult mal tamps faisoit 2412

De plueve, d’esclistre et de vent,

Et si tonnoit si roidement

Qu’il sanloit pour le grant esfondre

Que toute tierre deuïst fondre. 2416

Li castellains riens ne douta  
L’esclistre ne çou qu’il tonna,

Car plus iert seiirs c’unne tours

Pour çou qu’o lui estoit Amours, 2420

Qui li portoit grant compaingnie,

Et qu’il aloit veoir s’amie.

Tant a alé et sus et jus

Que droit au manoir est venus. 2424

2428

Mais il I’a senti bien fremé  
Et si n’i a nullui trouvé.

Lors fu forment mas et pensis,

Si s’est d’encoste l’uis assis.

2432

Pense qu’il est trop tost venus  
U li sires est revenus.

Ne seìt que faire, ensi atent.

243('

Et la dame tout coiement  
Ascoute al wis s’il y estoit,

Comme celle qui tant l’amoit  
Que fame pooit homme amer.

Moult l’a bien oy dolouser,

2440

Souspirer et plaindre souvent,

Et a le fois aucun entent  
Des regrés que pour li faisoit,

Car en basset a soi disoit:

“He! Mi! Tres douce dame! He! Mi!

M’avés vous dont mis en oublì ? [f. 51] 244\*

Loiauté faut en vo biauté.

He! Las! Qu’a ma dame empensé,

qui aurait pu lui porter préjudice. II quitta Saint-Quentin, chaude-  
.ìi.-m vêtu et armé par-dessous. Cette nuit-là, il faisait un temps  
.■;K'U\antable, avec pluie, éclairs et vent, et les roulements du  
tonnerre étaient si violents qu’on s’attendait à l’effondrement de  
la terre tout entière. Le châtelain, lui, ne craignait rien, ni les  
éciairs ni le tonnerre: il se sentait plus fort qu’une tour car  
Amour, son grand compagnon, ne le quittaít pas et qu’il se  
rendait auprès de son amie. II ne cessa d’avancer jusqu’à ce qu’il  
arrivât tout droit chez elle. 11 se dirigea vers le bosquet, puis se  
pîveii'ita vers la petite porte. Mais il la trouva bien fermée et ne  
vit personne. La douleur l’abattit et il s’assit tout près. II pensa  
^lo:' qu’il était arrivé trop tôt ou bien que l’époux était revenu.  
Plcm de désarroi, il attendit.

< juant à la dame, elle vint discrètement écouter à la porte pour  
savoir s’ìl était derrière, car elle l’aimait autant qu’une femme  
peut aimer un homme. Elle l’entendit exhaler ses souffrances,  
soupírer et se lamenter sans répit, puis elle finit par comprendre  
l’une des plaintes qu’elle lui inspirait et qu’il exprimait à voix  
basse:

« Ah! Très douce dame, pauvre de moi! M’avez-vous donc  
oublié ? La loyauté manque à votre beauté. Hélas! Quelle pensée

Qu’elle ne rae tient couvenant ?

II ne pert pas a son samblant,  
Ciertes, que soit male ne fausse.

He! Que j’aroie amere sause,

Se deî tout me voloit falir!

Ne saroie que devenìr,

Fors tant que morroie brieument!”  
La dame ot ces mos et entent.

Entre lì et sa camberiere,

Quì jouste li estoit deriere,

Cescunne d’elles escoutoit  
Çou que li castellains disoit.

La pucielle a dit bassement:

“Ma dame, or saciés vraiement  
Que bien et loiaument vous aymme,  
Car mout doucement se demainne.  
Lasse! Que le plaing durement  
Qu’il est a le plueve et au vent!  
Laissons le ens, si ferons bien.”

Dist la dame: “Ce ne vaut rien,

En ceste nuit n’i enterra,

Mais oions encor qu’il dira.

S’íl est moulliés, ne poet caloir.

Je nel puis trop faire doloir:

S’il a ore painne enduré,

Bien li sera guerredonné,

Car, se sans painne joie avoit,

De dame boin marcié aroìt.”

Li casteiîains ne savoit mie  
Que si priés de lui fust s’amie.

De heure a autre se complaint,

Car ses maus au coer ii estraínt.

“He! Las! dist il, je sui trays:  
Aucuns en male pais m’a mis  
Viers ma dame. Et qui li dìroit ?

Je ne croi pas que nuls hom soit  
En ce mont qui s’en pierceust.

He! Las! Qui dont grevé m’eiist,

Se li sires n’est repairiés ?

a pu traverser ma dame, pour qu’elle ne me tienne pas promesse ?  
lille ne donne pourtant pas les apparences de la dureté ni de  
l’hypocrisie. Ah! Commeje boirais la coupejusqu’à la lie, si elle  
voulait m’abandonner complètement! Je ne saurais que devenir,  
mon seul avenir serait une mort proche!»

Voici ies mots que la dame entendit et comprit. Avec sa  
chambrière, qui était juste derrière elle, elle écoutait les paroles  
du châtelain. Lajeune fille lui murmura:

«Ma dame, soyez certaine qu’il vous aime d’un amour  
Pi.ifond et loyal, car sa conduite montre une grande tendresse.  
Hcl.i'' Comme je le plains d’endurer la pluie et le vent!  
Laissons-le entrer, nous ferons bien.

- II n’en est pas question, répondit la dame. 11 n’entrera pas cette  
;unt. M i'S continuons à écouter ce qu’il dira. S’il est trempé, peu  
lnl]■H'rt., Je ne le ferai pas beaucoup souffrir: s’il a enduré de la  
peine aujourd’hui, il en sera bien récompensé. Obtenir la joie  
sans passer par la souffrance, quel accord à bon marché avec la  
dame!»

Le châtelain ignorait la présence si proche de son amie. Heure  
après heure, il se lamentait, car la douleur lui étreignait le coeur:  
.'Hcliis1 dit-il, je suis trahi. Quelqu’un m’a brouillé avec ma  
darno. Mais qui lui parlerait ? Je crois que personne au monde  
n’est au courant. Hélas! Qui aurait pu me porter atteinte, si le mari

**' ■' ■** m

■Ê'

Le Roman du Châtelasn de Coucy et de la Dame de Fayel

Au mains sera cis wis baísiés,  
Car par aventure a le fois  
L’a atouchié de ses biaus dois.”  
Lors a l’uis baísiet doucement  
Et soi froté estroitement  
Et puis apriés se raseoit,

En complaingnant se dolousoit.  
Illuec fu il si longhement  
Que c’estoit sour l’ajoumement  
Et le couvint d’illuec sevrer,

Car plus n’i osa demourer.

Atant est dou bosket partis.  
Dolans, momes, trìstres, pensis  
Est a Saint Quentin revenus,

Mal atoumés, moulliés em plus.  
A Saint Quentin est repairiés,

Et lors qu’il y vint, s’est couciés,  
Car reposer cuide et dormir  
Mais il n’en poet a cief venir,

Car plains est de melancolie.

Ne seit qu’il face ne qu’il dìe.  
Penssa sa dame faintement  
Lui avoit fait ce couvenent  
Et que ce fu pour lui tmffer.

Lors se commence a desmenter  
Et dist que ne l’aimme noient  
Et apriés repense comment  
Elle sa mance lui donna.

En lui plus de reconfort n’a,

Que sa dame dit li avoit  
Que[[60]](#footnote-60), se ses sires revenoit,  
Adonques n’i enteroit mie.  
Traveiliiés fu de le nuìtìe,

Si qu’il se prist a reposer.

Lors dormi jusques au disner.  
Quant ot dormi, si se leva,

60 ques, corr.

2488

2492

n’est pas revenu ? Je couvrirai au moins cette porte de mes baisers,  
car elle l’a peut-être parfois touchée de ses beaux doigts.»

II déposa de doux baisers sur la porte en se serrant contre elle.  
Puis il se rassit en exhalant sa douleur dans des plaintes. II resta  
si longtemps que I’aube se leva et la crainte le poussa à quitter les  
líeux.

Ce fut alors qu’il abandonna le bosquet. Profondément  
affligé, abîmé dans son chagrin, il revint à Saint-Quentin en  
piteux état et, en outre, tout trempé. Aussitôt arrivé, il se mit au  
lit, car il croyait se reposer et dormir. Mais il ne put y parvenir,  
tant ía mélancolie l’accablait. II ne savait que faire ni que dire. II  
crut à la déloyauté des promesses de la dame, à sa volonté de le  
tromper. II commença alors à se désespérer et se dit qu’elle ne  
[’aimait pas. Puis il lui revint à ì’esprit comment elle luì avait  
ut'fert sa manche. Son seul réconfort, c’était qu’elle lui avait dit  
qu'en cas de retour de son époux il n’entrerait pas.

Les tourments l’accablèrent toute la nuit, jusqu’àce qu’il fínît  
pars’endormir. II se reposa jusqu’au déjeuner. Ensuite, il se leva,

Mais il ne but ne ne menga.

Fors que penser riens ne pooìt  
Et en soi meïsmes disoit  
Quê a sa dame yroit parler.

Lors se pense que consirer  
L’en vient mieus, si ne seit que faire.  
Ensi Amours le tient et maire  
Què ii ne se seit conseillíer.

Atant viennent sì escuiyer  
Et demandent comment li est.

Li castellains un poi se test,

Et puis ieur a dit: “Alons m’ent!”

Et si escuiier esrantment  
Li vont son ceval amener.

II monte et puis a fait monter  
Sa gent, iors se met a la voie.

A tous ciaus d’entour lui anoie  
Sa ciere telle qu’íl ie fait.

Atant a la voie se mait,

Viers son més prent a ceminner,

Car n’a cure de sejoumer.

S’avint[[61]](#footnote-61), si com il s’en aioit,

Que le seigneur de Faiiel voit  
Le chemin contre lui venant.

Lors s’entrecontrent maintenant.  
Quant entreconneu se sont,

Lor capiaus errant ostés ont  
Et saluerent gentement.

Et cieus de Faiiel mouit forment  
Li proie de lui retoumer  
Et de venir o lui souper.

Li castellains l’en mierchïa  
Et apriés si lui demanda:

“Sire, dont venés orendroit?”

Et cieus li respont: “Par ma foit,

Je vieng de chi priés besongnier,

64

mais ne but ni ne mangea. II ne pouvait s’abstraire de ses pensées  
et se disait qu’il irait parler à sa dame. Puis il songea qu’il valait  
mieux s’en abstenir et resta en plein désarroi. Amour le tenait si  
fermement sous son joug qu’il ne savait quelle décision prendre.  
v> e-uyers vinrent alors demander de ses nouvelles. Après un  
bref silence, il leur répondit: «Partons!»

IN s’empressèrent de lui apporter son cheval. II monta en  
selle, ordonna à ses gens de faire de même, puis se mit en route.

1. 'e\j'i'cssion de son visage désolait tous ceux qui l’entouraient.
2. partit donc et prit la direction de sa demeure, car il ne souhai-  
   tait pas s’attarder.

ILndant le trajet, il aperçut le seìgneur de Fayel qui venait  
dans J’autre sens. IIs arrivèrent très vite à la hauteur l’un de  
l'autre et, dès qu’ils se reconnurent, retirèrent leurs chapeaux  
pour se saluer noblement. Le seigneur de Fayel l’invita avec  
insistance à faire demi-tour et à venir déjeuner avec lui. Le châte-  
lain I’en remercia, puis lui demanda:

■■ Seigneur, d’où venez-vous ?

-Hai ma foi, lui répondit l’autre, je viens de vaquer à mes

Si ne fui mais, tres devant ier,

À ma maison; or y revois.

Foí que devés le vraie croìs,

Castellains, o moi retoumés,

Tres grant courtoisie ferés.

- Sire, pour Dìeu, ne vous anuit,

Dist li castellains, car anuit  
Ne puis avoec vous remanoir,

Car je m’en vois viers mon manoir.

Pieça n’i fui, s’i ai a faire.”

Lors se partent sans lonc plet faire.

Li castellains s’est avisés  
Que sa dame eust eii asés  
Lieu et temps, sê elle vosist,

De laissier ens, s’il li pleusist.

Lors se desmente et dist em bas:

“Ha! Com je sui caitis et las,

Que j’aimme et si ne m’aímme on mie!

Las! Je cuidoie avoir amie,

Mais g’i ai bien dou tout fali!”

Lors se replaint et dist: “Ay mi!

Las! Pour quoi onques y pensai ?

Maì de l’heure que l’acointai!”

Ensi est a tel desconfort  
Qu’a poi ne se met a la mort.

Mais Esperance i’esvigure  
Et li díst c’aucunne aventure  
Luí a viers sa dame grevé.

En ce point a ce cant trouvé,

Car adiés ses cançons faisoit

Selonc çou ke son coer sentoit. [f. 52]

Dont fu de ceste tels li sons :[[62]](#footnote-62)

Quant li estés et la douce saisons  
Faitfoelle etflour et les prés raverdir  
Et li dous cans menus des oisellons

*2560*

2564

2568

2572

2576

25SO

2584

affaires près d’ici. Je suis parti de chez moi depuis avant-hier, j’y  
reviens maintenant. Châtelain, par la foi que vous devez à la  
vraie Croix, accompagnez-moi, ce sera un grand geste de  
courtoisie.

- Seigneur, au nom de Dieu, ne vous en déplaise, continua le  
châtelain, il m’est impossible de rester avec vous ce soir, car je  
regagne ma demeure. Mon absence a été longue, j’y ai à faire.»  
Ils se quittèrent alors sans poursuivre la discussion.

Le châtelain comprit que sa dame aurait bien eu le temps et  
l’opportunité de le laisser entrer, si elle l’avaít vraiment voulu. Le  
désespoir l’envahit et il prononça ces mots à voix basse:

«Hélas! Quel grand malheur que le mien: j’aime et l’on ne  
m’aime pas! Hélas! Je m’imaginais avoir une amie, mais je me  
suis complètement trompé! Ah! Pauvre de moi! continua-t-il de  
se plaindre, pourquoi ai-je un jour pensé à elle ? Maudite soit  
l’heure de notre rencontre!»

II s'affligeait au point que le suicide le tentait. Mais  
Espérance le revigora, en l’assurant que quelque événement avait  
dû nuire à ses relations avec la dame. Ce fut dans cet état d’esprít  
qti'iUu nposacechant, car ses sentimentsinspiraienttoujours sa  
création poétique. En voici les modulations[[63]](#footnote-63):

; la douce saison du printemps,

Ouand feuilles, fleurs etprés reverdissent,

Oue lefaible et doux chant des oisillons

Fait les pluisours de joie souvenir,

Las! Cescuns cante, et je pleure et souspir  
Et si n ’est pas droiture ne raisons,

Car c’est adiés toute m’ententïons,

Dame, de vous honnourer et siervir.

Qui aroit tout le sens k’ot Salemons,

Si le feroit Amours pour fol tenir,

Car trop est male et crueus sa prisons,

Si le me fait assaiyer et sentir,

[Si ne me veult a son eus retenir][[64]](#footnote-64)Ne enseignier quelle est ma garisons,  
Carj’aì amé longhement em pardons,

Et ameraì tous jours sans repentir.

Mierveilles ai dont vient ceste ocoisons  
Qu’elle mefait a teil doulour languir.

Chou estpour çou qu’elle croit lesfelons,  
Les maisdisans, qu ’elle devroit haïr,

Qui mouit se sont pené de moi nuisir.

Mais ne lor vaut lor mortels traisons,

Car en la fin iert grans lì guerredons,  
Quant savera h'ainc ne li voch mentir.

Ains qu’il euïst parfait ce dit,

Vínt a sa maison, car petit  
De voie jusqu’a la avoit.

Maìs ne croi c’onques nuls qui soit  
Euïst le coer plus mesasiet.

Cei jour n’a beiit ne mengiet,

Ains fist appareillier son lit,

U lors se couca sans delit.

Dont ii prist telle maladie  
Que bien cuida pierdre la vìe.

En son lit se jut plus d’un mois,

Foibles, anguisseus et destrois.

Or vous dirai apriés que fist  
La dame qui al vvisset sist.

2596

2600

2604

2608

2612

2616

2620

2624

iNSPm/iriON POÉTIQUE

283

A\ippelle à beaucoup le souvenir de la joíe,

Hélas! Chacun chante, mais moi, je pleure et soupìre.

O", c’est uneprofonde injustice,

( ir mon unique désir est toujours,

Dame, de vous honorer et servir.

'-,’ême celui qui posséderaìt toute la sagesse de Salomon,

Amour leferait prendre pour unfou,

Car sa prison est d’une cruauté extrême,  
m’en inflige l’expérience et l’épreuve,

Sans vouloir me retenir à son service'2Ni m’apprendre comment guérir,

( ar j’ai longtemps aimé en pure perte  
Et j’aimeraipourtant toujours sans le regretter.

me demande avec étonnement la raison  
i sa volonté de m ’épuiser par une telle douleur.

( est qu ’au lieu de les ha’ir, ;

Elle croìt lesfélons et les médisants,

Qui se sont acharnés à me nuire.  
i íais leur criminelle trahison ne ieur sert à ríen,

( ir ma récompense sera finalement grande  
Quand elle saura que jamais je n’ai voulu lui mentir.

V. .ìfi l’achèvement du poème, il arriva chez lui, car le trajet  
nétait pas long. Je croís que nul n’eut un jour le eaur pìus  
malheureux. II resta toute lajoumée sans boire ni manger, puis fít  
pn-|i,iici son lit et s’y allongea sans plaìsir. Alors une maladie si ;

aigué le saisit qu’il crut vraiment en perdre )a vie. Plus d’un mois  
il resta aiité, oppressé et affaibli par la douleur.

Je vais maintenant vous dire ce que fit ensuite la dame quí se

Entre li et sa camberiere,

En sa cambre revint arríere,

Si s’est lors coucie en son lit  
Et si com en gabois a dit:

“Or est li castellains moulliés!

II a esté mal aaisiés  
Anuit, a cest commencement!

Or porons nous veoir comment  
11 ouvera d’ore en avant.”

Celle dist: “Dame, pecié grant  
Avés fait et grant vilonnie,

Qui toute si malle nuitie  
L’avés a íe plueve laissiet.

He! Las! II a no wis baisiet,

Quant avoir n’en poet autre cose.”  
Ensi la damoisielle cose  
Sa dame et tant parlé en a  
Que jours estoit adjournés ja.

Atant s’est la dame endormie,

Car de veillier fu traveillie,

Et sa camberiere autressi.  
Dormirent priés jusqu’a midi,

Que lor sires fu revenus.

Au piet dou pont est descendus,  
Puis commanda la table a mettre.  
Bien fu qui s'en vaut entremettre.  
La dame s’est sempres viestie  
Et dist c’un poi est deshaitie,

Pour çou c’on ne s’apíerceust  
Que toute nuit veilliet eust.

[f. 52 vj

Quant[[65]](#footnote-65) assis furent al mangier,  
Li sires dist: “Un chevalier  
Vi orendroit de boin afaire,

Net et courtois et deboinnaire  
Et as armes preu et hardi:

Mouît volentiers avoecques mi

tenait près de la petite porte. Avec sa chambrière, elle retourna  
dans sa chambre, avant de se mettre au lit et de dire sur le ton de  
la plaisanterie: «Le voilà bien mouillé, le châtelain! Ce soir,  
pour un début, il a été mal loti! Nous verrons donc comment il se  
comportera désormais.» La jeune fille rétorqua: « Dame, vous  
avez commis une grave faute et une affreuse vilenie, en l’aban-  
donnant sous la pluie toute la nuit, par une nuit si terrible! Ah!  
Le malheureux! II a embrassé notre porte à défaut d’obtenir autre  
chnsc.»

l.a demoiselle tança ainsi sa dame sans répit jusqu’à la pointe  
du jiuir. Toutes deux s’endormirent alors, épuisées par la veille.  
fllcs se reposèrent jusqu’à presque midi, lorsque revint le  
>,eiuneur, qui descendit de sa monture en bas du pont, puis  
(ìrdonna de dresser la table. Chacun s’empressa. La dame  
s'hahilla aussitôt et prétexta un léger malaise pour qu’on ne  
Cjperçût pas qu’elle avait veillé toute la nuit.

I ne fois à table, le seigneur dit:

>- Je viens de rencontrer un chevalier de noble rang et de bon  
lignuee, élégant et courtois, plein de prouesse et d’audace aux  
armcs. Je l’aurais bien volontiers amené pour le repas.

L’euïsse mangier amené.

* Qui est il ? Mout l’avés loé.

Est il de nostre paŷs chi ?

* C’est li castelains de Couci,

Dist li sires, qui est moult preus  
Et as armes moult vigereus.”

Et quant ce vint apriés mengier,

La dame prist a aresnier

En sa cambre sa damoisielle:  
“Avés oŷ quelle nouvìelle  
Mais sires nous a raportee  
De celui qui en sa contree  
S’en va tristres et coureciés ?

* Qu’en poet il, s’il est desvoiyés ?  
  Dist la damoisielle erranment.
* He! Lasse! Je ne sai comment,  
  Dist la dame, il soit rapaisiés.
* Ce fai je, dame. Pourcaciés  
  Qu’il viengne a vous hasteement,  
  Se lui faites l’amendement

Dou travaii que fait lui avés.

* Si ferai jou, mais ja mandés  
  N’iert par moi. Vìegne sê il voet!  
  Or aviengne qu’avenir poet!”

Lors sourviennent sour elles gent,  
Si ont laìssié lor parlement.

En si63 lìt gist li castelains,  
Momes, foibles, palles et tains.

Ne poet souffrir devant lui voie  
Faire reviel, fieste ne joie:

Toute joie lui est contraire,

Ne nulle riens ne ii poet plaire.

“He! Las! díst il, et qui pensast  
Que si humles regars faussast,

Ne si gens corps de sens gamis ?

65 *On attendrail* son *ou* sen, *et non* si, *forme de plurìel sujet ât l adj*

* Qui est-ce? Vous l’avez couvert d’éloges. Est-il de notre région?
* C’est le châtelain de Coucy, d’une prouesse et d’une fougue  
  remarquables », répondit le mari.

Le repas terminé, dans sa chambre, la dame s’adressa ainsi à  
sa demoiselle:

«Avez-vous entendu la nouvelle que mon époux nous a  
rapportée sur celui qui s’en retoume chez lui plongé dans l’afflic-  
tinn?

. I-m ce sa faute s’il devient fou ? rétorqua aussitôt la demoiselle.  
. \h ! Malheureuse! J’ignore comment l’apaiser.

- \1ui /e sais, dame. Tâchez de le faìre venir en toute hâte près de  
vous et donnez-lui réparation pour les tourments que vous lui  
avez infligés.

Jv lc ferai, mais je ne l’enverrai pas chercher moi-même. Qu’il  
viennc s’il le désire! Advienne que pourra!»

Rviointes par d’autres, elles abandonnèrent alors leur conver-  
sation.

I.e châtelain était étendu sur son lit, morne et affaibli,  
d’une pâleur extrême. II ne pouvait supporter qu’on  
manifestât devant lui la moindre joie. Toute réjouissance le  
blessait et rien ne lui agréait. «Hélas, dit-il, qui aurait  
-i'upçonné la déloyauté d’un regard si humble et d’une si belle

Ay mi! Mal euïreus, caitis!

Plus maisceans n’est hom qui soit!”  
Adont maint chevalier avoit  
Demorant entour sa maison  
Et quant oŷrent le renon  
Que mallades iert si griesment,

Si qu’il durent, songneusement  
Le vinrent veoir mainte fie,

Et tant que la nouvielle oŷe  
En fu a Faiiel trestout droit  
Que forment malades estoit  
D’un mal tel que jusqu’aî morir.

Ce ne fu pas biel a oïr  
A la dame qui tant l’amoit  
De boin coer que plus ne pooit.

Tant par est tristre et abosmee,  
Quant la nouvielle a escoutee,  
Qu’elle ne se seit conseillier.

Lors dist, piainne de destourbíer:  
“Lasse! Dolente! Que ferai,

Quant jou pour moi morir vairai  
Baceler de si grant renon,

Par mon fait et par m’ocoison ?

Moi deveroít on justicier,

Ardoir ou en aigue noiier.”

Dont prist a plorer tenrement,

Et sa damoisielle ensement,

Qui boinnement le reconforte  
Et dist: “Dame, s’estïés morte,

Li affaires en vauroít pis.

Espoir il sera tos garis.

Ma dame, si vous ío encore  
Que vous a Chaugni joedi ore  
Alés as noces liement,

U il ara plenté de gent,

Car j’entenc qu’il y seront tuit  
De ces paýs, a grant deduit,

Qui y voront tout fíeste faire.”

La dame dist: “Pour quel affaire

2700

2704

2708

2712

2716

r:n

2724

272t

[f’ 531 2”32

si raisonnable personne ? Malheureux, misérable de moi!  
Nul au monde n’est plus infortuné!»

Maints chevaliers résidaient alors près de chez lui. Quand ils  
surent qu’il était si gravement malade, inquiets comme ils  
devaient l’être, ils lui rendirent de fréquentes visites, jusqu’à ce  
qu’on apprît aussi à Fayel sa grave maladie, son atteinte par un  
maì mortel.

Ce ne fut pas doux à entendre pour la dame qui l’aimait d’un  
amour íel qu’elle n’aurait pu en ressentir un plus profond.  
Lorsqu'elle connut la nouvelle, elle fut si triste et constemée  
qu’elle ne sut quelle décision prendre. Envahie par le trouble, elle  
vc d’í

« Malheureuse de moi, qui souffre tant! Que vais-je faire  
quandje verrai mourir pour moi et à cause de moi, par ma faute,  
un jeune homme d’une si grande renommée ? On devrait me  
soumettre à lajustice, me brûler ou me noyer.»

Elle se mit alors à pleurer doucement, suivie par sa demoi-  
selle, qui, pleine de bonté, la réconforta ainsi:

«Dame, si vous trouviez la mort, la situation serait pire. Peut-  
être sera-t-il bientôt guéri. Ma dame, je vous invite maintenant à  
u.ui' icadre jeudi, pleine d’entrain, à Chauny, pour les noces qui  
attireront une grande assemblée. J’entends dire en effet que tous  
ceu' dc 11 région participeront volontiers à ces réjouissances, car  
ils y voudront mener grande fête.

- Pour quelle raison, irais-je à la fête ? répondit la dame. Même

|  |  |
| --- | --- |
| Poroie jou aler a fieste ?  S’on me devoit coper ie tieste, Lie ciere pas ne feroie, | 2740 |
| Tant que jou autre nouvielle oye. - Dame, dist celle, vous yrés, Car la trop mieus demanderés Priveement de ces besongnes. | 2744 |
| Espoir on nous a dit mençongnes C’on ne doit legierement croire. Faites apparellier vostre oire, Demain o les autres alés. | 2748 |
| Ma dame, de ce me creés,  Car saciés ensi je feroie  Se les maus que sentés sentoie.”  Et sus et jus tant li moustra | 2752 |
| Que la dame li ottrïa.  Lors fist la cose appareillìer,  Car mouvoir voet sans atargier.  L’endemain, bien tempre al matin, | 2756 |
| S’apresta et mist al cemin Et jusqu’a Chaugni ne ciessa, U plenté de dames trouva Qui li fissent honnour et joie. | rwi |
| Mais elle, pour riens qu’elle voie, N’a talent de li esjoïr,  Jusqu’a tant que pora oïr De son ami vraies nouvielles |  |
| Qui a oïr li soient bielles.  La fieste fu grans et pleniere,  .Viii. jours tous plains dura entiere. S’avint, par aventure, un jour, |  |
| Qu’aucunnes dames de valour Le castellain forment plaignoient De çou qu’elles oý avoient Qu’il estoit malades si fort | ;fjB |
| C’on n’i esperoit fors la mort. |  |
| Et dísoient: “C’est grans pités |  |
| Quant cevalliers de tels bontés, ’n,’<,"As et sí deduisans, | "mÈm |

■

si l’oti devait m’en couper la tête, je ne manifesteraìs aucune joie  
avant d’apprendre de meilleures nouvelles.

- i)ame, poursuivit l’autre, vous irez, car là-bas vous aurez de  
meilleures occasions pour vous enquérir, dans la discrétion, de  
l'objet de vos soucis. Ce sont peut-être des mensonges que l’on  
iious a rapportés et qu’il ne faut pas croire à la légère. Ordonnez  
qu’on prépare votre voyage et demain partez avec les autres. Ma  
dame, faites-moi confiance, car, soyez-en sûre, j’agirais ainsi si  
j’éprouvais tous les maux que vous ressentez.»

l-lic déploya tant d’efforts pour la convaincre que la dame  
accepta. Elle donna ses instructions pour les préparatifs, car elle  
souhaiîaìí partir sans retard.

Le lendemain à la première beure, dès qu’elle fut prête, elle  
semit en route et ne marqua aucun arrêt jusqu’à Chauny, où eile  
trouva une compagnie de dames qui I’accueillírent avec respect  
ctjoic. s! lis elle, pourrien au monde, n’était enclìne à se réjouir  
unup.i d . voir reçu des nouvelles fiables et rassurantes de son  
ami. La fête, d’une grande somptuosité, dura huit jours entiers,

Un jour, par hasard, quelques nobles dames évoquèrent le  
châtol.uM avec une profonde compassion, car elles venaient  
d'apprendre qu’il était atteint d’une maladie si grave qu’aucun  
espoir n’était permis. Elles disaient: « Quel grand malheur qu’un  
chevalier d’une telle valeur, si jeune et si gai, ait perdu sa beauté

Ara si tost passé son tans  
Et sa biauté et sa jouvente!”

Lors estoit illnecques presente  
Madame de Hangest, pour voir,

Qui dist qu’elle l’iroit veoir,

Car il estoit de sa lingnie.

D’entre les autres s’esí drecie  
Et dist: “Madame de Faiiel,

Je vous pri, mais qu’il vous soit biel,  
Que vo pucielle me prestés,

Car, quant mes cars fu ier viersés,  
Ma camberiere y fu blecie.

* Dame, se Dieus me beneŷe,

Tout a vo commant l’averés,

Mais que vous anuit revenés.

* Oïl, dame, anuit revenrons,

Car que .m. lìeues loing n’irons,

Que plus n’i a de chi a la.”

EUe monte, si cheminna,

Et la damoisielle ensement,

Si y vinrent assés brieument,

Car de l’esploitier ne finnerent  
Jusqu’a tant qu’el manoir entrerent,  
U mout faisoit plaisant et biel.

Li castellains en un praiiel  
Estoit couciés sans nul delit,

Car on ii refaisoit son lit.

Quant la dame fu descendue,

La nouvielle fu tost venue  
Au castellain, la u il est,

C’on li dist: “Sire, de Hangest  
La dame vous vient chi veoir.”

Li castellains a son pooir  
S’est levés, contre li ala.

La dame moult biel salua  
Et la dame lui ensement,

Eí puis li dist: “Sire, comment  
Vous est ? Par amours, jus seés,  
Empiriés iestes et grevés

2780

2784

2788

27%

2800

[f. 53 v]

2804

2S0S

2812

ei sa vigueur pour trouver si tôt la mort ï»

Madame de Hangest, qui assistait à la conversation, assura  
alors qu’elle lui rendrait visite, car il était de sa famille. Elie se  
]eva, quittant sa place dans l’assemblée, et demanda:

«Madame de Fayel, je vous en prie, acceptez de me prêter  
votre demoiselle, car hier, lorsque ma voiture s’est renversée, ma  
eii.'imbrière a été blessée.

* Dame, soyez-en assurée, vous pourrez disposer d’elle à votre  
  gré, pourvu que vous reveniez ce soir.
* Oui, Madame, nous serons de retour ce soir: nous n’avons que  
  trois lieues à parcourir, ce n’est pas plus loin.»

Aussitôt installées, la demoiselle et elle partirent. Leur trajet  
fttt très bref, car elles pressèrent l’aliure jusqu’à l’arrivée à la  
hclle et agréable demeure. L’air mome, le châtelain était étendu  
dati" une cour, car ses serviteurs refaisaient son lit.

IJès que la dame fut descendue de sa voiture, on en informa  
trcs vite le châtelain: « Seigneur, la dame de Hangest vous rend  
\ i"itc ». II se leva comme il le put et alla à sa rencontre. Ils échan-  
gcrent de courtois saluts, puis la dame l’interrogea: «Seigneur,  
cnnunent allez-vous ? De grâce, asseyez-vous. Votre maladie  
s’cst aggravée, vous êtes très affaibli, vraiment épuisé.» Tous

Et mout durement afoiblis.”

Atant se sont ensamble assis.

Lors que maintenant a veiie  
La pucielle, si le salue,

Maís ciere ne samblant ne fait  
Qu’il onques aillours veii l’ait.

Et celle s’est loing d’iaus assisse,

Qui moult se pense en quelle guise  
Au castellain parler pora,

Et tant que de çou s’avisa  
Qu’en ses tables elle escriroit  
Çou que le castellain donroit,

Car ioisir n’averoit dou dire.

Atant commença a escrire  
Comment sa dame se demainne,

Et nuit et jour sueffre grant painne  
Pour çou que mallades estoit  
Et que volentiers parleroit  
A lui, s’il y pooit venir.

Plus n’ot d’escrire avant loisir,

Car elle escrisoit ìentement,

Et sa dame ot ja longhement  
Esté illuec, s’a congié pris,

Et, comme dame de grant pris,

Lui presente de coer entier:

“Sire, se vous avés mestier  
De cose que je puisse faire,

Je vous pri que vous voeîle plaire  
Que vous le me laissiés savoir,

Et je ferai tout mon pooir  
De faire vostre volenté.

Que Dieus vous doinst boinne santé!  
Li castellains moult l’en miercie  
De celle grande courtoisie.

La dame d’illuec se parti  
Et la pucielle, sans detri,

Viers le castellain s’aproca,

Qui en basset li demanda  
nlus o sa dame demeure.

deux s’assirent. Quand il eut aperçu la jeune fille, le châtelain la  
salua, mais il ne trahit par aucun signe qu’il la connaissait déjà.  
Elle prit place à distance et réfléchit comment elle pourrait lui  
parler. Sa décision fut finalement d’écrire sur ses tablettes de cire  
le message qu’elle voulait lui transmettre, car l’occasion d’une  
conversation ne lui serait pas offerte.43

Flle commença alors à écrire dans quels sentiments vivait sa  
ilanic: nuit et jour elle souffrait épouvantablement de le savoir  
maladc et elle consentirait volontiers à lui parler, s’il pouvait  
\ciiir i'tsqu’à elle. Elle n’eut pas le temps d’en inscrire davan-  
tage, car elle écrivait avec lenteur et que sa dame, après une  
ionguc visite, prit congé en proposant, avec générosité et  
nohlc-se, son aide au châtelain:

« Scigneur, si vous avez besoin de quelque chose qui soit en  
niini pouvoir, je vous en prie, acceptez de me le faire savoir et  
l'cniploierai tous mes efforts pour satisfaire votre volonté. Que  
Dicii \ ous donne une bonne santé!»

li la remercia chaleureusement pour son aide très courtoise.  
Au moment où la dame partait, la jeune fille, très vite,  
s'approcha du châtelain, qui lui demanda à voix basse si elle  
\i\iiii cncore aux côtés de sa dame. «Oui, répondít-elle, mais le

s tablettes de cire sont encore largement utilisées au Moyen Âge. Floire  
•i •' tflor en donne un exemple: « Et quant a l’escole venoient, / Lor tables  
4 yvoire prenoient. / Adont lor veïssiés escrire / Letres et vers d’ amours en cire!»  
H255-258. Le Conte de Floire et Blancheflor, éd. et trad. J.-L. Leclanche, Paris,  
ctanpion, 2003).

“Oïl, dìst elle, mes n’est heure

Que puisse a vous parler assés: 2856

Je sui com cevaus empruntés,

O vostre cousinne en yrai.

Ma dame vous saluerai,

Qui pour vous est moult courecie. 2860

Sire, mes ne vous anuit mie,

Ces tavelettes retenés,

Aucunne cose y trouverés.”

Eíle li donne et chius les prent, 2864

Cui Amours atise et esprent,

La pucielle s’em part atant.

Li castellains a voloir grant

De savoir qu’ens es tables a. 2868

Plus tost que pot y regarda,

Et trouva çou qu’elle ot escript.

Tous li coers de joie li rit.

Quant il ot la lettre leiie, 2872

La coulours lui est revenue,

Et se commenche a rehaitier.

Lors prent Amours a mierchyier [f. 54]

De piteus coer parfondement 2.S76

Et dist: “Loiaus Amours, comment

Estoit ma dame courecie

Viers moi, qui onques en ma vie

A mon pooir ne li mesfis,

Mais toudis com loiaus amis  
L’ai siervi et le siervirai  
Tous les jours que je viverai ?

Or me vorrai sempres Iever 2'>8-!

Et si me vorrai esprouver  
De çou que j’ai trouvé es tables,

Se sont parolles veritables.”

Ensi se va reconfortant ■ ‘‘

Et dedens son coer rehaitant.

Celle nuít en bien reposa.

Et la dame tant cheminna,

Entre li et sa camberiere, -\*\*' -

K’a Chaugni revinrent arriere,  
teraps ne m’est pas donné pour m’entretenir avec vous. Je suìs  
comme un cheval de prêt etje vais repartir avec votre cousine. En  
votre nomje saluerai ma dame, qui est pieine de courroux contre  
vous.4J Seigneur, cessez de vous tourmenter, gardez ces tablettes,  
vous y (rouverez des nouvelles.» Elle les lui tendit, et lui, tout  
embrasé par le feu d’Amour, les prit. Alors lajeune fille s’en alla.

Le châtelain désirait ardemment prendre connaissance du  
message inscrit sur les tablettes. II y posa son regard dès qu’il le  
put et découvrit ce qu’elle avait écrit. Son cceur en déborda de  
joie. Après la lecture de la lettre, il reprit des couleurs et  
commença à retrouver la santé. Alors il se mit à remercier Amour  
avec une profonde ferveur: «Loyal Amour, pourquoi ma dame  
s’est-el!e courroucée contre moi, alors que jamais, de toute ma  
vie, je n’ai volontairement mal agi envers elle? Au contraire,  
comme un ami fidèle, je l’ai toujours servie et je la servirai  
chaque jour jusqu’à ma mort. Je veux donc très vite me lever et  
je veux aussi vérifier si ce que j’ai lu sur les tables est la vérité.»  
C’est ainsi qu’il se rasséréna et trouva un réconfort, ce quí lui  
pcrm'" vette nuit-là, de prendre un vrai repos.

I a dame et sa chambrière ne s’arrêtèrent pas avant leur [[66]](#footnote-66)

U on demenoit grant reviel.

Et quant la dame de Fayiel  
Vít sa camberiere venir,

Delés li le fist asseïr,

Et puis si li a demandé  
S’elle a au castellain parlé.

Et celle dou tout li conta  
Confaítement esploitié a  
Et puis li disí: “Dame, saciés  
Que temprement sera haitiés  
Et qué il vous venra veïr.”

Elle respont: “Je le desir.”

Quant les noces furent passees,  
Les dames sont d’illuec sevrees  
Et s’en revont a leur hosteus.

Chius qui pas n’estoit pereceus  
Fu íost a garison toumés.

N’a pas ses desirs oubliés,

Pense que viers sa dame yra  
Et, s’il poet, a li parlera.

Lors fist son afaire aprester,

Car il dist qu’il voet cheminner  
Viers Saint Quentin isniellement.  
On li fist son commandement.

Lors monte et se met au cemin.

Si est venus a Saínt Quentin,

A son hostel est descendus,  
Fiestiiés fu et bienvenus  
De son hoste tres liement.

A ycel jour, priveement,

A pris un garçon avisé,

Se li a en recoi conté  
Comment il ayme une pucielle  
Qui moult est avenans et bielle,

A cuí ne poet mie parler.

Mais se cius y voloit aler  
Et iestre secrés et loiaus  
De celer ses privés consaus,

II le feroit rice et manant,

2896

2900

2904

2908

2912

2916

**292i.i**

2924

1. 20î2

retour à Chauny, où les réjouissances étaient à leur comble.  
Quand la dame de Fayel vit revenir sa chambrière, eìle l’invita à  
s’asseoir à ses côtés, puis lui demanda si elle avait parlé au châte-  
lain. La jeune fille lui raconta tout ce qu’elle avait réussi à faire,  
puis lui dit: «Dame, sachez qu’il sera bientôt guéri et viendra  
vous voir.» La dame répondit: « C’est mon désir.»

Une fois les noces terminées, les dames partirent et regagnè-  
rent leurs demeures. Le châtelain, qui ne restait pas sans agir,  
recouvra très vite la santé. II n’oublia pas l’objet de son désir et  
décida de se rendre auprès de sa dame et, s’il le pouvait, de  
s’entretenir avec elle. II ordonna alors de tout préparer pour son  
départ, en disant qu’il voulait vite se mettre en route vers Saint-  
Quent in. On obéit à ses ordres. II enfourcha donc sa monture et  
partit.

À son arrivée à Saint-Quentin, il descendit là où il logeait:  
son hôte l’accueillit chaleureusement et lui fit fête.[[67]](#footnote-67) Ce jour-là,  
dans la discrétion, il prit un jeune serviteur avìsé et lui révéla en  
M'crct son amour pour une jeune fille très belle et très gracieuse,  
avec laquelle il ne pouvait parler. Si cejeune homme acceptait de  
la rejoindre et de montrer discrétion et loyauté en taisant son

Et se il l’aloit descouvrant,

II le feroit ardoìr u pendre,

Ja nuls ne l’en poroit deffendre.  
Et chius li prent a affier  
Que bien se poet en lui fíer,

Car il celeement fera  
Quanquê il lui commandera,

Ne pour vivre ne pour morir  
Ne l’en volra ja descouvrir.

“Dont te couvient il qu’a Faiiel  
T’en voises tout le cours isniel,  
Car jou aimme la camberiere  
De laiens en tele maniere  
Que je ne m’en puis deporter.

Va t’ent comme paillars ester  
A le porte o la povre gent,

Si enquier tout premierement  
Se li síres est a l’hosteil.

S’il y est, dont ne pense d’el  
Que de songneusement gaitier  
Se tu poroies entierchier  
La damoisielle nullement.

Se tu le vois, hardiement  
Parolle a li et si l’apielle  
Et si li conte la nouvielle  
Que tu li diras de par mi.

Et se sa dame est avoec li,

Ja pour çou ne le laisseras,

Fors ce sans plus que le trairas  
D’unne part en sus de la dame.

- Sire, dist li garçons, par m’ame,  
Tres bien la besongne ferai,

Car souventes fois esté ai  
En l’ostel et si connois bien  
La dame, je n’en douch de rien,  
Et la damoisielle ensement  
Ai veiiwe maint jour souvent.”  
Atant prist li garçons congié.  
Tant a couru et esploitié

laDame DE FAVEL

293h

2940

2944

[f. 54 v.]

2948

2952

2956

24fii>

2M64

sCitci, il lui assurerait richesse et puissance. Mais s’il divulguait  
lc sccrct. il le ferait brûler ou pendre, personne ne pourrait l’en  
ompcchcr.

C'c dcmier l’assura alors qu’il pouvait avoir confiance en lui,  
car il cxccuterait tous ses ordres dans la discrétion et ne le trahì-  
rait jamats, fût-ce une question de vie ou de mort.

<■ (u dois donc très vite aller à Fayel, car j’aime tant la  
chambricre du château que je ne peux plus renoncer à elle.  
Accoutiv comme un misérable, va te planter devant la porte au  
milicu des mendiants et demande en tout premier lieu si le  
seigncur est chez lui. Si c’est le cas, alors prends bien soin de  
auetiei' - ne songe à rien d’autre - pour trouver la demoiselle. Si  
tu la \ois, aies l’audace de lui adresser la parole, appelle-la et  
rapporic-lui les informations que je te transmets. Si elle est en  
compagnie de sa dame, ne renonee pas, mais seulement conduis-  
la un i>cu à l’écart.

- Scigneur, répondit le jeune serviteur, par mon âme, j’accom-  
plirai ircs bien la mission, car je me suis souvent rendu au  
chátcau. je connais bien la dame, dont je ne crains rien, et j’ai  
aussi \ u Ia demoiselle à maintes occasions.»

À ces mots, le jeune serviteur prit congé. II courut si vite qu’il

Qu’a Faiiel est venus tout droit  
Ensi què on mengié avoit.

A la porte a la gent trouvee  
Qui atendoient la donnee.

Maintenant lor a demandé  
S’on lor a encor riens donné  
Et s’on donra procainnement.

Et on li respondi brieument  
Qu’encore n’ont il riens eii,

Mais il ont maintenant veíi  
La dame et o li sa cambriere,

Qui erent issues derriere,

E1 bosket, parmi le vregié:

“Pour çou cuidon c’on ait mengié  
Et qu’assés tost on nous donra.”  
Chius se parti esrant de la  
Biellement, si com riens n’en soit,

Et s’en toume viers le bos droit,

Et tant et sus et jus ala  
Que la damoisielle encontra,

Qui un gant sa dame querroit  
Qui la entour keûs estoit.

Lors que li garçons l’a pierçute,

Sans doutance66 bien l’a connute.

Sì l’aproce et l’a saluee,

Puis a sa bourse deffremee  
Et les lettres hors en gieta  
Que li castellains li bailla.

Et puis a dit a la67 pucielle:

“Tenés, ma douce damoisielle,

Ces lettres que je vous present,

Que chius qui sueffre grant tourment  
Pour vous nuit et jour vous envoie.”  
Celle les rechut a grant joie,

Et puis apriés li demanda

1. sans doute, corr. pour la métrìgue d’après Á.
2. sa, corr. d’aprèsA.

2972

2976

2(>í<ii

2984

2988

:w:

:\*j%

?(HK1

arriva à Fayel juste après le repas. Devant la porte, il trouva la  
loule qui attendait la distribution des restes. II demanda aussitôt  
aux pauvres si on leur avait déjà donné quelque chose ou si on  
allait bientôt le faire. Us lui répondirent rapidement qu’ils  
n’avaient encore rien reçu, mais qu’ils venaient de voir la dame  
et sa chambrière sortir par derrière, dans le verger, vers le  
lnisquei ; Voilà pourquoi nous pensons le repas fini et la distrì-  
hijrion pi i iche.»11 les quitta alors aussitôt, dans le calme, comme  
-i iie i icm n’était, et se dirigea tout droìt vers le bosquet. II y fit les  
cent pas jusqu’à ce qu’il finît par rencontrer la demoiselle, alors  
qii'cllc clierchait un gant que sa dame avait égaré alentour.

Au premier regard, il la reconnut sans hésitation. II l’aborda  
avec un salut, puis ouvrit son petit sac et en sortit la lettre que le  
chatcl.ui' lui avait donnée. « Acceptez, ma chère demoiselle, la  
lettre que je vous présente de la part de celui qui, nuit et jour,  
enJiin p» >ur vous d’horribles tourments». Elle la prit avec une

Qui chius est qui li envoia.

Et li garçons lí respondi:

“C’est li castellains de Couchi,

Qui m’a conté celeement

Qu’ìl vous ayme chiertainnement.”

Celle dist: “Amis, vous soiyés  
Li bienvenus! Or repairiés  
Viers la porte, si m’atendés,

Car tres bien aaisiés serés,

Se jou estoie repairie.”

Chius s’en va; celle ne detrie,

Ains est viers sa dame courue,

Tart li est qu’elle y soit venue. [f. 55]

Et maintenant que trouvé l’ot,

Li dist au plus tost qu’elle pot:

“Dame, je vous aport nouvielles  
Qui a oïr vous seront bielles.

Vés ci unes lettres ploiŷes  
Qui moi pour vous sont envoiŷes  
Dou castellain, tout maintenant,

Par un garçon assés sacant.”

La dame a la lettre rechut,

Qui assés le seel connut.

Lors le brise et commence a líre,

Sì comme elle estoit, tire a tire:

A dame honnerable et vaillant,

Noble, de maintien couvenant.

Chius qui vous ayme vraiement  
Vous mande salus plus de *.C..*

Dame, si vousfai a ssavoir

Que j’ai esté et main et soir

Lonc tamps pour vous en desconfort,

Si que priés enfui de la mort  
Et mors fuisse, jel sai defi,

Se nefuissent espoir joli  
Et souvenirs qui me tenoient  
Gai et tous tans me soustenoient,

Et çou aussi que vo pucielle  
Me noncha la douce nouvielle

3008

3012

3016

’n:.i

3024

3028

3032

**3036**

3040

**3044**

grande joie, avant de lui en demander l’expéditeur. Lui de  
répondre:

«C’est le châtelain de Coucy, quí m’arévélé sous le sceau du  
secret qu’il vous aime sincèrement.

- Ami, soyez le bienvenu! continua-t-elle, retoumez donc vers la  
porte et attendez-moi, car vous serez récompensé à mon retour.»

II partit. Elle, loin de perdre du temps, courut vers sa dame,  
très impatiente de la rejoindre. Dès qu’elle l’eut retrouvée, elle se  
hâta de Iui annoncer: « Dame, je vous apporte des nouvelles qui  
vous seront très agréables. Voici une lettre, pliée, du châtelain,  
qu’il m’adresse pour vous et que vientjuste de me transmettre un  
jeune serviteur très perspicace.»

La dame s’empara de la lettre, en reconnaissant bien le sceau.  
Après l’avoír brisé, immobile, elle lut en entier la missive, sans  
interruption:

Dame honorable et vertueuse, noble et distinguée, celui qui  
vous aime sincèrement vous adresse plus de cent saluts. Dame,  
je vous apprends que pour vous j’ai longtemps souffert, des  
journées entières, au point d’en frôler la mort. Et, j’en suis  
certain, je serais mort sans les espoirs séduisants et les souvenirs  
qiu préservaient quelque gaieté et m’assuraient un soutien  
constant, sans aussi le doux message que votre demoiselle

Par les lettres k’escrist es tables  
Qui mout tnefurent delitables:

Ce m 'a fait resourdre en santé.

Or vous proi, par humelité,

Que vous conforter me dagniés  
Et vo douch coer humelyiés  
A çou h’aiyés de moí mìerchi,

U mors sui, je le sai de fi.

Dame, par vo courtois voloìr,

Me voellìés laissier a ssavoir,

Par ie porteur de ceste lettre,  
Quant il vous plaira a jour mettre  
Que je puisse parler a vous,

Car mes coers et mes desirs tous  
Ne pense a el ne jour ne nuit,

Ne ne demande autre deduit.

Dius vous gard et doinst volenté  
De moi amer en loiauté!

Quant Ses lettres letiwes ont,

Dient que moult bien faites sont  
Et que chius est couríois et ber  
Qui ensi les seut deviser.

Dont dist ía dame: “Que ferons ?

Quels lettres lui renvoierons ?

Conseilliés moi, je vous em pri,

- Volentiers, dame, car de fi  
Sai qu’il vous ayme loiaument.

Lonc tans a mis coer et talent  
Pour vostre corps siervir a gré.

Mout a de travail enduré  
Et de paínne sans bien avoir  
Et s’a mout despendu d’avoir,

Puis qu’il vous enama premiers.  
D’onneur faire est si coustumiers  
Qu’en cest paýs n’a son pareil.

Pour çou, dame, par mon conseil  
Des or mais le conforterés  
Et pour vostre ami le tenrés.

De ses maus li rendés merite.

laDame de Fayel

3048

3052

3056

3060

3064

3068

m’adressa, la lettre qu’elle écrìvìt sur ses tablettes et qui fit  
mon délice: voilà ce qui m’a redonné la santé. Maintenant, en  
toute humilité je vous supplie d’accepter de me réconforter, je  
vous supplie de laisser votre doux cceur s’attendrir afin que vous  
preniez pitié de moi. Sinon je suis mort, j’en ai la certitude.  
Oame, que votre courtoisie vous inspire la volonté de me  
communiquer, par le biais du porteur de cette lettre, lejour que  
vous accepterez de fixer pour que je puisse venir vous parler, car  
cette pensée obsède nuit et jour mon cceur et mon désir, qui ne  
recherchent nulautreplaisir! Que Dieu vous garde et qu’il vous  
dome la volonté de m’aimer avec loyautéZ46

Leur lccture lerminée. ellcs jugèrent la lettre composéc avec  
art et son auteur courtois et noble. La dame demanda alors:

«Que faire? Quelle lcttre lui envoyer en réponse? Donnez-  
mói conseil, je vous en prie.

- Volontiers. dame. car je suis certaine de la loyauté de son  
amour. Longtemps, de son plein gré, c'est à votre service qu’i! a  
mis tout son coeur. II a enduré maints tourments et maints  
chagrins, sans la moindre réeompcnse. îl a aussi beaucoup  
dépensé depuis qu’il s’est épris de vous.47 Les actions glorieuses  
lui sont si coutumières qu’iì n'exisfe pas son pareil dans tout ic  
pays. Voilà pourquoi désormais. si vous suivez mon conseil. vous  
!e réconforterez. et le considérerez corame votre ami. Récom-  
pensez-le pour ses souffrances. Je conseille d’écrire une lettre,

30-

308

Le Roman

DU CHATELAIN de

COUCY ET DE LA

DaME de Fayel

■

Si lo k’unne lettriele escripte  
Soit, k’entre nous deviserons,

Que reportera li garçons.

Jou meïsmes escrire sai,

De l’escrire bien ouverai  
Et vous a fait deviserés  
Çou que vous mander li vorés.

- Dieus, dist la dame, ce vaut fait.

No cose nous vient a soushait,

Car encre avons et parchemin.

Or passons outre ce chemin  
Et repairons viers no maìson.

Mais il convient que le garçon  
Menés en un recoi mengier,

Et le faites bien aaisier,

Priveement, c’on ne le sace,

En un iieu u nus ne s’enbace  
Et aucun juyel li donnés,

Par quoi il soit a vous privés.

- En non Diu, dame, non ferai.

Ja juyel je ne li donrai:

Garçon n’aiment juyel noient,

II aiment mieus le sech argent.  
Ansçois li donrai .xv. saus,

Dont plus sera joians et baus.

- Alés, si faites sans respit,

Dist la dame, çou c’avés dit.”

Celle au garçon vint sans demour,  
Si I’a mené en un destour  
Et l’a grandement aaisié,

Puis li a .xv. sols baillié.

Et chius de joíe treppe et saut,

Et li a dit: “Se Dieus me saut,

A tous jours maís vous siervirai

Et vo affaire celerai.

* Or m’atent donques chi un poi,  
  Maintenant revenrai a toi

Et si t’aporterai .11. mos

* ; a» narcemin clos,

3088

[f. 55 v]

3092

30%

3100

3104

3108

3112

3116

3120

Préparatìfs épistolaires 309

que nous rédigerons ensemble et que le jeune serviteur empor-  
tera. Comme je sais écrire, je m’y emploierai moi-même, tandis  
que vous, vous réfléchirez à ce que vous souhaitez lui faire  
savoir.

* Dieu l’a voulu, répondit la dame, cela tombe à merveille, car  
  nous avons de l’encre et du parchemin. Traversons ce chemin et  
  rL\*ioumons à la maison. Vous devez aussi conduire le jeune  
  hommc dans 1111 endroit retiré afin qu’il se restaure; donnez-lui  
  hicn cc qu'il désire, en toutediscrétion, àl’abri desregards,làoù  
  pcr.sonnc nc pcui passer; offrez-lui aussi quelque bijou, afin qu’il  
  \01is soii aiiachc.
* Par Dicu. Dame, en aucun cas je ne lui offrirai de bijou: les  
  scivitcurs nc Ics aiment pas, ils préfèrent l’argent sonnant et  
  trcluichunt. Jc lui donnerai quinze sous qui le réjouiront bien  
  du\ aniagc
* Allc/. conclui la dame, faites sans tarder ce que vous avez  
  picvu.

l.a jcuuc lillc retourna aussitôt auprès du serviteur, elle le  
conduisii dans un lieu écarté, lui offrit un repas qui le combla  
d'ai.sc. pins liu remit quinze sous. II en dansa et sauta de joie,  
avaiu dc lui dirc:

■■ J'cn piends Dieu à témoin, pour toujours je vous servirai et  
taiiai voirc sccrci.

-Attcnds-moi ki un instant, je te rejoindrai bientôt, pour  
i'apporicr quclL|ues mots sur un morceau de parchemin scellé,

Que tu reporteras celui  
Qui ces lettres m’envoia hui.”

L’uis a fremé, d’illuec s’en toume,

A sa dame vint, qui atoume  
Tout çou qu’il affíert pour escrire  
Et apreste seel et chire.

Lors commencent lor lettre a faire:

A cevalier de noble afaire,

Preu as armes, sage et courtoís,  
Mande salus plus de .c.fois  
Celle qui Amours habandonne  
A vous, et coer et corps vous donne  
Et a donné moult a lonc tans.

Mais iestre cuidai si poissans  
Que par moi le peuïsse estaindre,  
Dont moult m ’a fait palir et taindre  
Li escris qu ’a mon coer avoie.

Mais adiés Amours me ravoie  
A vous et m ’y convient penser.  
Enviers li ne puis contrester.

Et saciés c’onques en ma vie  
Ne fuí de coer plus courechie  
Comfui pour vostre mal l ’autrier,  
N’onques n’och grignour destourbier  
Pour çou que c’estoit m ’oquoison.

Si vous ottroi en guerredon  
Que maìs ne vous courecerai,

Mais com amie vous serai  
Tous jours deboinnaire et loiaus,  
Mais c’aussi me soiiés loiaus.

Et si venés haitiement  
Al wisset, bien secreement,

De mardi en .xv. jours droit,

Car adont mes sirem iestre doit  
A Paris pour une besongne.

Dont ne vous tiegne nulle songne

6S mes sires, corr. pour la métrique.

3124

3128

3132

3136

3140

3144

**3148**

**3152**

5I5('

que tu retourneras à l’expéditeur de la lettre d’aujourd’hui.»

Elle ferma la porte et s’en alla retrouver sa dame, qui dispo-  
sait tout le nécessaire pour écrire, préparait le sceau et la cire.  
Elles commencèrent alors à rédiger la lettre:

Chevalier de noble rang, vaillant aux armes, sage et courtoìs,  
elle vous adresseplus de cent saluts, celle qu’Amour met en votre  
pouvoir et qui vous donne son cceur eî son corps, comme elle l’a  
fait depuis longtemps déjà. Je me suis crue assez forte pour  
pouvoir toute seule éteìndre ce sentiment. La lettre que j’avais  
dans mon cceur m’a alors enlevé toutes mes couleurs. Mais  
Amour ne cesse de m’attirer vers vous, de me contraindre à  
penser à vous. Je ne puis lui résister. Sachez que jamais, de toute  
ma vie, je n’ai ressenti une plus grande affliction que l’autre  
jour, à cause de votre maladie, ni un plus grand trouble, parce  
que c ’était ma faute. La faveur que je vous accorde en retour,  
c’est que jamaisplus je ne vous causerai de chagrin, que je seraì  
toujours votre amie bienveillante et fidèle, pourvu que cette  
ioyauté soit réciproque. Venez donc à la petite porte, avec joie  
rhiii aussi discrétion, mardi dans quinze jours, car mon mari  
doit alors être à Paris pour une ajfaire. Qu ’aucun souci ne vous

312

3160  
3164  
3168

3172  
3176

?18Ô'Ì

5184  
3188  
3142  
5106

Le Roman du Cbâtelaín d

Et quant al wis venus serés, [f. 56]

Par desous viers tierre tastés.

S’unne piere y trouvés drecie,

Dont iert vo besongne adrecie,

Et s ’adont drecie n ’estoit,

Mes sires a Vhosteìl seroit,

Si vous en couvenroit aler.

Je ne vous sai plus que mander  
A cestefois, ne mes que tant  
Que je di: A Dieu vous commanch!

Quaní la lettre fu devisee  
Et ciose fu et seelee,

La pucielle errant le porta  
Au garçon et li commanda  
Qué il au castellain le baille  
Et que víers iui sans ciesser aille  
Et li doinst si priveement  
C’on ne s’em pierçoive noient  
Et qu’il n’en face mentïon  
A nullui pour nulle occoison.

Li garçons la lettre prise a  
Et loiaument li affrema  
Qu’il n’en parlera pour essongne  
Eí qtie bien fera ia besongne.

Atant a la voie se mist  
Et tant esra c’onques ne sist,

Si vìnt au castellain tout droit.

Et maintenant qu’il l’apierçoit,

Le salue et li díst brieument:

“Amis, vien ça, di moi comment  
As esploitié”. Chius respondi:

“Sire, bien, je croi, Dìeu mierchi,

Et si m’en loch, bien le doi faire,

Car la pucielle deboinnaire  
Pour vous grandement m’aaisa,

Et de son argent me donna  
Tant que mes labours est bien saus,

Qu’elle me donna .xv. saus,

Et puis ces lettres me bailla.

retienne et, quand vous arriverez devant la porte, passez votre  
main par-dessous, contre la terre. Si vous y trouvez une pierre  
bien dressée, alors votre entreprise sera en bonne voie. En  
revanche, si la pierre n ’était pas bien droite, c’est que mon  
époux serait à la maison et vous seriez obligê departir. Je ne sais  
que vous dire de plus aujourd’hui, sinon que je vous recom-  
mande à Dieu.

Aussitôt la iettre rédigée et fermée avec le sceau, lajeune fille  
la porta au serviteur en lui demandant de la remettre au châtelain:  
après l’avoir rejoint sans perdre de temps, il devait la lui donner  
si secrètement que personne ne le sauraìt et aussi ne jamais en  
parler à quiconque, pour quelque raison que ce fût. Le serviteur  
prit la lettre, il l’assura en toute loyauté qu’il ne romprait le  
silenee sous aucun prétexte et s’acquitterait parfaitement de sa  
iui"i-.m.

II prit alors le chemin du retour et parcourut tout le trajet  
.nême s’asseoir, jusqu’à son arrivée auprès du châtelain.  
l)e- qu’il l’aperçut, ce dernier le salua et lui dit rapidement:  
«Ami, viens par ici et dis-moì comment tu as accompli ta  
tâche.» Le jeune homme lui répondit: «Bien, seigneur, je le  
cnu-. Dieu merci, et j’ai tout lieu de m’en féliciter, car la jeune  
fiile pleine de bonté m’a très bien reçu par amour pour vous et  
m'a tant donné de son argent que ma fatigue est bien récom-  
pensée: elle m’a remis quinze sous et aussi cette lettre. Tenez,

Tenés, regardés qu’il y a.”

Li castellains îa lettre prist  
Et lors en un destour se mist,

Et les ouvri sans longhe atente.

Ne cuidiés que ses cuers fust ente  
Quant ot veù ce mandement.

Ains saciés tout ciertainnement  
Que nuls hom joie avoir ne pot  
Grignour que ii casteilains ot.

Mais tart li est que tant demeure  
Que viegne la desiree eure  
Que puist a sa dame parler.

Lors fist sa maisnie aprester  
Et commanda la table a mettre.

Et cil s’en vont lors entremettre,

Puis se sont assis al disner,

Mais eurent tels qu’a69 deviser.

Et tant vous dì ciertainnement  
Li castellains fìst liement,

Car en joie iert et en baudour:

Mien enscïant, en celi jour  
Liut la lettre plus de .xx. fois  
Et le reploia en ses plois.

Puis donna congié au garçon  
Et lí demanda sa maison  
Et le lieu u le trouvera  
Quant plus de lui a faíre ara.

Atant monte, si s’acheminne,

Jusqu’a son més d’errer ne fínne.

Illuec demoura a sejour.

Mout desire l’eure et le jour  
Que sa dame mis li avoit

Et nuit et jour l’en souvenoit, [f. 56 v.J

Par quoi moult estoit esjoïs  
Et desirans d’acquerre pris.

En cel point un tournoiement  
Cria on u mout oí de gent

3200

3204

3208

3212

3216

3220

5224

3228

3232

regardez ce qu’il en est.»

La lettre dans les mains, le châtelain se retira à l’abri des  
regards et l’ouvrit précipitamment. Ne vous imaginez pas que  
son coeur fût attristé à la découverte de ce message. Soyez-en  
certain, personne n’a pu connaître un bonheur plus grand que le  
sien. Mais il s’impatientait de ce qu’il restât autant de temps  
avant l’heure si désirée où il pourrait s’entretenir avec sa dame.  
11 demanda alors à ses serviteurs de préparer le repas, puis leur  
ordonna de mettre la table. Lorsque tout fut prêt, ils s’assirent  
pour le déjeuner et on leur servit des mets en abondance.

Le châtelain manifesta beaucoup d’entrain, je vous l’assure,  
cai' une profonde joie l’animait. Je crois que ce jour-là il lut la  
lettre et la replia dans ses plis plus de vingt fois. II donna ensuite  
congé au jeune serviteur, après lui avoir demandé son adresse et  
le lieu où il pourrait le trouver quand il aurait encore besoin de  
Un l’uis il monta à cheval, partit et ne marqua aucun arrêt avant  
d’arriver chez lui. II y demeura en attendant avec impatience le  
jour et l’heure du rendez-vous fixé par la dame. Cette pensée  
l’ivcupait nuit et jour, l’emplissait de joie et lui inspirait le désir  
de si. couvrir de gloire.

()n annonça alors un toumoi, qui attira une foule de guerriers

Et de noble chevalerìe,

Droit entre Boves et Corbie.

Et cieus quí tout adiés tendoit  
A honnour, que tant desiroit  
Qu’ains nuls ne le desira plus,

Fu liés et lues s’est pourveíis  
De toumoiier a cel toumoi,

Car Amours le tient en teil ploi  
Qu’il desire tant d’armes faire  
Que ses fais puist sa dame plaire.  
Enviers le toumoi cheminna,

Son hamois devant envoia,

Dont on s’esmierveìlla forment  
Pour çou que malades dmment  
Avait estet et deshaitiés.

Hiraut crioient ja: “Laciés!”,  
Entroes qu’il en la ville estoit.

A son hosteii est venus droit,

Sí s’est armés hasteement  
D’unes armes pures d’argent,

Sans nulle autre desconnissance.  
Coer et voienté et beance  
Avoit de faire grant journee.

Et saciés que si a ceiee  
Estoit li castellains venus,

Que nel savoit a painnes nuls  
Qu’il au toumoi deuïst venir.

Adont commencent a venir  
Les compaìngnes isniellement.

La veïssiés tant gamiment  
D’or et de samis et de soie  
Que li paýs en reflamboie,

Et maint pyngnon et maínte mance  
Et mainte autre desconnissance!  
Quant furent issu as camps hors,

Et li diseur alerent lors,

Si ont fait passer Ies passans,

De .H. pars ont partis les camps.  
Cescuns est a son droit alés.

3236

3240

3244

1. 3232  
   3256  
   3260  
   3264  
   3268  
   3272

et de nobles chevaliers, tout juste entre Boves et Corbie. II s’en  
réjouit, celui qui toujours aspirait à l’honneur plus ardemment  
qu’aucun autre, et aussitôt il prit la décision de participer aux  
joutes, car Amour le tenait si fort dans ses lacs qu’il souhaitait  
s’illustrer aux armes pour plaire à sa dame. 11 partit alors pour le  
toumoi, après avoir envoyé son équipement: l’étonnement en fut  
grand, tant il avait été malade et affaibli.

À son arrivée dans la ville, les hérauts criaient déjà: « Lacez  
les heaumes !» II gagna directement son hôtel et s’équipa à la  
hâte avec des armoiries d’argent uniquement, sans aucun autre  
signe distinctif. Toute sa volonté et tout son désir étaient de  
s’illustrer pendant ce jour de combats. Son voyage avait été si  
discret, sachez-le, que personne ou presque ne savait qu’il devait  
venir au tournoi.

Les troupes commencèrent rapidement à arriver. Que de  
vêtements tissés d’or et d’étoffes de soie vous auríez pu  
uhsci ver: le pays en resplendissait! Que de pennons, de manches  
et autres signes ![[68]](#footnote-68) Quand les guerriers eurent quitté la ville pour  
le champ de bataille, les juges arrivèrent, firent sortir ceux qui  
p.is^aient et divisèrent le terrain en deux parties. Tous rejoígnirent

Tost fu li toumois assamblés,

Qui rades fu au commencier. 3276

Dont veïssiés maint cevalíer  
Toumoiyer vighereusement!

Mais moult pierdírent grandement

Viermendisien et Champegnois 3280

Et tout li acors des François,

Car ii Flamenc et Haynnuiier,

Corbiois, Braibençon, Rivier

Gaaignoient çou qu’il voloient. 3284

Et saciés mout souvent trouvoient  
Le castellain droit en mi iaus,

U de ses bras faisoit flaiiaus

Et dou coips englume tempree: 3288

Ne li grevoient cop d’espee  
Nes qu’a englumme font martiel.

Escuiier a son hateriel,

Pour lui sakier jus, se pendoient, 3292

Mais nient plus ne le remuoient  
Qu’il feïssent une grant tour,

Sì c’onques nuls en celi jour

Ne le pot a tierre sacier. 1

Et pour çou qu’il ot fait cangier  
Ses armes, qu’il n’ot pas enki,

Nel congneut on, fors a “Couchi!”

Qu’il crioit en lui deffendant. 3300

Et s’iert de si fait apparant  
Tels la qu’aillours le soloit faire,

Tost congneurent a son affaire [f. 57]

Tout que c’estoit li castellains. 330\*

Dont fu batus, sakiés, empains,

Assalis et trop malmenés,

N’onques nuls hom de mere nés

Ne fu en toumoi mius batus. '3(líi

Hêaumes, haubiers et escus  
Lui fu despanés et desrous.

Mais teil y furent vigherous

Qu’a tierre ne le porent traire -’3

Pour cose qu’il peuïssent faire.

leur place et très vite engagèrent le toumoi, dont les premières  
joutes furent très violentes. Que de chevaliers vous auriez vus  
s’affronter avec vigueur!

De très lourdes pertes furent essuyées par ceux du Verman-  
dois, les Champenois et la foule des Français, car les Flamands,  
les Hennuyers, ceux de Corbie, les Brabançons et les Rhénans  
gagnaient ce qu’ils voulaient. Souvent ils trouvaient pour adver-  
saire le châtelain, qui transformait ses bras en fléaux et son corps  
en enclume bien trempée[[69]](#footnote-69): les coups d’épée ne l’atteignaient pas  
plus que les marteaux n’endommagent l’enclume. Les écuyers se  
suspendaient à son cou pour l’entraîner violemment à terre, mais  
ils ne l’ébranlaient pas plus qu’ils n’auraient réussi à faire bouger  
une grande tour. Ainsi, ce jour-là, personne ne parvint à le désar-  
çonner.

Parce qu’il avait changé ses armoiries, on ne le pouvait le  
reconnaître qu’au cri « Coucy !» qu’il poussait en se défendant.  
Mais comme il n’avait pas changé de manière d’agir, tous  
devinèrent vite son identité. II fut alors frappé, tiré dans tous les  
sens. assailli et durement malmené comme aucun guerrier ne  
l’avait été durant un toumoi. On brisa en mille morceaux son  
heaume, son haubert et son écu. Mais jamais personne, malgré  
toutc la vigueur et la tactique déployées, ne réussit à le jeter à

320

LE RoMAN DU CHÂTELAIN DE COIÍCY ET DE LA DAME DE FaYEL

Menés fu amont et aval,  
Nonpourquant ala a ceval,

Maugré son70 content, a Phostel.  
Adont de ce jour ot los teil  
De tous que le pris plainnement  
Lui donnent sans descordement,  
Car a un mot trestout disoient  
C’onques mais a nul jour n’avoient  
Veìì cevalier tant souffrir.

Hiraut veïssiés esbaudir  
Quant tout lui ont Ie pris donné!  
Moult l’amoient pour sa bonté.  
Tost fu partout de tous seii  
Què il avoit le pris eu,

Et loing et príés, en maint pays,  
Moult en estoit doublés ses pris.  
D’illuecques tout se departirent.

Un autre toumoi criier firent  
A Mìaus, a le quinsainne droit,

Car mouît de bleciés y avoit  
Et pour çou prisent si lonc jour.  
Vìers lor hosteus font lor retour  
Cescuns d’iaus pour repourcacier  
Çou qui leur avera mestier.

Ensi fu li toumois espars  
Et departis en maintes pars.

Lí castellains est repairiés  
Viers son hosteíl, joians et líés.  
Bien pense sa dame saroit  
Le bienfait quê il fait avoit.

Mout vit en amoureus desir  
Que il la nuit voie venir  
Qu’il doit a sa dame parler:

Atant se deduist ou penser.

Au castellain forment anoie  
Li tiermes. Tart li est qu’il voie  
Venir I’eure tres desiree

3316

3320

3324

. :v ríïS®  
3328 1

3332 '

■-«iiis\*

V I'ilSÌÌ

J0jf

3336 !

|

7il\*p

3340

3344

3348

70

sont, corr.

terre. Quels que fussent les tìraillements et la lutte subis, il  
regagna son hôtel à cheval.

II acquit ce jour une teìle gloire que tous, à Funanìmité, lui  
décemèrent le prix, car ils s’accordèrent aussitôt pour dire qu’ils  
n’avaient jamais vu un chevalier supporter tant d’épreuves.  
Imaginez la joie des hérauts après que tous lui eurent remis le  
prìx! IIs l’appréciaient beaucoup pour ses qualités. La nouvelle  
de sa victoire se diffusa très vite: aux environs comme plus loin,  
dans de nombreuses régions, sa gloire s’en trouva multipliée.

Puis les participants repartirent. On annonça un autre toumoi,  
qui aurait lieu à Meaux deux semaines plus tard: ce délai s’expli-  
quait par le grand nombre de blessés. Chaque guerrier revint chez  
lui pour chercher l’équipement nécessaire. Ainsi s’acheva le  
toumoi, avec la dispersion de tous. Le châtelain regagna sa  
demeure dans une grande joie, en pensant que sa dame appren-  
drait certainement ses exploits. II ne vécut alors que dans l’amou-  
reux désir de voir arriver la nuit où il pourrait s’entretenir avec  
elle: il se délectait en y songeant.

L’attente torturait aussi le châtelain. 11 lui tardait qu’appro-  
cliá' l’heure tant désirée où il pourrait parler en cachette à sa

Qu’il puist parler a le celee  
A sa dame, et lui est avis  
K’uns jours est plus lons k’autre .x..  
Nonpourquant grant joie demainne.  
Tant passa que vint la quinsainne  
Et li nuis qu’elie mis li ot.

Lors s’atourna au mieus qu’il pot  
Et fist sa maisnie coucier.

Lors ceminne sans atargier,

Tant qu’a Faiyel en est venus.

Ens el bosket est embatus  
Et passa tant qu’al wisset vint  
En tastant, car adont avint  
Que la nuis moult obscure estoit.  
Mais autre fois esté avoit  
A1 wis, si savoit bien la voie.  
Maintenant al wisset s’apoie  
Et tasta avant et aniere  
Tant qu’il a trouvee la piere  
Qui al wis estoit apoiŷe,

Si c’om li avoit ensegnie  
C’on l’i aroit mise ce soir  
Se li sires n’iert ou manoìr.

Tous fu joians et esbaudís,

Et s’est tout maintenant assis  
En recordant la grant riquece  
D’Amour et la finne noblece  
Quê a celle fois li a fait.  
Endementiers sans faire plait  
Que li castellains estoit la,

La dame al wisset envoía  
Sa camberiere coíement  
Pour oŷr et savoir comment  
Li castellains se demenoit  
Et s’encore venus estoit.

Et la pucielle y est alee,

Mes n’i fist longhe demoree,  
Qu’elîe a oỳ le castellain  
Et bien le congnut de chiertain  
As parolles qu’elle entendi.

3352

3356

3360

3364

3368

3372

[f. 57 v.]

3376

3380

LLvt

3.«S

dame et un seul jour lui paraissait plus long que díx. Une grande  
joie l’animait malgré tout. Les deux semaines finirent par  
s’écouler et la nuit qu’elle lui avait fixée arriva. II s’habilla le  
pius élégamment qu’il put et ordonna à ses serviteurs d’aller se  
u>’ucher. Sans tarder il se mit alors en chemin et arriva à Fayel. II  
pénétra dans le bosquet et le traversajusqu’à ce qu’il découvrît à  
tâtons la petite porte, car l’obscurité était complète cette nuit-là.  
\iais comme il y était déjà venu, le chemin lui était familier. II  
• appuya aussitôt contre la petite porte et de sa main chercha tout  
autour tant et si bien qu’il trouva la pierre dressée contre l’ouver-  
ture: selon les indications reçues, on devait l’y mettre ce soir-là  
si le seigneur n’était pas chez lui. Envahi par une profonde joie,  
il s’assit aussitôt en pensant à la toute-puissance d’Amour et à la  
sublime faveur qu’il lui accordait cette fois.

Très vite, pendant qu’il se tenait là, la dame envoya discrète-  
ment sa chambrière à la petite porte, pour qu’elle écoutât et apprît  
s.l était déjà arrivé et quelle était son attítude. La demoiselle  
s’exécuta, mais elle n’y resta pas longtemps, car elle entendit la  
voix du châtelain et le reconnut à ses paroles. Elle partit aussitôt

Maintenant se parti d’enki  
Et a sa dame repaíra.

Se li conte que trouvé l’a  
Et qu’il atent dehors l’uisset  
Tant que par dedans laissié l’et.

“Par foi, dist la dame, ore y soit  
Car n’i entera orendroit  
Jusqu’a tant que plus tart sera!

* Ha! Douce dame, que dira  
  Ne porra li castellains dire,

Qui tant a souffiert de martire  
Pour vostre amour si longement ?

II cuidera ciertainnement,

Se longhes l’i faites muser,  
Qu’encore le voelliés gaber.

* Ne m’en caut, ce respont la dame,  
  Car il n’i entera, par m’ame,

Huimaìs devant la mienuit,

Or li soit biel ou li anuit.

Mais a l’huis escouter alons  
Pour savoir s’oýr le porons.”

A1 wis viennent isnielement  
Et sont assisses coiement  
Et ascoutent le castellain,

Qui gietoit maint dolerous plain,

Car tant y avoit atendu  
Que tout cuidoit avoir pierdu  
Pour çou c’on ne le laissoit ens  
Et disoit: “Je sui hors dou sens  
Quant onques en Amour siervir  
Mis voloir, pensee et desir.

He! Las! Que j’ai de maus souffiert!  
Et ore si mal meri m’iert  
Que je pierch, tout a une fie,

Espoir et pensee jolie.

Ay mi! J’atendoie mierchi!

Las! Or y ai dou tout fali!

71 samblat, corr.

3392

3396

3400

3404

3408

3412

34|fc

3420

3424

et rejoignit sa dame, pour l’informer qu’elle l’avait trouvé et qu’il  
attendait derrière la porte qu’on lui ouvrît l’entrée.

«Ma foi, dit la dame, qu’il y reste, car il n’entrera que plus  
tard dans la nuit!

- Ah! Douce dame, que dira ou pourra dire le châtelain, lui qui a  
souffert un si cruel et si long martyre parce qu’il vous aime?  
('■.■rtainement, si vous lui imposez une longue attente, il croira  
i|ne vous voulez encore vous moquer de lui.

■ !3eu m’importe, répondit la dame, car, par mon âme, aujour-  
d'hui il n’entrera pas avant minuit, qu’il en soit ou non satisfait.  
Allons plutôt écouter à la porte pour savoir si nous pourrons  
''entendre.»

Elles se dépêchèrent de rejoindre la porte, s’assirent sans  
hiuìt et écoutèrent les plaintes douloureuses et répétées qu’exha-  
lait le châtelain, car il avait tant attendu qu’il s’imaginait avoir  
n mt perdu puisqu’on lui interdisait l’entrée. Voici ce qu’il disait:

«Je perds la raison depuis qu’un jour j’ai mis ma volonté, ma  
pensée et mon désir au service d’Amour. Hélas! Que de maux j’ai  
^oufferts! Et maintenantje suis si mal récompensé que, d’un coup,  
ie perds mon espoir et mes douces pensées. Pauvre de moi! J’atten-  
daís les faveurs de ma dame! Malheureux! J’ai complètement

Ha! Dont venoient li samblant71 3428

De son douch vis et atraiant,

Quant li coers par dedens est faus,

Qui deuïst bien iestre loiaus ?

3432

3436

3440

3444

He! Las! De coer si bien l’amoie  
Et aym encor! Car ne poroie  
Enviers li fausseté penser  
En fait, en dit, ne en parler.

Pour riens nulle je ne feïsse  
Cose oultre son voel, se peuïsse72,

Ains me laissaisse desmembrer.

Ay mí! Li tres dous ramembrer  
Que pour li souvent eii ay  
Ont men coer tenu liet et gai.

He! Las! Pour quoi ore ne puis  
Passer outre parmi cest wis,

Mes que ce fust par le plaisir  
De celle u sont tout mi dezir?

Ciertes plus joians en seroie

Que se tout le mont gaaingnoie.” [f. 58]

“Ha! Dame, dist li camberiere, 3448

Avés oŷ en quel maniere  
Li vos amis s’est dolousés ?

Ciertes, il a eu assés

Painne et travail pour vostre amour. 3452

Sans querre nulle deshonnour  
Laissons le ens, dame, pour saint Piere.

Faites pour mi ceste priyere,

Je croi que ja n’i mesferés.” 3456

Lors dist la dame: “Ouvrés, ouvrés,

Car il assés accaté l’a.”

Et celle dist: “Ki la? Ki la?

Qui est chius qui buske a no wis ?” 3460

Atant ouvri l’uisseit et puis  
Dist: “Or entrés ens, castellains,

Car bien avons oy les plains

11 se je peuïsse, suppression du je pour des raisons métriques.

échoué! Hélas! D’où venaient les doux signes de son visage  
séduisant, puisqu’ au fond d’ elle-même son coeur est perfide alors  
qu’il aurait bien dû être loyal ? Ah! Malheureux, je l’aimais de  
tout mon cceur et je l’aime encore! Jamais je ne pourrais tramer  
cimtre elle la moindre tromperie, ni en actes, ni en paroles ou en  
peusées. Pour rien au monde je n’agirais contre sa volonté, même  
m je le pouvais; je préférerais me laisser arracher les membres.  
I’auvre de moi! Les très doux souvenirs qu’elle m’a souvent  
laissés ont maintenu mon cceur dans lajoie et 1’ allégresse. Hélas!  
(Jue ne puis-je maintenant entrer par cette porte, pourvu que le  
souhaite celle qui suscite tous mes désirs! Mon bonheur en serait  
piii> grand que si je possédais l’univers entier.»

« Ah! Dame, dit la chambrière, avez-vous entendu comment  
\ m.re ami s’est lamenté ? C’est sûr, il a enduré trop de souffrances  
d de tourments pour l’amour de vous. Sans risquer ]e moindre  
dc .honneur, laissons-le entrer, par saint Pierre. Exaucez cette  
pri ,:re pour moi, vous ne commettrez aucune faute, je le crois.

('mvrez, ouvrez, répondit la dame, car il a payé le prix fort.

■ (jui est là? Qui est là? interrogea la demoiselle. Qui frappe à  
notre porte ? »

Elle ouvrit alors la petite porte, en lui adressant ses mots:  
-l.ntrez donc, châtelain, car nous avons bien entendu vos

Et les regrais que fais avés.”

Et li castellaíns est entrés  
Dedens 1 ’uisseit, a coer joiant.

Sa dame a trouvee seant  
Dejouste l’uis. Lors se leva,

Et li castellains l’embraça,

Et elle lui joieusement.

Lors li dist la dame: “Comment  
Le faites vous, biaus tres dous sire?

* Ciertes, dame, n’aì doel nê yre,  
  Jour ne heure que je vous voie,

Car tous sui raemplis de joie,  
Espescïaument orendroit

Sui plus joians que nuls qui soit,  
Quant vous m’avés couvent tenu.  
Mais comment vous est avenu  
Que tant atendre m’avés fait?

* Nous voliens savoir entresait  
  Vo pensee et que vous diriés  
  De çou qu’entrer ens ne poyiés.

Et bien saciés, s’euïssiés dit  
Cose qui toumast a despit,

Vous n’i fuìssiés entrés huímais.”  
Lors s’en tournerent sans delais  
Viers la cambre et sont ens entré  
Tout ,iii.. Lors ont entre aus parlé  
De pluiseurs coses boinnement.

Et la pucielle isnielement

Ala un poi ensus seïr.

Et li castellains son plaisir  
Commence a dire et a compter:  
“Dame, j’ai mis en vous amer,  
Pieça, coer et corps et desir  
Pour faire tout vostre plaisir,

Car tres dont que premiers vous vi  
Et que vostre biauté coisi,

Amours par son commandement  
Mist en mon coer 1’ avoiement  
De faire de moi vostre ami.

3464

3468

3472

3476

3480

3484

3488

3492

3496

\S(Kl

lamentations et vos plaintes.» Le châtelain, toutjoyeux, francb.it  
ía petite porte. II trouva sa dame assise tout à côté, Elle se leva et  
ils s’étreìgnirent dans l’allégresse. Puis elle l’mterrogea:

« Comment allez-vous, mon très doux et cher seigneur ?

- Quand je vous vois, quels que soient ìe jour et l’heure, je ne  
ressens ni peine ni souffrance, mais la joie m’envahit. Aujour-  
d’hui surtout, je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque  
vous m’avez tenu promesse. Mais pourquoi m’avez-vous fait  
attendre si longtemps ?

-Nous voulions ainsi connaître vos pensées et écouter vos  
paroles quand vous avez découvert l’accès impossible. Sachez-  
le, si vous aviez prononcé des mots outrageants, vous ne seriez  
pas entré aujourd’hui.»

IIs se dirigèrent alors aussitôt vers la chambre, y entrèrent  
tous trois, puis discutèrent courtoisement de sujets divers. La  
jeune fille s’empressa d’aller prendre place un peu à i’écart. Le  
châtelaìn commença donc son discours tout à son aise:

«Dame, pour l’amour de vous et depuis longtemps j’ai  
consacré mon coeur, mon corps et mon désir à satisfaire pleine-  
inent votre volonté, car dès ia première fois queje vous vis et que  
je découvris votre beauté, Amour, de tout son pouvoir, exhorta

Et je vous affi qu’endroit mi  
Vous serai secrés et ciertains.”

Dont dist la dame: “Castellains,

Je me voel a vous descouvrir,  
K’Amours ne m’en laist plus tenir.  
Amours si est de teil affaire  
Que çou que li plest couvient faire:  
Elle a sa poissance moustree  
Sour moi et soir et matinnee,

Si souvent que vaincue sui  
Et qu’a lui me rench sans refui.

Et si a esté maintes fois  
Grans li estris et li tournois  
Entre li et moi mout souvent,

Car quant vous au commencement  
Me requesistes de m’amour,

Onques volenté a nul jour,

Si m’ayt Dieus, n’avoie eiiwe  
D’ amer homme n’encor meuwe  
N’en suì que se desloiauté  
Trouvoie en vous u fausseté,

Que je men coer n’en retresisse,

A quel mescief que le fesisse.

Mais Amours me dist que loiaus  
Me serés amis et foiaus  
Et sour çou vous ai en couvent  
Que vous amerai loiaument.

Or pensés de m’onnour garder  
Et de nostre afaire celer,

Car, se nuls no estat savoit,

Tous nos boins tamps pierdus seroít.”  
Dist li castellains: “Douce dame,  
Pieça que coer et corps et ame  
Ai tout mis en vous sans retraire,  
Maint grant travail m’avés fait traíre  
Que tout m’avés toumé en joie.

Pour quoi mauvais et faus seroie,  
Dame, se de tout mon pooir  
N’ acomplissoie vo voloir.

3504

3508

.1

3512

350'

[f. 58 v.]

3520

3524

3528

3536

\::'ÊÈÉÈÊÍ

mon cceur à devenir votre ami. Et je vous assure que pour ma part  
jamais je ne manquerai de discrétion ni de loyauíé envers vous.  
- Châtelain, répondit la dame, je veux vous découvrir mes senti-  
ments, car Amour ne me permet pas de les masquer plus  
longtemps. Amour est d’une telîe force qu’on doit absoíument  
réaliser son désír. Des joumées entières il m’a soumise à sa  
puissance, tant et si bien qu’il m’a vaincue et que je me rends à  
lui sans réserve. Que de fois pourtant, lui et moi, nous avons lutté  
et jouté avec acharnement, car lors de votre première requête  
d’amour, j’en prends Dieu à témoin, jamais je n’avais éprouvé le  
dérir d’aimer un autre homme. Je n’ai pas encore décidé de ne  
pas vous retirer mon coeur si je trouvais en vous déloyauté ou  
inensonge, quels que soient les malheurs que j’en retire. Mais  
Ainour m’assure que vous serez pour moi un ami d’une extrême  
lu'.uuté. C’est pourquoi je vous promets de vous aimer fidèle-  
ment. Prenez donc soin de veiller sur mon honneur et de dissi-  
mul.’r notre relation, car si quelqu’un nous découvrait, nous  
peidrions tout notre bonheur.

Douce dame, continua le châtelain, depuis que je me suis  
duimé à vous corps et âme, sans réserve, vous m’avez infligé  
maints tourments, que vous avez maintenant transformés en pur  
bonheur. C’est pourquoi je ferais preuve de méchanceté et de  
periidie si je ne m’évertuais pas à exaucer votre volonté. Je

Lb Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel

332

3544

3548

555:

**'556**

3560

**3564**

3568

3572

35"ti

5'80

Morír aim mieus que cose faire  
Qui soit a vostre honnour contraire.”  
Dist la dame: “Ciertes, bien croi  
Que loiaus serés enviers moi.

En mi arés loial amie,

Car n’ai pooir que le desdie,

Et çou qu’Amours vient a plaisir  
Couvient il cescun obeïr.”

Ensi parloient li amant,

Entr’iaus s’aloient deduisant.

Mout demainnent joieuse vie,

Travail ne sentent ne hascie.

En cest mont sont em paradís,

De joie ont leur coers raemplis.

La damoisielle s’apensa  
Que l’uisseit deffremé laissa  
Et qu’elle l’ira refremer.

Lors s’est levee sans parler  
Et laissa tous seus les amans,

Qui des coers estoient joians.

De riens ne pueent enrichir  
Tant li amant que de joïr  
L’uns de I’autre par leur .11. grés.

Cil doi eurent leur voîentés,

Riens nulle ne leur fu contraire:  
L’uns plot çou que l’autre vot faire.  
Lonc tamps s’estoient entramés,

Or les a Amours assambîés  
Par sa tres noble courtoisie.

Celle nuit orent douce vie,

Si com plot Amours, lor maistresse.  
La camberiere estoit en esse  
Del point atendre et agarder,

Sí c’un poi devant l’ajoumer  
Revint a ciaus qui ne pensoient  
Fors as deduis qué il avoient.

Elle lor a dit maintenant:

“Sire, îi jours va apparant,

Atournés vous, s’alés vo voie,

préférerais mourir plutôt que de porter atteinte à votre honneur.  
- J’ai confiance, je crois vraiment que vous me serez loyal,  
répondit la dame. En moi vous trouverez aussi une amie loyale,  
car je ne peux me dédire: chacun doit obéir au bon plaísir  
d’Amour.»

C’est ainsi que les amants s’entretenaient, en y goûtant un  
grand plaisir. Ils étaient transportés de bonheur, loin de toute  
souffrance, de toute peine. La terre était pour eux le paradis, le  
bonheur inondait leur cceur. La demoiselle réfléchit alors qu’elle  
avait laissé la petite porte ouverte et qu’elle irait la refermer. Elle  
se leva sans mot dire et laissa le couple seul dans son exaltation.  
Rien ne peut combler plus pleinement les amants que de jouir  
l'un de l’autre dans un consentement mutuel. Ces deux-là eurent  
leurs désirs satisfaits, sans rencontrer le moindre obstacle: ce que  
voulut l’un plut à l’autre. Ils s’étaient voués depuis longtemps un  
amour réciproque. Voilà qu’Amour les avait unis, dans sa très  
noble courtoisie.

Cette nuit leur apporta de doux plaisirs, selon la volonté  
d' \mour, leur maître. La chambrière s’appliquait à guetter le  
pomt du jour, si bien qu’un peu avant I’aube, elle les rejoignít,  
cu\ qui ne se préoccupaient que de leur jouissance. Elle leur dit  
auNSÌtôt:

« Seigneur, le jour est en train de se lever. Préparez-vous et

Díst li castellains, ce me samble, 3584

Par quoi nuls issir ne vous voie:  
S’on le seit, honnies serons.

- He! Las! Li tiermes est pau lons,

Que nous avons esté ensamble.”

Lors se leva isnielement  
Et acola[[70]](#footnote-70) tres doucement

Sa dame et si a pris congié, 3588

Et apriés si ìi a proiié

Que elle li doinst conseil comment

II poront iestre coiement [f. 59]

Ensamble et solas demener 3592

Si que nuls n’en sace parler.

A ce conseil fu appiellee  
La damoisielle, car privee

Estoìt et de boin avis plaínne. 3596

Si lor dist: “Qui le vie mainne  
Qu’enpensee avés a mener,

Sen coer couvient amesurer

Contre son voloir a le fois, 3600

Car li coers n’entent, et c’est drois,

Fors acomplir sa volenté.

Mais on doit garder s’onnesté  
Et tous temps si priveement  
Ouvrer que malparlìere gent  
N’envïeus n’en sacent que dire,

Car amant ont trop de martire  
Quant sevent que sont diffamé.

Pour çou vous dirai mon pensé  
Et le meilleur conseil que saí.

Endroit de moi esgardé ai  
Qu’adiés par cest wisset venrés.

Mais, s’il vous plesf, or esgardés  
Comment les poins porés savoir  
De venir chi sans piercevoir,

Pour mon singneur, qu’il ne soit mie, 5f'16

3604

3608

3612

repartez, afin que nul ne vous voìe ressortir. Si on l’apprend,  
nous serons déshonorées.

- Hélas! répondit le châtelain, il n’a que peu duré, je trouve, le  
moment que nous avons passé ensemble.»

II se leva alors à la hâte, donna de doux baisers à sa dame et  
prit congé. II la supplia ensuite de lui expliquer comment ils  
pourraient se retrouver en toute discrétion et s’ adonner au plaisir  
sans que personne pût en parler. Pour en décider, on appela la  
demoiselle, car elle était une amie intime et très avisée. Elle les  
conseilla ainsi:

« Celui qui mène la vie que vous avez décidé de mener, il doit  
modérer son cceur en bridant parfois ses désirs, car le cceur ne se  
^oucie - à juste titre - que de satisfaire son bon vouloir. Mais on  
iloit préserver son honneur et toujours agir dans un secret si bien  
gardé que les médisants et les envieux n’en aient rien à dire, car  
lcs amants souffrent trop le martyre quand ils se savent calom-  
niés. Voilà pourquoi je vous donneraí mon avis et le meilleur  
conseil que je connaisse. Pour ma part, j’ai réfléchi que vous  
continuerez à venir par cette petíte porte. Mais, s’il vous plaît,  
songez maintenant comment vous pourrez savoir les moments  
propices à vos visites secrètes, c’est-à-dire les absences de mon

Car ma dame seroit honnìe,

Se mes sires s’en piercevoit.

Si sui avisee orendroit

D’un mien filluel que j’ai nourri,

Qui volentíers fera pour mi  
Quanque li volrai commander,

Et si se lairoit ains crever  
Andeus les ieus qué il ozast  
Raconter riens qui m’anuiast.

Je Ii dirai tout de ciertain  
K’aim par amours le castellain  
Et que pour morir ne le die  
A piersonne qui soit en vie,

Et de çou bien ciertainne sui  
Que ja par li n’arés anui.

Et quant nous les boins poins verons,  
Priveement vous manderons  
Par lettres que ferai parler  
En men non, sans nul mot sonner  
De ma dame pour riens qui soit,

Pour le peril, s’il avenoit  
Que li garçons euïst pierdue  
Sa lettre, que ja conneiie  
Ne fust que riens li mandissiés.

Sour moi en[[71]](#footnote-71) soit li fais kierkiés!  
J’en aim trop mieus iestre encoupee  
Que ma dame en fust diffamee.

Au piet de l’huis tous tans tastés  
Se vous le piere y trouverés.

S’elle n’i est, ralés vous ent  
Sans faire autre delaiement,

Desci què a[[72]](#footnote-72) [[73]](#footnote-73) un autre point  
Que vous y venrés mius a point.

Alés vous ent, il est ja jours!

3620

3624

3628

3632

3636

3640

3644

3648

seígneur, car ma dame connaîtrait le déshonneur si son époux  
l’apprenait.

Je viens de penser à un filleul à moi, que j’ai élevé et qui  
exécutera volontiers pour moi tout ce que je lui ordonnerai de  
faire. II préférerait se laisser crever les deux yeux plutôt que  
d’oser raconter quelque chose qui me porterait préjudice. Je lui  
dirai avec assurance que j’aime d’amour le châtelain et que, dût-  
iJ en mourir, il ne doit le dire à personne et je suis bíen certaine  
qu'il ne vous causeraaucun problème. Et àchaque occasion que  
nous verrons, nous vous ferons venir en secret, par le moyen  
d’une lettre que j’écrirai en mon nom, sans jamais parler de ma  
dame, sous quel prétexte que ce soit, afin d’écarter le danger, s’il  
arrivait au jeune homme de la perdre, qu’on apprenne que c’est  
un'-. ma dame, qui lui adressez un message. Que tout retombe  
sur moi! Je préfère de beaucoup qu’on m’accuse plutôt qu’on ne  
calomníe ma dame.

IV.ssez toujours la main en bas de la porte pour voir si vous y  
imi! •• xi la píerre. En cas d’absence, repartez vite, en attendant un  
moment plus favorable à votre venue. Maintenant, quittez les  
lieux, le jour s’est déjà levé! Vous aurez du mal à vous éloigner

A poínes serés vous le cours76

Eslongiés si c’on ne vous voie. 3652

- Demìsielle, Dieus vous doinst joie,

Dist li castellains. Par ma foi,

En tout le monde n’a, je croi,

Plus sage pour gens conseillier. 3656

Vous m’avés eii grant mestier,

Car pierdus fuísse, j’en sui fis,

Se ne fust vos sages avis.

Je sui tous vos u que je soie: 3660

Adieu, car je m’en vois me voie.”

Sans plus parler atant s’em part,

Car il pierçoit qu’il lui est tart [f. 59 v.]

Qu’il soit de manoir eslongiés. 3664

A Saint Quentin est repairiés  
Ains que la gent fuissent levé.

A son hostel troeve apresté  
Son lit, car moult s’esmierveilloit[[74]](#footnote-74)Ses vallés qu’il ne revenoit[[75]](#footnote-75).

Mais l’ocoison ne savoit mie,

Car il cuidoit k’euïst amie

En la ville, aucunne bourgoise. 3672

Li castellains sans faire noíse  
S’est couciés. Moult petit dormi,

K’Amours tient son coer esjoŷ.

En son coer prent a recorder 36"6

Le douc maintïen et parler  
De sa douce dame au corps gent.

Vis est qu’il le voie em present  
Tant est en soa coer emprientee.

“Ha! Amours, vous soiyés loee,

Dist li castellains coíement,

De vostre grascïeus present

Que de ma dame fait avés, 36^

Car ja ses cuers ne fust tournés  
assez vite, même à la course, pour ne pas être vu.

- Demoiselle, que Dieu vous donne de lajoie! répondit le châte-  
lain. Par ma foi, nulle part au monde n’existe un conseiller plus  
sage. Vous m’avez été très utile, car, à coup sûr, j’aurais été perdu  
sans votre sage avis. Je suis à votre service, où queje sois. Adieu,  
je m’en vais.»

Sans prolonger la conversation il partit, car il avait  
conscience qu’il était urgent pour lui de s’éloigner du château. II  
revint à Saint-Quentin avant le lever de tous. A son hôtel il trouva  
son lit tout prêt, car son serviteur s’étonnait beaucoup de son  
absence. Mais il en ignorait la vraie cause: il s’imagìnait qu’il  
avait en ville une amíe, quelque bourgeoise.

Le châtelain se coucha sans bruit. Lajoie qu’Amour retenait  
dans son cceur I’empêcha de dormir. II se mit à se remémorer les  
Ji'iix çestes et les douces paroles de sa belle dame. II lui semblait  
|,i \.nr en chair et en os, tant son image était gravée dans son  
c.ein. ouis il dit à voix basse: ,

■■ \h, Amour, soyez loué pour le gracieux présent que vous  
n accordé - ma dame -, car, sans votre aide, jamais elle  
n’aurait toumé son coeur vers moi».

Viers moi sans vostre avoiement.”  
En cel deduit fu longement  
Qu’a ceile fois poínt ne dormi  
Et quant la grant clarté coisi  
Dou soleil, qui ja luisoit cler,

Lors se leva sans arriester  
Et commanda a sa maisnie  
R’esranment fust appareillìe.  
Tantost furent tout apresté  
Et sont sour lor cevaus monté.

Atant issent de Saint Quentin.  
Li casteìlains tint son chemìn  
Viers sa maison, a ciere lie.  
Amours de volenté jolie  
Li commande a faire cançon,  
C’onques mais si bielle occoíson  
N’en ot com orendroit en a.

Pour ytant fist il et trouva  
Ceste cançon, a ciere lie,

En l’onnour d’Amours et d’amie.

Toute ot finnee sa canchon  
Ains qu’il venist a sa maison.

En joie estoit et nuit et jour,

Maìs n’ot cure d’iestre a sejour.  
Del castellain chi vous lairai  
Et de ia dame vous dirai,

Qui est de joíe raemplie  
Plus c’onques ne fu en sa vie.

En son lit est errant entree  
Et s’endort en douce pensee.  
[Tantjut que ses sires revint  
Et adont lever la couvint,79]

Car temps estoit ja de dinner,

Lors se vont ensamble laver.

Mout se maintenoit sagement  
La dame et couvroit son talent

79 3717 et 3718 *absenSs eri B, rétablis d’aprèsA.*

3688

3692

3696

370"

3704

3708

3712

3716

3720

II goûta si longtemps un tel plaisir qu’il ne put s’endormir  
cette nuít-là. Dès qu’il vit la lumière intense du soleil qui brillait  
déjà de tous ses feux, il se leva et demanda à ses serviteurs de très  
vite se préparer. Tous furent bientôt prêts et montèrent sur leurs  
chevaux.

Tls quittèrent alors Saint-Quentin. Le châtelain se dirigeait  
\ci> sa demeure, la mine radieuse. Amour lui commanda de  
«.oinnoser une chanson sur l’allégresse du désir, car il n’en avait  
jamais eu une si belle occasion qu’alors. Voilà donc pourquoi, la  
mipc radieuse, il inventa et composa cette chanson, en l’honneur  
d’Amour et de son amie50.

Sr chanson était parfaitement achevée avant son arrivée  
clic/ luí. Nuit et jour, il connaissait le bonheur, maìs il n’avait  
pas envie de se reposer. Je laisserai ici le châtelain, pour vous  
parlcr de la dame, qui était plus heureuse qu’elle ne le fut  
lamais de toute son existence. Elle se dépêcha d’entrer  
daiis son lit, puis s’endormit dans de douces pensées et  
resta couchée jusqu’au retour de son époux. II lui fallut alors se  
lc\cr, car c’était l’heure du repas de midi et tous allèrent  
ensemble se laver les mains. Sa conduite reflétait un grand  
Ji'.ccrnement: elle dissimulait son sentiment si parfaitement

C'est le premíer exemple d’une chanson non citée, alors que Jakemés  
<«tr»;elescirconstances de sa composition. Nous en avons un deuxième aux vers  
■ • Î0 \* Voir à ce sujet notre introduction, p. 40-41.

Si biel que nuls ne pierceiist  
Que son coer mís aillours eust  
Qu’a son signour, car del siervir  
A gré estoít en grant desir.

Et li castellains d’autre part  
Ne pense a el, tempre m tart,

Que servir armes et Amours.

N’est en nul líu lons ses demours,  
Car ne set priés ne loing toumoi,  
Table reonde n’esbanoi,

Qu’íl n’i voist pour querre aventure.  
Tant fait que li nons de lui dure.  
Partout moult fu bìen conneíis.

[f. 60]

Et quant ii estoit revenus  
En son paýs, priveement  
Li faisoit on un mandement  
Par le garçon qui lui portoit  
Les lettres quant poins en estoit.

Et il venoit sans contremant,

Si com vous ai conté devant.

Ensì y est lonc tans venus  
C’onques n’i fu appxerceus.  
Ensement demenoit se vie  
O sa douce dame jolie,

Cui il tenoit entre ses bras,

Souvent, en joie et en solas,

Tant qu’il avint a un esté  
Qu’en80 Vermendois ot assamblé  
A une fieste moult de gens  
En un lieu qui fu biaus et gens.  
Dames y ot et cevalìers  
Et pucielles et escuiyers.

Li temps estoít biaus et jolis  
Et pais estoit ens el paýs,

Et pour çou se resjoïssoíent  
Les gens, si que fieste en faísoient

que, corr.

que personne ne prit conscience qu'elle avait donné son cceur  
à un auíre qu’à son mari, car elle avait toujours ie vif désir de  
servir son époux selon sa volonté.

De son côté, le châtelain ne songeait sans arrêt qu’au service  
des armes et d’Amour. Nulle part il ne s’arrêtait pour un long  
séjour, car il n’était toumoi, table ronde ou réjouissance51, aux  
alentours ou plus loin, dont il apprît l’organisation sans y aller en  
quête d’aventure. II accomplit tant d’exploits que sa renommée  
s’accrut encore. II devint partout très célèbre. Quand il revenait  
dans son pays, on lui envoyait en secret un message par l’inter-  
médiaire du jeune homme, quì lui portait une lettre quand l’occa-  
sion d’un rendez-vous se présentait. II accourait alors sans tarder,  
comrac je vous l’aì relaté plus haut. Pendant longtemps, ses  
visitcs restèrent secrètes. Avec sa douce et tendre dame, qu’il  
étreignait souvent, ií vivait ainsi dans le bonheur et le plaìsir.

II arriva qu’un été, dans le Vermandois, une grande assem-  
ble»' 'c réunit pour une fête, dans un bel et agréable endroít. II y  
avait là des dames, des chevaliers, des jeunes filles et des  
écuyers. 11 faisait un temps splendide et la paix régnait dans le  
pays. C’est pourquoi les gens se réjouissaient et faisaient fête en

line table ronde est un toumoi de grande importance.

De boire et de mangier ensamble  
Et de caroller, ce me samble.

Sans jouster et sans toumoiyer  
Se voloient esbanoiyer.

Tel ju sont, sans peril, moult biel.  
La ot dames de grant reviel  
O les bacelers d’onnour plains.

Et s’i estoit li castellains,

Qui moult envis laissiet eiist  
Qu’il a celle fieste ne fust,

Car sa dame y estoit venue  
O mainte autre dame en sambue.  
Li lieus fu biaus et ordenés  
U li mangiers fu aprestés.

Moult y avoit de nobles gens  
Viestis de diviers paremens.

Dont s’asissent tout au mangier,  
Meslet, dames et cevalier.

Ensi avint a celle fois  
C’unne dame de Vermendois  
Qui d’amer avoit le coer plain,  
Manga avoec le castellain.

La dame iert bielle et gracïeuse,  
Mais sage estoit, maliscïeuse,

Et lonc tamps avoit couvoitié  
Qu’elle peust avoír I’amistié  
Dou castellain, sauve s’onnour.

Et pour çou s’asist a cel jour  
O le castellain au mangier,

Pour veoir se son desirier  
Poroit par honnour descouvrir,

Si qu’a s’amour peuïst venir.  
Mais ne seit pas qu’il aìt amie,  
Car onques n’oŷ en sa vie  
Reclaim qu’en nul lieu repairast  
U dame ne pucíelle amast.  
Souvent rest en melancolie  
Et dist: “Dont vient sa ciere lie  
Et qu’il est cointes et jolis,

3760

3764

3768

3772

3776

3780

3784

3788

3792

illii

buvant, en mangeant tous ensemble et aussi, je le croìs, en  
dansant. lís voulaient se divertir sans combat ni toumoi. De tels  
jeux, sans danger, sont très agréables. Des dames pleines  
d’entrain côtoyaient là de jeunes nobles qui ne songeaient qu’àla  
gloire. Le châtelain prenait part à la fête. Ce serait bien à contre-  
coeur qu’il aurait renoncé à y venir, car sa dame y était arrivée  
avec maintes autres dames, sur un cheval caparaçonné. Tout était  
jolíment disposé là où les tables avaient été dressées. S’y  
pressaient de nobles convives, aux parures variées. Dames et  
chevaliers s’assirent alors ensemble pour le repas.

Ce jour-là, une dame du Vermandois, très amoureuse,  
mangea aux côtés du châtelain. En dépit de sa beauté et de sa  
grâce, elle était pleine d’habileté et de méchanceté. Depuis  
longtemps, elle avait désiré obtenir l’amour du châtelain, tout en  
sauvegardant son honneur. Pour le repas, elle choisit alors une  
place près de lui, avec l’espoir de lui révéler dignement son  
sentiment et de gagner son amour. Mais elle ignorait qu’il avait  
une amie, carjamais elíe n’avait entendu la moindre rumeur sur  
ilc-. rendez-vous auprès d’une dame ou d’une jeune fille dont il  
serait épris.

Plongée dans Ia mélancolie, elle pensait: «D’où viennent la  
gaieté de son visage et son humeur enjouée et charmante, s’il

S’ìl n’est aucunne dame amis?

Je croi qu’il aymme et soit amés,  
Mais il est sages et secrés,

Par quoi nuls ne s’en appierçoit.”  
Ensi pensoit et repensoit,

Si que petit but et menga.

Tout furent assis ça et la,

Si qu’aventure les menoit.

Mais sa douce dame seoit  
À une table d’autre part,

Si c’on ne s’en donnast regart,

O Buridan de Waullaincourt.

Li castellains, a coi qu’il tourt,

Ses ieux viers sa dame gieta.

Sa dame aussí le regarda,

C’onques ne s’e-n pot abstenir.

Dont gieta un parfont souspir,

Si que celle o cui il mengoit  
Lui demanda quê il avoit.

Et lì castellains respondi:

“Tout maintenant un mal senti  
K’aucunne fois ensi me prent,

Qui tenu m’a moult longement  
Et asprement souvent me point.

* Ciertes, sire, ne vous croi point  
  Que de teil mal vous doiiés plaindre,  
  Mais sagement vous savés faindre  
  Pour mieus couvrir vostre[[76]](#footnote-76) maniere.
* Chiertes, ma douce dame ciere,  
  Dist li castelíains, je ne sai  
  Quel mal volés dire que j’ai.”

Atant laissierent le parler

Et la dame prist a canter  
Pour la compaingnie esjoïr:

Cescuns se doìt esbaudir  
Mignotement,

n’est l’ami d’aucune dame? Je crois qu’il aime et qu’il est  
aìmé, mais il est sage et discret, si bien que personne ne s’en  
aperçoit». Elle tournait et retournait tant ces pensées qu’elle  
but et mangea peu.

Tous s’étaient assis ça et là, au hasard, mais la douce dame du  
châíelain, par souci de discrétion, avait pris place à une table de  
l’autre côté, auprès de Buridan de WaIincourt. Le châtelain, sans  
se soucier des conséquences, jeta un regard en sa direction. Sa  
dame le regarda aussi, car elle ne put s’en empêcher. II poussa  
alors un profond soupir, si bien que celle qui mangeait à ses côtés  
lui demanda ce qu’il avait. II répondit:

- h ' iens de ressentir une douleur qui me prend parfois aínsi.  
C’est un mal dont j’ai pendant très longtemps subi les assauts et  
qui m’élance encore parfois.

* À vrai dire, seigneur, je ne crois pas que ce soit d’un tel mal que  
  \ihk i'\ ;z lieu de vous plaindre. Vous savez simuler avec  
  hubilc’.c. pour mieux masquer votre conduite.
* Ma nc > chère dame, j’ignore vraiment de quel mal vous voulez  
  p.trlci -

IL .vrêtèrent alors la conversation et la dame se mit à chanter  
pour divertir l’assistance:

('hacun doìt se réjouir  
('<racieusement,

Qui vit amoureusement.

Sans plaindre etfaire soujfrir,  
Cescuns se doit esbaudir,

Car Amours par son plaisir  
Ami aprent,

Si qu’il est de maìntien gent.  
Cescuns se doit esbaudír  
Mignotement,

Quí vit amoureusement.

A ceste canchon, hautement  
Canterent tout et respondirent,

Et li siervant des més offrirent  
Partout moult honnourablement,  
Mais jou em parlerai brieument.

Li mengiers fu moult delitabies,

Et quant on ot osté les tables  
Et siervi ensi quê on dut,

Madame de Faiiel s’esmut  
Et d’entre les rens se leva,

Et prist entour soi, ça et la,

Par les mains, dames, chevaliers  
Pour caroller et dist premiers  
Ceste cançon de sentement:

J’aim bien loiaument[[77]](#footnote-77)Et s ’ai biel amì  
Pour cui di souvent:

J’aim bien loiaument,

C’est miens liegement.

Je le sai defi:

J’aim bíen loiaument  
Et s’ai biel ami.

Quant ot dit ceste chançon chi,

Si recommença a canter  
Une autre damê, haut et cler,

Une autre cançon, de coer gai.

3836

3840

3844

3848

3852

3856

3St4

S’il vit amoureusement.

Sans se plaindre ni faire soujfrir,

Chacun doit se réjouir,

CarAmour, par son bon plaisir,

Apprendà l’amant  
Un maintien élégant.

Chacun doit se réjouir  
Gracieusement,

S'il vit amoureusement.

Â cette chanson, ils répondirent tous ensemble en chantant  
bien fort, tandis que les serviteurs leur présentèrent des mets avec  
le plus grand respect. Mais j’abrégerai. Le repas fut délicieux.

Une fois le service terminé et les tables retirées, madame de  
Fayel fit un mouvement et se leva de sa place. Autour d’elle, çà  
et là, elle prit par la main dames et chevalìers pour danser et elle  
enionna la première cette chanson d’amour52:

J’aime bien loyalement  
Etj’ai un bel ami  
À qui je dis souvent:

J’aime bien loyalement.

II m’appartient absolument,

J’en ai la certitude:

I aime bien loyalement  
/.'■ j’ai un bel ami.

Quand elle eut terminé cette chanson, une seconde dame prit  
le relais en entonnant avec allégresse, haut et clair, un nouveau

85

Díre ne compter ne vous sai  
Les cançons qué on y canta,

Car je croi c’on ne vit píeça  
Fieste de caroller plus gente,

Car cescuns avoit mis s’entente  
En ii contenir noblement.

Trois jours dura entirement  
La fieste ensí en teíi deduit

C’on n’i demena autre bruit [f. 61]

De toumoiyer ne de jouster,

Fors de treskier, de caroler  
Et de bien donner a mangier.

Maint jougleour pour lor mestier  
Faire y vinrent de toutes pars  
Et on ne leur fu mie escars  
De donner robes, gamímens.

Mouît y ot diviers instramens  
De cors[[78]](#footnote-78), de timbres, de tambours,

Et diviers jus de sínges, d’ours.

Tout faisoient grant ciere et lie,

Mains amans parla a s’amie.

Mais li casíellains tant ne quant  
Ne moustra ciere ne samblant  
Viers sa dame, fors seulement  
Que celi seul souspirement  
Qu’el premíer jour a table fist[[79]](#footnote-79),

Et de celi mieus li vausist,

S’il peuïst, qu’il s’en fust tenus.

De la fieste ne dirai plus.

Partir le couvint et desfaire,

Cescuns ala en son repaire.

Et puis[[80]](#footnote-80) la dame de Faiiel,

O sa compaingne, en grant reviel,

S’en repaira en son pays

3868

3872

3876

3880

3884

3888

«MC

**jHI**

chant. Je suis íncapable de vous énumérer et rapporter toutes les  
chansons que l’on interpréta alors: depuis longtemps, je le crois,  
on n’avait pas vu de danses plus élégantes à une fête, car chacun  
s’employait à se comporter avec noblesse.53 Les réjouissances  
durèrent ainsi trois jours pleins, dans le seul retentissement des  
danses, des rondes et du service de copieux repas, sans le bruit  
des toumois et des joutes.

Les jongleurs accoururent de toutes parts pour exercer leur  
métier et on leur donna généreusement de nombreux vêtements.  
Ils jouèrent d’instruments de musique très variés, cors, tambou-  
rins et tambours, et ils exécutèrent des tours tout aussi divers  
avec des singes et des ours. L’assistance entière montrait un  
vjsage radieux et les amants furent nombreux à s’entretenir avec  
leurs amies. Mais le châtelain ne se trahit par aucun sìgne adressé  
à sa dame, si l’on excepte le soupir qu’il avait poussé le premier  
jour à table et qu’il aurait mieux valu pour lui qu’il retînt s’il  
l’avait pu. Je ne m’attarderai pas davantage sur la fête. II fallut se  
séparer et partir, chacun regagna sa demeure. Pleine de joie, la  
dame dc Fayel retourna alors avec son entourage dans son pays

Et com noble dame de prìs  
Se maintint biel et tempre et tart.

Et lì castellains, d’antre part,  
Demenoit vie deduisant,

Si qu’a maintïen[[81]](#footnote-81) [[82]](#footnote-82) ne a samblant  
Nuls ne peuïst avoir avis  
Qu’il euïst coer ne penser mis  
En dame nê en damoisielle.

Mes d’unne anguisseuse estincíelle  
Esprist le coer et embrasa  
La dame avoeck cui il menga,  
Qu’elle pensa que ne poet iestre  
Que bacelers de si fait iestre  
Ne si plains de chevallerie  
Se maintiengne ensi sans amie.  
“Amie a il, jel sai de fi.

Bien voi dou tout y ai fali  
Et que m’entente y pierderoie  
Se mon coer trop en lui metoie.  
Mais çou met mon coer en esmai  
Que jou le verité n’en sai  
Qui la dame est u il entent.

K’unne n’en mescroi seulement,

Et pour çou que je vi l’autrìer,  
Quant avoec lui sis au mangier,  
Qu’il gieta ses ieus sour celi  
D’un regart atraiant, joli,

Et en regardant souspira.

Çou tant a muser me donna  
Que mais a aise ne serai  
Desci a tant que je saraí  
Se c’est a ciertes u a gas

et, en femme noble et réputée, elle garda toujours la même  
élégance dans sa conduite.

De son côté, le châtelain passait son temps dans ies divertis-  
sements, si bien que personne, à voir son comportement et  
l’expression de son visage, n’auraitpu penser qu’il eût donné son  
cosur et ses pensées à une dame ou une demoiselle. Mais une  
redoutable étincelle embrasa si violemment le coeur de la dame  
près de laquelle il avait mangé qu’elle jugea impossible qu’un  
jeune homme d’une noblesse et d’une prouesse telles vive sans  
amie:

«II a une amie, j’en ai la certitude. Je vois bien l’ampleur de  
mon échec et I’inutilité de mes efforts si je lui donne plus  
longtemps mon coeur. Mais ce qui me trouble, c’est que j’ignore  
la vérité, que je ne connais pas l’objet de ses désirs. Mes  
soupçons ne portent que sur une seule dame, parce que l’autre  
jour, assise à table près de lui, j’ ai vu le charmant et tendre regard  
qu’il lui a jeté tout en poussant un soupir. Ma curiosité en a été  
tant aiguisée queje ne serai pas satisfaite avant d’avoir démêlé le  
\mì ilu faux et de savoir s’ils jouissentl’un de l’autre.»

Que87 l’uns de l’autre ait ses solas.”  
Moult est la dame en grant errour  
Et mout s’avise par quel tour  
Pora savoir, sans lonc plet faire,

Le verité de cest afaire.

Lors s’avise qu’elle querra  
Une espie qui gaitera  
Le castellain, soir et matin,

Quant il yra a Saint Quentin,

Pour savoir se de la endroit  
Jamais priveement yroit  
La dame de Faiyel veïr.

A çou s’acorde sans falir  
Et quist vallet tel com li plot,

Qui par foi en couvent li ot  
Que le castellain tant sivra,

U qu’il le truist, et ça et la,

Et main et soir, et tempre et tart,

Quê ii sara, se Dieus le gart,

Son couvenant priveement:

“Et je te donrai tant d’argent,

Dist celle, qu’il te souffira.”

Chius prent congié, atant s’en va,

Et ne ciesse, ne soir ne main,

Tant qu’il trouva le castellain  
Quí estoit a un sien manoir  
U il estoit venus le soir  
Pour un petit iestre a sejour.

Et cieus qui avoit son atour  
En habit de paillart cangié  
A devant la porte gaitié  
Songneusement, soir et matin,

Tant qu’i se fu mis au cemin  
Pour besongnier, si com lui plot,

Em pluiseurs lius u a faire ot.

Et li vallés sivy adiés,

L’unne eure loing et l’autre priés,

Et ses abbis souvent cangoit  
Par quoi on ne s’en piercevoit,

3936

3940

3944

[f. 61 v.] 3948  
3952  
3956

Di'nl

**3964**

jgTi

Pleine de doutes, elle réfléchit longuement pour savoir par  
quelle ruse elle pourrait apprendre rapidement la vérité sur cette  
affaire. Alors elle résolut de trouver un espion qui surveillerait  
toute la joumée le châtelain dans ses déplacements à Saint-  
Quentin, pour découvrir si de là il allait parfois en secret rendre  
visite à la dame de Fayel. Elle en prit la ferme décision, puis elle  
rechercha un serviteur qui correspondait à ses souhaits: il lui jura  
qu’il ne cesserait de suivre le châtelain, où qu’il le trouvât,  
absolument partout et à n’ìmporte quel moment de la joumée,  
jusqu’à ce qu’il parvînt - il en prit Dieu à témoin - à apprendre  
ili'.cètement son engagement. «Je te donnerai tant d’argent que  
tu en seras comblé», lui assura-t-elle. Après avoir pris congé, il  
partit et ne s’ arrêta pas en route avant de trouver le châtelain dans  
l’une de ses résidences: il y était arrivé le soir même, pour un  
bi .-í séjour.

I.e serviteur, qui avait troqué ses habits contre la tenue d’un  
vagabond, fit attentivement le guet devant la porte, toute la  
uvamée, jusqu’à la sortie du châtelain qui, pour vaquer à ses  
nccupations comme il l’entendait, se rendit en plusieurs lieux où  
il .r.ait à faire. II le suivit alors sans intermption, tantôt de loin,  
l.miót de près, en changeant souvent ses vêtements pour éviter  
d’être reconnu, jusqu’à Saint-Quentin, où le châtelain était allé

Tant qu’a Saint Quentin est venus,

U lì castellains descendus  
Estoit esrant a son hostel.

Lors se mucha desous l’autel  
D’un boulengier, sour le kaucie.

Atant vient, que plus n’i detrie,

Li més qui les lettres portoit  
Que li camberiere envoioit.

Esrant aporte la nouvielle  
Et lui a dit: “Ma damoisielle,

Cui Dius doinst hui honnour et joie,  
Ceste lettre chi vous envoie  
Et vous prie que le iisiés  
Et çou que trouverés faciés.

Adieu, ne vous sai plus que dire.

- Va t’ent dont, que Dius te gart d’ire  
Dist li castellains, puis brisa  
Le seel, la lettre esgarda,

Leiiwe l’a de cief en cief.

Li mot ne li furent pas grief,

C’on iuì mandoit qu’a l’anuitier  
Ne se voelle mie oubliyer,

Ains viegnê a Faììel tout droit  
Par Fuisseit, si com il soloit.

Dont fu li castellains moult liés.

Li mangiers fu appareilíiés,

Laver ala et puis s’asist.

A cei mangier liement físt  
Et canta et mena deduit,

Qu’il atendoit la boinne nuit.

Et quant on ot cel soìr soupé,

Li lit furent tost appresté  
Et cescuns coucier s’en ala.

Li castellains pas n’oublia  
Son affaire que leu ot,

Car au plus coiement qu’íl pot  
Se departi de la maison,

Fors tant qu’il dist a son garçon  
Qu’il l’atendist sour I’ajourner.

directement à son hôtel. II se dissimula alors sous l’étal d’un  
boulanger, le long de la chaussée.

Aussitôt arriva le messager avec la lettre qu’envoyait la  
chambrière et il transmit très vite les nouvelles qu’il apportait:  
«Ma demoiselle - que Dieu lui donne aujourd’hui honneur et  
joie! - vous adresse cette lettre et vous prie de la lire et de suivre  
ses instructions. Adieu, je n’ai rien à dire de plus. - Repars donc!  
Que Dieu te protège de tout chagrin!», lui répliqua le châtelain,  
qui brisa le sceau, se plongea dans la lettre et ia lut du début  
jusqu’à la fín. Les termes ne lui en furent pas désagréables, car  
on lui demandait de ne pas perdre de temps le soir même et de se  
rendre directement à Fayel, en passant par la petite porte comme  
à l'accoutumée.

l.e châtelain en fut rempli de joie. Comme le repas était prêt,  
il all-i "e laver les mains et se mit à table. Puis il laissa éclater sa  
joie en chantant et en s’amusant, car il attendait l’agréable nuit.  
Aprè' le dîner, les lits furent vite dressés et chacun alla se  
couch-er.

Lc châtelain n’oublia pas les instructions qu’il avait lues et,  
le plii' discrètement possible, il quitta la maison, en avertissant  
seuleiuent son serviteur de l’attendre au lever du jour. II partit

Atant s’em part sans demorer,  
Coiement, si que riens n’en soit.  
Et li paillars, qui se gisoit  
D’encoste l’uis sous uns degrés,  
Lues qu’il senti qu’il fu passés  
D’encoste lui, bien le congnut,

Car maintes fois l’avoit veiit.

Si ne se mist pas en oubli,

Mais de loing un pau le sieuwi  
Tant qu’il issi hors de la ville.

Et chius qui moult savoit de ghille  
Le siuwi si couviertement  
Qu’il ne s’en apierçut noient,

Tant qu’il fu entrés el bosket  
Et qu’il est venus al[[83]](#footnote-83) wisseit  
Et par desous al wis trouva  
La pierre què on mise y a.

Mais moult petit y atendi,

C’on assés tost l’uisseit ouvri.

Et quant il fu dedens, tantost  
Apriés lui le wisset reclost,

Et s’en vint u sa dame estoit,

Qui en sa cambre l’atendoit  
Si s’entrerechurent en joie.

Et que vaut que je vous diroie ?  
Ensamble jurent bras a bras  
Et demenerent leur solas.

Quant li paillars le vit entrer  
Et l’uis apriés lui refremer,

Si retourna a Saint Quentin,

Tant qu’il vit le jour, au matin,  
Qu’il s’em parti et ne ciessa  
Jusques que sa dame trouva,

Qui a un sien castiel estoit.

Et tant tost que venir le voit,

[f. 62]

4012

4016

4020

4024

1. 4032

alors aussitôt, en cachette, sans que personne ne le sût. Le  
vagabond, qui était couché sous un escaiier non loin de la porte,  
le reconnut dès qu’íl le sentit passer près de lui, car il l’avait déjà  
souvent vu. Loin de négliger sa mission, il le suivit, en marquant  
quelque distance, et sortit de la ville.

t'c jeune homme, expert en ruses, fila le châtelain avec tant  
d'.idrcsse qu’il ne se rendit compte de rien. II ne le perdit pas de  
\ uc jusqu’à son entrée dans le bosquet et son arrivée à la petite  
porio. où il trouva la pierre qu’on y avait mise.

I.'attente du châtelain fut de courte durée: très vite on lui  
ihi\ riî la petite porte. Aussitôt entré, ìl la referma derrière lui et  
rcjoig' nit sa dame, qui l’attendait dans sa chambre. Ils se retrou-  
vèivui dans la joie. Mais à quoi bon mon récit? Ils s’allongèrent  
dauv les bras l’un de l’autre et s’adonnèrent au plaìsìr.

l.c vagabond, après l’avoir vu entrer et refermer la porte  
demcre lui, revint à Saint-Quentin, où il resta jusqu’au lever  
du joar. Alors, de bon matin, il repartit et ne s’arrêta pas  
,i\ani d’avoir rejoint sa maîtresse, qui se trouvait dans l’un de  
>e>> châteaux. Aussitôt qu’elle l’aperçut, elle l’appela pour

4t)3(\

4040

4044

L’apielle et ii a demandé:

“Di va, conte, qu’as tu trouvé?

- Dame, dist cieus, je ie dirai  
Si que de riens n’en mentirai.”  
Tout li conta comment siuwi  
Le castellain tant c’on ouvrí  
L’uisset et l’oý refremer.

Mais le castellain retoumer  
N’en vit pas, de çou est ciertains,  
Ne il n’en seit ne píus ne mains.

“Or, dist la dame, assés en sai,  
Bien est voirs çou que pensé ai.

Va t’ent et n’en parolle mie.”

Et chius maintenant li affie  
Que pour morrir n’en parlera  
Et la dame tant li donna  
D’argent que tres bien li souffi.  
De lui le lairommes nous chi.

Et la dame seuíe remaint:

A poi li coers ne lí estaint  
E1 ventre, tant est courecie,

Puis dìst: “Onques mais telle vie  
Ne mena si priveement  
Nuls hom, ne si secreement  
Com chíus l’a mené, ce m’est vis,  
Que piersonne de cest paỳs  
Ne s’en pot onques piercevoir.

Et nonpourquant, au dire voir,

Par Dieu, il sont bien assambîé,  
Car la dame a sens et bonté  
Et honnour, mesure et raison,

Et Ii castellains a renon  
D’iestre si preus qu’a souhaidìer.  
Mais ce ne pot amenuisier  
Les maus que pour lui sentis ai.  
D’iaus tous .11. bien me vengerai,  
Comment qu’íl m’en doive avenir.  
Je m’en feroie ansçois morir  
Que jou le sìngneur de Faiiel,

4048

4052

4050

4060

iOCxS

4072

4076

4i\*4

l’interroger: «Dis, raconte, qu’as-tu découvert ?». II lui  
répondit: «Dame, je vais vous dire la stricte vérité». II lui  
raconta alors comment il avait suivi le châtelain jusqu’à  
l’ouverture de la porte, qu’il avait entendu refermer. Mais il ne  
l’avait pas vu ressortir, il en avait la certitude, sans en savoir  
davantage.

«J’en sais maintenant assez, affirma la dame, mes soupçons  
sont confirmés. Va-t’en et garde le silence ». Aussitôt il l’assura  
qu’il n’en parlerait pas, dût-il en mourir, et la dame lui donna tant  
d’argent qu’il fut pleinement satisfait. Notre récit se détoumera  
maintenant de lui.

T a dame resta seule. Pour un peu, son cceur se serait arrêté de  
battre, tant sa colère était violente. Puis elle dit:

Nul autre n’a jamais vécu dans un secret aussi bien gardé  
quc lc sien, je le crois, car personne dans ce pays n’a eu l’occa-  
vi.m de le percer. Par Dieu, à la vérité ils forment pourtant un  
Ivau couple, car la dame possède intelligence, valeur, honneur,  
nic'iire et sagesse, tandis que le châtelain a la réputation d’être  
'.al.-ureux à souhait. Mais les souffrances que j’ai ressenties à  
ciiu-.o de lui n’en sont pas pour autant diminuées. Je me vengerai  
crucllement d’eux deux, peu m’importent les conséquences que  
je pourrai en subir. Je me laisserais mourir plutôt que de ne pas

Cui qu’il soit lait u cui soit biel,

Ne descuevre ce couvenant.”

Lors pense qu’elle atendra89 tant  
Qu’elle en ara et tans et liu,

En li n’a dont ne ris ne giu.

En ce pourpos fu plus d’un mois,

Mout souffri anguisse et destrois, [f. 62 v.]

Car ses coers sent tel jalousie  
Que voloir a qu’elle s’ochie.

Tant fu que piece apriés avint  
Que li sires de Faiiel vint  
Au manoir u la dame estoit  
Qui les .11. amans tant haoit.

II et li sires del manoir  
Y vinrent assés priés del soir.

Bienvegniés fu et honnerés,

Et li mangiers fu aprestés.

Si se sont assis liement,

Mais moult menga petitement  
La dame, qui adiés pensoit  
Comment le mieus dire poroit  
Ce dont elle a desir a dire.

Li autre mangierent sans yre  
Et li sires de Faiiel dist:

“Ciertes, dame, peu m’abíelist  
Que ne faites plus liement.”

Et en bas li dist coiement:

“Ma dame, a quel cose pensés ?

Ditíes le moi, se vous volés.

- He! Ciertes, sire, je voroie  
Que seuïssiés çou qui m’anoie  
Et qui vous devroit anoiier.

Mais ne vous voel pas courouchier,

Ne vous par moi nel sarés wi.

Savoir le porés par autrui,

Pour çou vous pri que maintenant

atendera, corr. pour la métrique.

4088

40U(i

4100

4104

4108

4112

4116

4120

révéler cette liaison au seigneur de Fayel et je me moque des  
jugements des autres.»

Elle songea alors qu'elle attendrait le moment propice et en  
perdit tout goût pour le rire et le divertissement. Elle garda en elle  
'.•e po jet pendant plus d’un mois, oppressée par de violentes  
miiiIii ances, car elle éprouvait une telle jalousie qu’elle était  
u.Tuee par le suicide.

Quelque temps après, le hasard fít que le seigneur de Fayel se  
iv'ulii chez la dame qui haïssait tant les deux amants. Ce fut en  
eoniuagnie de son époux qu’il y arriva un soir. On le reçut avec  
chaleur et déférence. Une fois le repas prêt, ils s’assirent  
gaiement. Mais la dame mangea du bout des lèvres, car elle ne  
cessait de réfléchir au meilleur moyen d’exprimer ce qu’elle  
désirait dire. Les autres mangeaient dans la sérénité et le seigneur  
de 1 ,i\ el dit: «À la vérité, dame, je suis triste que vous ne soyez  
p;o plus enjouée.» Puis, à voix basse, il ajouta discrètement:  
- Vía dame, à quoi pensez-vous ? Dites-le moi, si vous le  
souhaitez.

- -\h. seigneur, je voudrais vraiment que vous sachiez ce qui me  
toiu inente et devrait aussi vous tourmenter, mais je n’entends pas  
pruMiquer votre colère et vous ne l’apprendrez pas de moi  
auiourd’hui. Un autre pourra vous le dire. Je vous prie de cesser  
J\ti p;irler pour le moment.

Vous en voelliés taisir atant.

* Dame, ore plus n’en parlerai,

Vo volenté atenderai.”

Atant s’en teut et d’el parla,

Et pense quê il le sara  
Ains qu’il se parte de laiens.

Li mangiers fu et biaus et gens,

Car noblement furent siervi.

Apriés mangier avint ensi  
Que li sires ala veoir  
Et esbatre entour son manoir.

Mais ens ou segneur de Faiiel  
N’avoit ne joie ne reviel,

Ains desire moult a ssavoir  
Dou penser la dame le voir.  
Maintenant est venus a li  
Et li dist: “Dame, je vous pri  
En linage et en amisté  
Que, se ja mais en mon aé  
Puis cose qui vous plaise faíre,

Que pas ne vous viengne a contraire  
De moi dire ia verité  
De çou que wi avés pensé:

Par amours, nei me celés mie.

* Sire, dist elle, a ceste fie  
  M’en poriés bien deporter.

Par amours, laissiés m’ent ester.

* Dame, dist-il, par estavoir,

Soit maus u biens, jel voel savoir  
Soit mes contraires u ma joie,

Je vous pri que le voir en oie.”

Dist ia dame: “Ce poise mi,  
Biaus dous sire, qu’il est ensi.

G’ì vorroie avoir mis .c. livres  
Et de l’anui fuissiés delivres  
Et que par autrui seuïssiés  
Comment li affaìres est griés.

Mais puis qu’estoet que le vous die,  
Saciés que j’ai nouvielle oŷe

4124

4128

**4132**

413o

**4140**

**414-1**

4148

4152

**4156**

**4)60**

-Dame, je me tairai donc, j’attendrai que vous en ayez le  
souhait.»

II changea alors de sujet de conversatíon, tout en pensant  
qu’il l’apprendrait avant son départ. Le repas fut magnifique, car  
on les servit avec de grands égards. Ensuite, l’époux aila se  
divertir en inspectant les alentours de son château. Quant au  
seigneur de Fayel, il avait perdu toute joie et tout entrain, tant  
l’animaít le désir de connaître exactement les pensées de la  
dame. II se dirigea aussitôt vers elle, pour lui demander:

«Dame, au nom de notre lignageet denos liens d’amitié, s’il  
est vrai qu’un jour dans mon existence je puisse accomplir une  
action qui vous agrée, je vous supplie de ne pas refuser de me  
dire la vérité sur vos pensées de tout à l’heure. S’il vous plaît, ne  
me la cachez pas.

* Seigneur, répondít-elle, vous devriez bien m’en dispenser pour  
  aujourd’hui. S’il vous plaît, laissez-moi tranquille.
* Dame, continua-t-il, c’est nécessaire; mal ou bien, je veux ia  
  connaître. Que j’en retire du chagrin ou de lajoie, je vous supplie  
  de m'apprendre la vérité.

-Je suis désolée, très cher seigneur, qu’il en soit ainsi,  
rétorqua la dame. Je préférerais avoir donné cent livres pour que  
\oiis échappiez à ce tourment ou bien que vous appreniez  
d'autrui la gravité de cette affaire. Mais puisque je dois vous le  
dire, sachez qu’un ami m’a appris une nouvelle qui ne m’agrée

Dont poi m’est biel, se Dius m’aŷt,  
Par un mien amí qui m’a dit,

Et qui de çou est tous ciertains,

Que de Couchí ii castellaíns,

Qui est preus et de grant renon,

Et la dame de vo maison  
Aimment et ont lonc tans amé,

Et goent a ior volenté:

N’est qui leur face destourbier,

Car chieus l’a fait si bien gaítier  
Qui la nouvielle m’en conta,

C’on seit bien comment il y va  
Quant il y voet estre a privé.”

Le coer ot forment effraé  
Li sires de çou qu’il ot dire.

Moult est courouciés et plains d’ire,  
Et dist: “Je ne poroie croire  
Que ceste parolle fust voire  
Ne que ma fame mefeïst,

Car je croi c’onques Dieus ne fist  
Ne meilleur de ìi ne plus sage,  
N’onques ne penssa tel follage  
Que vous de li chi me comptés.

Et si est li castellains tels  
Qu’il ne volroit, je croi, pas faire  
Riens qu’a moy honte peuïst traire.  
D’iaus nul mal croire ne porai  
Dessi adont que le sarai.”

Dist la dame: “Bien Se sarés,

Je vous dirai que vous ferés.

Ne faites chiere ne samblant  
Que vous sacìés ce couvenant,

Mais quant vous reserés arriere  
En vostre hosteil, en tel maniere  
Vous maintenrés que vous soliés.  
Samblant que soiíés courouciés  
Ne ferés, ains dirés pour voir  
Qu’il vous couvient par estavoìr  
En une grant besongne aler,

[f. 63] 4164

4168  
4172  
4176  
4180  
4184  
4D8  
4I«:  
4Nr

guère, Dieu en soit témoin. II m’a révélé, en toute connaissance  
de cause, que le châtelain de Coucy, célèbre pour sa prouesse, et  
votre épouse s’aiment depuis longtemps et jouissent l’un de  
l’autre comme ils I’entendent: personne ne leur cause d’obstacle.  
En effet, celui qui m’ena informée I’a fait surveiller si habíle-  
inent que l’on sait comment il luj rend visite quand il veut être  
uvec elle.»

A ces mots, un violent trouble saisit le seigneur. Submergé  
par la douleur et la colère, ìl dit;

■> Je ne pourrais croire à ces paroles ni à îa culpabilité de mon  
fpoiise, car je suis sûr que jamais Dieu n’a créé femme plus  
u'iiueiise ni plus sage et que jamais elle n’a médité une folie  
coinme celle que vous m’apprenez. Quant au châtelain, il est  
J'iiuc telìe valeur qu’il ne voudrait pas causer ma honte. Impos-  
mIiIc donc de me persuader de leur traîtrise tant que je ne l’aurai  
pas constatée par moi-même.»

1 ,a dame continua;

. Vous la découvrirez, je vais vous dire comment. Qu’aueun  
Mgnv dans votre attitude ne manifeste que vous avez appris leur  
u'hì'ion, mais à votre retour chez vous, gardez votre comporte-  
ment habituel. Ne donnez aucune apparence de colère, dites que  
unis devez absolument partir pour une affaire importante et que

Et si pensés a demourer  
Douse jours ou plus largement.  
Si alés sì priveement  
K’un vallet o vous ne menés.  
Ensi d’illuec vous partirés,

En aucun manoir entour vous  
Vous reponrés adiés par jours,

Et cescun soir en vo bosket,  
Assés priés d’un petit wisset,

Le gaiterés songneusement.

Et je vous di ciertainnement  
Vous trouverés que je di voir,  
S’en volés faire vo pooir.”

Dist li sires: “Je le ferai  
Tant que le verité sarai.”

Plus n’ont lor parlement tenu,  
Car gent sont sour iaus embatu.  
Li cevaliers fu moult pensis.  
Beiìt ont, puis vont vìers les iis.  
Ses coers est mas et courouciés,  
Dedens son iit est lors couciés.  
Mais croire ne pot nullement  
C’onques sa femme euïst talent  
De faxre ce c'on dit li a,

Car onques samblant ne trouva,  
Puis que sa fame eut espousee,  
Qu’elie d’amer euïst pensee.  
N’en seit que croire ne que faire.  
Ceste cose ne li puet plaire,  
Mout l’a mené a dure escolle  
Celle dame par sa parolle.

Moult longhement pensa ensi,  
Tant qu’en pensant il s’endormi  
Jusk’a tant qu’il vit le jour cler.  
Assés matin se volt lever  
Et prist congié et puis s’em part,  
Car dou voir savoir li est tart.

A sa maison en est venus,  
Mais il y fu bien receiis,

4200

4204

1. 4212  
   4216  
   4220  
   422-4  
   4228

[f. 63 v.] -1\*

vous envisagez de rester absent douze jours ou davantage, puis  
partez dans une discrétion si grande qu’un seul serviteur vous  
accompagne. C’est ainsi que vous vous éloignerez. Non loin de  
là, vous vous cacherez plusieurs jours dans une maison et chaque  
soir, depuis votre bosquet, tout près d’une petite porte, vous le  
guetterez avec vigilance. Etje vous l’affirme avec certitude, vous  
découvrirez queje dis la vérité, si vous voulez bien agir de votre  
jnieux.

- Je le ferai, jusqu’à ce que je connaisse la vérité.»

îi= ne prolongèrent pas leur conversation, car d’autres les  
rejoignirent. Le chevalier était perdu dans ses pensées. Après les  
boissons, tous se dirigèrent vers les lits. Lui, ce fut plein d’afflic-  
tion et de colère qu’il se giissa dans le sien. Néanmoins impos-  
sible pour lui de croire que son épouse eût un jour éprouvé le  
désir de commettre ce qu’on lui avait appris, car jamais depuis  
,(iii u'ariage, il n’avait observé en elle le moindre signe d’un  
amoiu' pour un autre homme. II ne savait que penser ni que faire.  
C'eiic 'ituation ne pouvait que l’irriter, la dame, par ses paroles,  
l’avait soumis à rude épreuve. II ressassa pendant longtemps les  
mêinc' pensées, jusqu’à s’endormir en les retoumant encore  
dans sa tête. II se réveilla à l’aube. II se leva donc très tôt, selon  
ion dé-ir, prit congé et partit, car il lui tardait de connaître la  
mmé.

À 'on arrivée chez lui, il reçut un bel accueil, car sa femme

Car sa dame vint contre lui.  
Samblant ne fait qu’il ait anui,

Àins s’esforce de ciere faire  
Qui soit a coer dolant contraire.

Bien ,iii. jours fu en celle tire,

Tant qu’il vit occoison de dire  
Qu’aler le convient sans eslonge  
U il a tres grande besongne;

“Si n’en menrai c’un seul vallet,

Car aler voel a pau de fret.

C’est besongne de marîage  
Pour un homme de mon linage.

Si demorrai .vih. jours, ce croi,

Pour la cose mettre en boin ploí.”  
Dist la dame: “Onques ne finés!

Je m’esmierveil u tant alés.

- Dame, dist il, ne puis laissier  
Mais besongnes a pourcacier.”

Ensi ont au mangier parlé,

Apriés mangier se sont levé.

Li sires jue, bourde et rit,

Et mainne solas et delit  
A sa fame, et ne fait samblant  
Qu’il soit en doute tant ne quant.  
Mais nonpourquant s’est garde pris  
Del wisset et lui est avís  
C’on le poet ouvrir de nouviel:

Ne cuidiés pas qu’il li soit biel,

Mais saciés forment li desplaist,  
Mais nonpourquant tous cois se taìst  
Et mut un joedi au matin,

Mais ne vot tenir droit cemin.

A poi li cuers ne li part d’ire.

A son vallet commence a dire  
La besongne c’on lui compta  
Et comment il l’assaiera.

Et li vallés, qui est secrés,

Sages, courtois et avisés,

Quant son seignour a entendu,

vint à sa rencontre. II ne manifesta aucun signe de chagrin, mais  
s’efforça de donner à son visage une expression de joie. II garda  
cette attitude pendant trois jours, jusqu’au moment où il vit  
l'o.ciMon de dire qu’il devait partir sans retard là où I’attendait  
une affaire très importante:

>■ Jc n’emmènerai avec moi qu’un seul serviteur, car je veux  
sov igcr à peu de frais. C’est une affaire de mariage pour un  
iuunmc de mon lignage. Je resterai là-bas huit jours, je crois,  
pour tout mettre en bon ordre.

* Vous n’arrêtez jamais! dit la dame, je m’étonne que vous  
  pait'c/ si souvent.
* I )ame, dit-il, je ne puis renoncer à m’occuper de mes affaires.»

\cici les mots qu’ils échangèrent pendant le repas, avant de  
v L-\cr. Le seigneur ne cessait de plaisanter et de rire, il entou-  
rait sa femme de marques d’affection et de caresses, sans jamais  
donner le moindre signe de soupçon. II examina pourtant la petite  
porlo ct vit qu’on pouvait à nouveau l’ouvrir. N’imaginez pas  
qu’il • 'on réjouît. Bien au contraire, sachez-le, il en fut très irrité,  
mêmc -i, toujours calme, il garda le silence.

II p.-irtit un jeudi matin, mais ne voulut pas suivre le chemin  
pré\ ii. ì’eu s’en fallait que la douleur ne brisât son cceur. II se mit  
ii uilormer son serviteur de l’affaire qu’on lui avait contée et lui  
appiii comment il en vérifierait l’exactitude. Ce demier, qui  
ulhaii discrétion et courtoisie à perspicacité et sagesse, après

Biellement li a respondu  
Qu’il creoit çou mauvaisement,

Car tant com Vermendois s’estent  
N’a dame de pius bielle vie,

U mains ait d’orgoel ne d’envie:

“Mais pour issir de soupeçon  
Lo je que sans arriestison  
Faites que vous soiiés chiertains  
S’ensi y vìent li casteliains.”

Dist li sires: “Bien le sarai.

Et, se l’i troeve, que ferai ?

Conseilliés moi, je vous em pri."

Et li escuiiers respondi:

“Sire, par foi, je loeroìe,

Se jou en vostre point estoíe,

Qu’a la píercevance premiere  
N’en feïssiés samblant ne ciere  
Devant que seussiés bien de fi  
En quel maniere il víent ychi,

U s’il a gens d’armes gamis,

U s’il vient seus et desgamis.

Et quant il en yra, souffrés,

A lui de riens ne vous moustrés,

Car, quel sonne qu’il lui aviengne,

II ne íaira qu'íl ne reviengne.

Les autres nuis vous hasterés,

Par quoi daiés l’uisseit serés,

Et jou au cor dou bos serai.

Tantost que venir ie verai,

A vous venrai par un sentier,

Bien ie sarai adevancier. [f. 64]

Et se vous en l’uisset entrés  
Ains de ii, mot ne parlerés  
Et se ma dame en l’uis vous lait,

Dont serés chiertains de ce fait  
Et elle sera esbahie.

Mais pour çou ne laisserés mie  
K’ens ne laissíés le castellain,

Et ensi íous .11. a un ain

4280

4284

4288

4292

42%

430(1

4304

4308

4312

43 ît\*

CONSBIL DE OoaERT

373

l’avoír bien écouté, lui répondit avec bonté qu’à son sens c’était  
une calomnie, car dans tout le Vermandois aucune dame n’avait  
une conduite plus vertueuse et ignorait autant Forgueii et la  
convoitise. II ajouta:

<■ Maís, pour sortir du soupçon, je conseilìe d’agir sans délai  
uim de savoir avec certitude si le châtelain vient la voir.

* Jc li' saurai, répondit le seìgneur, mais, si je l’y trouve,  
  t-eniincnt agir ? Conseillez-moi, je vous en prie.
* Scigneur, par ma foi, répondit l’écuyer, si j’étais à votre piace,  
  ie muis conseillerais, lors du premier flagrant délit, de ne  
  niaiuiester votre présence par aucun signe avant de connaître  
  piéci'ément comment il y vient, s’íl est accompagné de servi-  
  teurs armés ou bien seui et sans défense. Quand il repartira,  
  rciciic/-vous, ne lui dévoilez en rien votre présence, car, sí préoc-  
  ciipó M'it-il par ailleurs, il ne pourra s’empêcher de revenir.

Lc- autres nuits, vous arriverez plus tôt et pourrez alors vous  
placcr ù côté de la petite porte tandís que moi je me posteraí à  
l'auiic bout du bois. Dès que je l’apercevrai, je vous rejoìndrai  
par nn -entíer: je réussirai bien à le devancer. Si vous franchìssez  
la peíiio porte avant lui, gardez le silence et si ma dame vous  
entrer par cette porte, alors vous aurez ia certitude de sa  
trumpcrie et eile, eile sera frappée de stupeur.

Mms ne renoncez pas pour autant à laisser entrer le châtelain:  
t'His deux au même hameçon, vous les prendrez ainsi en flagrant

Les prenderés prouvés ensamble:  
C’est li mieudres, si com moi samble.  
Illuec leur porés vous blasmer  
Celle vie et a iaus parler.

Mais en l’uis aussi me laissiés,

Si que par moi plus fors soiiés:

Li castellains est vigereus  
Et s’a le non d’iestre moult preus.

La orés vous què il dira  
Ne comment se deffendera,

Car quant en vo liu le tenrés,

N’en istera, se vous voíés.

Mais nullement ne l’ochiiés,

Car ce seroìt trop grans maiscíés.  
Rices et bien emparentés  
Est, et trop vaiilans, ce savés:

On doit garder au commencier  
C’on puìst eskiuwer encombrier.”

Li sires dist: “Vous dittes voir,  
Mais or nous couvient ií avoir  
Àucun privé lieu, chi entour,

U nous peussiens iestre le jour,

Si que nuls ne nous puist veïr,

Car no affaire estuet couvrir.

- Sire, díst il, je vous dirai:

A une lìuwe de chi sai  
Un hoste qui venus manoír  
Y est nouviaus. Si sai de voir  
Qu’il ne connoist ne vous ne moi,

Et je ferai tant enviers soi  
Que laiens nous hierbegerons  
Et tout le jour nous reponrons  
En une cambre, lonch de gens.

Je sai bien les lius de laiens,

Car cambre y a sour un praiel,

Lonch de gens et s’i fait moult biel.”  
Dist li sires: “Dont le faisons  
Ensi que devisé l’avons.”

Atant sont a l’hosteil venu

4320

4324

4328

4332

4340

4344

4348

*'^ìÍÈè^êsìêÈ*4352 í

délit. C’est à mes yeux la meilleure solution. Vous pourrez alors  
vous entretenir avec eux et leur reprocher leur conduite. Laissez-  
moi aussi franchir la porte, pour conforter votre position: le  
châtelain est plein de vigueur et il est renommé pour sa très  
grande prouesse. Écoutez alors ses paroles et sa défense, car  
quand vous le tiendrez chez vous, il ne sortira que si vous le  
voulez. Maís ne le tuez surtout pas, car ce serait un très grand  
malheur. II est puissant, son lignage est noble et ìl est lui-même  
très courageux, vous le savez. II faut prendre garde, dès le début,  
J'omu'ì les ennuis.

- Vous avez raison, continua le seigneur, mais nous devons  
maintenant trouver dans les parages une maison discrète où  
nous pourrons passer les journées sans être vus, car nous  
devons dissimuler notre entreprise.

* Seiciicur, répondit l’autre, écoutez-moi: je sais qu’à une lieue  
  d’ici ic'-ide depuis peu un homme qui pourrait nous servir d’hôte.  
  Jc ^ui' ■'Ur qu’il ne nous connaît pas, ni vous ni moi, et j’obtien-  
  dn:i qii'il nous héberge et que nous puissions nous cacher toute  
  la joumée dans une chambre, loin de tous. Je connais bien les  
  lieux la has: une chambre isolée et très agréable y donne sur une  
  cinir.
* Agissons donc comme nous venons d’en convenir», conclut le

'iL’lgllCUI.

IL iii livèrent alors à la maison en question et descendirent de

*WlÊm*

■

1111

Et sont des chevaus descendu.

Li escuiiers fait entendant  
A l’hoste[[84]](#footnote-84) c’on les va gaitant  
Et qu’il sont en guerre morteil:  
Pour çou sont la trait a hosteil.

Et li deffent qu’il ne le díe  
A piersonne qui soit en vie,

Car ce seroit trop grans perius  
Sour çou que cescuns est doutius.  
Et ìi hostes lor a juré  
Par lui ne seront acusé.

Ensi demourerent laiens:

Vins, vïandes a leur talens  
Orent et li cheval avainne  
En estable de gens lontainne.

Bien orent pour iaus aaisíer.

A la dame voel repairier.

Quant li sires s’en fu alés,

Li garçons fu tost aprestés.

La damoisielle li bailla  
Unes lettres et lui pria  
Qu’il voist sans arest soir et main  
Tant c’ait trouvé le castellain.  
Chius le quist tant qu’il le trouva  
Et ke la lettre lui bailla.

Li castellains mieus ne demande,  
Quant voit que sa dame Ie mande.  
Ne mist pas cel mant en oubli,  
Ains s’apareille sans detri.

Mais la traŷson ne seít mie  
Que la dame lui a bastie,

Par jalousie, a sen baron.

Ne doute pas le maisproison,

Ains se mist a I’heure au cemin  
R’escript trouva el parcemin.

Au singneur devons repairier

lMe DE FMEL

4356

436Ci

4364

4368

377

4372

4376

Le rendez-vous fixé

cheval. L’écuyer fit croire à l’hôte qu’ils s’étaient réfugiés chez  
lui parce qu’engagés dans une guerre redoutable, ils étaient  
recherchés par leurs adversaires. II ìui interdit de le révéler à  
quiconque, sinon le péril serait extrême, en plus de l’effroi de  
tous. Leur hôte leur jura de ne pas les dénoncer. Ainsi séjoumè-  
rent-ils chez lui: on leur servait vin et nourriture à volonté et  
leui - ci’.c\ jux, dans une écurie à l’écart, recevaient de l’avoine  
pour leur grande satisfaction. Mais je veux revenir à la dame.

Aussitôt après le départ du seìgneur, le servíteur fut prêt. La  
demoiselle íui remit une lettre, en ìui demandant de ne s’accorder  
aucune halte de toute lajoumée avant d’avoir trouvé le châtelain.  
Le jeune homme le chercha tant qu’il réussit à le rejoindre et il  
lui donna la missive. Le châtelain n’aurait pu demander mieux  
quand ìl vit que sa dame lui fixait rendez-vous. Loin d’oublier ce  
message, ii se prépara sans tarder. Mais ìl ignorait îa trahison que  
l’autre dame, par jalousie et avec le mari, avait ourdie à son  
cnamtic. S.ms craindre le moindre outrage, il se mìt aussitôt en  
route comme l’indiquait le parchemin.

Nous devons maintenant retoumer à l’époux. Dès le premier

[f. 64 v.j ■

43Ì

Le premier soir prist a gaitier,

Qui fu droit par un venredi.

Apriés gaita ie samedi,

Que riens n’a oý ne veiì,

Et ce lui a forment pleû,

Avis est c’on mentí li a.  
Nonpourquant encor gaitera  
Deus nuis u .m, tant seulement,

Ses escuiiers li dist souvent:

“Sire, par Dieu, ne doutés mie  
Que ce soít voirs, mais par envie  
Le vous a celle fait entendre  
Qui ci vous fait muser et tendre.

Par amours, n’i metons plus painne!  
Que Dieus li doinst maiê estrainne,  
Qui a ma dame tel los porte!”

Ensi son signeur reconforte.

Viers leur hosteus andoi s’en vont,  
Mais au viespre revenu sont,  
K’encore n’ont il riens veii.

A bien paiié se sont tenu.

Et le lundi au soir tout droit  
Revint gaitier si com soloit,

Dedens le bos s’est embusciés.

Lí castellains n’est oubliiés,

Ains est droit viers Faiiel aiés  
Et est de ses armes armés,

Car desarmés n’i aioit pas.

Viers le bos s’adreee91 le pas.

Cil le virent et ascouterent,

Mais onques un mot ne sonnerent.  
Cescuns ententieument l’esgarde.

Et cieus, qui ne s’en prenoit garde,  
Vint al wis et troeve la piere, [[85]](#footnote-85)

4392

4396

4404

440B

4412

-14!A

4424

■

379

Le guet du seigneur de Fayel

soir, un vendredi, il commença à monter le guet. II continua le  
samedi, sans rien entendre ni voir. Sa satisfaction en fut grande  
et il crut qu’on lui avait menti. 11 voulut malgré tout poursuivre  
sa surveillance encore deux ou trois nuits. Son écuyer lui répéta  
pourtant plusieurs fois: « Seigneur, au nom de Dieu, ne craignez  
plus que l’accusation ne soit vraie. C’est par jalousie qu’elle l’a  
lancée, celle qui vous fait ici perdre votre temps et votre énergie.  
De grâce, cessons nos efforts! Que Dieu envoie le malheur à  
celle qui calomnie ainsi ma dame!» Voilà le réconfort qu’il  
apportaít à son seigneur. Tous deux retournèrent alors à leur  
loeis. Víais ils revinrent à nouveau le soir, toujours sans rien  
ilccoi'crir, et ils s’estimèrent alors bien heureux.

l.c lundi dans la soirée, le seigneur reprit sa garde  
comme les autres soirs, se postant en embuscade dans le  
poi-. | e châtelain, sans perdre son temps, se dirigea alors  
toui diuit vers Fayel. II s’était équipé de tout son armement,  
car il uc voulait pas y aller sans défense et il gagna aussitôt le  
bui'. comme le virent et l’entendirent les deux autres, qui  
gardcient pourtant le silence. Chacun d’eux l’observait atten-  
tiremcnt, alors que lui, sans prendre garde à leur présence,  
arm.i près de la porte et trouva la pierre, à sa grande joie.

Dont est liés92 de grande maniere.  
Aí wisset a un pau hurté,

Mais n’i a gaires demouré,

C’on l’a deffremé et ouviert,

Si que bien ie vit en apiert  
Li sires, qui pas loing n’estoit,

Quì de moult priés gaitié l’avoit.

Et vit bíen quê on refrema  
L’uis et que chius y demoura,

Qui de çou ne se gaitoit míe,

Ains cuidoit iestre avoec s’amie  
Priveement sì com soloit.

La dame aussi riens n’en savoit,

Qui encontre lui est venue,

Et si l’acole et le salue.

En sa cambre se vont deduire,

Bien cuident nuls ne les puist nuire,  
Qu’ii ont toutes leur volentés.

Mais chius qui dehors est remés  
Est mas, tristres et courouciés.

“Las! díst ii, com sui engíngniés  
Et villainnement decheiis!

Or sui ge li plus durfeiis

Et îi plus maísceans del monde,

Tant com il dure a la reonde!

Et de çou sui plus hors dou sens,  
Qui consenti qu’il entra ens!”

Son vaiiet, c’on nommoit Gobiert,  
A dit que mallement ie siert  
Quant il ne luì a consmti  
Qu’au venir ne l’ait assali:

“Mais plus ne soufferai ce fait.

Je m’en vois buskier al wisseit  
Pour veïr s’i poroie entrer.

- Ha! Sire, mal volés ouvrer!  
li isteroit hors par devant  
Et dont nous yroient noiant  
Tout çou que nous avons veii.

Et s’est mout souvent avenu

4428

4-G2

4436

*4440*

4444

4448

;ll|j

*'$9éSKÈ*

[f. 65] 4452

44^

44«4

1) frappa légèrement et n’eut pas longtemps à atíendre, car on  
vint lui ouvrir, ainsi que le vit fort distinctement le seigneur, qui  
s’était caché à courte distance pour mieux surveiller. II constata  
aussi clairement que l’on referma la porte et que le châtelain  
resta à rintéríeur, lui qui ne se doutaìt de rien et s’imaginait  
rejoindre son amie en toute discrétion, comme iors des précé-  
dents rendez-vous.

Tout aussi ignorante de leur présence, la dame vint à sa  
rencontre, le prit dans ses bras et ie saiua. Puis les deux amants  
allèrent s’adonner au plaisir dans la chambre. Ils se croyaient à  
l’abri de toute atteìnte, car ieurs désírs étaìent parfaitement  
combiés. Mais douieur et colère avaíent envahi celui qui restait à  
i’extérieur. «Hélas! dit-il, comme on m’abuse, avec queiie  
viienic on me îrompe! Me voiià donc l’homme ie plus malheu-  
rcn\. 1; plus infortuné du monde tout entier! Et ce qui me rend  
encorc plus fou, c’est que je l’ai laissé entrer!»

II accusa aiors son servíteur, quì se nommait Gobert, d’avoir  
nui à <c< intérêts en l’exhortant à ne pas attaquer le châtelain à  
<on arrivée:

- Jc n’en supporterai pas davantage. Je m’en vais frapper à la  
petue )\virte, pour voir si je pourrai moì aussi entrer.

- Ah1 Scigneur, vous allez mal agir! II s’échapperaìt par devant  
ei enuiitc, luí et votre épouse nieraient tout ce que nous avons vu.  
Par aiilcurs, il est déjà très souvent arrivé qu’un jeune homme

K’uns bacelers repaire entour  
Unne dame, que folle amour  
N’i a ne autre vilonnie.

Mais pour çou que la gent haŷe,  
Qui toute honnour et tout bien het,  
Ont tost mal dit et mal parlet,

Vont de nuit li boin ensement  
Bourder et tenir parlement.

Aussi font cìst. Je n’en douch míe  
Qu’il y ait rain de vilonnie,

U j’espoir c’est ma damoisielle  
De maison, qui est cointe et bielle,  
Qu’il poroit assés tost amer.”

Tant sot li vallés siermonner  
Qu’atant ont laissié le gaitier  
Et qu’il en sont alé coucier.

Mais tant dist qu’il y gaitera  
Toutes les nuís, quê il sara  
Comment il les puist atraper  
Et que le fait puist esprouver.

Li vallés dist: “Bien m’i acort,

Ne de ce n’avés mie tort.”

As .H. amans voel revenir,

Qui d’amours font tout lor plaisir.  
Quant il fu priés de l’adjourner,

Li castellains sans arriester  
S’en va et si a pris congié,

Et la dame l’a convoíié  
Jusqu’al wis et li dist ensi  
Que íl reviengne le joedi.

Lors s’em part et est repairiés  
A son hostel, joians et liés.

Ensi les .111. jours sejouma  
A Saint Quentin, qu’aillours n’ala.  
Et li sires gaitié avoit  
Toutes les nuis, encor gaìtoit  
De toutes armes adoubés.

Li castellains n’est oubliés,

Cui Amours et Desirs convoie,

víenne auprès d’une dame sans qu’il y ait amour adultère ou un  
autre péché. Mais parce que les médisants, remplis de haine pour  
l’honneur et la vertu, s’empressent de répandre leurs calomnies,  
les gens de bíen choisissent la nuit pour plaisanter et discuter.  
C’est le cas de ces deux-là. Je ne crains pas d’eux la moindre  
vìlenie. Ou bien encore c’est peut-être la demoiselle de la  
nxaison, belle et gracieuse, qu’il pourrait aimer.»

I e serviteur sut si bíen le raisonner qu’ils abandonnèrent la  
surveillance pour aller se coucher. Maís le seigneur décida  
néanmoins qu’il monterait encore le guet toutes les nuits, jusqu’à  
trouver comment les prendre au piège et établir la trahison. Le  
servíteur répondit: «J’y consens, vous êtes dans votre droit.»

Je souhaite maintenant revenir aux deux amants, qui s’adon-  
naient à leur amour. Dès l’approche de l’aube, vite, le châtelain  
partit. 11 prit congé, la dame l’accompagna jusqu’à la porte et lui  
jemíiud'i de revenìr le jeudi. II regagna alors son logis, tout  
joyeux. et passa les trois jours suivants à Saint-Quentin, sans  
sortir de la ville. Quant au seigneur, comme les nuits d’avant, il  
montait encore la garde, tout en armes. Le châtelain, inspiré par  
Amour et Désir, n’oublia pas le rendez-vous, il se dirigea

Ains s’adrece la droite voie  
Viers l’uis, si com venir soloit.

Et quant li escuiyers le voit,

Viers son singnour en vìnt courant  
Et lui dist: “Sire, maintenant  
Venra li castellains ychi,

Je l’ai piercheii et coisi,

Car il est ja ou bos entrés.”

Li sires n’est plus arriestés,

Ains en est al wisset venus.

Aussi se taist com il fust mus  
Et a buskié bassetement.

Et la pucielle isnielement  
S’est traite viers l’uis quant l’oŷ.

Et en cel soir avint ensi  
Que la dame malade estoit,

Si que ja en son lit gisoit  
Et pour çou faisoit ascouter.

Celle qui loes l’oŷ hurter  
Cuida que fust li castellains,

Si n’atendi ne plus ne mains,

Ansçois ì’a tost dedens laissié,

Et puis ra l’uis reverreillié,

Qu’elle cuida trestout pour voir  
Laiens le castellain avoir.

Mais n’i a gaires detriyé,

Quant li castellains a busldé,

Et lues que li cevaliers l’ot,

Si ouvri i’uis com plus tost pot,

Li castellains est ens entrés,

Si obscur faisoit que donnés  
N’iert encor garde dou singnour.

La damoisielle ot grant paour  
Quant elle andeus laiens les vit.

Le coer ot tristre et abaubit,

Car deceiiwe est et sa dame.

Dont dist comme esbahie fame:

“Síre Dieus ! Quels gens sonce chi ?”  
Li sires dist: “Je sai de fi

4504

4508

4512

4516

**4520**

**[f. 65 y. J 4524**

**4528**

*4532*

**4540 {**

*mÊÊm*

directement vers la porte, comme d’habitude. Aussitôt que  
l'écuyer l’aperçut, il courut pour rejoindre son seigneur et le  
prévenir: « Seigneur, le châtelain va bientôt arriver, je viens de le  
voir, il est déjà entré dans le bois.»

Sans tarder davantage, le seigneur s’approcha de la petite  
porte, aussi silencieux que s’il était muet, et frappa tout douce-  
ment. À ce bruit, lajeune fille se précipita. Ce soir-là, par hasard,  
la dame était malade, elle restait donc alitée et avait demandé à  
la demoiselle d’écouter. Celle-ci, en entendant frapper, crut que  
c’était le châtelain. Immédiatement elle le fit entrer, avant de  
rdermer la porte, car elle s’imaginait avoir le châtelain de Coucy  
ii >cs côtés. Mais, un bref instant plus tard, ce demier frappa à son  
tour. Dès qu’il l’entendit, le plus vite qu’il le put, le seigneur lui  
ouvrit. Le châtelain entra et l’obscurité l’empêcha d’abord de se  
rendre compte de la présence de l’époux.

Mais la demoiselle, quand elle les vit tous les deux à l’inté-  
rieur. fut submergée par la peur, ainsi que par une violente  
dmileur, car sa dame et elle étaient trahies. Sous le coup de la  
stupeur, elle s’écria: « Seigneur Dieu! Qui sont ces gens ? » Le  
seigneur lui rétorqua: «Je connais maintenant avec certitude ce

Çou qu’avés longement couvé.  
Castellains, vo desloiauté  
Ne poés desormais couvrir:

U moi u vous convient morrir.”

La dame, qui est en paour  
Tantost qu’elle oŷ son singnour,

Si fu durement esbahie,

En son lit demeure coucie  
Ensi que n’en seuïst noient.

Lì sires s’escrie aigrement:

“Or sus! Or sus!” a sa maisnie.

De criier l’a toute esveillie.

Li castellains dist sagement:

“Sire, un moult grant diffamement  
Porés vous chi sans raíson faire.

Mais entendés avant l’afaire,

Si que point de blasme n’i ait  
Celle ki riens n’i a mesfait.

- Castellains, je sai bien le blasme:  
Je sui ciertains fors pour ma femme  
N’i iestes venus ne alés.

- Ha! Sire, dist il, vous dirés  
Vo volenté ore en vostre yre,

Mais je me suí prais d’escondire  
C’onques en nul jour de ma vie  
D’amour ne d’autre druerie  
A vostre fame ne parlaì.

Mais tant vous dì ge bien que j’aì  
Vostre damoisielle eti ciere:

S’en poés veoir la maniere,

Qu’elle est seule, sans conpagnie,  
Venue et croì que n’en seit mie  
Vostre fame. Pour çou vous pri  
Que ne pensés cose de li,

Biaus dous sire, qui ne soit voire,

Car c’est grans peciés de maiscroire.”  
La dame de sa cambre ooit  
Çou que lì castellains disoit,

Sì s’est lors coiement levee

4544

4548

4552

4556

4560

4564

*4ÊÊÊÊ*

'ïíimimm

■i 5":

*■■■■MÈ&Sm*

45'1’

*'ÉÊÊÊ*

*mÈSÊm*

*mÊÊm*

que vous avez si longtemps manigancé en cachette. Châtelain,  
désormais vous ne pouvez plus masquer votre déloyauté: l’un  
d’entre nous doit mourir.»

Gagnée par l’effroi dès qu’elle entendìt son époux, la dame  
resta couchée sur son lit comme si elle ignorait tout, tant la  
stupeur la paralysait. Le seigneur réveilla ses gens en hurlant:  
«Debout! Debout!». Quant au châtelain, il se défendit avec  
perspicacité:

«Seigneur, c’est un très grand déshonneur que vous allez  
causer injustement. Prenez le temps d’écouter de quoi ii s’agit,  
afin que l’innocente n’encoure aucune accusation.

- (Ìhâtelain, je suis sûr de l’accusation: vous venez pour ma  
femme et pour elle seule, je le sais pertinemment.

Ah! Seigneur, la colère inspire maintenant vos pensées et vos  
paroles. Je suis prêt à me disculper en prouvant que jamais de  
toute ma vie je n’ai parlé d’amour ou de galanterie à votre  
épouse. Mais je dois vous avouer que votre demoiselle a 'reçu  
rtion affection. Vous pouvez bien le constater: elle est venue  
sciiIl. sans compagnie, et je suìs sûr que votre épouse en ignore  
tom. le vous demande donc, très cher seigneur, de ne pas nourrir  
Lomre elle de faux soupçons, car c’est un grand péché que  
d’accuser à tort.»

I)c sa chambre, la dame entendait toutes les paroles du  
chatelain. Elle se leva alors sans bruit et referma soígneusement

Et a bìerv sa cambre fremee  
Au lés deviers sa garderobe,

Com celle qui moult sot de ìobe.

Li sires ne seit que penser,

Quant ot le castellain parler  
Si biel et si courtoisement,

Et sì regarde appiertement  
Que sa femme n’i estoit mie.  
Nonpourquant dist par estoutie:  
“Castellains, tout çou ne vous vaut.  
Je sai bien que plus amés haut  
Que ceste povre damoisielle,

Mais vo parolle faites bielle.”

En ce point qu’il parloit ensi,  
Sen vallet al wisseit oŷ,

Si le lait isniellement ens,

Dou refremer ne fu pas lens.

Ja estoit grande la clartés,

K’uns vallés y ot aportés  
.ii. cierges qu’en ses mains tenoit.  
Tant tost que li escuiiers voit  
Le castellain, se li a dit:

“Biaus dous sire, se Dìus m’aŷt,

Ce poise moi que je vous voi.

- Et, dist li castellains, pour quoi ?  
Par Dieu, Gobiert, je n’ai paour  
De vous ne de vostre sìgnour,

Que bien ne me doie deffendre  
De droit, se le volés entendre.

II a ionc tans que j’ay amee  
Ceste damoisielle a celee.

Chi venoie parier a ìi.

Or a raporté ne sai qui  
A vostre singneur autre cose  
Dont ii a tort qui dire i’ose.

Quant crient pour sa fame ne soit,  
Je sui priés que face orendroit  
U sairement u escondit,

Teíl com il vorra par son dit,

I

4584

4588

4592

[f. 66] 4596

4« Xi

4604

460Ï

4612

4616

4620

1;i pmlo tle sa chambre du côté de sa garde-robe, car elîe ne  
niaiuiuaii pas d’habileté. La perplexité gagna le seigneur, quand  
il entendit les propos si adroits et courtois du châtelain, d’autant  
t|ii'il unait bel et bien l’absence de sa femme. II répliqua  
néan i n< 11 n > avec dureté: « Châtelain, vous perdez votre temps. Je

ccruin que vous aimez une femme d’un rang plus haut que  
L-etic pati'- re demoíselle, mais vous êtes beau parleur.»

V '. c moment-là, il entendit son écuyer frapper et s’empressa  
dc le lais-'cr entrer, puis de refermer la petite porte. La clarté était  
(lcjà grande, car un serviteur avait apporté deux cierges qu’il  
tenaii dan- ses mains. Aussitôt que l’écuyer aperçut le châtelain,  
iî s'ccn;1:

.- Chci seigneur, Dieu m’en soit témoin, je regrette de vous  
\oir ici.

-bt potirquoi donc? répondit le châtelain. Par Dieu, Gobert,  
univ uo in'inspirez aucune crainte, pas plus que votre seigneur,  
cur je mc défendrai parfaitement si vous acceptez de m’écouter.  
Dcpui'. Inigtemps j’aime cette demoiselle en secret. Je venais  
lui parlci. Or je ne sais qui a raconté à votre seigneur un  
mensongc. Puisqu’il craint que ma visite ne soit destinée à sa  
feinnic. jc suis prêt à m’acquitter d’un serment ou d’une autre

Et non pas pour cose que j’aie  
Paour, mais je voel qu’il s’apaie  
Bien de moi et s’i a raison,

K’ains ne pensaì le maisproison  
Qu’ìl me mait sus chi maintenant.”  
La damoisielle passe avant  
Et dist: “Vous dittes verité.

Pour moi et venu et alé  
Y avés autre foìs quê ore  
Et venrés, s’il vous plest, encore  
Chi ou ailiours ou je serai.

De vous amer nul blasme n’ai.  
Onques n’en soit si esmeiis  
Mais sires ne si yrascus!

Sè il[[86]](#footnote-86) me voet congié donner  
Je[[87]](#footnote-87) sarai moult bien u aler  
Ne ma dame ne seit noient  
De mon fait, car celeement  
Me sui tout adiés maintenue,

N’ainc n’en sot ma pensee nue.

Bíen sai, quant anuit le sara,

Que demain congié me donra.”

La dame oý ce couvenant,

Sí s’est levee maintenant,

De pavour estoit esfraee,

Si a sa maisnie appiellee

En haut: “Or sus! Or sus! Quel gent,

Crioit moult efforciement,

Sont ce que j’oi chi envíron ?

Par Dieu, je croi que sont laron!”  
Gobìers est viers la cambre alés,

Mais li wis estoit bien fremés,

Si qu’a cel lés n’i pot entrer.

Son singnour le prent a moustrer:

4624

4628

4632

463n

4640

4644

4648

||J1|

'•tript.

forme de justification, suivant sa volonté, non parce que j’ai  
peur, mais parce que je désire qu’il se réconcilie avec moi. C’est  
justice, car jamais je n’ai pensé à l’outrage dont il vient de  
m’accuser.»

La demoiselle s’avança pour ajouter:

«Vous dites la vérité. C’est pour moi que vous êtes déjà  
souvent venu et que vous viendrez encore, si vous le souhaitez,  
ici ou ailleurs. Je n’encours aucune accusatíon en vous aimant.  
Que mon seigneur n’en éprouve donc ni trouble ni colère! S’il  
veut me donner congé, je saurai très bien où aller et ma dame  
ignore tout de mes agissements, car j’ai toujours préservé le  
scciei et elle n’a jamais découvert mes vrais sentiments. Quand  
clle aura tout appris cette nuit, demain elle me donnera congé,  
i'cn '■liis sûre.»

La dame entendit cette déclaration et se leva aussitôt.  
'lreniblante de peur, elle appela ses serviteurs en leur criant:  
Oeliout, vite debout! Quí sont ies gens quej’entends parler tout  
prè'. d’ici ? hurlait-elle, mon Dieu, je crois que ce sont des  
\oleuvs!»

(ìobert se dirigea vers la chambre, mais comme la porte était  
hien fermée de ce côté, il ne put entrer et il le fit remarquer à

“Sire, or veés ciertainnement  
Que ma dame n’en seit noient.  
Saciés tort avés orendroit.

Couchie ert et fremé avoit  
Ses wis, i! est bien aparant.”

Dont couru al wis de devant  
De la cambre, si a trouvee  
Sa dame forment esfraee,

Qui li demanda: “Qu’est ce îa?

* Dame, mes sìres, et si a  
  Trestout maintenant trouvé chi  
  Monsingneur Renaut de Couchi,

Et si est entrés par l’uisset

Qui est el mur viers le bosket.

* Dieus, dist elle, ce ne poet iestre  
  Qu’il soit entrés dedens cest iestre!
* Si est, dame, tout vraiement,  
  Maìs venés y hasteement,

Sel nous aidiés a delivrer,

Car mes sires le voet íuer.”

Sa dame n’est plus arriestee.  
Avoec Gobiert en est alee  
La ou cil fort se debatoient  
De parolles et estrivoient.

Quant li sires sa fame voit,

Si dist: “Dame, j’avoie droit  
Que vous gaitoie pour savoir  
De vo mal affaire le voir.

Li castellains est retenus,

Qui pour vous y est tant venus.  
Lundi y fu, que bien le sai,

Mais de lui or me vengerai  
Et de vous, se le puis esrer.”

La dame prist fort a plorer  
Et dist: “Sire, ne pensés mie  
Que viers vous feïsse ains folie,  
Car mieus ameroie a morir  
Que vous en teil estat honnir.

Au castellain ainc ne parlaí

465íi

4660

4664

[f. 66 v.]

4668

-16":

4676

4680

4/i«

**lÉlSj**

9

son seigneur: « Seigneur, vous voyez ici la preuve que ma dame  
ignore tout. Reconnaissez donc votre erreur. Elle était couchée et  
avait fermé sa porte, c’est évident.»II courut alors jusqu’à l’autre  
porte de la chambre, celle de devant, et y trouva sa dame pleine  
d’effroi. Elle lui demanda:

. Uui est là ?

I >:mie, c’est mon seigneur, il vient juste de trouver ici monsei-  
gneur Renaut de Coucy, qui est entré par Ia petite porte, celle du  
imirqm donne sur le bosquet.

I )!■.■'; dit-elle, ce n’est pas possible qu’il soit entré chez nous!  
. M:,î' sí, dame, c’est vrai. Dépêchez-vous de venir et aidez-  
nous à le sauver, car mon seigneur veut le tuer.»

Sans tarder davantage, la dame suivit Gobert là où les deux  
hnmmes s’affrontaient violemment en paroles. En la voyant, son  
epons lui adressa ces mots:

.. Pame, j’avais raison de vous surveiller pour apprendre la  
■ erité mr votre ìgnoble conduite. II est attrapé, le châtelain, lui  
tjui cm venu si souvent pour vous. Lundi, il vous a rendu vìsite,  
ie le -ois bien, mais maintenant, si je le peux, je vais me venger  
de lui ,u de vous.

- Seiuueur, ne pensez pas que je vous aie un jour outragé,  
rcpondit la dame après avoir éclaté en sanglots, car je préférerais  
miuirir plutôt que vous déshonorer ainsi. Jamais je n’ai parlé

D’amours, n’onques homme n’amai  
Puis que je vous euch espousé,

Ne Dius ne m’en doinst volenté!

Et ce n’est pas grans courtoisie  
Dou castellain, qui aqueillie  
Nous a chi et blasme et hontage.

II n’a pas fait grant vasselage,

Car cil qui nouvielle en oront  
Que ce fust pour moi penseront.

Ha! Ciertes, moult mal gré l’en sai,  
Et pïeur, ja n’en mentirai,

Yzabiel, qui tel vie maínne,

Car li vie est laide et vilainne.

Si m’aït Dieus, riens n’en savoie,  
N’en tous ces pays ne cuidoie  
Fame qui mains deuïst amer  
Pour priier ne pour siermonner.

* Voir, dist li sires, j’oi mierveilles,  
  Je croi que siech sus mes oreilles.  
  Ne sai que penser ne que dire,

Si bieî vous savés escondire.

Quant a ore ne sai que faire,  
Esbahis sui de cest affaìre,

Mais jou atant m’en soufferai  
Fors tant que m’en deliverai.

Or, castellains, vous en yrés,  
Ysabiel o vous enmenrés,

Car cheens jamais ne gira.

* Sire, dist Gobiers, si fera,

Car ce seroit trop grans diffame.  
Vous savés qu’elle est gentilz fame  
Et s’est a ma dame cousinne.

Or saveroit on sa couvinne,

Si l’en poriés mout avillier,

S’ensi le faisïés vuidier.

Dedens .vni. jours priveement,

Sans faire de vous parlement,

En sen paŷs pora raler  
Et que plus n’i voet demorer:

4b9t,

4704

4708

4712

4716

•í'ìîlSá

4720

4732

d'amour au châtelain, jamais, depuis notre mariage, je n’ai aimé  
un autre homme que vous etje souhaite quejamais Dieu ne m’en  
donne le désir! Le châtelain a manqué de courtoisie en nous  
attirant icí une accusation honteuse. Ce n’est pas un bel exploit  
qu’il a accompli, car ceux qui l’apprendront croiront qu’il est  
\eiin pourmoi. Ah! Je suis très mécontente de lui et, pour direla  
uiníe. plus encore d’Isabelle, qui se comporte ainsi, car sa  
jnnduiie est d’une horrible vilenie. J’en ignorais tout, j’en prends  
Dieu à témoin, etje m’imaginais qu’il n’existait pas dans toute la  
région femme plus indifférente aux paroles et aux prières  
amoureuses.

j'entends vraiment des discours incroyables, qui me  
heurtent les oreilles, répondit le seigneur. Je ne sais plus que  
penser ni dire, si habile est votre défense. Cette affaire me rend  
peipleve et même me frappe de stupeur. Mais je patienterai  
lu^qii'' ce queje trouve la solution. Maintenant, châtelain, partez  
et emmenez avec vous Isabelle, car jamais plus elle ne dormira  
Ìi.1.

- Seigneur, rétorqua Gobert, elle restera encore, car ce serait un  
tmp giund déshonneur pour elle. Vous le savez, elle appartient à  
la imhl-.'sse et elle est la cousine de ma dame. On apprendrait sa  
coudui'e et vous Ia couvriez d’infamie si vous la chassiez ainsi.  
Daii- huitjours et en toute discrétion, sans que l’on parle de vous,  
elle puurra retoumer dans sa région, en alléguant le désir de ne

Ensi li garderés s’onnour,

Par courtoisie et par amour.”

Li sires respont: “Ensi soit!

Et vous, castellains, orendroít  
Me jurrés, a quoi que ce monte,

[f. 67]

Que deshonnour, blasme ne honte,  
Enviers moi ains ne pourcaçastes,  
Ne viers ma fame ne kaçastes  
Amours, deduit ne druerie,

Ne ja ne querrés en vo vie,

Ne pour li ne venistes chi.”

Dist li castellains: “Je I’afí  
Et jur tout a vo volenté,

Maìs je vous pri par amisté  
Madame mal gré n’en saciés,

Car ce seroit trop grans peciés,

Car aussi soit m’ame sauvee  
Qu’a tort l’en avés encoupee.”

Dist li sires: “Encor ne sai  
Confaitement m’en cavirai,

Car, quant plus y prenc a penser,

Je n’i puis riens de boin trouver.

Or en alés sans detriier.”

Gobiers va l’uis desvíereillier.

Li castellains, com plus tost pot,  
En est issus sans parler mot,

Qu’il n’a a nullui congíé pris,

Trop malement est esmaris.

Gobiers avoecques luì s’en va,

Qu’il jure qu’il ne le laira  
Tant qu’il venra a Saint Quentìn.

Li castellains tout le chemin  
A tant enquis et demandé  
Que Gobiers lui a tout conté  
Comment ses sires gaitié l’a  
.vin. jours, qu’il onques ne ciessa.  
La dame ìui nonma par non  
Qui le fist gaitier deî garçon,

Et comment le dist sen segnour,

p;i-> P'N.cr davantage: vous préserverez ainsi son honneur, par  
auu'ioÌLÌo et par affection.

- Qu'il en soit ainsi! répondit le seigneur, et vous, châtelain,  
liire/-moi maintenant, quelle que soit la valeur de votre parole,  
quc \ous n’avez jamais cherché à me plonger dans la honte et le  
Jéshonneur, que vous n’avez pas cherché non plus à vous lier  
d'amour ou de galanterie avec mon épouse, que vous ne le  
teiiiere/ iamais et que vous n’êtes pas venu ici pour elle.54\_.Ie ì'assure et je le jure selon les termes mêmes que vous  
souhaite/, dit le châtelain. Et je vous demande aussi amicalement  
de ne pas vous irriter contre Madame, car ce serait une très  
grande erreur. Sur le salut de mon âme, j’affirme que vous l’avez  
aeeu'.ée à tort.

- J'iguore encore quel parti je vais prendre, car, plus j’y songe,  
nioins je trouve la bonne décision. Quant à vous, partez donc  
safis tard..r.»

Goheit alla déverrouiller la porte.

I.c ehàtelain sortit le plus vite qu’il le put, sans ajouter un mot  
ni prendre congé de personne, tant il était bouleversé. Gobert  
l'aeeompagna, après avoir promis de ne pas le quitter avant leur  
arri\ée a Saint-Quentin. Le châtelain passa tout le trajet à le  
questionner, tant et si bien que Gobert lui révéla en détail ia  
suneillance assidue de son seigneur durant huit jours. II lui  
appril aussi l’identité de la dame qui l’avait fait espionner par un  
jeune serviteur, puis lui conta comment elle avait tout découvert

1 L cpoux renonce donc à donner des suites judiciaires à la prise en flagrant  
délit II se contente d’un simple serment, sans révéler publiquement son déshon-  
"it>r m dem.i-ider réparation. Sur cette scène, voir notre introduction p. 52-54.  
'ia gre lcs .linérences profondes, on ne peut manquer de se rappeier la scène du  
'ffinent mlennel, de «l’escondit» d’Iseut dans le roman de Béroul.

Dont il entra en celle errour.

Assés agree au castellain  
Çou qu’il seit le fait de ciertain.  
Puis dist: “Gobiert, or retoumés,  
Mais ytant vo singneur dirés  
Que je li manch bien de par mi  
Que se je puis savoir de fí  
Que vo dame pour m’oquoíson  
Face anui ne doinst cop felon,

Qu’il puist iestre de çou ciertains  
G’ierre ses anemis procaíns,

Et se li mouverai tel guerre,

N’ara si fort liu en sa tierre  
Que je ne le voise trouver  
Pour honnir et deshonnourer.

Et dou despit què il m’a fait  
M’anuie forment et est lait,

Mais ore en soufferai ce blasme  
Pour çou que ne voel pas sa fame  
Sans raison ore díffamer.

Mais s’il voet ce laissier ester,

Je l’en tenroie moult pour sage,

Car dou corps ou de sen linage  
Lui pora bien maisavenir,

S’il voet a moí guerre tenir.

* Sire, dist Gobiers, ce saciés  
  Que de guerre vient grans maisciés  
  Et, se je puis, tant li dirai

Que ce fait a point meterai.

Et ne m’en saciés nul mal gré  
Se jou ai avoec lui esté,

Car fors que pour bien ne le fís.

* Si ne fai jou, biaus dous amis,  
  Ains me trouveriés apresté

A faire vostre volenté.

* Sire, dist il, tres grans miercis.”  
  Et puis s’en est atant partis.  
  Trestous seus viers Faiiel revint,

U ses sires sa tençon tint,

4772 l  
4/76 |  
47S0  
4784

4788

4792

;i l’cpiMx, provoquant ainsi sa fureur.

I.c <:l lâtelain était très satisfait de connaître la vérité. II

dccl.ii j:

t ;■ ihert, retoumez donc et communiquez à votre seigneur ce  
nie-'Migc: si jamais j ’ apprends et j’ai lapreuve qu’àcause de moi  
il nialu aiie et tourmente votre dame, il peut avoir la certitude que  
jc dc' icndrai sur le champ son ennemi et je lui déclarerai une  
inicrrc >i impitoyable qu’aucune fortification, dans toutes ses  
FcriC'. ul m’empêchera de l’atteindre et de le couvrir de déshon-  
neui. I n outre, je souffre encore vraiment de l’humiliation qu’il  
m'a inlliçée, mais je supporterai la douleur parce que je refuse de  
caloiniiicr sans raison son épouse. S’il accepte d’en rester là,  
i'appr.’cicrai sa sagesse: en effet, pour sa propre personne  
cimiinc pour son lignage, il ne retirera que des malheurs, s’il veut  
au conu.iire me déclarer ìa guerre.

* Scigncur, dit Gobert, la guerre ne produit que de grandes  
  mi'èrc''. Si je le peux, je le convaincrai de régler la question.  
  Mai'' nc -.oyez pas fâché contre moi si je l’ai accompagné, car je  
  n’ai ngi que pour le bien.
* Cc n’cstpas mon intention, cher ami, vous me trouverez plutôt  
  (li>po'ic à suivre votre avis.
* Scigncur, je vous en remercie », dit Gobert, avant de partir.

(iobcit regagna seul Fayel, où le seigneur continuait sa

Qui forment estoit courouciés.

Encore n’estoit appaisiés. [f. 67 v. 1 4812

Mout menoit rihoteuse vie  
A sa fame et a sa maisnie.

Gobiers ii dist: “Biaus tres dous sire,

|  |  |
| --- | --- |
| Taisiés vous, apaísiés vostre yre, Vous rihotés chi pour noient. | 48lh |
| Je lo que vous couciés brieument, Car trop longhement, sans raison, Nous faites chi une tençon.” | 4820 |
| Tant dist Gobiers et sus et jus Que li sires ne tença plus.  Mais n’issi pas de jalousie,  Ne mais n’istera en sa vie,  Car nuls croire ne li feroit | 4824 |
| Que li castellains venus soit Fors que pour sa fame laiens. Mais il s’avise par quel sens De ce fait ouvrer iî pora,  Et pense que quois se taira | 4N2S |
| Si que riens n’en soit avenu. Cest conseil a en lui tenu Et o sa fame s’est couciés, | 48»: |
| Mais ses cuers est forment yriés, |  |
| Car Gobiers luì a tout conté |  |
| Comment li castellains mandé Li avoxt la guerre par lui.  Tous li coers li confont d’anui, Mais tant a il bien empensé, | ■ïhï6 |
| S’il tenoit en sa poesté Le castellain, si com soloit, |  |
| Jamais vis n’en escaperoit.  Mais nul samblant il n’en moustra |  |
| Pour veoir s’il l’atrapera | wÊÊm |
| Et moult se repent quant s’avise |  |
| K’alés s’en est en tele guise.  .iii. jours apriés, sans demourer, A fait sa darue que donner Fist sa camberiere congié. | 41 |
|  | ■■mÊIÊÊÊl |

querelle, car sa colère était vive. II ne s’était pas encore calmé et  
menait la vie dure à son épouse et à ses serviteurs. Gobert îui dit:  
. \1on très cher seigneur, modérez-vous, apaisez votre colère.  
\oiis cherchez la dispute pour rien. Je vous conseílle d’aller tout  
de suite vous coucher, car vous attisez trop longtemps un conflit  
qui n’est pas justifxé.»

Gobert finit par le persuader d’arrêter ses invectives. Mais la  
jalousie ne le quítta pas et ne le quitterait plus de sa vie, car  
personne ne réussirait à le convaincre que le châtelain était venu  
poiit' une autre que son épouse. II réfléchit alors à l’attitude la  
plii' habile et pensa qu’il resterait calme comme si rien ne s’était  
passé. Après avoir pris cette décision, il s’allongea à côté de sa  
femme. Mais la colère l’habitait encore, d’autant que Gobert lui  
avait rapporté les menaces de guerre du châtelain. Le tourment  
hri'.iít - in coeur et l’évìdence s’imposa à lui que s’il tenait le  
chaiel;:|,i en son pouvoir comme il en avait eu l’occasion, jamais  
il ne le laisserait échapper vivant. Mais il dissimula ses senti-  
r.itm'' lans l’espoir de s’emparer de lui, tout en regrettant  
vivement de l’avoir laissé ainsi partir.

I'rui'. jours plus tard exactement, il contraignit son épouse à

Son manoìr a partout cierkié  
Et ia voíe a si fourbatue  
Qu’elle est au casteliain tolue:  
Par la n’i pora plus entrer,

Car iï a fait l’uís renmurer[[88]](#footnote-88).

La dame pense a son afaire,

A quel fm il en[[89]](#footnote-89) pora traire,

Car de coer est moult couroucie  
Qu’elle a ensi esté gaitie,

Et si set bien que fins jalous  
Est ses maris et couvoitous  
De savoir en avant, s’il poet.

Si s’apense qu’il li estuet  
Sa vie trop plus sagement  
Maintenir qu’al commencement.  
Et pour çou nul samblant faít n’a  
De çou quê Ysabiaus s’en va,  
Ains s’est mallement ahatie  
Et de parolles aqueiilie.

Devant son sìngnour le laidoie  
Et li dist: “Ciertes, je cuidoie  
Que ja par vous ne par vo fait  
Ne me fust avenu sí lait.”

Tant le tence et li a lés dis  
Que ii sires s’en est partis,

Que ne seìt sour çou que penser  
Qu’il les voit ensi rihoter.

Et quant se voient esseulees,  
Dont les veïssiés esplorees,

Et regraitent le tamps passé  
Que ja mais n’aront recouvré  
Et le boin tamps qu’il ont eií.  
Mais or lor est mal avenu,

Car ja mais vie si secree  
N’iert par .11. amans demenee!

4852

4856

4860

4864  
4868  
4871  
4876  
4888

*\f.* 68]

jvi.îi :r jongé à la chambrière. II fouilla entièrement sa demeure  
et bioqua l’accès qu’il voulait retirer au châtelain: pour iui inter-  
Jirc .viìc entrée, il fït en effet murer la porte.

í .1 d.ime réfléchissait à la sítuation et aux intentions de son  
époux, car elle était très en colère d’avoir été l’objet d’une telle  
«ur' .. iií-..ice. Elle connaissait bien la profonde jalousie de son  
man .’i savait qu’il chercherait à assouvir sa curiosité. Elle  
^mgc.i alors qu’elle devrait user d’une bien plus grande  
prtidcin i qu’auparavant. Voilà pourquoi elle ne manifesta aucun  
ucnc d" ipposition au départ d’Isabelle. Au contraire, elle se  
déchaîna contre elle et la poursuivit de ses récriminations.  
Uc'aiì1 \*on époux, elle lui lança ces paroles outrageantes:  
.. .\-.iiic.nent je n’aurais jamais pensé qu’un tel affront me  
\icnnc i!c vous et de votre conduite.» Elle la tança et l’offensa  
t.mt quc le seigneur se retira, sans savoir que penser sur leur  
qucivlto

M.u- dès qu’elles se virertt seules, elles éclatèrent en sanglots  
ct ic iiii'' :nt à regretter le temps passé quí jamais ne reviendrait  
et ses moments de bonheur. Quelle malchance, car jamaís  
deu' .u” mts n’avaient autant gardé le secret! Au moment de la

La dame a celle departie  
Doucement Ysabiel miercie  
De la honte et ia deshonnour97Qu’enduré a pour soie amour,

Car mout s’est mise en grant diffame.  
“Dame, dist Ysabíaus, par m’ame,

Je ne poroie cose faire

Qui vous peuïst ne deuïst plaire

Que mout volentiers ne feroie.

Ne vous caut se je vois me voie.

Le castellain vairai souvent,

Si regarderommes comment  
Pora venir a vous parler.

Mais pensés vous de bien garder  
Que mes sires ne vous sousprende.  
Pas ne demorra qu’il ne tende  
Ses las partout pour vous gaitier.

Mais se vous poiiés acointier  
Gobiert et traire a vo cordielle,

Ce seroit aventure bielie,

Car mes sires forment le croit,

Si que jamais ne penseroit  
Mauvais tour en lui, ce saciés.

Si vous lo qu’ensi le faciés.

Je m’en yrai, c’on ne vous gaite.”  
Plus de demorree n’a faite,

Ains s’en va. Si a congié pris  
Partout as grans et as petis.

Mout amaissent sa demoree,

Car moult estoit laiens amee.

Áu castellain voel repairier,

En cui par droit n’a c’aŷrier.

Tant est courouciés et plaìns d’ire  
K’a painnes poet un seul mot dire.

Si dolans est qu’il ne poet plus,

Maís sagement s’est maintenus.

57 De !a honîe et de la deshonnour, corr. pour la métrique.

sc(Mi.iiin,T, la dame remercia affectueusement Isabelle d’avoìr  
cud't! oar amìtié pour elle, Sa honte et le déshonneur, car eiie  
s'Lr.it1 c'.posée à de graves calomníes.

■ ! Vme, dít Isabelle, par mon âme, tout ce qui pourrait vous  
èuc .iccable, je l’accomplirais bien volontiers. Ne vous préoc-  
cupez pas de mon départ. Je rencontrerai souvent le châtelain et  
,u,U' cs.,Tiinerons par quels moyens il pourra vous rendre visite.  
M.ii'. -ot.5, veillez attentivement à empêcher mon seigneur de  
, siit prendre. II ne cessera de vous dresser partout ses pìèges  
'.,'us prendre en faute. Si vous pouviez aussi mieux  
jrmiuiiìi Gobert et le gagnerà votre cause, ce seraitun avantage,  
caî. s iJivz-le, mon seìgneur a une confíance si profonde en lui  
ija’tl n..- í ìmaginerait pas capable de Ia moíndre tromperie. Voilà  
ic con'.tl que je vous donne. Je vous quitte maintenant, pour  
qu’on aridte de vous surveiller.»

I.iic partít sans tarder davantage, après avoir pris congé de  
umh- l-i maisonnée. Ils auraient tous préféré qu’elle restât, car  
eile ét;'i: :rès aimée.

,Ic ic\ iens maintenant au châtelaín, quì était à juste titre  
iiihinerce par la douleur. Son chagrin et sa colère étaient si  
uiiIltun qu’il pouvait à peine articuler un mot. En dépit de cette  
atfli>.iiiin extrême, il se conduisait avec sagesse, en se composant

Par emprant lie ciere fait,

A nullui ne conte sen fait.

Mais jamais aise ne sera  
Devant qué il vengance ara  
De la dame qui par envie  
Li a tolu la douce vie  
Quê il a si lonc tamps menee  
Priveement a recelee.

En pensant en son lit ensi  
Fu priés desci a miedi,

K’ains celle nuit ne reposa:

D’un et d’el tout adiés pensa.

Lors se leva et a disné,

Apriés mangier a ceminné.

Ne seit u venir ne aler,

Mout li anoie a sejourner.

De coer est main et soir pensis,  
Tristres, courouciés et maris.

Mais encore a une esperance,  
Qu’Amours par sa haute poissance  
Li dist qu’il ne s’esmaie mie,  
Qu’encore de sa douce amie  
Goyra, çou le tient en joie.

En ce pensant, Amours l’avoie  
Que par lui soit fais nouviaus cans  
Ens ou despit des maisdisans.

Amours, qui li aida a faire,  
L’ensengna. Ains qu’a son repaire  
Venist, l’ot toute parfumie,

Ensi com vous l’avés oye.

Quant a son manoir est venus,

Ses coers ne pense sus ne jus  
Fors qu’a sa dame puist parler,  
Mais il l’en estuet consirer  
Juskes a tant ke poins venra  
C’aucunne occoison trouvera.

Dont le remet en mal destin  
La dame qui a ceste fin  
L’a amené par sa parolle.

4924

4928

4932

4936

4940

494:

le masque d’un visage joyeux et en tenant secrète son histoire.  
Mais jamais il ne retrouverait la joie avant d’avoir assouví sa  
vengeance sur la dame qui, par jalousie, lui avait retiré la douce  
vie qu’il avait si longtemps menée dans une parfaite discrétion.  
piniiuc dans ses préoccupations, il resta dans son lit presque  
jusqu’à midi, sans trouver le repos cette nuit-là, sans cesser de  
passer d’une pensée à l’autre. Puis il se leva et déjeuna, avant de  
se mettre en chemin. II n’avait pas de but précis, mais l’immobi-  
lité renforçaìt son tourment. Toute lajoumée, son coeur fut rempli  
de chagrin et d’affliction. Mais il nourrissait encore un espoir, car  
-\iìh'iii. de toute sa puissance, lui demanda de ne pas se déses-  
pcrci. rn lui promettant qu’il jouirait encore de sa douce amie.  
Ainsi conservait-il encore quelque joie. Pendant qu’il méditait de  
].i vnic. Amour l’exhorta à composer une chanson nouvelle à la  
lìoi'tc dcs médisants.55

Amour lui apporta son enseignement et son aide pour la  
réaiiser. Avant même d’arriver à sa demeure, il l’avaìt entière-  
ment achevée, teile que vous l’avez entendue. Une fois chez lui,  
une unique pensée l’obséda: pouvoir parler à sa dame. Mais il  
devait supporter la séparation jusqu’au moment où une occasion  
se présenterait. La traîtresse dont la mauvaise langue l’avait  
conduit à cette situation lui inspira un redoutable projet:

■*mÊÊMÊÊÊÈÊï*?.

***ÊtÊÊÊÊÊÊÊSÊ***:-

>t ici pour la seconde fois que Jakemés évoque la composition d’une  
r le châtelain sans la citer. Au vers 4951, il en appelle à la mémoire des

Moult tenra sa poissance a folle  
Sè il de son corps ne se venge  
Ains c’on voie venir vendenge.  
Forment s’avise par quel trait  
II em puist faire son souhait,

Ne comment vengier s’em pora.  
Tant a pensé qu’il s’avìsa  
Que de s’amour le prieroit  
Et mout y feroit Ie destroit:  
Ententivement et sans faindre  
Yra souvent a li complaindre  
Et tant de parolles dira,

S’il poet, qué elle le crera.

Et ja pense qu’asés brieument  
Lui ottriera son talent,

Car de îonc tamps iert assaïe  
Se peuïst devenir s’amíe,

Par parolles y ot tendu,

Mais tout son tans y a pierdu.

Et pour çou y cuide avenir  
Li casteílains tost sans falir.

Donî a apresté son afaire,

Car sa besongne volra faire  
De la dame procainnement  
Pour prendre honniestre vengement.  
Lors fist aprester demanois  
Armeûres, chevaus, harnois,

Et viers les joustes cevauca.

Mais sa giste si avisa  
Qu’il fu ja assés priés dou soir  
Quant il aproca le manoír  
De la dame, s’a son sommier  
Commandé laiens descargier.

La dame enmi le court estoit,

Son marit convoíyé avoit,

Qui tantost s’en esíoit tournés  
Et viers les joustes cheminnés,

Car cevallier illuec passoient  
Qui avoecques iaus l’enmenoient,

4960

49<Vt

4')M

4972

4976

jl méoriserait sa propre impuissance s’il ne se vengeait d’elle  
avant l’époque des vendanges.

II réfìéchit longuement aux moyens de réaliser son désir de  
revanche. [1 résolut finalement de la prier d’amour et de faire le  
malheureux: avec détermination et constance, il irait souvent se  
lamenter devant elle et il l’abreuverait tant de paroles qu’elle le  
ur'h:.'i;. il pensaitqu’ellelui accorderaittrès vitesonamour, car,  
depuis longtemps, elle s’était efforcée de devenir son amie, mais  
que toutes ses paroles et ses tentatives n’avaient été jusque-là  
qu’une perte de temps. Voilà pourquoi le châtelain n’avait pas de  
doute sur son succès. II prépara donc son entreprise, puisqu’il  
voulait agir très vite pour se venger magistralement.

II ordonna donc sur le champ qu’on disposât armures,  
chevaux et équipements et il chevaucha vers le lieu d’un toumoi.  
Pimii M>n nébergement, il prévit d’arriver à proximité de la  
demeure de la dame à la tombée de la nuit et fit alors décharger  
son cheval de somme. La dame était au milieu de la cour, car elle  
avait accompagné son mari qui venait de partir pour les joutes:  
des chevaiiers quì passaient par là l’avaient emmené avec eux,

Et il estoit preus et courtois,

Mout amoit joustes et toumois.

Quant la dame vit le sommíer,

Le garçon prist a aresnier:

“A cui ies tu et qui víent chi ?

* C’est li castellains de Couchi,

Qui plus avant pour l’anuitier  
Ne poet aler. Chi híerbegier

Se vorra, dame, s’il vous plest.

* Amis, çou pas ne me desplest  
  Que vous soiìés li bien trouvés.

Est loing li castellains remés ?

* Neníl, dame, il víent maintenant.”  
  Et la dame a huciet esrant

Sa maisnie, si lor commande  
C’on appareille la vïande,

Et a fait grans més atoumer,

Car fiestiier et honnourer  
Vorra ìe castellain cel soir.

Atant est entrés ou manoir.

La dame est encontre venue,

Qui moult hautement le salue  
Et lui monstre tres biel samblant,

Et puis lui a dit en ríant:

“Je sui lie què il est tart,

Car vous ne fuissiés ceste part,

S’il fust grans jours, huimais toumés.  
Vous iestes moult de fois passés  
C’onques ne toumastes decha,

Mais poi de nous esté vous a.”

Li castellaìns respont brieument:  
“Dame, saciés ciertainnement  
Des que de me maison parti  
Pensai que venroie par chi.”

Parlant entrent98 en un praiiel  
Et de la dame de Faiiel

5000

5(mu

51112

5016

5020

50N

[f. 69]

502«

5u?:

*MÊÊ*

m/ÈÊBÈt

enírant, corr.

**■**

**■**

lui qui, preux et courtois, adorait les combats et les toumois.

Dès que la dame vit le cheval de somme, elle se mit à inter-  
peller le serviteur:

«Qui est ton maître et qui accompagnes-tu ?

\_ C’est le châtelain de Coucy, qui ne peut pas poursuivre sa route  
à cause de la nuit. II souhaiterait être logé ici, dame, si vous  
l'acceptez.

* Ami, bien sûr, soyez les bienvenus. Le châtelain est-il encore  
  loin?
* Non, dame, il arrive.»

La dame s’empressa d’appeler ses serviteurs et leur donna  
rordrc de préparer le repas. Elle commanda de magnifiques  
plat’. cnr elle voulait honorer et fêter le châtelain ce soir-là. Dès  
son arrivée, elle vint à sa rencontre, le salua cérémonieusement  
ei lui reserva un très bel accueil. Elle lui dit ensuite, avec le  
sourire:

«Je suis heureuse qu’il soit si tard, car vous n’auriez jamais  
fait un Jétour par ici en pleine joumée. Vous êtes passé tant de  
tois siui' vous arrêter: vous nous accordiez alors peu d’intérêt.

* D<iinc. répondit sans hésitatíon le châtelain, soyez-en certaine,  
  de>. ition départ j’avais prévu de venir chez vous.»

foui en parlant, ils entrèrent dans un petit pré. Le châtelain

Le castellain bien souvenoit,

Mais nul sanlant il n’en moustroìt.

E1 praiiel ot on mis la table,

U faisoit gent et delitable.

Le mangier ot on apresté:

Siervi furent a volenté,

Car îa dame moult s’en pena.

Li castellains adiés pensa.

La dame bien s’en apierçut,

En regardant un poi se tut,

Puís li a dit: “Tant n’ì pensés,

Car se Dieu plest vous l’averés.

Je croi bien que ce font amours  
Qui si vous font penser tous jours.

- Ciertes, dame, vous dittes voir,  
Amours me tiennent main et soir.  
Bien vorroie que seuïssiés  
Mais maus et que les sentisiés.”

La dame respont en rìant:

“Biaus sire, il n’est pas affreant  
Que les sente ne sentirai,

Car je tout ciertainnement sai  
Je bateroie les buissons  
Dont autre aroit les ozillons.”

Ensi mangierent par loisir  
Et apriés mangíer vont seïr  
E1 praiiel, sour l’ierbe jolie.

Chi et ça s’espart la maisníe.

Li castellains, cui lì coers tent,

A commenchié son parlement,

Car son desir voet aciever,

Se li dist: “Dame, ore parler  
Vous oŷ, dont selonc vos dis  
Vous cuidïés que soie amis  
U a damoisielle u a dame.

Maìs je vous jurrai bien sour m’ame,  
Ma dame, k’iestes la riens nee  
Que j’ai lonc tamps le mieus amee.  
Je sui tous vos entirement.

5036

504D

5044

504«

5052

5056

5060

n'oublìait pas la dame de Fayel, mais il ne le montrait pas. Dans  
ce cadre charmant et agréable, les serviteurs avaient dressé la  
uibie et les plats. On les servit à volonté, car la dame avait pensé  
â tout. Le châtelain restait néanmoins toujours songeur et elle  
«’en rendit bien compte. Après s’être tue un moment en le regar-  
jjitt. clL lui adressa ainsi la parole:

. îongez pas autant, car si Dieu le veut, vous l’aurez. Je  
'iu i|ue c’est l’amour qui vous rend aussi songeur.

\_ \wuvment, Dame, vous avez raison, l’amour me tenaille sans  
icpn. .i'aunerais bien que vous connaissiez et ressentiez les maux  
qtu ìv.c i>’Ut souffrir.

- Cher seigneur, répondit la dame en souriant, il ne convient  
pas que je les éprouve et je ne les éprouveraí pas, car sinon, je le  
a\ ec certitude, je battrai les buissons pour qu’une autre en  
nbtienne les oisillons.»

\piv, avoir dîné à leur aise, ils allèrent s’asseoir dans le pré,  
>tir Ui lvlìe herbe. Une fois les serviteurs dispersés, le châtelain,  
daii-' un -tat de grande tension, commença son discours, car il  
uHilait icaliser son projet. Ses premiers mots furent:

«, Dame, d’après ce que je vous ai entendu dire aujourd’hui,  
vtius ec>.' ez que je suis l’ami d’une demoiselle ou d’une dame.  
\hi-. ie \ous le jure sur mon âme, ma dame, vous êtes celle que  
i':ti depms longtemps aimée avec la plus grande ardeur. Je vous  
appaitiens corps et âme.

5064

5()6S \* La révélation rappelle celle de la duchesse dans la Châtelaine de Vergy.

U Jr.hes' sprovoque la mort de !a châtelaine en lui apprenant qu’elle connaît le  
«chien pour ses rendez-vous amoureux: «mes vous estes bone  
’Qui avez apris le mestier / Du petit chienet afetier» (v. 716-718, éd.  
,, «‘’i'and.Paris, Champion, 1987,4‘ édìtion). Le châtelain de Coucy passe, lui,

50'- ■ ’!,;i""«eeontrela«losengière», en revêtantlemasquedel’amant courtois et

-i •‘l'U.ini le. „imes de la ruse.

- Avois! Castellains, et comment ?  
Cuidiés vous iestre si secrés  
Que je ne sace u vous amés ?

Nous le savons moult bien pour voir,  
Li wissés le doit bien savoir.”

Li castellains lors coulour mue,

Mais ses pourpos ne se remue,

Ains dist: “Ma dame, vous dirés  
Vo plaisir et çou que vorrés,

Mais onques en jour de ma vie  
N’i ot amour ne druerie  
Dont on deuïst noient parler.

Se, pour mon deduit aciever,

Sui bien d’aucunne camberiere,

Ce n’est mie cose si ciere  
De quoi on doie faire conte.

Dame, se Dieus me gart de honte,

Si bien avisee vous croi  
Que pas ne cuidiés qu’endroit moi  
A telle amour si me meïsse  
Qu’a plus haut líeu je ne tendisse.  
N’onques de coer je ne tendi  
Fors qu’a vous, je Ie vous affi.”

Li castellaíns moult s’umelie,

En soi humelïant li prie  
Qu’elle aucun juyel li donnast,

Si qu’en fait d’armes le portast:

Pour la dame mout l’aroit chier  
Et bien s’en poroit avancier.

Adont s’est la dame avisee,

Se fausse priiere u pensee  
Faisoit li castellains viers li,

Pas ne li prieroit ensi  
Car juyel porter n’oseroit,

Fors de celi qu’iî ameroit.

Dont dist: “Biaus sire, or demandés  
Çou qu’il vous plest, vous l’averés  
Mais un cuevrecief faitích ai,

Listet d’or, que je vous donrai,

5076

5080

5084

5088

[f. 69 v.]

'ii\*

5Î« i

m

■

\_ Quoi donc, châtelaín, et comment ? Croyez-vous vivre dans  
un secret tel que j’ignore qui vous aimez? Nous le savons  
pertínemment, la petite porte aussi doit bien le savoir.56»

Le châtelain changea aussitôt de couleur, mais resta inébran-  
lable dans son projet. II continua:

« Madame, libre à vous d’exprimer ce que vous voulez, mais,  
Je toute ma vie, jamais je n’ai noué une relation amoureuse ou  
galante qui mérite d’être rappelée. Si, pour m’amuser, j’ai des  
relations intimes avec une chambrière, c’est sans importance.  
l;ame. que Dieu me préserve de la honte, je vous crois trop intel-  
lìgente pour imaginer que je m’engagerais dans de telles amours  
sans appeler de mes vceux une amie plus noble. Je n’ai jamais  
aspiré qu’à votre amour, je vous le jure.»

Le châtelain s’inclìna humblement devant elle et, à genoux,  
illa supplia de lui offrir quelque présent qu’il poríerait pendant  
les joutes • par amour pour elle, il le chérirait et il en combattrait  
d’autant mieux. La dame considéra alors que si le châtelain la  
suppliait avec des pensées hypocrites, il ne s’y prendrait pas  
ainsi. car il n’oserait jamais porter un objet qui n’appartiendrait  
pas a „e!ii. qu’il aimait. Sa réponse fut:

. ('lici seigneur, demandez-moi donc ce que vous désirez et  
vous I'aurez. J’ai une coiffe bordée d’or et élégante que je vous

Et coussinet et biel et bon,

De gros pierles sont li bouton.

Mais avoir voel vostre fíance  
Que le porterés sans faillanee,

N’a autre ne sera cangiés.

- Ma dame, se je soie aidiés  
De joie dont pour vous mendi,

Ne porterai autre endroít mí  
Que celi que pour vo plaisir  
Me donrés, bìen en doi queillir  
En moi volenté de bìen faire.”  
Toutes leur parolles retraíre  
Ne puis, ne ìeur grans amistés,  
Mais d’iaus .11. fu li congiés tels  
Qu’elle tout çou que cieus li quist  
Lì ottria et luì proumist.

Lí castellains a coer joiant,

Qu’il espoire a espìoitier tant  
Que son voloir puist soeler  
De li, car par son mal parler  
Mendie de dame d’onnour  
Pour qui languist et nuit et jour.

Ne fissent plus lonc parlement,  
Coucier s’en vont isnielement.

Li castellains poi reposa,

Car assés matin se leva,

Si se mist atant a la voie.

Son hamas devant lui convoíe  
Víers les joustes le cemin droit.  
Cescuns de tous lés y venoit.

De çou en ce point vous lairons  
Et de Faiyel vous parlerons.

La dame est forment couroucìe  
Que sa damoìsielle partie  
Est de soi. Moult a de contraire,  
Nulle joíe ne li poet plaíre.

Moult s’avise qu’elle fera  
Ne s’a Gobiert em parlera.

Tant pense qu’en ce pourpos est

donnerai volontiers, ainsi qu’un joli petit coussin de grande  
vaJeur, car il a de grosses perles pour boutons. Mais je veux de  
vous l’engagement de la porter sans faute, sans jamais lui en  
substituer une autre.

- Ma dame, pourvu que je sois récompensé par la joie dont vous  
me privez encore, je ne porterai sur moi que ce que vous voudrez  
hun i i’accorder et qui m’inspirera la volonté d’accomplir des  
exploits.»

Je ne puìs rapporter toutes les paroles et les marques d’affec-  
tíon qu’ils s’échangèrent. Mais quand ils se séparèrent, elle lui  
avait promis et donné tout ce qu’il lui avait réclamé. Le châtelain  
était joyeux, car il espérait parfaitement réussir ce qu’il avait  
pn.ieic contre elle: c’étaient en effet ses paroles médisantes qui  
l’avaient privé de la noble dame pour laquelle il languissait jour  
L'i min Sans poursuivre leur conversation, ils allèrent aussitôt  
apiv''; coucher. Le châtelain dormit peu, il se leva en effet très  
tôi pi.ur repartir. 11 avait déjà envoyé son équipement vers le lieu  
du lom noi, par le chemin le plus direct. Les chevaiiers de toutes  
Ir' icg'ons y affluaient.

Maìs je laisse ce sujet, pour revenir à Fayel. La dame  
-.oultrait amèrement de la séparation d’avec sa demoiselle. Ces  
aramb malheurs lui rendaient tout divertissement impossible.  
Elle réfléchissait à ce qu’elle allait faìre et se demandait si elle  
den ouvriraìt à Gobert. Sa longue méditation la conduisit à l’idée

Qu’a la fois piert chis qui trop taist. 5152

Lors dist. sagement J’atraira,

S’elle poet, et de lui sara  
Par parolles couviertement

Se fiyer s’i poroit noient, 5156

Et s’elle secré le cuidoit,

En avant se descouveroit  
Et li conteroit sa besongne.

De ce fait ses coers forment songne 5160

Et ce n’est míe de mierveille:

Amours de dire îi conseille,

Grant estrit a en son pensé.

Une fois avint qu’en privé 5164

O Gobiert fu en un gardin.

Pour traire se pensee a ffm,

Commença a lui a bourder.

En bourdant prist a demander 5168

Et en demandant lui pria  
Que die comment on gaita

Le castellain et Ysabiel, [f. TOj

L’ autrier al wisset dou boskiel, 5U2

Ne quí íeur conta la raison  
Dont il em prisent l’occoison.

Gobiers li respont: “Douce dame,

J’oseroie jurer sour m’ame 5P6

Que des cevaliers dou pays  
Li castellains est mains hays  
Et plus amés de toutes pars,

Car il n’est vilains nê escars. ■ ‘

Nommer n’en saroie un ne .n.

Quì or soit plus chevalereus.

Je l’aim mouit, se Dius me doinst joie,

Et aussi volentiers feroie ' ' •

Son plaisir, d’exauchier s’onnour,  
Comme pour le corps mon signour.  
Maint jour l’ai siervi volentiers,  
S’ai mout eíi de ses deniers,

Et ce que mes sìres gaitoit,

Saciés que pour vous le faisoit.

que rinalement il perd tout celui qui se tait trop longtemps. Elle  
rev.ilat aìors d’essayer de l’attirer auprès d’elle, avec prudence,  
et d'user de mots couverts pour savoir si elle pourrait avoir  
confiance en lui. Si elle le jugeaít sûr, elle se découvrirait davan-  
l.mc i; lui explíquerait ses préoccupations. Que cette décision la  
ivndn anxíeuse ne peut susciter l’étonnement, car Amour lui  
oMi'i dlait de parler et qu’un grand conflit agitait son coeur.

Un jour, elle se trouva seule avec Gobert dans un jardin et,  
pour mener à bien son projet, elle commença à plaisanter avec  
îni. ant d’accompagner la plaisanterie d’une demande, puis la  
dctiiaude d’une prìère; qu’il lui apprît comment, l’autre jour, on  
j>, 'ni surveillé le châtelain et Isabelle à la petite porte qui ouvrait  
■«ur !■: bosquet, qu’íl lui apprît aussi qui, par sa dénonciatìon, était  
à l'oi igine de l’accusation.

Gi ibert lui donna cette réponse:

. Ma chère dame, j ’ oserais jurer sur le salut de mon âme que,  
ii: tous les chevalíers du pays, c’est le châtelain qui suscite le  
moiti' de haine et le plus d’amitié, car íl ignore la vilenie et i’ava-  
ricc le ne pourrais en nommer deux autres ou même un seul qui  
mit nteilleur chevalier que lui. Je l’aime beaucoup, j’en prends  
Dieu à témoin, et, afin d’augmenter sa gloire, j’obéirais à son bon  
\ouioir autant que si c’étaít pour mon seigneur. Je l’ai ainsi servi  
a\c: plaisir pendant plusieurs jours et j’ai bénéficié de sa grande  
hijgL''-se.

Quant à la surveillance que menait mon seigneur, elle vous  
était destinée, soyez-en sûre, Je saís très bien que le châtelain

Et je sai bien ciertainnement

Mout vous a" amé longement: 5192

Li celers n’en vaut riens viers mi,

Car je le sai pieça de fí.

Mais j’aim bien tant le baceler

Qu’avant me lairoie coper 5196

Les membres que son mal quesisse.

Bien y paru: se je vausisse  
Son mal l’autre nuit amonter

* Mes sires le voloit tuer 5200

Je croi mal lui fust avenu.

Mais s’adont lui fust mesceu,

Ce fust damages et maiskiés

Que cevaliers si adreciés 5204

Fust mors par celle maisceance.

Et se Dius me doinst pourveance,

Em brief tamps a lui parlerai,

Et si bien m’i acointerai .'2(iX

Que vous et lui porrai aidier  
Vostre besongne a avancíer.

Viers moi n’en soit fais escondis.

* Gobiert, qu’ ece que tu me dis ? 5212

Je croi que me voes assayier.

Or laisse de çou le plaidier,

Car onques a çou ne pensai,

Fors que mon signeur n’amerai: 1

II est teîs qu’il me doit bien plaire.

Dou castellain se doit on taire,

Car a nul fuer ne l’ameroie,

N’en lui mon coer ne meteroie.

Je feroie apierte folour.

On ne poet mes mener amour  
Ensi com mener le soloit.

Si ne di pas que preus ne soit  
Li castellains et de grant pris,

Mais trop s’empire, ce m’est vis,

*fÊ*

jm

95 a ajouté pour le sens et la métrique.

Bjj

wmm

hí  
vous aime depuis longtemps: inutìle de me le cacher, je ìe sais  
depuìs un bon moment. Maisje voue une telle affection au jeune  
homme que je me laisserais plutôt couper les membres que de  
travaíller à sa perte. J’en ai donné la preuve: si j’avais voulu  
vaii'-ci m perte I’autre nuit, alors que mon seigneur désirait îe  
tucr. ic '.iois qu’il étaií perdu. Maìs alors, s’il lui était arrivé  
malhcui. c’eût été une grande catastrophe de voir un chevalier si  
evpcrnncnté mourir à cause d’une telle ìnfortune. Si Dieu me  
l’accordc. j’irai très víte lui parler et je me rapprocherai de lui  
pour uuis aider tous deux à réaliser vos projets. Ne m’opposez  
donc aucun refus.

- (iobert. que me dís-tu ? Je crois que tu veux me mettre à  
i'épreu'.c. Change de discours, carje n’ai jamais nourri de telles  
pcnvjcs ct que je n’aimerai que mon époux: ii a toutes les  
quaiito pour me plaire. Silence maintenant sur le châtelain, car  
à aucun príx je ne m’éprendrais de lui ni ne lui donnerais mon  
vieur. ’.ìnon, à l’évidence, je commettrais une folie. On ne peut  
plu\*> ú'.ie ses amours comme auparavant. Je ne nie pas la  
prouc'.'C ct la grande vaieur du châtelain, mais, à mon sens, elle  
pcrd heaucoup de sa dignité la dame quí, par ses actes, porte

La dame qui voet cose faire

Qui soit a son singnour contraire. 5228

- Dame, comment que parlé ai,

Dist Gobiers, nulle riens n’en sai,

Fors tant que j’ai pensé souvent

Que li castellains ensement 5232

En cest hosteil ne venist mie  
Ne feŷst si grande folie  
Pour Yzabiel, j’en sui ciertains.

Mais il n’i a ne plus ne mains. 5236

Vous ne vous volés descouvrir  
A moi, si m’en estoet souffrir.

Et si sai bien a ensïent

Qui mon signour l’encusement 5240

Fist de vous, dont fustes gaitie,

Mais je ne le vous dirai mie,

Quant riens dire ne m’en volés. [f. 70 v.J

- Ha! Biaus dous Gobiert, si ferés. 5244

5248

5252

5256

Éh

52K

Dittes le moi, je vous em pri!”  
Gobiers respont: “Endroit de mi  
N’en saverés riens, s’en couvent  
Ne m’avés que ciertainnement  
Me connisterés verité.”

Et elle lui a affié,

Com celle qui trop couvoitoit  
A savoir dont tout ce venoit,

Et chius li conte maintenant  
De cief en cief le couvenant.  
Quant il li ot conté l’afaire,

La dame, qui ne se pot taire,

Dist: “Celle en deuïst bien cesser,  
En li a assés a parler.

Mais ore samblant n’en ferai.

- Dame, dist Gobiers, dit vous ai  
Tout ce que volïés savoir.

Or me devés connoistre voir  
Et je vous proumech loiaument  
Que le celerai boinnement:

De ce toute asseiir soyiés.

aiicinte à son époux.

-■ Umne, quoi que j’aie dit, continua Gobert, je ne sais rien,  
mai' i'.u souvent pensé que le châtelain n’aurait jamais commis  
poiir Ivibelle une si grande folie que de venir dans votre maison,  
n\_- coniinue à en être sûr. Mais peu importe. Vous ne voulez pas  
soii" oii\rir à moi, il me faut bien l’accepter. Je connais aussi très  
hien la personne qui vous a accusée auprès de votre époux et a  
pro\oque votre surveillance, mais je ne vous dévoilerai pas son  
iilentité puìsque vous ne voulez rien me dire.

* Maiv ■'i, très cher Gobert, dites-le moi, je vous en prie!
* Vous n'apprendrez rien de moi, répliqua Gobert, si vous ne me  
  proineue/. pas de me révéler l’exacte vérité.»

Lllc \'y engagea, tant elle aspirait à connaître le responsable  
de sa 'iiuation. Aussitôt il lui raconta tout. Quand il eut terminé,  
la dame ue put se taire et dit:

- t'eiíe femme aurait bien dû s’abstenir, car c’est sur elle qu’il  
\ a heaueoup à dire, mais je me tairai aujourd’hui.

* Madame, poursuivit Gobert, je vous ai dit tout ce que vous  
  voulie/ '.avoir. Maintenant vous devez me confier la vérité et je  
  \ou\jure en toute loyauté de garder jalousement le secret: n’ayez  
  aueune eiainte.
* Gobiert, se vous me traŷssiés,  
  Vous arés gaaingniet moult poi.
* Ay mi î Dame, non! Par ma foi,  
  J’ameroie mieus iestre occis  
  Que vos corps fust par moí trahis  
  Et se volenté en avoie,

Saciés faire ne i’ozeroie,

Car bien sai que li casteilains  
M’ochiroit brieument a ses mains:  
Tels parolles ne sont a gas.”

A ce mot prent isnieiepas  
La dame sa foi et jurer  
Li fait qu’íl le vorra celer  
Et qu’en avant li aidera  
Tout si avant que il pora.

Et quant ot pris le feauté,

Son couvenant lui a conté,

Non pas si cler quê il estoit,

Maís un poi tourble le faisoit,

Dou fait li conta em partìe.

Et Gobiers forment lí affie  
Qu’en avant voira esploiíier  
Par coí il Ior pora aìdier  
Tout par avis et par raison.

Lors dist: “Se ce vous samble bon,  
Dame, je lo que moi blasmés  
A mon singneur et rihotés  
A moi et tempre et tart souvent,

Et me mousterés dur talent.

Et la prenderai jou maniere  
De faire a mon singneur priere  
Qu’iì me voelle congié donner,

Et qu’o vous ne puis demorer,

Car nullement ne demorroie  
La u dame a rebours aroie.

Damé, et si a autre poiní  
Qui au congié venra a point,

C’est que jamais de jaiousíe  
N’ìsîra mes sires en sa vìe,

5268

5272

5280

*52U*

5288

425

Serment de Gobert

- Gobert, si vous me trahissiez, vous y gagneriez bien peu.

\_ Hélas! Madame, mais non, par ma foi! Je préférerais mourir  
plutôt que de vous trahir. D’ailleurs, même si j’en avais l’inten-  
tion, i’audace me manqueraít, carje sais bien que le châtelain me  
tuerait aussitôt de ses propres mains: ce n’est pas une plaisan-  
terie.»

Sitôt ces mots prononcés, la dame prit son engagement: eíle  
lui de"ianda de jurer qu’il garderait le secret et l’aìderait doréna-  
vant autant qu’il le pourrait. Après avoir reçu son serment, elle  
lui r.i.onta sa liaison amoureuse, mais plutôt que d’en présenter  
clatrcment la réalité, elle l’entoura de quelque trouble et ne lui  
concéda donc qu’un récit partiel. Gobert l’assura alors ferme-  
mcm ■.tu’il emploierait dorénavant tous ses efforts pour les aider  
avcc lmliileté et intelligence. II luí proposa:

.. "vJudame, si vous le trouvez judicieux, je vous conseille de  
saiiN v.sse me blâmer et me chercher querelle devant mon  
vciçncur, d’être même impitoyable envers moi. J’en tirerai un  
bmi pictexte pour le prier de me donner congé: je ne pourrais  
dvnicu'er auprès de vous, car je ne vivrais en aucun cas sous ie  
toiî ,1'ime maîtresse qui me serait hostile. Madame, un autre  
vlfnicm favorisera mon départ: c’est que jamais jusqu’à sa mort  
mon scigneur ne se libérera de sa jalousie, qu’il vivra dans de

426

Le Roman dv Chàtelain de Coucy et de la Dame de Fayel

Maìs en tous tamps se doutera,

5308

53i:

53 lh

5320

532J

5328

5E:

5336

—

Par quoi chì entour demorra  
Ne pìus ne sìvra le toumoi,

Et c’est 1 i raisons que g’i voi  
Par quoi mìeus congié prenderai  
Et de lui me departirai:

Et íi saisons aproce ja  
Del temps què on tournoiera,

Et pour riens n’iere demorans  
De suìvvir ìe tournoí tous tans.

Encor li dirai autre cose, [f. 71]

Car je li dirai que je n’ose  
Demorer o le casteliain,

Qui m’en a requis soir et main,

Et volentiers y demoraisse  
Se couroucier ne ie cuìdaisse,

Car c’est cieus de tout le paŷs  
Qui mius suit ies toumois toudís.

Dame, et il s’i assentira  
Pour ytant que savoir vorra  
Par moi ie couvenant ciertain  
Et de vous et dou castellain,

Qu’il cuidera, se jou savoie,

Que pas je ne li celeroie.

- Par foi, dist ìa dame, Gobiert,

Vous m’avés moult grant cose offíert,

Et moult m’avés reconforté.

S’ensi pooiî iestre acievé,

Ce seroit eiirs et souhais!

Vostre seroie a tous jours mais.

~ Dame, n’en soiiés en esmaí  
Toute m’entente y meteraí.”

La dame, qui n’iert a aprendre,

Est a son coffre alee prendre  
Deniers, s’empii une aumonniere  
Et de soie estoit boinne et ciere.

A Gobiert l’a en le main mis,

Et se li a dit: « Dous amis,

Tenés, de çou chi vous faich don,

^iiiniiL.'ds soupçons, au point de ne plus s’absenter et de neplus  
suivre les tournoís. C’est la raison qui me permettra, je le pense,  
de mieux justifier ma demande de congé et mon départ: la saison  
des tournois approche déjà et pour rien au monde je ne renon-  
cerai à les suivre.

L' ’ i ■ i dirai aussi que je n’ose resler aux côtés du châtelain,  
,([01 -. ce dernier me l’atrès souvent demandé. J’aimerais bien  
potirî;::/'. si je ne craignais de provoquer ie courroux de mon  
xciiu.ct i. car ie châtelaìn est le chevalier le pîus assìdu aux  
loumcii Madame, il consentira à ma demande pour la bonne  
tjis. iii. u i’ìl voudra grâce à moi connaître la vérité sur la reiation  
qui u’U'- unit au châtelain et qu’il croira que je iui cacherai rien  
líi' uiieje pourrai savoir.

M,i idi, Gobert, répondit ia dame, vous m’avez offert une aide  
très utile et apporté un grand réconfort. Si tout pouvait se  
c'eronhi ainsi, quel bonheur! Je serais votre obligée pour  
ti)iiloì)i'.

- Madarne, n’ayez crainte, j’y empioierai tous mes efforts.»

i.a dame, dont i’éducatìon était parfaite, se dirigea vers son  
coffre pour prendre des deníers, dont elle remplit une aumônière  
de soie très précieuse. Elle la remit à Gobert, avec ces mots;  
('her ami, tenez, je vous offre ceci et en même temps je vous

Et avoec çou vous abandon  
Qu’a nul jour mais ne vous fauraí,

Aìns vous aim et vous aiderai.”

Gobiers a fait dangier dou prendre,  
Nonpourquant s’i laissa descendre  
Et l’en miercïa durement,

Et dìst: “Ma dame, temprement  
Voel aler u je trouverai  
Le castelìain, de fit le sai,

Car a unes joustes sera  
La ou plenté de gens ara,

Saciés qu’a lui vorai parler.

Ensengnes me voelliés donner  
Par quoí il se voist piercevant  
Que je sace vo couvenant.”

Et elîe tantost lui donna  
Teles que bien connistera.

Parlant ne sont demoret plus,

Car li sires iert revenus  
D’entour son manoir de juer,

Ses blés, ses tierres esgarder.

Gobiers ne fist iluec demour.

Tantost com il vit son singnour,

Le suit et apriés lui s’en vait,

Moult desirans que congié ait.

Huit jours apriés çou demorra.

La dame souvent rihota  
Et pour nient trouvoit occoison  
Pour venir a s’intentïon.

Quant Gobiers voit qu’il le poet faire,  
Son singnour moustre cest affaire  
Et li dist: “Je ne sai comment  
Ma dame a sour moi son talent,

Moustre souvent de ses rihotes,

Et je n’ai cure de[[90]](#footnote-90) tels nottes,

Car mal fait iestre ne siervir

5344  
5348  
5352  
5356  
5'60  
5364

accurde la promesse de ne jamais vous faire défaut, de toujours  
Uius apporter mon amitié et mon aide.»

Sl.'mc s’il opposa quelque résistance, Gobert se laissa  
coinaiucie et lui adressa ses vifs remerciements, en ajoutant:  
. MaiLmi'!, j’irai tout de suite rejoindre le châtelain, je sais où le  
irouvei. c ir il participera à un toumoi où beaucoup se rendront.  
j'ir.u lui parler, sachez-le. S’ìl vous plaît, donnez-moi quelque  
hiune ilc reconnaissance grâce auquel il comprenne queje suis au  
tdit de \ mre relation.» Elle lui en donna aussitôt plusieurs que le  
ehàielain ídentifierait facilement.

Leui conversation ne se prolongea pas, car le seigneur était  
reveii'i de sa promenade dans ses domaines pour l’inspection de  
^es bléi ct de ses terres. Gobert ne s’attarda pas auprès de la  
dame. í>ò> qu’il vit son seigneur, il le rejoignit et ie suivít, avec  
le Jéíiii Je demander son congé. II resta encore huit jours. La  
dame n'iirrêta pas de lui chercher querelle, tout lui servait de  
prctexte pour l’accuser et réaliser ainsi son projet.

Quand Gobert vit le moment venu, il expliqua la situation à  
soii seigneur:

<.J'ignore pourquoi ma dame est si dure envers moi, elle ne  
eesse de me chercher querelle et je ne peux supporter de tels  
reprcvhes. car pour un serviteur il est pénible de servir une dame

r„,,rv ft de la DaME de Fayel  
f'xj % tpí ain de Coucy E1  
Le Roman du Chatelain

LE CONCîb DE Gobert

431

Siervant que dame voet haŷr.

Si ai avis a mon esgart

Que vous mais n’alés nulle part,

Nê a joustes, né a toumoi:

Ceens vous voi remanoir quoi.

Entour vous mon tamps pierderoie,

Se jou les tournois ne suiwoie.”

Tant dist Gobìers et tant pria  
Quê il congié lui ottria  
Quê il les toumois poursuiwist,

Les saisons vagues revenist,

Car il n’a mie encor corage  
Que plus ne soit de son mesnage.

Gobiers l’en a moult mierchiyé,

A luì a pris tantost congié.

Puis ce congié est retoumés  
Et dist: “Je me sui avisés,

Sire, que vous demanderoie,

Se jou par aventure estoie  
En aucun iieu et ensi fust  
Que li castellains pas n’eiist  
Vallet adont pour íui siervir,

Je ne m’i poroie tenir

Sans vous enviers moi courouchier

Pour l’estrít qu’euïstes l’autrier.

- Gobiert, pour çou nel refusés.

S’il vous requiert, si Ie siervés,

Je ne vous en vorrai ja pis,

Car les vallés de son paýs  
Prent on adiés plus volentíers  
Que les estraignes escuiyers.

Et s’o îuí íestes tant ne quant,  
Àprendés de son couvenant  
Et s’il a viers moi foi pensé  
De çou de quoì on l’a reté.”

Dist Gobiers: “Dou savoir m’est tart.”  
Puis prent congíé, atant s’em part.  
Coucier s’en va jusqu’al matin,  
Monte, si se met al cemin

5380

5384

[f. 71 v.)

5388

?4U)

5404

5408

5412

5414

qui lc liait. Je vois en outre que vous n’allez plus nulle part, ni  
;iti\ iiuites, ni aux toumois, que vous demeurez ici, bien  
mmqudle. À vos côtés, je gâcherais mon temps si je ne pouvais  
allci .uix tournoìs.»

,\ lorce de paroles et de prières, Gobert le convainquit de lui  
;iccoidcr un congé afin qu’il suivît les tournois, pourvu qu’il  
rc\íni u la saison creuse, car il n’avait pas encore envie de ne plus  
lo conipter dans son entourage. Après l’en avoir aussitôt bien  
reiv.ercié, Gobert prit congé. Mais il fit ensuite demi-tour, pour  
dcniaiuler:

• Jc viens de penser à vous demander une chose, seigneur: si  
p,ir ha-.urd je me retrouvais au même endroit que le châtelain et  
qu'il n'avait pas d’écuyer pour le servir, je ne pourrais rester  
aupic^ de luí sans susciter votre courroux, après le conflit qui  
\ ous a i ipposés hier.

* Gubort, ce n’est pas une raison pour refuser. S’il vous le  
  dcinamle, servez-le, je ne vous en voudrais pas, car on est  
  UHi|<u'.r' plus enclin à prendre à son service îes hommes de sa  
  region que les écuyers étrangers. De plus, si vous restez un peu  
  a\oc hú, renseígnez-vous sur ses engagements, voyez s’il a  
  conçu contre moi la folle entreprise dont on l’a accusé.
* Je \uis impatient de le savoir», conclut Gobert.

11 prit alors congé et se retira. Après s’être reposé jusqu’au  
lendemain matin, il enfourcha sa monture et quitta Fayel. II

Et a Faiiel ne remest plus.

Tant cevauca qu’il est venus  
U li fíeste estoit ja pleniere  
De gent de divierse maniere.

On joustoit ja îout plainnement  
Quant il y vint, et ensement  
Y sourvint que li castellains  
Venoit ou parc et ses compains  
L’ avoit une piece atendu.

Gobíers l’a mout tost congneii  
A armes, puis regarde el cief,

Si a veii le cuevrecief  
C’on de nouviel donné lui a.  
Maintenant celle part touma,

A lui siervír a entendu.

E li castellains a coum  
.III. lances: qui adont parler  
En voet, nuls n’i seit qu’amender.

Je ne vous puis pas tout retraire,  
Ma matere voel a fín traire.

Mais lì castellains fourjousta  
Les joustes et si emporta  
Le pris, ce seit cescuns pour voir.  
Mout y ot grant fieste le soìr!WDe treskier et de caroller,

Tant que priés fu de l’adjourner.  
Pour couchíer as hosteus alerent.  
Quant heure fu, sí se leverent,

Les messes partout vont oïr.

Quant li castellains dut partir  
Dou moustier, Gobiert encontra,

Qui hautement le salua.

Li castellains l’a acoié  
Et par amours Ten a mené  
A son hosteil o lui mangier. [[91]](#footnote-91)

5420

5424

5428 -

5432  
5436  
544'

chevaucha tant qu’ìl parvint à I’endroit ou la fête battait déjà son  
plein, avec des participants de diverses contrées. Les joutes  
au " bi. "i commencé à son arrivée, qui coïncida avec rínstant  
où le châtelain entra en lice, alors que son compagnon l’attendait  
depuis quelque temps.

t -o'i •' i íe reconnut aussitôt à ses armes, puis il regarda sa tête  
e.t remarqua la coiffe qui venait de lui être offerte. lì s’empressa  
ùe 'C di'iç.'-r vers lui, avec l’íntentíon de le servir. Le châtelain  
f0mpit trois lances: sí quelqu’un souhaite reîater ces combats,  
personne ne le critiquera.

Pi,n, 'i'â part, il m’est impossible de tout rapporter, car je  
«.eu'. ' -uer mon histoire. Le châtelain remporta la victoire et

gagna ie prix: chacun ie sait. Le soir, on organisa une grande fête,  
â\ô,- \!c' ■ tndes et des danses, qui durèrent presque jusqu’à  
r.aibc. s partirení aiors se coucher ià où ils étaient hébergés.  
\ i'han.- \ ouiue, ils se ievèrent et allèrent écouter la messe.

À sa sortie de l’église, le châteiaín rencontra Gobert, qui ie  
\aiiiii ,'\c. déférence. Le châtelain le prit dans ses bras et lui fit  
i'am'Uc ■ i le conduire à son hôtel pour ie repas. Gobert se mit à

5444

5448

***mÈÈm***

LeRoman

^CHÂTELMNDECOUCETOELA

DaME de Fayel

435

Gobiers lì prent a acoíntier  
Com a sa dame parié a  
Et comment Yzabìaus s’en va.

Tant lui a conté et tant dit  
Que li castelìains voit de fit  
Que Gobiers leur couvenant seií.

Mouit lui a amour presenteít  
Et dou sìen donné et proumis,

Tant que par droit est ses amis  
Et que de coer lui affia  
Que îor affaire celera.

Puis li conte comment l’a fait  
Sa dame depuis qu’al wisset  
Fu trouvés, la male nuitie,

Quant dou signour fu agaîtie,

Et comment seit tout vraiement  
Que d’eaus .11. fist l’acusement  
Dont a si esté courouchíe  
C’onques puís n’en fu apaisie:

”Pis l’en est pour vous que pour li,

Ce m’a elle conté de fi.”

Li castellains dist: “Ne vous caut,  
Car je ferai, se Dieus me saut,  
Qu’elle en sera brieument vengie.”  
Dont lí conte, plus n’i detrie,

Qu’ii Ta requise de s’amour  
Et coment pourcacera tour  
Dont il puist avoir acomplit  
Qu’il li ait fait iait et despit:

De l’amender se penera  
Et Gobiers forment li loa.

Quant Fafaire iui ot conté,

Si se sont ensamble avisé  
Que boin sera qu’al retoumer  
En voist droís poins a li parier  
Et face teil samblant d’amour  
Que la dame sans lonc sejour

Lí voeiie jour en un liu mettre.

■ ontremettre.

[f. 72]

545ó

54(i(t

5464

5468

5472

5476

5480

54SÍ

54$

AMITÍÉ DV CHÂTELAIN ET DE GOBERT

I(ji >rr.er son entretien avec la dame et le départ d’Isabelle.

[Vtaiu uu exposé si précis, le châtelain comprit parfaitement  
qu' iì ciau au fait de leur relation amoureuse. II le gratifia de tant  
Jc maiques d’affection, de cadeaux et de promesses que lejeune  
hvinunc ciit toutes les raisons de lui accorder son amitíé et lui  
pAiinii lIl garder le secret sur leur situation. Puis il lui apprit ce  
(,|Ui ci.iii m rivé à sa dame depuis sa découverte à lui, le châtelain,  
prèt tL In petite porte, cette nuit de malheur, alors qu’elle était  
íspii'.iiice par son époux. II lui dit qu’elle savait avec certitude  
(jui lc'. .n ait accusés et que sa violente colère n’en était pas  
retoinbt-v: «Elle en souffre plus pour vous que pour elie, elle  
nfcn a cu.ivaincu».

Le châtelain lui répondit: « Ne vous inquiétez pas, carje ferai  
umt pt.ii.i■" qu’elle soit rapidement vengée, j’en prends Dieu à  
leiuoin. - ŷors, sans tarder davantage, il lui révéla qu’il avait  
a-quis d'amour la médisante et trouveraít une ruse pour parvenir  
à l'huniilier et à la déshonorer: ainsi se mettrait-il en peine de  
répjrcr U" torts subis, ce dont Gobert le félicita. Une fois son  
récit termmé, ils décidèrent tous deux que le mieux serait qu’à  
mn renu'í le châtelain allât tout droit parler à la dame et feignît  
si bic-n la passion qu’elle acceptât très vite de lui fixer un rendez-

VUU'.

- Je \ .tis m’en occuper tout de suite, conclut le châtelain, et

Dist li castellains, entresait,

Et croi que n’en ferai102 lonc plait,

Car je voi bien a sa maniere  
Qu’elle n’est pas viers moi trop fiere,  
Et bien en espoir acomplir  
Dedens brief tamps tout mon desir.

Et se j’en puis joumee avoir,

Je le vous ferai a ssavoir  
Et sour çou nous aviserons  
Comment nous en esploiterons.

Je volrai a I’hostel conter  
Et sempres m’en volrai aler.”

Congiet prendent ensamble andoi,

Li castellains sans lonc defoi  
Est montés et au cemin mis,

Et de la ville s’est partis.

Tous ses coers ne tent ne ne songne  
Fors qu’a acomplir sa besongne.

Tant a esré et chevauchié  
Qu’il a le manoir aprocié  
U celle prent hierbegement  
Qu’il het de coer entirement.

Bien estoit tamps de hierbegìer,

Qu’il estoit ja sour l’anuitier,

Et li castellains bien savoit  
Que li sires pas n’i estoit,

S’est entrés dedens le castiel.

Conjoïs fu et bien et biel,

Car la dame li fait grant ciere,

Qui ot sa venue mout ciere.

Mout fu celle nuit aaisiés  
Et conjoïs et fiestiyés.

Apriés souper se sont assis,

La dame l’a par le main pris  
Et dist: “J’oŷ de vous nouvielles  
Hier main qui moult me furent bielles,

5496  
550(,'  
5504  
550s  
551:  
5516  
«:■  
552J55»

102 bien fera, *corr. d’aprèsA.*

c - \*-i2VÌl C

— moj et j’ai vraiment bon  
. ov jieanser tout mon projet en très peu de temps. Si j’arrive

á obtenir un rendez-vous, je vous le ferai savoir et alors nous

déciderons comment agir. Je ferai calculer ma note à l’hôtel et

partirai aussitôt.»Ils se séparèrent alors. Le châtelain enfourcha

aussitôt sa monture sans et quitta la ville, l’esprit tout entier

toutné et tendu vers la réalisation de ce qui le préoccupait.

II ne cessa de chevaucher jusqu’à son arrivée près de la

demeure de la dame qu’il hai'ssait violemment. C’était l’heure de

demander l’hospitalité, car la nuit approchait déjà, et le châtelain,

informé de I’absence du seigneur, entra dans le château. On le

reçut magnifiquement, la dame, qui appréciait fort sa venue, lui

réserva en effet un très bel accueil. Ce soir-là, tous ses désirs  
furentcomblés par la fête qu’on lui fit.

Après le dîner, alors qu’ils s’étaient assis l’un près de I’autre,  
la dame lui prit la main et lui dit:

«Hier matin, on m’a rapporté à votre sujet des nouvelles qui

C’on dist que le pris emportés  
De le fieste dont vous venés.

[f. 72 v.]

* Dame, ki qui en ait regnon,

Si m’en a on donné ie don.

Mais ne fuisse venus a cief,

Se ne fust par le cuevrecief  
Que me donnastes l’autre jour,

Avoec I’ottroi de vostre amour.

Ciertes, je deuch grant painne emprendre  
Au guerredon de tel don rendre[[92]](#footnote-92),

Et se j’ai ore eu le pris,

J’en ai en vous le pooir pris,

Car d’onnour y a moult a prendre  
Pour un grant hardement emprendre.

Et je sui bien de çou ciertains  
Que li guerredons m’en iert ains  
Rendus que l’aie desiervi.

Dame, de coer vous aí siervi  
Longhement ains que le deïsse  
Ne que samblant vous en feïsse,

Et puis qu’ensi est que l’ottroi  
M’avés donné en boinne foi  
De vostre amour et je la moie,

Or despendons no tamps en joie.

* Sire, dist la dame, sans faille,

Ouvrer estoet, comment qu’il aille,

De ceste besongne par sens,

Que mes maris par nul assens  
Ne puist piercevoir[[93]](#footnote-93) cest affaire:

Or esgardons qu’est boin a faire,

Car ne voroie pour avoir  
Qu’il le peuïst de riens savoir.

* Douce dame, ja n’avenra.

Ne il ne autxes nel sata.

Mais dittes moi u nous porous  
Estre ensamble, quant nous vorons,

m'ont i’ait grand plaisir, puisqu’on dit que vous avez remporté le  
prix de la fete d’où vous venez.

* 11,ème si j’ignore qui en a obtenu vraiment la gloire, oui,  
  c'est moi qui ai reçu le prix, mais je n’aurais pas réussi sans la  
  ^v'ii ìc quv 'ous m’avez offerte l’autre jour en m’accordant votre  
  amour. Pour répondre à un tel don, je devais absolument  
  consentir de grands efforts et si j’ai remporté le prix, c’est en  
  uu1' quc ,’en ai puisé la force, car vous inspirez ie désir  
  (5’accomplír de glorìeux exploits. Je suis certain aussi que j’en  
  serai récompensé avant de l’avoir mérité. Ma dame, je vous ai  
  iongtemps servie par amour avant de vous l’avouer et même de  
  \ou-> cn <ii>nner un sígne et, comme nous avons maintenant  
  échangé nos déclarations d’amour en toute loyauté, adonnons-  
  nousàlajoie.

5544 '

-SeiLiicui. répondit ia dame, c’est sûr, quoi qu’ìl advienne, la  
prudcm .' ■ -;t pour nous une nécessité constante, pour qu’aucun  
miiicc nc pcrmette à mon mari de découvrir la vérité. Examinons  
donc la solution la plus judicieuse, pour rien au monde en effetje  
ne u'iidi u > qu’iì ne l’apprenne.

5548

* Onucc d.une, il n’en sera pas ainsi. Personne, ni lui ni un autre,  
  ne scra ,iu courant. Dites-moi seulement où nous pourrons nous  
  retrouc ei \l.tns un parfait secret, quand nous le souhaiterons, en

5552

5556

**5566**

55$ ì

440

Le Roman du Châtelain de Coucy et de

Celeement c’on ne le sace,

En un lieu u nus ne s’embace.

Ceste príyere vous requier,

Or n’aiyés viers moi le coer fíer,  
Mais, comme amie, sans denoi  
Le m’otriyés en boinne foi.

* Sire, ne vous puis refuser

Ce dont Amours se voet mesler:  
Maintenant m’en aviserai.

Sire, chi prìés un bosket sai  
Et un lieu desiert et sauvage,  
Bruiiere y croist sans autre hierbage,  
Et se n’i a cemin ne voie.

La n’ai doubte que nus nous voie  
Ne que nuls de nul lés sourviengne.  
Iliuec lo jou, se bien m’aviengne,  
Que vous soiiés, lundi au soir,

Au lés decha, ou un manoir  
Ot jadis, par deça le bos.

Encore en est li lieus enclos,

Gardin y a viel et anchiu,

Illuec m’atenderés el liu,

Et jou au soir m’aisseulerai  
Par quoi droit au lieu m’en yrai:  
Adont n’iert pas cheens mes sire.

* Dame, or soit ensi sans plus dire,  
  Nous prenderons huimais congìé.”  
  Dont se partent, si sont coucié.

Au matin, sans faire detri,

Li castellains d’illuec parti  
Et s’en ala viers sa maison.

De lui vous lairons la raison.

Et de la dame de Faiiel,

En cui joie n’a ne reviel,

Vous dirai sans faire demour.

Ses maris demeure a sejour  
En son manoir et tempre et tart,

Ne pour essonne ne s’em part,

Car en lui adiés monteplie

Fayel

,,ET -XC'COROÉ

441

5568

5572

5576

5580

5588

un lieu que nul ne fréquente. Voilà la prière que je vous adresse,  
ne soyez pas cruelle envers moi, mais, comme mon amie,  
e-.,nii '1.1 en toute loyauté, sans opposer le moindre refus.

\_ Seigneur, impossible de vous refuser ce qui relève d’Amour: je  
Wlj^ h''m 1 suite y réfléchir. Seigneur, je connais toutprès d’íci,  
dans un peiit bois, un lieu isolé et sauvage. Seule la bruyère y  
pousse et aucun chemin n’y mène. Pas de crainte donc que  
quelqu’un ne surgisse et ne nous y voie. Je vous demande -  
pntu \ ii ■!!'■' tout aille bien pour moi aussi - de vous rendre là-bas  
lumli 'Oii.;; l’ancien emplacement d’unemaison, de ce côté-làdu  
hei-.. !.- 'U'î garde encore sa clôture, autour d’un ancien jardin  
jKmJi>nn ■ Vous m’y attendrez, tandis que moi, le soir venu, je  
recheichcr.'i la solitude pour venir tout droit vous y retrouver:  
mun épo.'.> ne sera pas à la maison ce soir-là.

- Píimc. ■ i> i’ìl en soit ainsi, c’est parfait. Prenons maintenant  
O'nee •

Après la séparation, ìls allèrent se coucher. Puis le matin, sans  
Táuli'i. I' - hâtelain partit et retouma chez lui: mon récit va  
maintcn.ii'i le quitter.

Je \ ai- aussitôt rejoindre la dame de Fayel, qui avait perdu  
loie et entrain. Son époux ne quittait plus jamais leur demeure.  
Rien ne pouvait l’en éloigner, car il ne cessait de laisser grandir

Yre, tristrece et jalousie.  
Nompourquant n’i voit se bien non,  
Ne tour ne mauvaise occoison,

Car elle le siert et honneure  
Et adiés travaille et labeure  
Qu’oster le puist de cest errour.

Mais a cel tamps avint un jour  
K’uns hiraus el castiel entra  
Qui nouvielles y aporta  
Que bielle fieste eii avoit  
As joustes de quoi íl venoit:

“Mes liés sui que de cest paŷs  
Est chius qui emporte le pris.

Ciertes il le doit bien avoir,

Car il y fist son estavoir.

E1 parc n’ot si cointe le jour,

Car cuevrecief de noble atour  
Sour son hiaume le jour porta

* Dame ou pucielle lui donna  
  Listés d’or a pierles massís,

Si ot de boutons plus de .vi.

Au coussynniel qui avoec fu:

Ce fist en lui croistre le fu.

Li nons de lui n’est pas vilains,

C’est de Couchi li castellains.

Mout y ot grant fieste pleniere.

Biaus dous sire, par quel maniere  
N’i fustes vous a ceste fois ?

* Amis, j’ai eii demanois  
  Un petittet a besongnier,

Si ne poch de chi eslongier.”

De moult d’autres coses parlerent  
Jusqu’a tant que coucier alerent.

Ne plus ne volt que cieus contast  
Dou castellain ne ie loast,

Car ne voet ke mais en souviengne  
Sa fame, ne tenrours l’en viengne.

Quant couciet sont, ne pensés mie  
Que la dame soit endormie,

DE FAYEL j

5604

5e.uK

5612

5616

5620

**562-1**

jllll

56i;

5tóf

56®

443

LA MLOL'SÍE OE LA DAME DE FAYEL

cn itn u'lore, tristesse et jalousie. II ne trouvait pourtant rien à  
ivpi'iíjlìL'i' à sa femme, nì ruse, ni faute, puisqu’elle le servait  
uhiiou;- a\ ec de grands égards et consacrait tous ses efforts et  
iou'c •'U peine à Ie délivrer de cette agitation.

i. n |oi‘-., un héraut arriva au château et apporta des nouvelles  
Je la hollo fête qui avait accompagné le tournoi d’où il venait:  
.. lo ' uis heureux que le vainqueur soit de la région. Ce n’est  
i|iio ii’-iioo s’il a gagné le prix, car íl a vraíment rempli son  
jj-\ i 'i i 5 i.i i le terrain, nul n’était plus élégant que lui. II portait en  
ctioi ''Ui -on heaume une coiffe aux nobles omements, qu’il a  
reouc d mie dame ou d’une demoiselle. Elle était bordée d’or et  
Je gio'-o- perles, et le petit coussin assorti avait plus de síx  
poui>nis. itn tel présent a redoublé son ardeur. Son nom ne  
ni.tnqii'- p.is de noblesse, c’est îe châtelain de Coucy. Cette  
eumito I:is a réuni une large assemblée. Mais vous, cher  
xcisrnoui.ourquoi n’êtes-vous pas venu cette fois?

- Ann.)' n eu à faire et je n’ai pu m’absenter d’ìci.»

Loin oonversation roula sur bien d’autres sujets, jusqu’à  
l'houto tlu coucher. Le seigneur refusait en effet que le héraut  
coniiiHiáí a parler du châtelain et à faire son éloge, car ìl ne  
\oulail |ia > que son souvenir revînt à l’esprit de son épouse et  
ra\i\ài '.a isndresse.

Aprò- le coucher, ne croyez pas que la dame s’endormît.

Ains est en grande dazïon,

Car keuwe est en la prizon  
De Jalousie qui le tient:

“He! Mi! dist elle, que m’avient?  
Com je suí a dure eure nee,

Quant ensí me sui enganee!

Avoir euidai ami loial  
Et je le troeve desloial,

Qu’il a ja fait aillours amie  
Pour çou c’un petittet detrie  
Qu’il n’a peii parler a mi.

Je le tenoie pour ami

He! Mi! U arai mais fianche ?

S’a autre n’euïst acoíntance,

Si faìs juyaus pas ne portast.

He! Lasse mi! Et qui cuidast  
Qu’ii me deuïst jamais fallir,

Chius qui tant me soioit cierír?

Je ne peuïsse autrui amer,

N’aillours ne pooie penser  
K’a luì: c’estoit tous mes deduis.

Or est ii a autre sousduis,

Je le puis bien apiercevoir.

De doel morrai, jel sai de voir.”

En teil maniere se desmente,

Car trop griesment est son coer ente,  
Nuit et jour sueffre grant martire.

Or vous vorai de Gobiert dire  
Confaitement il esploita.

Droit a Yzabiel s’en ala  
Et i’amena, sans lonc sejour,

[f. 73

U li castellains ot mis jour  
Qu’il venissent andoi ensambie.

II si fírent, si com moì samble,

Car Gobiers iì ot tout conté  
Com li castellains ot ouvré  
Et comment vengier se vorra  
De celle qui tant li greva.

Cest affaire ioe Yzabiaus.

r.lli’ s>- r-rdait dans de profondes divagations57, car elle était  
tombée dans la prison de Jalousie:

- Helas! dit-elle, que m’arrive-t-il ? Queile dure destinée est  
la ìnic.ine, puisque je me suis ainsi trompée! Je m’imaginais  
iiuii! im ami loyal et voilà que je découvre sa déloyauté: il a  
trouvé une autre amante parce qu’il a été forcé d’attendre un peu  
rncc,!"ion de me parler. Je le prenais pour mon ami. Hélas ! En  
aiu,u- je désormais confiance ? S’il ne s’était pas lié d’amour  
j\cc mic autre, il n’aurait pas porté de tels omements. Ah!  
Pjijuc 'lc moi! Qui aurait pu croire qu’il m’abandonnerait un  
lour. lui qui m’entourait d’un tel amour? Moi, je n’aurais pu  
ainicr un autre homme, je ne pouvais détoumer mes pensées de  
iui íl cuut tout mon bonheur. Maintenant il s’est laissé séduire  
pai imc .'Utre, j’en ai la preuve, et je vais en mourir de douleur,  
c'c"i cci i.'in,»

imi'.i se lamentait-elle, tant son chagrin était violent. Nuit et  
lour. cllc souffrait le martyre.

Mamienant je vais vous conter les menées de Gobert. II alla  
tout de suite rejoindre Isabeîle et la conduisit sans tarder là où le  
châtelain leur avait donné rendez-vous à tous les deux. S’ils  
dgirem .tinsi, c’est que, je le crois, Gobert Iui avait raconté en  
victatl lc'. faits et gestes du châtelain et son plan de vengeance  
u>nne celle qui lui avait causé tant de chagrin. Isabelle approuva  
MU'incm le projet.

Ufiìif.ii signifie «trouble mental, divagation », c’est un terme picard «qui  
2W«nî à une famiile de mots très rares, qui dérive du moyen-néerlandais  
^c’1!"\* »(G. Roques, «Les régionaìismes dans les díverses versions du  
nis'i i.'.'.'f.,« ( )UCy gj dg ia Dame de Fayel», Richesses médiévales du Nord et  
■ J.-Ch. Herbin, PU Valencìennes, 2002, p. 235).

Dont vint li casteìlains sour iaus,

Qui l’embraça joieusement  
Et dist: “Ciere amie, comment  
Le faites vous ? Nel celés pas.

Je ne vous aimme mie a gas,

Car maintes fois m’avés valu,

Sí que bien y a apparu.

S’est pour çou drois que tous jours soie  
A vous et de coer m’i ottroie.

Mais or deviserai comment  
Ouverés a l’anuitement.

La dame voel faire despit  
Et pour çou yrés sans respit  
Au soír chì dehors en un liu  
U jadis ot gardin anchiu,

Dedens le bos, el plus ramu.

La vous tenrés et coi et mu  
Et verés comment j’ouverai.

Et quant j’arai fait mon assai,

Si passerés outre ambedoi.

Adont ara grignour anoì,

Quant vous .n. vera em present  
Et cuidera que pîus de gent  
Y aít encore el bos repus.

Mais faites si que congneiis  
Ne soiiés, tost outre passés.

Ysabiel, dras d’omme portés,

Si qu’elle ne cuidera pas  
Que vous soiiés la pour solas  
Demener, comme fame ensambìe  
Son105 ami. - C’est boin, ce me samble,  
Ce dist cescuns, sì le ferons  
Ensi que devisé l’avons.”

Ensi aprestent leur affaire.

Et li casteîlaìns sans plait faíre  
S’apareille et vint el gardin,

Le châtelaìn vint alors à leur rencontre, il embrassa avec joie  
la demoiseHe et lui dit:

\*■ Cbèi'e amie, comment allez-vous ? Ne me cachez rien. Mon  
amitié n'est pas feinte, car vous m’avez très souvent aidé, on l’a  
hien u1.11 ‘-’-t donc juste que je sois pour toujours votre obligé et  
\otre jmii vais maintenant vous expliquer ce que vous ferez à  
la tombée de la nuit. Je veux déshonorer la dame et pour cela, ce  
M>ir. -.'ii'. i-ii • ler, vous irez à l’ancien emplacement d’unjardin, au  
plus épais de la forêt. Vous vous y posterez, sans faire le moindre  
bruit, et vous me regarderez agir. Quand j’aurai mené mon offen-  
sive, tous deux, vous passerez devant nous. Elle sera profondé-  
ment houlc' ersée lorsqu’elle constatera votre présence et qu’elle  
en imaginera beaucoup d’autres cachés dans le bois. Mais veillez  
nc p.o èiic reconnus et passez vite. Isabelle, habillez-vous en  
hommc. pour qu’elle ne croie pas que vous soyez là pour vous  
idonncr ,ui ■■’laisir, comme une femme en rendez-vous avec son  
ani.int.

-C’e nie .ciiible une bonne idée, conclut chacun, nous agirons  
cpinmc in’Li- venons d’en convenir.»

Ainsi préparèrent-ils. Le châtelain, lui aussi sans tarder,  
s’apprêta à partir et gagna le jardin, en s’arrêtant à l’entrée qui

A l’entree viers le chemin  
U le dame venir devoit.

Gaires n’atent quant il le voit  
Venìr seule sans compagnie,

Car coiement s’estoit partie  
De son manoir: ne le sot nus.

Et li castellains est venus  
Encontre li et si l’embrace,

Puis le prent par le main et sace  
Viers le liu u fu li agais,

Et dont dist: “Dame, c’est souhais  
D’iestre en si biel liu o s’amie!  
L’ierbe est de rousee moulie,

Qui est semenchie de flours.

Or seons jus et par amours  
Demenons I’amoureuse vie  
Que doit faire amis et amie!”

La dame dist: “Endroit de mi  
Sui je pour çou venue chi,

Car Amours m’a a çou mené  
Que je face vo volenté.

Contre Amour ne se poet tenir  
Ntiîs, tant sace bien escremír.

Pour çou en vain estriveroie,

Quant ríens je n’i conquesteroie.”  
Ensi ont parlé longement,

Mais, qui voir voet dire brieument,  
II le mist adont en teil ploit  
Que pour faire çou qu’il voloit.

Et bien saciés ciertainnement  
K’euïst acompli son talent,

Sans contredit et sans dangier,

S’il vosist le deduit cacier  
Que li amans prent a le fie  
Quant il poet joïr de s’amie.

Mais chius celle ne fist riens nee  
Dont fame fust despucelee,

Ains s’est par grant yre levés  
Et li dist: “Dame, or esgardés!

donnait sur le chemin que la dame devait emprunter. II n’avait  
guère attendu qu’il la vit arriver seule, sans compagnie, car elle  
avait quitté discrètement sa maison: personne ne le savait. Le  
châtelain s’avança pour l’accueillir, l’enlaça, puis la prit par la  
niain et l’entraîna vers le lieu du piège, en lui disant:

«Dame, quel bonheur d’être dans un si bel endroit avec son  
niuic 1 l "''erbe humide de rosée y est parsemée de fleurs.  
Assevons-nous donc, pour nous abandonner aux plaisirs  
.jpvuiu que se doivent deux amants!

. - ■ cnue avec cette intention, répondit la dame, car Amour

m’a exhorté à satisfaire votre désir. Personne ne peut résister à  
Amour, si bon guerrier soit-il. C’est donc en vain que je me  
Jcbam-'i' puisque je n’y gagnerais rien.»

Ceui -jnversation dura longtemps, mais, pour dire la vérité  
en peu de mots, il la mit dans des dispositions telles qu’il pouvait  
obtenir ce qu’il voulait. Et soyez-en sûr, ses désirs auraient été  
Lombk‘'' -ans qu’ii rencontrât refus ou résistance, s’il avait  
icdicicl' '• i e plaisir que connaît enfín l’amant lorsqu’il peutjouir  
de son amante. Maìs plutôt que de commettre ce qui aurait pu  
enle'.d '1 /irginité à une jeune fílle, il se dressa, plein de colère,  
ei luulu

- iJanr , réfléchissez donc! Ce n’est pas votre mérite qui

II ne demeure pas en vous  
Que vostres maris ne soit couls.

Vous li iestes de pute foi,

Et pour ytant je vous castoi  
Que jamais ne voelliés maisdire  
De celi u mains a a dire  
Qu’il n’ait sour vous, fole musarde!  
Que li maus feus avant vous arde  
Que je soie o vous comme amis!  
Mais je vous ai en teil point mis  
Pour vengier le tres boinne dame  
Cui vous avés a tort fait blasme:

Elle est boinne et vous y falés.”

A cest mot est Gobiers passés  
Et Yzabiaus avoecques lui,

Qui dalés iaus ierent quati.

Quant elle les vit, ne pot dire  
Nul mot, tant iert esprise d’ire.

Bien cuide que plenté de gent  
Ont veii son contenement.

Lors est dolante et esmarie.

“Lasse! Con sui morte et traye!  
Jamais jour honnour n’averai!

Cest honte couvrir ne porai,

Car il l’ont tant de gení veii  
Que tost sera partout seìi.”

Puis dist: “Faus mauvais castellains,  
Vous avés fait comme vilains  
Et com traytres desloiaus.

Samblant faisiés d’iestre loiaus!

Ai mi! Quant m’avés ahontee!

- Dame, vo mauvaise pensee  
Et vostres fais et vo parolle  
Que vous deïstes comme folle  
Vous ont a ce faít amenee  
Dont a tous jours serés blasmee.”  
Elle sans plus dire s’em part,

Car dou repairier li est tart.

Comme dolante et couroucie

5760

5764

5768

57'2

577(1

5780

ijjjl

5788  
57n

1

o'. iìu -ì votre mari d’être cocu. Vous lui êtes d’une ignoble  
jul'O.'Uté. Voilà pourquoi je vous ordonne de ne jamais calom-  
iuci •: .lle qui appelle moins les reproches que vous, misérable  
imbécile í Que le feu de l’enfer vous brûle avant que je ne  
jc\ ii-une votre amant! Je vous ai mise dans cette situation pour  
u-rievi la très noble dame que vous avez accusée à tort. Elle est  
plciiu’ de bonté, tandis que vous, vous en manquez absolument.»

\ cet ìnstant, Gobert et Isabelle, qui étaient tapis non loin,  
passèrent devant eux. Quand elle les vit, elle ne put articuler un  
mot, tant elle fut bouleversée. Elle s’imagina en effet qu’une  
foule de personnes avait assisté à son inconduite. Dans son  
violent trouble, elle s’écria:

.. Mclheureuse! Je suis trahie et déjà morte! Jamais plus je ne  
icci'iu-vrai mon honneur! Je ne pourrai masquer cette honte, car  
ils sont si nombreux à I’avoir vue qu’elle sera divulguée partout  
en pcu de temps.

IVi lide et cruel châtelain, ajouta-t-elle, vous avez agi comme  
uii honune de basse condition et un fieffé traître. Vous faisiez  
semblant d’être loyal! Pauvre de moi! Vous m’avez couverte de  
honie!

- D.imc. ce sont vos pensées méchantes, vos actes et vos paroles  
iiist’n'-ccs qui vous ont mise dans cette situation et vous en serez  
ajarn.ii i condamnée.»

LHc partit sans ajouter un mot, tant il lui tardait de rentrer  
clic/' cllc. Accablée de douleur, elle regagna sa demeure à vive

S’en va, de ses dras escourcie, 5796

Viers son manoir, grant aleiire,

Car que nuls la voie n’a cure.

Moult pense, se nouvielle estoit

De çou, comment s’excuseroit, 5800

Mais rìens ne troeve en se pensee  
Comment em puist iestre excusee.

Mout se despite et se desmente

Et se claímme lasse, dolente, 5.N04

Et nonpourquant si bielle estoit  
Que de biauté appiertenoìt,

Et de la dame de Paiiel

Encore estoit d’atour plus biel, 5808

Dont ce li fait despít au coer  
Quant voít qu’elle est jetee enpoer  
Pour celi que deuïst passer

De tous estas au comparer, 5812

Et de linnage et de hautece,

Et de bìauté et de ríquaice.

Mais son doei mainne coiement

Si c’on ne s’en píerçoít noient. 5816

Or vous dirai je de nouviel  
Et âe Gobiert et d’Isabiel,

Comment li castellains a iaus [f. 74 v.J

En vint joians, plains de reviaus, 582u

Car sa besongne ot acievee  
Tout si com il l’ot devisee.

A Gobiert dist: “Vous remenrés

Ysabiel si com vous devés, 5824

Et quant vous serés a loisir  
Que porés ma dame veïr,

Contés li tout de cest afaire:

Le ciertain bien li pora plaire.” 5828

Ensi devisent lor besongne,

Puis sont departi sans essongne.  
Li casteîlains viers sa maison  
En va, ne fist aniestison,

Et Gobiers Yzabíel convoie,  
Puis retouma la droite voie

allua’. oi ('eíroussant ses vêtements, car ellene souhaitait pas être  
uie. hHe i éfléchit alors longuement aux moyens de se disculper  
au ca1' où ie tout serait ébruité, mais eïle n’en trouva aucun. Dans  
■,t's proi('"des lamentations, elle se proclamait la pius malheu-  
reiiNe du rnonde. Sa beauté touchait pourtant la perfection et ses  
piirurc' éi.iient plus élégantes que celles de la dame de Fayel, ce  
t|ui renturqait son dépít de se voir rejetée en faveur de celle  
qu'elie nui passait en tout: iignage, noblesse, beauté et richesse.  
MaiN elle garda secrète sa souffrance, si bien que personne ne la  
décou'. m.

Jcr c lourne maintenant à Gobert et à Isabelle, pour vous dire  
coimner.i le châteiain les rejoignit pleìn d’entrain, tout à sa joie  
ti’avoir icalísé son projet selon ses désirs. II demanda alors à  
Goben ■ < Raccompagnez Isabelle comme vous devez le faire et  
quand \ou s pourrez vous entretenir avec ma dame, racontez-lui  
toute l'hi'toire, qui, à coup sûr, Iuí fera plaisir.»

IX’N qu 'ils eurent tout décidé, ils se séparèrent. Le châtelain  
retint ciiez lui sans faire la moindre halte, tandis que Gobert,  
apres a\ou accompagné Isabelle, retourna directement à Fayel.

Et en esî a Faiiel venus.

Dou segneur fu bien receíís,

Mais la dame fait laide ciere.  
Samblant moustre que n’ait pas ciere  
Ne son retour ne sa venue.

Mout sagement s’est maintenue,

Que ses sires n’apierceûst  
Que Gobiers dou secré setìst.

Mais griesment desire a ssavoir  
Dou cuevreidef listé le voir,

Que ses amis l’autrier porta  
Quant il la fieste fourjusta.

Ne seit comment face a Gobiert  
Que l’uevre le conte en appiert.  
Jamais a aise ne sera  
Jusqu’adont que le voir sara  
De çou, et pourquoi et comment  
II porta tel acesmement.

Tant que dedens brief terme avint  
Que Gobiers a sa dame vint  
Quant le vit seule et a privé  
Et s’avoit ja un jour esté  
En I’osteil, mais pas ne veoit  
Sen point, si qu’atendu avoit  
Tant que li sires n’i est mie:

Dehors son manoir s’esbanie.

Dont commença Gobiers a dire  
De chief a autre, tire a tìre,

Com li castellains esploita  
Et par quel tour il se venga  
De la dame qui tant mal jour  
Lor pourcaça par mal errour,

Et pourquoi porta sour son cief  
As joustes le sien cuevrecief,

Pour li moustrer d’amour samblant  
Et pour couvrir son couvenant:

“Et quant il ot si apresté,

Qu’elle li ot le jour nommé  
Pour iestre ensamble com amant,

58.io

5840

5844

5848

5852

5856

5860

5864

Si le seigneur le reçut chaleureusement, la dame, eile, Iui  
m: rude accueii, en lui donnant à lire sur son visage  
î.'.ippréciait pas du tout son retour. Mais elle ne se  
jcpariii p.K d’une grande prudence, pour empêcher son époux de  
ilccou'. i ir v|ue Gobert partageait son secret. Le désir la tenaillait  
poiiii.ini dc connaître Ia vérité sur la coiffe ornée d’une bordure  
qiic 'on amant arborait I’autre jour, quand il avait remporté la  
\icloiîc Mais elle ignorait comment s’y prendre pour que Gobert  
lui iycuiii.il toute l’histoire sans rien cacher. Jamais plus elle ne  
scraii vaU'iaite avant d’en apprendre les tenants et les aboutis-  
s.uU'' ci.mment et pourquoì il avait revêtu un tel omement.

Pcii Jc temps après, Gobert rejoignit ia dame, quand il la vit  
\cu!c ci .ii'ponible pour un aparté. II avait déjàpassé unejoumée  
uli ch.iic.tii sans en trouver l’occasion et fmalement il avait dû  
udcndrc une le seigneur fût parti dans ses terres se distraire. II se  
nm uloi' à raconter d’un bout à l’autre, sans interruption,  
commcni i.. châtelain avait agi, par quelle ruse il s’était vengé de  
la J.mic .1\* >nt ia fureur perverse leur avaìt gâché tant de joumées  
el pinirqnoi il avait porté sa coiffe sur la tête pendant les joutes.  
ii u>uiaii .unsí feindre l’amour et dissimuler ses intentions:

-I nc iOÌs qu’il eut réussi à obtenir d’elle un rendez-vous

Je m’en alai par le commant  
Del castellain pour Yzabiel,

Si qu’andoi fumes el bosldel  
Repus, un poi viers l’aviespree,

U d’iaus .11. fu li assamblee,

Si qu’elle cuìda vraiement  
Que veii les euïssent gent  
Grant plenté, car nous ie ramier  
Feïsmes hurter et noisier,

Et si nous vit .n. fois passer  
Pour pîus de gent estre sambler,

Dont elle fu si esmarie

Que jamais n’iert heure en sa vie

Qu’elle s’ose en fieste veoir.

Car elie cuidera pour voir  
Que cescuns sace cest afaire,

Car au partír ne se pot taire  
Li castellains qu’ìl ne desist:

“Dame, dame, mieus vous venist  
Que vostre langhe en vostre vie  
N’euïst ditte telle folie  
Que vous desistes sour celi  
Quí ,c. tamps vaut mieus endroit ìi  
Que vous ne pori'és valoir.

En li n’a fors bien et savoir,

Mais vous íestes musarde et fole.

Or vous ai menee a Ì’escolle  
Dont a tous jours blasme averés”.

Ma douce dame, or respondés,

Dist Gobiers, que vous est avís ?

Ne fu ce biasmes et despis  
Et vengemens sans nul outrage,

Qu’il li fist a loi d’omme sage ?

- Gobiert, oïl voir, ce me samble,  
Mais or visons andoi ensamble  
Comment il puist ceens venir,

Car a veoir trop le desir  
Et mes maris trop peu ceminne.

Mais je sai bien qu’en brief terminne

[f. 75]

5876

55M)

5884

5888

5892

58%

galant, je suis allé sur ses directives chercher Isabelle pour que,  
pcu avant la tombée du jour, nous nous cachions tous deux dans  
le petit bois, là où ils avaient fixé leur rencontre. Elle a alors  
vraiment cru qu’une foule de personnes les avait vus, car nous  
,n ons agité des branchages pour faire du bruit.58 Nous sommes  
aussi passés deux fois devant elle pour donner l’iìlusion d’un  
plus grand nombre. Elle en a été si bouleversée que plus jamais  
de sa vie elle n’osera apparaître à une fête, car elle imaginera  
i,hi|o(ii - cette histoire connue de tous. En effet, quand ils se sont  
séparés, le châtelain n’a pas pu s’empêcher de lui dire:

■ \i ulame, íl aurait été préférable pour vous que votre langue  
ne prononçât jamais une calomnie aussi folle que celle que vous  
iive/ i.in.'ée contre une dame qui vaut cent fois mieux que vous.  
On ne trouve en elle que bonté et sagesse, alors que vous, vous  
êtes sotte et insensée. Mais je vous ai donné une leçon qui vous  
cniiv i m a pour toujours de déshonneur.»

C'lvio madame, dites-moí, qu’en pensez-vous ? continua  
(iuheo. n’a-t-il pas agí avec sagesse en lui infligeant cette  
hunuliation et ce déshonneur, en assouvissant une vengeance  
léginiiie 1

-5i. (ionert, je le crois aussi. Mais maintenant réfléchissons  
cn\*.’inblo comment le faire venìr ici, car je désire beaucoup le  
\oir eí c|iie mon marí se déplace très peu. Je sais néanmoins que

5900

! mse est utîlisée aílleurs dans des contextes guerrìers, Voir le Roman  
tle Roman de Toute Chevaleríe de Thomas de Kent, éd. B. Foster  
, n d. C. Gaullier-Bougassas et L. Harf-Lancner, Paris, Champion,

\* 58, «Champion Ciassiques».

Couvient il qu’il voist sans essongne  
Plaidier pour une grant besongne.”  
Gobiers disî: “Bien vous aiderai  
Et chi ens par sens l’amenrai.

Par sens ferai qu’il y venra,

Que nuls ne le connistera.

Car quant mes sire106 en iert alés,

11 sera loiiés et bendés  
Entour le cíef, parmi le vis,

Si que nuls n’avera avis  
Dou connoistre ne d’entierchier.

Et si dirai qu’al toumoiier  
Est ensi mallement navrés.

Par cel tour iert chi amenés  
Et tantost le feraí couchier.

Ensement porons esploiîier.”

Dist la dame: “Par Dieu, Gobiert,  
Vostre conseil voi vrai appiert  
Et ensement nous ie ferons  
Quant nous le point dou faire arons.”  
Or revenrai au castellain,

Qui cevauce par bos, par plain,

Et sieut toumois, behourdeïs.

Bien lui samble qu’ii soìt garis  
Quant ìl est de celle vengiés  
Dont de sa dame est eslongiés  
Et moult ii plest sour toute rien  
Qu’il croit que sa dame seit bien  
Par Gobiert toute ia venue  
Et croit que joie en aít eiiwe  
Et espoire que d’aucun tour  
Sa dame trouvera retour  
Qu’il le porra aler veïr:

A çou s’apoient si desir.

Et celle esperance le tient  
Gai et joli eî ie soustìent  
En joie et en joiiveté.

m sires, corr. pour la mélrique.

d'ici peu il doit absolument soutenir un procès dans une affaire  
nuportante.

- Je vous apporterai toute mon aide et conduirai le châtelain  
jusqu’ici avec habileté. J’userai d’un tel stratagème qu’il viendra  
^ans être reconnu. Car, après le départ de mon seigneur, il arrivera  
la tête et le visage recouverts de bandages si bien que personne  
ne pourra le moins du monde le démasquer. Quant à moi, j’expli-  
querai qu’il a reçu d’aussì graves blessures lors d’un tournoi.  
Cette ruse me permettra de le conduire ici et aussitôt je le ferai  
coucher. Voilà comment nous pourrons réussir.

P.ir ! )ii-u, Gobert, répondit la dame, je trouve votre conseil  
vraiment habile et nous le suivrons dès que nous en aurons  
I’i'Cl.1'1' 'il. »

.lc retoume maintenant au châtelain, qui chevauchait par  
monts et par vaux pour participer aux tournois et auxjoutes. II se  
Mfnt.m u-ut à fait guéri depuis qu’il s’était vengé de celle qui  
l'auui cioigné de sa dame. Sa plus grande satisfaction était de  
pcnv'i qne Gobert avait tout appris à cette demière. Elle en avait  
cproii'C de la joie, il en était sûr et il espérait qu’elle trouverait  
une IU-.C pour qu’il pût venir la retrouver: voilà de quoi se  
nuUMi'.'.iient ses désirs. Cette espérance le rendait gai et enjoué,  
el l’IIc lui permettait de garder tout son entrain. II consacrait ainsi  
'On lemps à de nobles occupations59:

\*\* Le manuscrit A contient un vers d’introduction: En ce point a che chant  
trouvé (\. 5951). Cette chanson est, dans l’édition d’A. Lerond, la chanson  
II t.NSée parmi les chansons rejetées, car la plupart des manuscrits l’attri-  
baentàGace Brulé (op. cit., p. 193-197). C’est une chanson unissonante de cinq  
strophes de 8 décasyllabes, avec un schéma de rimes original: ABABABCC  
jde du rythme par R. Dragonetti, La Technique poétique des trouvères  
iens la chanson courtoise. Contribution à Vétude de la rhétorique médiévale,  
Broçc'. 1960, p. 508-512). L’envoi, adressé au seigneur Noblet, correspondant  
Gace. est supprimé. Jakemés remplace aussi l’évocation générale et vague des  
3^J,sjni' ■ :. fausse gent vainne» (v. 31), par une allusion à la traîtresse dame  
® ^artnandois qui accable les amants, la « fausse vilainne » (v. 5964). Sur ces  
d’intégratíon des poèmes préexistant à l’intrigue romanesque, voir notre  
iBtrodaction p. 31-41.

Son tamps emploie en honnesté:

Au renouviel de la douçour d’esté,

Que resclarcist li dois en lafontainne 5952

Et que sont vert bos et vregié et pré  
Et li rosiers en mai florist et grainne,

Lors canterai, car trop m ’ara duré

Hire et esmai qu’avoie au coerprocainne, 5956

Mais, Fine Amours, a tort m’ocoisonnés,

Et moult souvent de legier m’esfraés.

Bien voi qu’Amours outre loi m’a mené,

Mais moult m’est biel qu’a son voloir me mainne, 5%o

Et se Dieu plest encor me sara gré

De mon travail et de me longhe paine, [f. 75 v.]

Mais paour ai que ne m ’ait oublié

Par le conseil de lefausse vilainne 5%4

Dont li corps est congneiis et prouvés,

K’a painnes sui sans morir escapés.

Douce dame, car m ’otroiiés pour Dé

Un douch regart de vous en le semainne, 5968

Si attendrai sur celle setirté

Joie et solas, seim fins etirs l’amainne.

Ramembrés vous con laide cruautém

Fait qui ocist son liege homme demaìnne. 5ÍP2

Douce dame, d’orgoel vous dejfendés,

Ne traïssiés vos biens ne vos biautés!

Tant ai d’Amours menfìn coer esprouvé

Que ja sans li n ’arai joie ciertainne, 5976

Et si sui si tout a sa volenté

Que nuls travaus mon desir ne refrainne.

Quant plus me truis pensis et esgaré,

Mius me confort es biens dont elle est plainne <'$$G

Et vous, singneur, qui priiés et amés,

Faites ensi, se joïr en volés!

Douce dame, trop m’ont occoisonné [[94]](#footnote-94) [[95]](#footnote-95)

Au retourde la douceur du printemps,

Quand les eaux de lafontaine reprennent leur éclat,

Que bois, vergers et prés verdissent

I*-1* qu ’en mai le rosierfleurit puis donne desfruits,

\lors je veux chanter, car trop longtemps j'ai ressenti  
douleur et le trouble qui approchaient mon cceur.  
Vuus, Amour parfait, vous m ’accusez à tort  
ì.i me causez sans raison maints effrois.

Ji vois bien qu’Amour m’a injustement traité,  
Maisj’aime tant me laisser diriger par sa volonté  
U, si Dieu le veut, il me sera un jour reconnaissant  
Ue mes tourments et de ma longue soujfrance.

./'■ redoute néanmoins qu’il nem’ait oublié  
Sur le conseil de la petfide et grossière femme  
l)ont l’identité m’estparfaitement connue,

*(\ir* j’aifaílliperdre la viepour lui échapper.

fìouce dame, accordez-moi donc, au nom de Dieu,  
l. n doux regard de toute la semaine,

U de cette promesse j’attendrai  
Honheur et plaisir, si la chance me les donne.  
Hnppelez-vous quelle horrible cruauté  
Commet celle qui tue son homme lige.  
fìouce dame, préservez-vous de l’orgueil,

Ne trahìssez pas votre bonté et votre beauté!

J 'ai tant soumis mon catur courtois aux épreuves d’Amour  
Que jamais je ne connaîtrai le vrai bonheur sans lui  
U je me plie si entièrement à sa volonté  
Qu’aucune soujfrance ne refrène mon désir.  
f’lus je me perds dans mes pensées et mes craintes,

Plus me réconfortent les vertus qui abondent en lui.  
f.t vous, seigneurs, qui adressez des prières d’amour,  
Agissez comme moi, si vous voulez être heureux!

fìouce dame, ilsm’ont lancé trop d'accusations,

5984

«ith

nlH)0

SIJUÍI

S9>>;

988

r™ irv et de la Dame de Fayel

LbRomanduChatelmndeCoucvet

Faus losengier par leur parolle vainne,

Â men dehait m ’ont il desconforté,

Priés ne m’ont mort, Diex leur doinst male estrainn

Mais malgré iaus vous ai mon coer gardé  
Plaìn d’unne amour quija n'en ert lontainne.  
Sìfinement est enviers vous prouvés,

Japlus loiaus n’iert mes quis ne trouvez■

Mout a grant voloir de veïr  
Celle a cui sont tout si desir,

Mais il ne seit en quel maniere  
II y puist retoumer arriere:

Mout pense menu et souvent.

Atant es vous Gobiert brieument,

Qui ií conte le verité  
Qu’ il a en sa dame trouvé  
Et lui nomme i’eure et le jour  
Qu’il pora venir a sejour  
Eì liu u sa dame sera,

S’ii oevre si qu’il li dira:

C’est qu’iì se face estroit bender

Et sen cief si envoleper  
Que nuls connoisíre ne le sace,

Et ensi en l’ostei s’embace.

Dìst Gobiers: “Je vous y menrai,

Et ciaus de l’hostel prierai  
Que vous soiíés esrant couciés,

Ensi n’i serés encierchiés.”

Que vous yroie jou contant?

De ce jour furent desirant  
Que li sires en fu partis,

Et lors que li fais lor fu dis  
Que li sires n’i estoit mie,

Lor besongne ont appareillie.

Renaus a guise d’escuiier  
Se volt et viestír et caucier,

Puis s’atouma comme navrés  
Et viers Faiìel s’en est toumés.  
rïnHins. si com a mescief porte

\rTENTE 463

L' ; perfides médisants, avec leurs discours creux,

/L m’ont apporté ajfliction et malheur,

/L ont manqué de me tuer, que Dieu les en châtie!

*\Lds* malgré leurs attaques, je vous ai gardé mon cceur  
A’- mpli d'un amour qui jamais de vous ne s’éloignera.  
i> • ous a donné des preuves si éclatantes  
One plus loyal vous ne trouverez jamais.

[! .ispi rait ardemment à voir la dame qui cristallisait tous ses  
iIcmi s\* mais ignorait comment retourner près d’elle: cette préoc-  
cupalioi. ne quittait pas ses pensées. Sans tarder arriva alors  
Cnibeit. quí lui raconta fidèlement la réaction de sa dame et luí  
nppiii lc |our et l’heure où il pourrait la rejoindre à condition de  
i.ui\ie conseiis: se faire envelopper la tête d’étroits bandages  
pour empècher toute reconnaissance, puis entrer chez elle dans  
un let .leeQUtrement. Gobert poursuivit: «Je vous y conduirai,  
ptiix je prierai ceux du château de vous mettre au lit immédìate-  
nvni. Ainsi ne serez-vous pas découvert.»

Qti ujouter ? À partir de ce jour, ils ne cessèrent d’attendre  
a\ec impatience le départ du seigneur et lorsqu’on leur apprit  
qu’il s'ciait absenté, ils firent leurs préparatifs. Renaut décida de  
portci II". vêtements et les chausses d’un écuyer, puis se donna  
le-i jpparences d’un blessé et se dirigea vers Fayel.60 II franchit la  
poite tont courbé, comme s’il soutenait sa tête avec douleur.

1 ':"i L premier «retour» du châtelain déguisé auprès de sa dame. L’insis-  
Sttr te travestissement rappeìle la légende tristaníenne.

Cescuns fait Gobiert bienvegnant  
Et il leur prie maintenant  
Que de cel escuiier blecié  
Pensent tant qu’il i’aient coucié.  
En un biel lieu l’en ont mené  
Et Gobiers oste le clarté  
Et fait atoumer sans respit  
Tant qu’il l’a coucié en un lit.  
Chius dist k’un poi voet reposer  
Et c’uimais ne volra souper.

Ensi le laissierent atant  
Cil de laiens tout maintenant,

Et Gobiers a la cambre close  
Et dist que ses compains repose.  
Puis a son signour demandé  
Et on lui a esrant conté  
Que dedens l’ostel n’estoit mie,  
Maís madame un poi dehaitie  
A bien esté .11. jours u plus.  
Gobiers y est esrant venus,

Si l’a hautement saluee.

La dame estoit tantost levee  
D’unne couce sour quoi seoit,

Et aussi tost com Gobiert voit  
En vìnt contre lui liement,  
Demandant dou toumoíement  
Et liquel l’avoient mieus fait.  
Gobiers li conte sans lonc plait  
Et, quant il poet l’eure veïr,

Si commença a descouvrir  
Comment îi castellains gisoit  
En la cambre et venus estoit.

Dont ne vous saveroit nus dire  
Qu’elle a au coer joie et peu d’ire!  
Lors lui a l’afaire moustré  
Comment avera tour trouvé  
De venir a li coiement  
Quant endormi seront si gent.

Au castellain Gobiert revient,

60

6l>

[f. 76]

60;

60,

6(15

fiOV

Tori' «caihaitèrent la bíenvenue à Gobert et il leur demanda  
aii'N-iHM iic prendre soin de l’écuyer biessé et de le coucher. Ils le  
lOïuIu's'o nt dans une belle chambre, que Gobert plongea dans  
l’obscurité, avant de tout organiser sans perte de temps afin de  
1‘ailonger sur un lit. Le châtelain prétendit qu’il souhaitait un peu  
iie ici-'u'- i-i ne mangerait pas ce soir-là.

|ci<s les serviteurs s’empressèrent alors de se retirer et  
Goivo n-ièrma la porte, en alléguant que son compagnon se  
ivpii'C'' l'uis il demanda où était son seigneur et on lui apprit  
qu’il s’était absenté et que la dame avait eu une maladie bénigne  
peiul 'in dcux jours environ.

Ciui ci' alla aussitôt lui rendre visite et la salua très respec-  
tueusement. La dame venait de se lever de la couche sur laquelle  
elle était assise et, dès qu’eile le vit, toute joyeuse elle vint à sa  
lencoi'iiv. en i’interrogeant sur le toumoi et les chevaliers qui s’y  
étaient illustrés. Gobert l’en informa rapidement et lorsqu’il le  
pul, so mi' à luî révéler comment le châteìain avait pu venir et  
i^piiv:iu ■ :ns la chambre. Impossible ici de vous décrire la joie  
sans partage qui la submergea! Elle lui expliqua alors par quel  
stratagème il viendrait la retrouver discrètement une fois toute la  
maiMinna endormie. Gobert retourna auprès du châtelain et lui

Se lí conte qu’il li couvient  
Ensement venir a privé  
Que sa dame lui ot moustré.

Quant poíns fu, s’alerent mangier  
Et apriés alerent coucíer.

La dame apreste sa besongne.  
Ne s’est pas endormie, ains songne  
Que sa gent soient endormi.

Li castellains pas en oubli  
Ne s’estoit mis de l’autre part,  
Esrant se iieve et lui est tart  
Qu’il soit a sa dame venus.  
Lìement y fu receiis.

Elle li dist: “Vo bleceiire  
Prenderaì, s’il vous plest, en cure.”  
Que vous yroie jou contant?

La menerent vie d’amant,

Et recorderent leur grietés  
Dont cescuns ot eti assés,

Et recorâent les grans hascies  
Qu’il ont souffiertes maintes fies.  
Tout ior est toumé a deduit  
Puis qu’ensamble sont une nuit.

Li castellains de cief en cief  
Li conte le painne et ie grief  
Qu’il a eii a pourcacier  
Qu’ìl peuist sa dame vengier,

Et comment iui est avenu  
Puis le tierme c’on l’ot tenu  
Ai vvìsseit, quant il fu gaitiés.

Et elle li dist les maisciés  
Et ies grietés et le doiour  
Qu’elle souffri a ceii jour  
C’on ii dist que dessus son cief  
Avoit porté ie cuevreitief  
Au tournoí pour aucunne dame:  
“Dont bien en cuidai rendre l’ame  
Et mouit vous tenoie pour faus.  
Mais quant je truis k’iestes loiaus

dit qu’il devait en secret la rejoindre comme elle le lui avait  
indiqué. Quand l’heure en fut arrivée, iis allèrent manger puis se  
couchèrent.

La dame se préparait. Bien loin de s’assoupir, elle se préoc-  
cupait de voir la maisonnée endormie. De son côté, le châteiain  
n’avait pas perdu son temps. II s’était vite relevé, impatient de la  
ietrouver Elle le reçut dans I’allégresse, puis iui dit: «Je  
ísoignerai votre blessure, si vous le voulez.» Que dire de plus ? Ils  
íftent alors comme tous les amants et se remémorèrent íes  
jhambreuses souffrances endurées, les profonds tourments sans  
s^$se renouvelés. lous leurs malheurs s’étaient transformés en  
ô&isírs, paisqa’ils étaient réunis pour une nuit.

Le dìâtelain lui raconta longuement les peines cruelles qu’il  
avait supportées pour parvenir à la venger et tout ce qu’ìl avait  
véco depuís le jour de sa prise en flagrant déiit à Ia petite porte,  
lorsqu’il avait été espionné. À son tour, la dame lui apprit les  
poignantes douleurs qui n’avaíent cessé de ì’assaillir depuìs le  
moment où on lui avaít dit que, pour le toumoì, il avait porté sur  
lètc la coiffe d’une autre dame: «J’ai bien crurendrel’âme et  
j'èiai'- persuadée de votre grande déloyauté. Mais, puisque je  
découvre votre fidélité et que je connais les intentions de

6U'?:

Et que j’en sai l’ententïon,

Que ce fu pour le vengison,

[f. 76 v.j

Je m’en tieng tres bíen a paiye  
Et de çou forment vous miercie.”  
Ensi menerent leur deduit  
Tant que jours esconsa la nuit.

Dist li castellains: “Trop m’anoie  
Qu’il me couvient mettre a la voie  
Et ja si tost de vous partir!

Mais visons comment revenir  
Je porai chi parler a vous,

Car je sui forment cremetous  
Des mauvais felons maisdisans  
Qui maisciés nous ont fait si grans  
Par l’orgoel d’iaus et par envie.

Et si sai bien que Jalousie  
A pris en vo marit manoir,

Et pour çou au main et au soir  
Vous fait garder estroitement.

Si convient aviseement  
Vostre besongne deviser,

Car trop m’ain mieus a consirer  
Et ma volenté amenuir,

Quel doel que j’en doie souffrir,  
C’on seuïst riens de mon affaire.

Et pour ytant couvient retraire  
Cescun de nous de son desir  
Tant que poins pora avenir  
Que nous porons venir ensamble.

* Sire, c’est bíen dit, ce me samble,  
  Eî bien m’acort a çou que dittes.  
  Mes Gobiert devons grans merites  
  Dou siervice qu’il nous a fait

Et fera si qu’íi nous proumet.

* Dame, dist ii, vous dittes voir:

Je sui siens de corps et d’avoir.”  
Dist la dame: “Vous avés droit.”  
Ensi devisent ia endroit

De leur affaire grant partie,

\civ.:c:.ik c v|ui vous animaient, je m’en estime bien récompensée  
et je vous en remercie vivement.»

II- "'uh.mdonnèrent alors au plaisir jusqu’au moment où le  
j-hii icmpl.ica la nuit. Le châtelain s’écria alors:

(Jucl d lagrin m’accable de devoir partir et me séparer sì tôt  
je soii"f I xaminons donc comment je pourrai revenir pour  
m'ciiiicMin avec vous, car je redoute fort les calomniateurs si  
perlidc- ci méchants, dont l’outrecuidance et la haíne nous ont  
cau"C i-mi de maîheurs. Et je sais bien que Jalousìe a pris  
ié"idciKC ciiez votre mari, ce qui explique qu’il vom fasse étroi-  
iciricui "'ii\ ciller toute la journée. Vous devez calculer tous vos  
sc"ic" -i\cc [rrudence, car je préfère de beaucoup être séparé de  
vuU" ci bi idcr mes désirs, queîle qu’en soit ma souffrance, plutôt  
quc Jc \ini notre relation divulguée. Voilà pourquoi chacun de  
noiis ilc'u 'vprimer sa passion jusqu’à une nouvelle occasion de  
tundiv-'oi'"

* Seigncui. c’est juste, je le crois, et je suis parfaitement d’accord  
  j\cc \nii" Vous devons aussi de grands remerciements à Gobert  
  poui l'aidc -çu’il nous a apportée et qu’il nous apportera encore,  
  v.ommc il i.-i'us le promet.
* Dainc. cIII il, vous dites vrai. Je suis son obiigé, de toute ma  
  pem’nnc d de mes biens.
* Vous a\c/ raison, répondit la dame.»

11" "'cnnetinrent encore un long moment de leur situation.

Mais l’aube iert ja si esclairie  
Que partout paroit la clartés.

Dist la dame: “Vous en yrés,  
Castellains, car il en est tans.”

Qui dont veïst les .n. amans  
En acolant prendre congié!

De larmes sont lor vis moullíé  
Sourdans de fins coers amoureus,

Au departir sont anguisseus.

A la cambre u Gobiers gisoit  
S’en vint li castellains tout droit.

II s’estoit ja appareilliés,

La fu rebendés et loiiés.

Lor ceval furent ensieié,

Si se sont ambedoi monté.

Gobiers n’a demandé congié  
A sa dame, ansçois a proiié  
C’on lì salue boinnement,

Car il retoumera brieument,

Mais que cel escuiier blecié  
Ait a son hostel convoiyé.

Dont cevaucent, n’ont arriesté,

Si ont bien .vi. lieuvves esré.

Mout ont parlé de leur affaire  
Et devisé qu’il poront faire  
Ne comment poront revenir,

Si qu’encore peuïst joïr  
De celi a cui s’est donnés.

Dist Gobiers: “Sire, ne doutés,

Adìés trouverons aucun tour  
Que vous y averés retour.

Et jou adìés vous aìderaì  
Et vo affaire celerai.”

Que vaut ions contes c’on detrie?  
Gobiers lui aida mainte fie  
Et tantes[[96]](#footnote-96) fois y repaira  
Que li sires pierceii l’a

Mais l’aube était déjà si bien levée que tout baignait dans la  
clarfé. La dame conclut alors: «Partez, châtelain, c’est l’heure.»  
\h' ■'ì 'i'US aviez vu les étreintes des deux amants lors des  
adieux! Les larmes qui jaillissaient de leur coeur plein d’un  
amour courtois inondaient leur visage, la séparation îes plongeait  
dans la souffrance.61

Le châtelain regagna directement la chambre où Gobert  
s’était allongé. Le serviteur, déjà prêt, l’enveloppa à nouveau de  
tous ses bandages et, une fois leurs chevaux sellés, tous deux les  
enfourchèrent. Gobert ne prit pas congé de sa dame, il demanda  
-euleuum qu’on la saluât respectueusement en son nom, car ìl  
serait vite de retour, pourvu qu’il eût raccompagné chez lui cet  
ecuscr nlcssé. Ils chevauchèrent sans s’arrêter et parcoururent  
ainii -i' lieues. IIs discutèrent longuement de la situatíon et  
decidcicui leur conduite à venir et les conditions de leur retour  
afin que le châtelain pût encore jouir de celle à quì il s’était  
Jonné (n'bert lui dit: «Seigneur n’ayez crainte, nous allons  
trouver un stratagème pour vous permettre de la rejoindre à  
nouseau íït moi, je ne cesserai de vous aider et je garderai le  
scaet. ■

Quel mtérêt de rallonger une histoire ? Gobert lui apporta très  
vousem -0,1 soutien et le châtelain revint si fréquemment auprès  
;!e la ilame que le seigneur l’apprit d’après le témoignage de ses

■ transpose dans le récít romanesque les motifs de la chanson  
4 ^V0’r ^°^mes d'amour des XìF et xiif síècies, éd. et trad. E. Baumgartner

«h rertand, Paris, 10/18, 1983, p. 275-279).

Par le recort de sa maisnie.

Lors a sa fame priés gaitie  
Et mout malie vie li mainne,

Car Jalousie ie demainne.

Ne voit nulle riens qui ii plaise,  
Mout est dolans et a mesaise.

Sa fame ramprosne souvent,

Mais n’ose pas son mautalent  
Moustrer ne batre par haussage,

Car elle estoit de grant linage.

Si portoit[[97]](#footnote-97) en lui son maiscief,

U li fust lait u li fust grief.  
Longement ce mautalent tint,

Mais la dame bíel se maintint  
Et lui respondoit simplement  
Et rapaisoit son mautalent.

Et tant qu’il avint une fois  
Que li sires dist: “II est drois  
Que temprement face un voiage,  
Car je doi un pelerinage  
Pieça a Saint Mort des Fossés.  
Dame, dist il, vous y venrés,

Car sans moi chi ne vous lairai,  
Mais avoecques moí vous menrai.  
A le fieste de la Toussains  
Mouverons, n’i a plus neiu mains.”

* Vo volenté ferai, biaus sire,

N’ai pas talent del contredire,

Mais mes kars n’est mie atoumés  
Et li jours est trop cours d’assés  
Et ma pucielle est dehaitie:

Ma cose est trop mal apointìe.

* Dame, n’en soiiés en esfroi,

Vous yrés sour un palefroi,

Si cevaucevons simplement,

serviteurs. Renforçant alors sa surveillance, il menait !a vie très  
dure à son épouse, car Jalousie le tenaillait. Rien ne lui plaisait  
plus, si vives étaient son amertume et sa douleur. II accablait sa  
femme de reproches, mais sans oser découvrir sa colère ni céder  
à des accès de violence, car elle appartenait à un très noble  
tignage.

II renfermait donc en lui son maiheur, même si ses tourments  
en étaient augmentés. Un tel courroux le poursuivit pendant  
longtemps, mais ìa dame, par son noble comportement eî ses  
humbles réponses, finit par l’apaiser.

I'ui, 'int un jour où il lui dít:

II u’s faut bientôt partiren voyage, car depuis longtemps je  
dois accomplir un pèlerinage à Saint-Maur-des-Fossés. Dame,  
vous viendrez, car je ne vous laisseraí pas ici toute seuìe. Je vous  
em"U'iK'' ai avec moi, nous partirons pour la fête de la Toussaint,  
mila U'"l.

. Jj vi'is obéirai, mon cher époux, je ne souhaite pas vous  
eonuai ut. Néanmoins, ma voiture n’est pas prête, les joumées  
sont courtes et, comme ma femme de chambre est malade, mes  
afrau."- -ont tout en désordre.

- Damo. soyez sans inquiétude, vous voyagerez sur un palefroi  
et nous chevaucherons ainsi modestement. Nous ne resterons pas  
longlonips là-bas.»

[f. 77]

6180

6(84

6188

Ajíjí,

6:u4

6:m

N’i demourons pas longement."

De chou laissierent le parler.

Et îa dame prist a penser  
Confaitement esploìtera  
C’au castellain parler pora,

Et íui manda par son message  
Comment doit en pelerinage  
Aler brieument o son singnour,

Et, pour Dieu, s’il poet trouver tour  
Par quoi il puist parler a li,

Qu’il nel maice pas en oubli,

Car plus a Faiiel nullement  
Ne poet venír priveement  
Mais par nul tour, car ses maris  
Le gaite et fait gaitier toudis.

Quant li castellains ot ce mant,  
Moult pense et arriere et avant  
Comment pora iestre el cemin,

Ou en hostel ou en gardin[[98]](#footnote-98),

Ou la dame deuïst descendre,

C’on ne s’en peuïst garde prendre  
De lui, fors sa dame sans plus.

Dou penser est pris et confus,

Car trop doute la piercevance  
Dou singneur, ce luí est grevance,  
Car il seit bien qu’il penseroit  
Que pour çou venus y seroit.

Tant avise soir et matin  
Qu’il est ramembrés d’un molín  
D’aighe qui siet enmi le voie,

Dont pour juyel[[99]](#footnote-99) ou pour monnoie  
Vorra si tres bien esploitier  
K’acointés sera del monnier  
Et que laiens se mucera  
Si tempre que nus nel sara,

Leur conversatíon s’arrêta là. La dame se mit alors à réfléchir  
comment elle pourrait parler au châtelain. Elle lui envoya un  
îiiessager pour le prévenir de son proche départ en pèlerinage  
avec son époux et pour le prier, au nom de Dieu, d’inventer très  
vite un stratagème en vue d’un rendez-vous: impossible en effet  
désormais pour lui de se rendre secrètement à Fayel, même par  
jase, tant son mari avait redoublé sa surveillance.

Dès que le châtelain reçut ie message, íl retouma la question  
rfans tous ies sens pour savoir comment il réussirait à se trouver  
sa route, dans une maison ou un jardin où elle devrait  
|$arrêter, sans que personne ne prêtât attention à sa présence sauf  
elle. Cette préoccupation l’obsédait et le plongeait dans le  
trouble, car il craignait fort, jusqu’au tourment, d’être découvert  
nar le seìgneur: celui-ci en effet, il le savait bien, saurait alors  
qu’ilétait venu pour son épouse. II ne cessa de réfléchirjusqu’au  
moment où il se souvint d’un moulin à eau qui se trouvait sur leur  
chemin: il emploierait donc tous ses efforts pour, avec des  
udeaux ou de l’argent, devenir l’ami du meuníer et se cacher  
dans le moulin si vite que personne ne le saurait. II y resterait si

òF'f

Et se fera si bien celer  
Que nus n’en savera parler.

Ensì l’a sa dame mandé:

Or face qu’elíe aìt si ouvré  
Et si atempré son affaire  
Qu’elle puist, sans avoir contraire,  
Venir eî molin a cel jour!

Soutille soit de trouver tour!

Quant la dame ot ceste response,  
Desirs l’a main et soir semonse  
Confaitement puist aciever  
Si qu’a son ami puist parler,

Et tant en tous costés s’avise  
Que bien en a trouvé la guise.

Quant li jours vint, si s’apresterent  
Et sour les palefrois monterent.

Ne firent mener c’un sommier  
Et si n’eurent c’un escuiier.

Ensi cheminnent símpiement,

Tout sieré et petit de gent,

Ne font pas trop grande joumee.

Mais ía dame a adiés pensee,

Qu’elle n’oublie nullement  
La besongne a quoi elle tent.

Le sommier haste et si l’envoìe  
Pour l’ostei querre droíte voie,

Et commande que le dísner  
Hasteement face aprester,

Qu’elle vorra tempre mengier.

Chius cheminne sans atargier.

Et la dame, qui ot apris  
U lì moulins fu, par avis  
L’aproca, si vinrent el gués,

Lor cevaus y ont abuvrés.

Li sires et ses escuiyers  
Entrerent el gués tout premiers.

La dame darrainne y entra  
Et lors que ses cevaus baissa  
En l’aigue pour boire le col,

6248

77 v.]

6252

6256

62H)

bien dissímulé que nul n’entendrait parler de lui,

Ce fut le message qu’il envoya à sa dame: qu’elle manigançât  
Jotu' p >ui parvenir sans faute au moulin lejour fixé! Qu’elle eût  
)‘t.".Pïi; ip'- ontif pour tramer une ruse! Dès que la dame entendit  
ceite '-epo.ise, Désir la piqua sans relâche afin qu’elle trouvât  
omtmciii s 'entretenir avec son amant. Elle n’arrêta pas d’y  
pcn'Ci uvjpt d’arriver à ses fìns.

l,e |i".n venu, les époux firent leurs préparatifs et montèrent  
xur lcui' ('.defrois. IIs n’emmenaient avec eux qu’un cheval de  
vtunnic ci 'iii seul écuyer les accompagnait. Ainsi voyagèrent-ils  
ci’, loutc Miiiplicité, bien groupés et sans autre escorte, par petites  
eupcs i -i dame étaìt plongée dans ses préoccupations, car eìle  
n'ouhliJi1 cn rien son objectif. Dépêchant en avant le cheval de  
vtuniuc. cik envoya le serviteur avec pour mission de chercher  
lout dc 'iiuc un hôtel et elie Iui ordonna aussi de demander qu’on  
prepai ât \ ue le repas, parce qu’elle voudrait manger tôt. Celui-ci  
sc mn cn i'oute sans perdre de temps.

La iIjliuc, quí s’était renseignée sur l’emplacement du moulin,  
prit 'Oin dc s’en approcher et ils arrivèrent au gué où ìls abreu-  
',«em (cui' chevaux. Le seigneur eí I’écuyer s’y avancèrent les  
premicr' I -i dame les suìvit et dès que sa monture baissa le cou

Elle se laissa de plain vol  
Cheïr ens el gués sans mot dire.

De froit y souffri grand martire,

Car en cel jour li matinnee  
Estoit greseiie et rimee.

Li escuiiers est descendus114,

A sa dame est esrant venus,

Si i’a par le corps embracìe  
Et hors de Eaighe l’a sacie.

Et ses maris aussi descent,

AHi l’un lés par le brach le prent  
Si l’ont ens el moulin menee,

Toute tramblant et engielee.

Eî moulin point de fu n’avoit  
Et ceîle, qui Ie froit sentoit,

Díst: “A cheens coussin ne couche  
Sour quoi toute nue me couce,

Ne lieu esconsé de veïr  
U je me puisse desviestìr  
Et tous mes dras moulliés oster ?  
Autres me voìst on aporter!

Devant vous estrinne seroie  
De despoullier, ansçois morroie.

- Douce dame, dist li monniers,  
Je vous aidaisse volentiers.

II a une cambre chi ens,

Vés ie la, et un lit dedens  
Petit qui n’est pas affreans  
A vous, dame, ne souffissans.

S’il vous plaist, sí vous despouîíiés  
De vos dras frés et vos couciés,  
Assés y a de couvreture  
Et dras de lit et de viesture.”

Li monnìers I’uis ouviert li a  
Et la dame dedens entra,

1,4 descedus, corr.  
tiS at, corr.

6288

*ïl'll*

(>2Vt>

(vOU

D?W

pinir boire, elle se laissa brutaíement tomber dans l’eau sans  
prononcer un mot.62 Le froid lui causa alors le martyre, car ce  
matin-là, tout était couvert de gelée blanche et de grésil. L’écuyer  
descendit de sa monture et se préeipita vers elle, il la prit dans ses  
bras et ia tira hors de l’eau. Son époux mit lui aussi pied à terre  
pour îa íenir d’un côté, par le bras, et ils la conduisírent à l’inté-  
rieur du mouiin, toute gelée et tremblante. Dans le moulin, le feu  
n’était pas allumé et la dame, sentant les atteintes du froid,  
demanda:

« Y a-t-iJ icí des coussins et un lit sur lequel je pourrais  
m’allonger nue et aussi un lieu préservé des regards pour me  
déshabilier et retìrer tous mes vêtements trempés? Qu’on m’en  
apporte d’autres! Mais je serais très gênée de me dévêtir devant  
vous, je préférerais mourir.

- Chère madame, répondit le meunier, je vous aiderais volon-  
uer->. 11 :• i i i une chambre - regardez par là - avec un petit lit  
bien trop simple et indigne de vous, madame. Mais sì vous le  
soahaitez, aìîez-y enlever vos vêtements glacés et couchez-vous.  
V.'U' \ m.ioerez couvertures, draps et vêtements nombreux.»

I.V iiicu.ier lui ouvrit ia porte et la dame, une fois entrée, Ia

(SiOli  
(òi:

h?i<i

simitaiie est reiatée au xnc siècle par Gautier d’Arras dans son  
(éd. G. Raynaud de Lage, Paris, Champion, 1976, v, 3843-  
: introduction, p. 56-58. La scène évoque aussi de loin le «mal  
. son sermení dans le roman de Béroul.

Qui Fuis a reclos et sieré  
Et estroitement Fa fremé.

[f. 78]

Li vallés dist a son singnour:

“Sire, ne faisons chi sejour  
Tant qu’a Fhostel serons venu,

U no cheval seront pierdu  
De froit, se nous ne les couvrons  
U se nous ne les chevaucons.

Et lors que venrons au sommìer,

Je me penerai d’esploitier  
A repairier plus que le pas,

Si aporterai autres dras  
Que ma dame pora viestir,

Et s’irai son ceval couvrír.”

Díst li sires: “C’est dou meilleur.

Or tost, montons dont sans demeur!”  
Mais a sa fame a dit avant:

“Mais vailés revenra errant,

Autres draps vous apportera.

Ne vous mouvés, se repairra.”

Atant sont ambedoí monté  
Et viers Fostel acheminné.

Mais la dame fu tost garíe,

Car ses amis Fa embracie  
Entre ses bras estroitement,

Qui la iert muciés coiement,

Et mout doucement Fen miercie  
Qu’elle a fait com loiaus amie,

Quì se laissa keïr el gués.

“Ma dame, dist il, or avés  
Tant fait que je ne sai comment  
Je vous en face paìement,

Car desiervi avés .c. tans  
Que je ne poroie en .c. ans  
Avoir desiervi ne rendu,

Que tel froidure avés eii.”

Dist la dame: “Ce fist Amours.

Or sont garies mes dolours,

Quant je vous tieng entre mes bras.”

referma à double tour. Le serviteur dit alors à son seigneur:

« Seigneur, ne restons pas ici, mais prenons le temps d’aller à  
l’hôtel ou bien nos chevaux vont mourir de froid si nous ne les  
jou-ni ne les montons. Dès que nous aurons retrouvé le  
^hc'al oe somme, je m’emploierai à revenir ici très vite, pour  
apporter des vêtements que ma dame pourra revêtir et pour  
coinii' ^on chevai.

(' ,-m 13 mieux, allez, vite, en selle, ne traînons pas! répondit le  
scieneu qui ajouta à l’intention de sa femme, notre serviteur va  
se dépêcher de revenir et il vous apportera d’autres vêtements.  
Ne bougez pas, il va arriver.»

|U cufourchèrent alors tous deux leurs montures et se dirigè-  
rem \ c' l’hôtel. Mais la dame fut aussitôt rétablie par les tendres  
étreintes de son amant, discrètement caché dans la pièce. II ìa  
remercia avec effusion pour la loyauté de son amour, qu’elle  
„\jii picuvée en se laissant tomber dans le gué:

Ma dame, vous avez été si admirable quej’ignore comment  
uiu^ icutoigner ma reconnaissance, car vous avez mérité cent  
fois plus que je ne pourrais vous rendre en cent ans, lorsque vous  
avez supporté un tel froid.

-("c-i Vmour qui m’a inspirée, répondit-elle. Maintenant mes  
souffrances sont soulagées, puisque je vous tiens dans mes  
hras

I

1

IgÌÌllgl

*mÊÈÈÈÈ*

MBB

*WÊÊSfBt*

m

BMHI

WmÊmfá

Baisier n’i furent mie a gas,

Ansçois y furent de saison.

Cescuns en ot bien sa raison,

Car onques amis ne amie  
Ne demenerent meilleur vie.  
Illuecques furent, tant vous di,

De prime jusque[[100]](#footnote-100) [[101]](#footnote-101) a miedi  
Que li vallés repaíriés fu,

Qui autres draps ot pourveii1'7.

A1 wis de la cambre a hucié.

La dame a ì’uis desveriìlié,

Les dras que chius aportoit príst  
Et puis l’uis reclost et li dist:

“Atent moi un poi la dehors  
Et je serai viestíe lors.”

Atant de ses dras s’est viestie  
Et de la cambre s’est partie  
Et sour son palefroi monta.

Andoi se partirent de la  
Et jusqu’a l’hostel sont venu  
U il estoient descendu:

Si ont mengié et reposé.

Li castellains a demorré  
E1 moulin tant qu’aler s’en pot,

Par quoi nus ne le vit ne sot  
Fors que seulement li monniers,

A cui donna de ses deniers.

Tant fist que fu a son repaire.

Et cil de leur voiage faire  
S’entremisent et ceminnerent  
Et dou voiage s’aquiterent.

[f. -8 '-.ì

Mais apriés ne demora mie  
Que li sires en jalousie  
Ne fust et en malle pensee,  
Comment qu’en son coer fust celee.

Ce furent de vrais baisers qu’ils échangèrent, le moment en  
était venu. Chacun en eut bien son compte, car jamais amants ne  
furent plus heureux. Ils restèrent dans la chambre, je vous  
l’assure, du début de la matinée63 jusqu’à midi, au retour du  
serviteur qui, ayant préparé d’autres vêtements, frappa et appela  
à la porte. La dame ouvrit, prit la tenue qu’il lui apportait, puis  
referma en lui disant: «Attends-moi un moment à l’extérieur, je  
serai vite habillée.»

Elle revêtit alors les vêtements, sortit de la chambre et monta  
sur son palefroi. Puis ils quìttèrent tous deux le moulin et gagnè-  
rent l’hôtel où les hommes étaient déjà descendus, mangèrent et  
„j leposèrcnt. Quant au châtelain, il resta dans le moulinjusqu’au  
niomcnî ou il put partir sans que personne ne le vît ni n’apprît sa  
présence, sauf bien sûr le meunier, qu’il rétribua d’une belle  
somme d'argent. Puis il chevaucha jusque chez lui.

I.C' cp.mx reprirent leur route et s’acquittèrent de leur pèleri-  
nagc. 'I,cs vite la jalousie et les soupçons agitèrent à nouveau le  
seigneur. bien qu’il les dissimulât. Son trouble l’amenait parfois

yen Âge, le découpage du temps s’effectuaít selon les offices.  
rn ■■ ’ \* F','5mière heure de la joumée, correspondait en général à six heures  
avec des variations selon les saisons et les régions, d’où le sens  
« dibut de matinée ».

Et a le fois, quant se mouvoit,  
Toute sa pensee en disoit  
Et laidengoit vilainnement  
Sa fame. Mais son maltalent  
N’osoit parfaire né outrer  
Son voel qu’il le vosist tuer.

Et quant s’ot le fait descouvíert  
De ì’oevre et dou conseil Gobiert,  
Dont li esforce sa dolours.

Mout pense par nuis et par jours  
Comment de ce se gaitera  
Et comment vengier se porra.

Tant a pensé quê il s’avise  
Que, s’il avient en nulle guise  
Que par samblant de lui croisier  
Puist le castellain avoíyer  
A çou qu’il euïst la crois prise,

II ne lairoit pour nulle emprise  
Quê il ne passast outre mer  
Et qu’il ne s’alast acquitter.

Tant le seit plain de hardement  
Et de noble contenement  
Que de çou qu’il aroít proumis  
Ne de çou qu’il aroit empris  
Ne lairoít qu’il ne l’acievast,

A quel painne qu’il ìi toumast.

Et s’il estoit hors dou paŷs,

Ses coers seroit a repos mis.

Ensi pense arriere et avant,

Mais nuls ne seit son couvenant,  
Car sa maniere et sa pensee  
A de tout son pooir celee  
Bien largement .11. mois u plus  
Et de rihoter s’est tenus.

Ains moustre, par samblant, amour  
A sa femme, de jour en jour,

Et fait samblant c’oubliyé soient  
Tout li fait qui passé estoient.

Une fois avint qu’il gisoient

.1 ihviuimr ses pensées et il maltraitait grossièrement son  
Jniuise. Mais il n’osait céder entièrement à sa colère et à son  
Je-.ir de la tuer. La découverte du rôle et des conseils de Gobert  
ainplili-i aussi sa douleur. Nuit et jour l’obsédait la question de  
sa\o:r comment il pourrait déjouer leur trahison et se venger.

\ Ibrce de réfléchir, íl pensa que si, en feignant lui-même de  
»e croisci, il pouvait pousser le châtelain à prendre la croix, ce  
Jernn'r nc renoncerait pour rien au monde à passer outre-mer et  
à s'acquirter de son vceu. II était si courageux et si noble, il le  
»a\ait hicn, que toujours il persisterait à tenir ses promesses et  
accomplir ce qu’il avait commencé, même au prix des plus  
siramle1' souffrances. Or, si le châtelain quittait le pays, lui, il y  
aagncruii le calme. Voilà les pensées qu’íl toumait et retoumait  
cían» sa tete, sans que personne ne connût son intention, car il la  
di^inuiiu autant qu’il le put pendant plus de deux mois, en se  
rclenant de chercher querelle. Au contraire, jour après jour, il  
tcmoigm.'t à sa femme des signes apparents d’amour et feignait  
d'uMin oublié tout le passé.

L'n |our, alors qu’ils étaient couchés ensemble et se livraient

Ensamble et par amours juoient,

Dont dist a li moult bieilement:

“Dame, passé a ionghement  
Que jou ai voienté euwe,

N’encor li coers pas ne m’en mue,

De faire un grant peierinage  
En un mouit saìntisme voiage,

C’est en la tierre d’outremer,

Et se vous y vorrai mener  
Avoec moí, en ma compaingnie.

Mout y a grans chevallerie  
Et dames aussì a plenté.

Andoi de boinne volenté  
Yrons et pour amendement  
De nos peciés, car vraiement  
Acquerre volrai le pardon.

Or dittes vostre ententïon:

[De ce voiage qu’en loués ?

Dites s’avoec moy en vendrés.”][[102]](#footnote-102)La dame fu lors esbahie,

Nompourquant ne lì fali mie  
Ses sens, dont elle avoit plenté,

Car, quant elle ot assés pensé,

Assés tost a ies poins veiis  
Dont cis affaires est metis.

Bien voit c’on le voet eslongier  
De celui c’aymme sans tricier.

Son singnour respondi ensi:

“Ha! Dous sire, pour Díeu mierci,

Moult par[[103]](#footnote-103) me moustrés grant amour  
Et si me faites grant honnour,

Car jou tant riens ne desiroie  
K’aler en la saintisme voie.

A men pooir vous siervirai [f- ?t-)l

6436

6440

6444

6448

64Í2

6456

646U

646J

;mx plaisirs de l’amour, il lui tint ce discours habíle:

■ Dmte, il y a longtemps déjà le désir m’a pris - et il ne m’a  
p:i' LjiiiUé depuis - d’accomplir un long pèlerinage avec le très  
„iiii' \ o\ age dans la terre d’outre-mer etje souhaiterais que vous  
m'\ ,'C\ompagniez. Beaucoup de chevaliers sont là-bas,  
hc.iiici"'!» de dames aussi. Nous nous y rendrons tous deux avec  
cnipic'".cment, pour expier nos péchés, car je voudrais sincère-  
iiicni obienirle pardon. Dites-moi votre pensée; approuvez-vous  
pèln mage ? Viendrez-vous avec moi ?»

[’iicc. qu’interloquée, la dame ne perdit pas ses esprits, careiie  
nc m.mquait pas de maîtrise et qu’après réflexion, elle eut vite  
toinpi i' les raisons de cette proposition: on voulait i’éloigner de  
iclin qn îlle aimait sincèrement. Voici ce qu’elle répondit à son  
epoux:

• t'hcr époux, pour la grâce de Dieu, vous me témoignez un  
juoíoiiil amour et m’honorez vraiment, car mon plus cher désir  
éíaii d'-.ccomplir le très saint voyage. Je serai votre servante

De quanque jou faire sarai.”

Ensi ces parolles disoit,

Mais a autre cose pensoit.

Li sires de son lit leva,

La dame remest, qui pensa  
Comment se pora demener.

Moult tenrement prist a plorer,

Car de cest oevre est esbahie.

Ne seit que face ne que die,

Mais sambîaní fait, pour decevoir  
Son signour, que elle en ait volloir.  
En çou se prent a conforter  
Que, quant en devera aler,

Au temps que li aile sera,

Elle le malade fera,

Si c’on le laíra gesir quoíe  
Et ses sires yra se voie,

Car pour ce ne remenra mie  
C’on ne li tourt a couardie.

Ensi pense et vise souvent.

Or voet, et si ne seit comment,

Le casteilain peuïst mander  
Pour ceste besongne conter.

Dont se pense que tout miercier  
Portent en tous lìus leur panier  
Et en sales et en maisons  
S’embatent en toutes saisons.

Nuis de lui ne s’en donroit garde.  
Pour çou ce point la dame esgarde  
Et lui mande le ciertain jour  
Que laìens sera sans seignour,

Car estre i’estuet, sans essongne,

A un plet de tres grant besongne.  
Dont viengne en habit de miercier,  
A son col portant un panier.

Quant li castellains çou entent,

De tout fu pourveiis brieument.

A Gobiert conte cest affaire,

Qui li a dist: “Sire, bien piaire

6468

6472

6476

6480

6484

6488

f.4%

650

tôtn

dévouée autant qu’il sera en mon pouvoir.»

Les niots qu’elle prononçait ne s’accordaient pas avec ses  
pensées. Après le lever du seigneur, elle resta au lit et réfléchit  
comment agir. Elle se mit à pleurer tout doucement, tant elle étaìt  
„lup. I.'iu' de la conduite de son époux. Plongée dans le plus  
grand des désarrois, elle avait feint le consentement pour mieux  
ie tromper. Elie se rassurait en pensant qu’au moment du départ  
de l’expédition64, elle simulerait une maladie, tant et si bien  
qu’on la laisserait tranquillement dans son lit et que son époux se  
mettrait cn route sans elle, car la crainte d’une accusation de  
lâcheté l’empêcherait de rester. Voilà les pensées qu’elle retour-  
nait dans sa tête. Elle souhaitait faire venir le châtelain pour lui  
raeonter cette affaire, mais elle ignorait comment.

KlL .'.ingea alors que les colporteurs65 transportent tous et  
pait-’iit im panier et qu’ils vont et viennent, à toute époque de  
l'année, dans les grandes salles des châteaux et les maisons.  
Pcrsonnc !'•: se méfierait donc de ì’un d’entre eux. Elle prit bien  
en compte cette donnée et fit savoir au châtelain le jour où, selon  
toute certitude, son époux serait absent, car il devait absolument  
^^nt.-i .1 un procès pour une affaire très importante. Que le  
châtclaui . înt alors déguisé en marchand, avec un panier à son

CDU

Dès que le châtelain entendit ce message, il se procura rapide-  
R’em losu 'c nécessaire. II expliqua la situation à Gobert, qui lui  
dit: «Seigneur, cette demande doit vous combler de satisfactíon,

Sh|

*WÌSm*

IBB

■

■

M

*éWÊÊm*

*'mÈmÊm,*

**■**

■Hl

u Le mot picardo-champenois « aile », qui signifie « affluence, foule » ou  
«expédition» (sens attesté ici), apparaît dans le manuscrit B seulement (voir  
Roques. «Les régionalismes dans les diverses versions du Chastelain de  
Coucyet de luDame de Fayel», op. cit., p. 233-234).

Le terme «miercier» désigne un marchand en général et parfois un  
- rteur.

Vous doit cis mandemens sans faille  
Et vous yrés, vaille que vaille.”

Li castellains fist le garçon  
Appieller, sel mist a raison:

“Amis, di moi, que fait ma dame ?

* Sire, quant m’en parti, par m’ame,  
  Elle estoit sainne et en boin point,

Si m’a commandé et enjoint

Que sans ciesser je vous quesisse  
U que trouver je vous peuïsse.

Et Dieus m’a si bien amené  
Qu’il li plaist que vous ai trouvé.  
Sire, çou qu’il a en le lettre  
Voelliés dou respondre entremettre,  
Par quoi, quant viers ma dame yrai,  
Que me puist croire que vous ai  
Trouvé et k’ai parlé a vous.

* Tu as moult bien dit, amis dous,  
  Un brievet li reporteras

Que tu de par moi li donras.”

Tost fu escris et seellés  
Et au messagier fu donnés,

Et li a dit: “Mes chiers amis,

Quant vous serés de moi partis  
Et vous a Faiyel revenrés,

Ma dame me saluerés  
Et li dirés que sans oublit  
Ferai ce qu’a en cest escript.”

Chius se parti dou castellain  
Et passe par bos et par plain  
Tant qu’a Faiiel est revenus.

Ne s’est pas tantost aparus,

Car le seigneur vit en la salle.

Bien vit qu’il estoit heure malle  
Pour parler a la dame adont:

Lés l’uis se quati en un mont  
Tant que li síre en fu alés,

Qui en la court est avalés.

Viers la dame esrant s’aproca

c’est sûr. et vous devez absolument vous y rendre.» Le châtelain  
appeia le jeune messager pour lui demander:

\, >11. dis-moi, comment va ma dame ?

-Seigneur, quand je l’ai quittée, par mon âme, elle était en  
parfaitc santé et elle m’a demandé avec insistance de vous  
cIicilIíi i •>ans répit, partout où je pouvais vous trouver. Par sa  
uili'nic. I )ieu m’a si bien conduit que je suis à vos côtés.  
Seigncin'. i’il vous plaît, répondez à la lettre, pour que ma dame  
mc cioic 'me fois que je l’aurai rejointe, pour qu’elle ait la certi-  
tude que je vous ai trouvé et que je vous ai parlé.

- I'u vli'- i'iste, cher ami. Tu lui porteras une courte lettre que tu  
lui remettras en mon nom.»

I .1 i.H'SÌve fut très vite rédigée et scellée, puis le châtelain la  
confia au messager en lui recommandant: « Mon cher ami, quand  
vous m'aurez quitté et que vous arriverez à Fayel, saluez ma  
dumc cn mon nom et assurez-la que je ferai sans faute ce qu’elle  
m'aecin .

I.c iU’.ssager le quitta et chemina à travers bois et plaines  
iu<qu‘u !. yel. II ne se manifesta pas tout de suite, car il aperçut  
le seigneur dans la grande salle et comprit que le moment étaìt  
mal \ciiii oour s’entretenir avec la dame. II resta blotti sur lui-  
même pics de la porte jusqu’au moment où l’époux sortit pour  
descendre dans la cour. II se précipita alors vers la dame et lui

Et la lettre baillíé li a.

Elle le prent et, sans espasse,

Parmi sa cambre outre trespasse,

En sa gardereube est venue.

Illuec a sa lettre leuwe,

Et vit comment il li mandoit  
Que son affaire pourveroit.

Bien li plot et atant se tint  
Et a son messagier revint.

Tres grandement li a paiié.

Chius s’em part, quant a pris congié.  
Li sires revint en maison  
Et sa fame a mis a raíson:

“Ma dame, or aproce li temps  
De croisier, dont je sui en grans  
D’acomplìr çou que j’ai voé.

Liés sui de çou que j’ai vo gré  
De venir outre mer o moi:

Le pardon averons andoì.

Mais j’arai ansçois akievé  
Un plait dont on a adjoumé  
Ma cousinne, qui maìnt ceens.

Mardi est li[[104]](#footnote-104) adjoumemens,

Droit a Pieronne en Viermendois[[105]](#footnote-105).  
O li yrai, car çou est drois,

Car aidier li doi par lynnage.

- Sire, ce dist la dame sage,

Vous ferés grant bien et aumonne,  
Car elle est coie fame et bonne.

Par raison li devés aidier.”

De çou vous laìrai le plaidier.

Li castellains, tout droit al jour  
Qu’elle ot mandé, quist son atour  
Teil com a miercier couvenoit  
Et s’atourna bien et a droit.

remit la lettre, qu’elle saisit avant de passer aussitôt dans sa  
chambre et de se retirer dans sa garde-robe. Ce fut là qu’elle la  
]ut et apprit qu’il pourvoirait à tout, ce dont elle se réjouit. Elle  
s’en tint là, puis rejoignit son messager, qu’elle rétribua très  
généreusement. II prit ensuite congé et repartit.

Le seigneur revint alors à l’intérieur et interpella ainsi son  
épouse:

« Ma dame, voici qu’approche le moment de prendre la croix,  
j’aspire donc à réaliser mon vceu. Je suis heureux que vous ayez  
consentì à m’accompagner outre-mer: nous obtiendrons tous  
deu\ le pardon. Mais auparavant je dois m’occuper d’un procès  
auquel ou a assigné ma cousine, qui vit avec nous. La convoca-  
tion cst nour mardi, à Péronne dans le Vermandois. Je l’accom-  
pjgncr.u. c’est mon devoir, car les liens du lignage m’imposent  
de lui atrporter mon aide.

- Scisneur, répondit la dame avisée, vous réaliserez une bonne et  
géneiei^e action, car c’est une femme paisible et vertueuse. II est  
jiMe quc vous l’aidiez.»

Je m'arrête là sur ce sujet.

Le tour même que la dame lui avait indiqué, le châtelain alla  
cherche: la tenue qui convenait à un colporteur et s’en déguisa à

Le Roman du Chàtelain de Coucy et de la Dame de Fayel

Panier quist et sorlers loys,

Et houcette d’un buriel gris,

Et un viés cappìel deskíré,

Et un petit bourdon fíeré  
Pour soustenir sus son panier,

Si com íl convìent a miercier.

Son vïaire tainst et canga,

Et si bien se deffigura  
Hors de son communal atour  
C’on nel piercuŷst a nul jour,

Qui moult priés!22 ne s’en presist garde.  
Lors prent congié, que plus n’atarde123,  
Et se maít esrant a la voie,

Car moult est desirans qu’il voie  
Sa dame et qu’il y viengne a point,

Si que li síres n’i soit point.

Tout droit entour nonne de jour  
A quoisi de Faiiel la tour.

Enclinnee l’a doucement,

Puis dist en soi piteusement:

“La dedens maint mes diex, pour voir!  
Jhesus doinst que íe puisse avoir  
Et nue entre mes bras sentir!

Atant esgarde et voit venir  
Le seigneur, qui tout le cemiu  
Cevauçoít dalés124 Saint Quentin.

Si priés passa que destoumer  
Ne se pot de lui encontrer.

Mout s’en assoupli durement  
Et li sires moult hautement  
Le salua en trespassant  
Et dist: “Mierciers, va t’ent avant  
Devant toi, chi droit a Faiiel.

Espoir as tu aucun juiel

6584

6588

65%

%'X)

**(A'H**

66()s

[f. 80]

6ftl2

1. piers, corr.
2. n’atende, *corr. d’après A, pourla rirne.*
3. dedens, *corr. d'après A.*

]a perfection. II prit un panier, des souliers à lacets, une robe  
longue d’un drap grossier de couleur grise, un vieux chapeau  
déchiré et un petit bâton renforcé de fer pour soutenir son panier,  
comme portent les marchands.66 II modifia la couleur et les traits  
dc Min visage et se métamorphosa si complètement qu’on  
n'aiiMii jamais pu le reconnaître sinon en l’observant attentive-  
inciii ci de près. Sans plus tarder, il prit congé des siens et se mit  
i iic cii loute, tant il désirait voir sa dame en arrivant au moment  
propicc de l’absence du mari.

\ci •> trois heures de l’après-midi67, il aperçut la tour de Fayel.  
II n'iiu. iina face à elle dans un éian de tendresse, puis se dit en luí-  
nicinc avec ferveur: «Là-bas, à l’intérieur, habite mon dieu, c’est  
cciiain 1 Que Jésus m’accorde de jouir de sa présence et de la  
scntii nue dans mes bras!» Observant alors autour de lui, il vit  
anisci le seigneur, qui chevauchait sur le chemin non loin de  
Saim-Quentin. II passa si près de lui qu’il ne put éviter la  
rcn«.onire. Une violente peur le saisit, mais le seigneur le salua  
a\cc noblesse tout en le dépassant et en lui lançant ces mots:  
Muichand, continue droit devant toi jusqu’à Fayel. Peut-être as-  
tu iin 01 nement qui manque à notre dame ou à nos gens.»

“ La «houce» que !e châtelain revêt plus loin est selon le dictìonnaire de  
F. Godefroi (t. 4, p, 506) une « sorte de robe longue plus ample que le surcot, qui  
avatdes ailes ou des espèces de manches ouvertes ou pendantes, et de plus un  
ippe'idin' nommé languettes.» Le «bure!» est un drap grossier (A. Tobler et  
atzsch, t. 1,1203).

> \onne», la neuvième heure, correspond à 15 heures ou plus largement  
\*# début de l’après-midi.

Qui faura no dame ou no gent.”

Chius rent son salu bassement  
Et passe outre sans dire mot,

La graindre aleiire qu’il pot,

Enclins sous le panier qu’il porte.

Ne ciessa, se vint a la porte,

Si entre ens, car ouvierte estoit.

La dame sour le pont seoit,

Si esgarde et voit le miercier  
Qu’a painnes pooit entierchier,

Se ne fust çou qu’elle s’avise  
De la lettre et de la devise  
Quê elle lui avoit mandé.

Lors l’aproce et a demandé  
En gabois, tout riant, sans yre:

“Dont venés vous, mierchiers, biaus sire ?  
Bien savés or venir a point,

Car chi ens de maisnie point  
N’a maintenant, se petit non,

Qui connoissent nes vostre non,

Car mes sires, pour sa cousinne  
Qu’il a çaiens mise en sasinne  
Pour moi garder et nuit et jour,

Monta hui matin sans sejour.

Si est montés pour li aidier  
Chi delés a un plait plaidier  
Et avoec lui l’a enmenee.

Je sui seule chi demoree,

Car toute nostre autre maisnie  
Est par le court ensonniie.

Or montons, moi et vous, lassus,

Que vous soiiés li bienvenus!”

Lors l’enmainne en sa cambre droit.

Ore a tout çou que desiroit:

La pora veïr ses juiaus  
Et eslire tous les[[106]](#footnote-106) plus biaus!

6616

'i'Çil

óuM

dfi <2

**Mi-10**

hf>4S

Le châtelain s’inclina pour luí rendre son salut et passa outre  
en silence, le plus vite possible, tout courbé sous le poids du  
panier qu’il portait. 11 ne s’arrêta pas avant d’arriver à la porte et  
tie la franchir, car elle était ouverte.

La dame, assise sur le pont, prêta alors attention et vit le  
niarchand, qu’elle aurait eu grand mal à reconnaître si elle n’avait  
pensé à la demande qu’elle lui avait adressée. Elle s’approcha  
pour lui demander sur le ton de la plaisanterie, avec un sourire  
'iîrein:

P'où venez-vous, marchand et cher seigneur ? Vous êtes  
doué pour arriver au bon moment, car aujourd’hui le château est  
piv^quc víde et les quelques présents ne vous connaìssent pas  
même de nom. Mon époux est en effet parti à cheval très tôt ce  
maiin. pour assister sa cousine qu’il a installée ici en vue de me  
surveiller jour et nuit. II est allé îa défendre dans un procès non  
loin d' ici et il l’a emmenée avec lui. Je suis donc restée seule, car  
tous nos serviteurs sont occupés dans le domaine. Montons au  
château, vous et moi, et soyez le bienvenu!»

Qlle le conduisit directement dans sa chambre. Voilà tous  
ses désìrs combìés: elle pourrait regarder les merveilles qu’il  
portait cc choisir les plus belles ! Le marchand s’empressa de

Et li mierciers sans delaiyer  
Mist jus de son col le panier.

La dame entre ses bras embrace  
Et souvent îe baise en le face,

Et la dame courtoisement  
Baisiers et acolers li rent.

La menerent vie amoureuse,  
Douce, plaisans et deliteuse,

Puis sont l’uns contre l’autre assis,  
Sí parollent de leur biaus dis.

Or s’i refont et si s’aaisent,

De tous lor maisciés se rapaisent.

Dont li prist la dame a conter  
Comment ses sires outre mer  
L’en voet mener avoecques lui,  
Dont elle a au coer grant anui.

“Ha! Dame, dist il, ne vous caut,  
Car je vous di, se Dieus me saut,  
Que tout par sens m’aviserai  
Apriés comment croisiés serai  
Par quoi souvent veïr vous puisse,  
Car trop aroie au coer anguisse  
Se ne vous veoie souvent.”

La devisent lor parlement  
Confaitement il ouverront  
Quant ou paŷs de la venront.

Et puis prendent a aviser  
Comment il pora demorer  
Celle nuit en I’ostel laiens  
Sans piercevance de lor gens,

Et comment il pora venir,

Quant tout seront alé dormír,

Ens en sa cambre coiement  
Si com il ot esté souvent:

Bien deviserent îor affaìre.

Atant la maisnie repaire,

Que la dame ot hors envoiye  
Et ensus de soi eslongie,

Et li laboureur ensement.

rciirer le panier de son cou, il étreignit la dame et couvrit son  
vi>age de baisers, avant qu’elle-même, en amie courtoise, ne  
répondît à ses effusions. Ils s’abandonnèrent alors aux doux et  
ilciicieux plaisirs des amants, puis s’assirent l’un contre l’autre  
pour échanger de belles paroles. Voilà comment ils retrouvèrent  
leurs forces et leurjoie, se soulageant ainsi de toutes les douleurs

paNSi.e'-.

La iijme se mìt ensuite à lui expliquer que son époux voulait  
rcinmci'cr avec lui outre-mer, ce qui lui causait un profond  
clueiiu Ah! Dame, ne vous inquíétez pas, lui répondit-il, car  
je vous jure, j’en prends Dieu à témoin, qu’une fois parti moi  
aussi à la croisade, je trouverai une solution ingénieuse pour  
v'U'.cih ' ous rencontrer, car sinon mes tourments seraient trop  
\ii'lcnis ■

Lciu conversation leur servit alors à prévoir comment ils  
agiMicni à leur arrivée outre-mer. Puis ìls réfléchirent aussi par  
ijue' m>'\ en il pourrait passer cette nuit-Ià au château sans être  
leconuu ct, quand tous seraient allés se coucher, se glisser discrè-  
temem i'rns la chambre de la dame, comme il l’avait déjà  
Miuscni luit: tout fut soigneusement prévu.

Cc iui alors qu’arrivèrent tous les serviteurs que la dame avait  
élmguc'- c. l’extérieur, avec aussi les travailleurs des champs. Ils

Tout repairent communalment,

Car de plueve faìsoit tel temps  
C’on ne pooit durer as camps  
Et si estoit sour l’anuitier.

Illuec trouverent le miercier  
Et leur dame, quí remuoít  
Ses juiaus et les bargegnoit.

Aucun aussì de la maisnie  
Ont mainte cose bargegnie,

Et li aucun ont acaté  
Çou qui leur víent a volenté.

Et il tres bien leur savoit vendre  
Lor pris, ne l’ot pas a aprendre,

Car tout ont enquis tire a tire  
Pour mains piercevoir126 son mestire.  
Et quant nuls píus ne bargegna,

Sa marcandìse appareilla  
Et prist son fardiel a tourser.

Lors dist: “Trop m’a fait demorer  
Çou qu’il pluet fort ia hors et vente.  
Ai mi! Con je venrai ja ente  
U anuit devoíe hosteller!

- Vous n’en poés huimais aler,

Amis, çou a dit uns vallés,

Car bien croí que pour anuit mes  
Gaires vous n’ì anoierés  
Ma dame, et croi que solt ses grés.”  
La dame dist a son vallet:

“Faites demorer sans lonc plet  
Che povre marcheant estragne.”  
Chìus respont sans faire bargagne:  
“Gentius dame, Dius le vous mire!”  
La dame en soi prist a sousrire  
De çou que si devotement  
Li respont et si humlement.

Lors commencent d’el a parier,

revinrent tous ensemble, car il s’était mis à tant pleuvoir qu’ils ne  
pii:i\;.ient plus rester dehors et qu’en outre la nuit allait tomber.  
Ih tiouvèrent le colporteur en compagnie de leur dame, qui  
en revue les bagatelles qu’il avait à vendre et les  
marchandait. Certains d’entre eux commencèrent aussi à discuter  
k- pri\ de différents objets, plusieurs achetèrent ce qui leur  
plji-i-iii. Lui, il savait très bien vendre au tarif qui leur convenait,  
,;ui\ oir eu besoin de l’apprendre, car il leur faisait négocier  
unc \hose après l’autre, pour mieux dissimuler son stratagème.

Cu.-nd les marchandages furent terminés, il rangea sa  
march.indise et replia son ballot, en disant:

..! .i pluie et le vent m’ont fait rester trop longtemps. Pauvre  
ji- moi1 Quelles difficultés je vais avoir pour me loger cette nuit!

* Anu. vous ne pouvez plus repartir maintenant, lui dit un servi-  
  U’in. ci ic suis sûr que pour cette nuit vous n’importunerez pas ma  
  Jamc. i‘!le y consent, je le crois.
* ln,talìez tout de suite ce pauvre marchand qui vient de loin,  
  Jemanda la dame à son serviteur.
* Ni'blc dame, répondit sans chicaner le châtelain, que Dieu vous  
  lc reiulc!»

CcUc réponse si empressée et si humble la fit sourire en elle-  
ìnémc l\*uis, leur conversatìon changea de sujet et se prolongea

Tant que tamps fu d’aler souper.

La dame s’asist au mangier,

Et li vallés vint au miercier  
Et dist: “Aiés laver, amis,

Vés la le vostre escamiel mis.

A matigier assés vous donrai.

* Par foi, biaus sire, non ferai.

Ne puis or mangier, ce saciés,

Car un petit me diut li ciés,

Et pour cel mal tous pesans sui,

Ne pieça bien haitiés ne fuì.

De mon mangier vous voellìés taire,  
Mais s’il ne vous devoit desplaire,  
Je m’en vorroie aler coucier,

Car bien en aroie mestier.”

Et la dame, qui l’entroŷ,

Tout maintenant li respondi:

“Amis, vous mengerés un poi,

Mius en arés, si com je croí.

* Ha! Dame, sauve vostre paìs,

Car je ne mangerai huimais.

Mes maus est tels qne se mengoie,  
Mien ensïent, pis en aroie.”

La dame dist: “Faites son lit.”

Tost fu fait, puis qu’eîle i’ot dit.

Et li miercíers ala coucier,

Qui talent n’ot de someiliier.

Com maliades fait lait sambiant,  
Mais le coer a liet et joiant  
Pour le deduit et le soias  
De çou que ii girra es bras  
Sa douce dame encore anuit.

Ne cuidiés que ne li anuit  
C’on mengiie si Ionghement:

II vosist bien, mien ensïent,

Qu’il fuissent trestout endormí.

La dame d’autre part aussi

6728

6732

*fCM-.*

*6740*

675:

[f. 81]

6 "56

:fj|B

*h~r4*

jusqu'à l’heure du dîner. La dame se mit à table, tandìs que le  
serviteur se dirigea vers le marchand pour lui dire:

'rilez vous laver les maìns, amí, voyez-là votre tabouret  
installé, je vaís vous servir des plats copieux.

- \>’ii merci, cher seigneur. II m’est impossìble de manger  
inaintenaní, sachez-le, car j’ai un peu mal à ía tête: cette douleur  
m’est vraimení pénible et mon malaise dure depuís un bon  
moment. Ne me parlez donc plus de nourriture et même, si vous  
ne deviez pas vous en offusquer, j’aimerais alíer me coucher, car  
j’en aurais grand besoin.

\_ Ami. íui répliqua la dame aussìtôt qu’elle l’entendit, vous  
mangerez un peu et vous vous sentirez mieux, j’en suis sûre.

. \li' Dame, sauf votre respect, je ne prendrai rien aujourd’hui.  
Mon iiial est tel que si je mangeais, à mon avis il empirerait.»

t d dame commanda alors d’installer son lit. Aussitôt dit,  
aussitôt fait, et le marchand alla se coucher, lui qui n’avait  
pourtant aucune envie de dormir. íl prenait l’air triste d’un  
inalailc, mais ìa joìe empiissait son cceur lorsqu’il pensait au  
délicieux plaisir d’être couché cette nuit-là dans les bras de sa  
Jinin’ dame. II était très contraríé que le repas se prolongeât,  
’.uii' pouvez en être sûr: il aurait bien préféré, je îe crois, qu’iîs  
fussent tous endormìs. La dame le désirait tout autant que ìui,  
mais, pour masquer ses intentions, elle ne changea pas ses

Se maintint en celle viespree  
Si qu’elle estoit acoustummee.  
Quant poins fu, eile ala coucier,

Et sa maísnie sans targier  
Alerent coucier ensement  
Et furent endormi brieument.

Quant toutes pars sont aquoisié,  
Chius qui pas n’avoit oubliyé  
Sa besongne ne son affaire  
Se leva, ne li fu pas haire,

Et droit viers le cambre s’avoie  
Parmi la sale, droite voie.  
Doucement y fu receus  
Et conjoýs et bienvenus,

Car saciés se tres douce amie  
Qui l’atendoit ne dormoit mie.  
Andoi se coucierent el lit,

A grant solas et a delit.

La menerent joieuse vie  
Si comme d’amant et d’amie.

Et c’est pour voir cose ciertainne  
Que c’est la joie souverainne j  
C’om puíst souhaìdier ne avoir.

Je ne pris riens, or ne avoir,  
Castiaus, cittés n’autre riquece  
Viers amour, car a sa hautece  
Ne poet autres biens avenir,

Ne nuls hom n’a grignour desir  
D’iestre joìis, nais, envoisiés,  
Cantans, joians et de coer liés  
Com chius qui ayme en desirant  
Mierchi et viî[[107]](#footnote-107) en esperant.

Dont doit songneusement garder  
Tel don qui on ie voet donner  
Et mettre painne au desiervir

habitudes durant la soirée. Quand ce fut ì’heure, elle alla se  
coucher et aussitôt toute la maisonnée fit comme elle, avant de  
vite s’endormir.

Lorsque le silence régna, celui qui n’avait pas oublié tout ce  
qu’il devait faire se leva, sans qu’il lui en coûtât la moindre  
peine. II se dirigea tout droit vers la chambre, en traversant la  
£iande salle, et il y fut accueilli avec de vives effusions de  
ìcndresse, car sa très douce amie ne dormait pas mais Fattendait.  
Pour leur plus grand plaisir, ils s’allongèrent tous deux sur le lit  
et s'abandonnèrent aux délices que connaissent les amants et qui  
Jonnent - c’est une vérité incontestable - le suprême bonheur  
que l’on puisse souhaiter et atteindre. Rien n’a de prix à mes  
yeux si je le compare à l’amour, ni l’or et l’argent, ni les  
cháiv’.iu lcs villes ou les autres richesses, car il est plus sublime  
que toui Mul n’éprouve davantage le désir d’être charmant,  
éîégant et cnjoué, de chanter et de goûter tous les plaisirs dans  
i’allégressc que celui qui aime en aspirant aux faveurs de son  
amie et vit dans cet espoir. 11 doit veiller avec soin sur ce don,  
celui qui s'apprête à le recevoir, et s’efforcer de le mériter par sa

mm

H|

**■**

Par foi porter et par siervir.

Aussi físt cieus dont je parol,

Sans beuban et sans maintíen fol,  
N’ains viers Amour ne quist faus trait.  
Celle nuit ont tout a souhait,

Fors tant que mout lí anuioit  
Ce que la nuis si courte estoit.

Et quant vit le jour esclairier,

Lors rala en son ìit coucier  
Jusk’atant c’on vit partout cler.

Dont se prist esrant a lever.

Se houce afuble et son capiel,

Puìs mist a son col son fardiel,

Congié prení, atant va se voie,

Car cure n’a que nus le voíe,

Hors du castìel s’acemínna  
Jusfc’atant que Gobiert trouva  
Au lieu Ia ou ìl l’atendoìt  
Si que commandé li avoít.

Ses dras et son panìer osia  
Et d’autres se rapareilla,

Puis sont a lor hostel venu,

Aaisiet sont et repeti.

Et quant vint l’endemain matin,

Si monte et se met au cemin,

Et en chemínnant a conté  
Son escuiier çou qu’a trouvé,  
Comment sa dame lí a dit  
Que ses sires sans nul respít  
L’en voet avoecques lui mener  
Ou voiage et passer la mer.

Ses escuiiers îi prist a dire:

“Sire, se Jhesus me gart d’ire,

Par mon los vous vos croiserés  
Et ou pelerinage yrés,

Car mius porés joïr de lí  
Ens ou paýs de la que ci.

Et j’enteng que li rois Ricars  
A fait criyer de toutes pars

uJvlit: cì vin dévouement. Ainsi se comporta l’amant dont je  
paile. ms irrogance ni folie, lui qui ne porta jamais de coup  
Julma! :ì i/nour.

(.'ci'-- u"it ies combla, bien que sa brièveté leur causât du  
rhaerm. í.'n-mdil aperçut l’aube, le châtelain retouma se coucher  
Jjii'- M’i' 1,1 et ii y resta jusqu’au moment où la clarté fut  
jompi.'ie. Vlors il se leva víte, mit sa robe et son chapeau,  
s',|t!acll., snn ballot au cou, puis prit congé et partit, car il ne  
voulait pas être vu. II s’éloigna du château et chemina jusqu’à ce  
qu'il ivn’igiiit Gobert à l’endroit où ce demier l’attendait, confor-  
•njniciii .1 si. s instructions. II se débarrassa de ses vêtements et de  
miíi p.iiui. ■. pour enfiler une nouvelle tenue. Puis ils se dirigèrent  
\eis l'hôie! où ils se détendirent et mangèrent.

Le lendemain matin, une fois en selle, íls repartirent, et durant  
ie irajei. ic "hâtelain raconta à son écuyer ce qu’il avait appris,  
.onimen' > dame l’avait informé que son époux voulait sans  
lardet l.i '.■■'iduire avec lui en pèlerinage outre-mer. Son écuyer  
!ui ilit iilo''

• Seiçn.'ur, aussi vrai que je demande à Jésus de m’épargner  
ìu sutUti .uiee, je vous conseille de prendre la croix et de partir en  
pìieTinaçe i ar vous pourrez mieuxjouir de Ia dame là-bas qu’ici.  
Je \iens atis i d’apprendre que le roi Richard a fait annoncer de

En Engletiere le toumoi  
Qui iert mierveillous a[[108]](#footnote-108) desroi.

De Vermendois maint cevalier  
Passeront mer pour toumoiier  
Et vous avoec iaus passerés,

En lor compaingnie serés.

Et samblant de çou ne facíés  
Que vous pour crois prendre y ailliés,  
Car, quant iert fmnés li toumois,

11 fera preecier des crois,

Si com j’ai entendu pieça.

II meïsmes se croisera  
Et avoec lui maint cevalier  
Porés veïr iiluec croisier.

Adont porés de la crois prendre,

Ce m’est avis, sans plus atendre,

Si que piercevoir par raison  
N’en porra nuls l’ententïon.

- Por Dieu, ce dist li castellains,  
Vostres consaus n’est pas vilains,

Et ma besongne appresterai,

Par moi tout ensi le ferai.”

Ne demora gaires apriés  
Que tout murent, et lonch et priés,

Et chevallier et baceler,

Et monterent pour passer mer,

Pour iestre a teil toumoiement.

De Vermendois y ot grant gent  
Et de mout de lontaíns paýs,

Lor gent par accort ont psrtis.

La peuïssíés veïr banieres  
Et escus de maintes manieres!

Grans în li toumois et pleniers,

Si ot plenté de chevaliers

Qui tres fierement se maintinrent

Et maint grant fés le jour soustinrent.

OE F«EL

6840

6844

684s

6852

6860

686»

DÉPABT POUR LB TOURNOl D’ANGLETERRE 509

toutes parts un tournot en Angîeterre qui connaîtra une efferves-  
a'iuv cNii.tordìnaire. Une foule de chevaliers du Vermandois  
passera la mer pour jouter et vous, vous vous joindrez à eux et  
resterez en leur compagníe. Ne manifestez aiors en rien que vous  
^ all.v .m.' .■ i’intention de prendre la croix, car ce n’est qu’à la fm  
ílu U'i'iiu'i que le roi fera prêcher la croisade, comme je l’ai  
cniciulti iln e depuis longtemps. Lui-même, il se croisera et vous  
u’iie/ .il.» ■; de nombreux chevaliers l’imiter. À mon avis, inutiie  
ulor'- il'auendre davantage: à ce moment-là, vous pourrez  
prcndie !u croix sans que personne ne puisse saisir vos motiva-  
tiun'.

p.u 1 ncu. répondit le châtelain, votre conseil ne manque pas de  
subtilité etje vais me préparer pour agir ainsi.»

II ne s'écoula que peu de temps avant íe départ de tous,  
chcuaiiei' utjeunes nobles de la région et d’ailleurs, quí enfour-  
rheiem l.-i.rs montures pour passer la mer et particíper à un tel  
U'unv'i aucoup venaient du Vermandois, beaucoup aussi de  
cuntrecv lointaines, et les groupes s’étaient répartis d’un commun  
acvuul (>Lielle diversité de bannières et d’écus vous auriez pu y  
v'nr! t c iut un toumoi important et superbe, il réunit une foule  
dechevaliers qui montrèrent un grand panache et supportèrent ce

Mesmement cil de la contree  
Orent cel jour forte joumee,

Car c’estoient gent esleii  
Qui de dehors erent venu,

Et grignour pooir y avoient,

Car plus que cil dedens estoient.  
Nonpourquant esforciement  
Se deffendirent grandement,

Par quoi leur honnour exaucierent,

Ja soit que riens n’i gaegnierent,

Car onques n’ot, sì com je croì,

En Engletíerre teil toumoi  
Et dura jusques a la nuit.

Mat et lasset estoient tuit  
Et pour la painne travaillíé.

A lor hosteus sont repairié.

Li rois des bienfaisans enquist,

Bien fui29 qui lui conta et dist.

Saciés k’entre les bienfaísans  
Li nons del castellain fu grans,

Car le jour si hien se prouva  
Que li rois par nom lui pria  
Par fine amour qu’il lui pleíist  
Quê il de sa maisnie fust.

Et a maínt autre chevalier  
En pria ii et fist priyer  
Qu’il fuissent o luí de sa gent.

.viii. jours tous plains communalment  
Tint li rois court de grant maniere  
U ot gent de mainte maníere.

Àtant un cardenal venu  
Qui pour pardon et pour saîu  
Des ames prist a preecìer  
Dou Signeur qui soi claufiier  
Laissa en crois pour racater  
Les siens et de tourment gieter:

LA PA.ME DE FAYH.

6'oT(>

6880

6884

6888

6892

6S%

jour-Ià de dures épreuves. Ceux du pays surtout passèrent une  
rude journée, car les participants qui venaient de l’extérieur  
étaient de solides guerriers et que leur plus grand nombre assurait  
leur supériorité.68 IIs se défendirent néanmoins avec la plus  
grande bravoure et accrurent ainsi leur renommée, même s’ils ne  
gagnèrent rien, car jamais, je le crois, l’Angleterre n’accueillit un  
tel tournoi. Les joutes se poursuivirent jusqu’à la nuit. Tous  
étaient harassés de fatigue, épuisés par les souffrances, et ils  
regagnèrent leurs hôtels.

Lorsque le roi s’enquit des héros de la joumée, ils furent  
beaucoup à tout lui relater. Sachez que parmi ces héros, le nom  
du châtelain brilla, car il avait donné ce jour-là de telles preuves  
de sa valeur que le roi le pria avec insistance, au nom de la grande  
affection qu’il lui vouait, d’accepter de rester dans son entourage.  
1] adressa la même requête à de nombreux autres chevaliers, qu’il  
pria d’entrer à son service. Huit jours complets, il tint une  
ímposante cour plénière, avec des hommes d’origine diverse.

Vint alors un cardinal qui, pour l’absolution et le salut des  
âmes, se mit à prêcher le Seigneur qui se laissa clouer sur la  
croíx afin de racheter îes siens et de les libérer des tourments:

[f. 90]

6900

(,0IU  
mSÈBB/m

6«

*MÊÊmMÊÊSÈÊÊmÈ*

^

-ens» sont les guerriers du pays où le toumoi est organisé, en  
i chevaliers d’Angleterre.

*WÊÊÊÊÊÊK*k

“Et quant ìl nous voet tant cierrír,  
Bìen nous deveroit souvenir  
De lui et nos coers enflamer  
Del Saínt Sepucre delívrer.

Dont deveroit cescuns entendre  
A le crois recevoir et prendre.”

Que vous díroìe jou ionc conte ?

Li rois se croisa et maínt conte  
Et en apríés maint cevaiier  
S’alerent ensement croisier.

Des cevaliers de Vermendois  
Se croisa maint a celle fois,

Dont mouit fu ìiés lí rois Richars,  
Quí n’estoit avers ne escars.

Ains ior físt maint rice present  
De juiaus et d’or et d’argent,

Et ior dist qu’a la mi aoust  
Soient apresté130, coi qu’il coust,  
Pour passer mer et mouvoir guerre  
Às paiìens en ia Saínte Tierre.  
Atant ont au roi congié pris.

Si repairent en lor paŷs  
Pour appareillier lor besongne  
Pour mouvoir adont sans essongne.  
Cescuns en son paŷs en va,

La mer rapassent chíl de ça.  
Sempres couru la renommee,

En Vermendois par ia contree,

Que tout cíl qui sont repairié  
Dou tournoi estoient croisié.

Llns manestreis de Vermendois  
Qui estoít rapassés ansçois  
En est droit a Faiiel venus.

Dou singneur fu bien receus,

Car les manestreis moult amoit  
Et dou sien souvent leur donnoit.

150 appareíílié. *corr. pour la métrique d'aprèsÀ.*

« Et puìsqu’il nous a montré tant d’affection, nous devrions vivre  
dans son souvenir et enflammer nos cceurs du désir de délivrer le  
Saint-Sépuicre. Chacun devrait donc aspirer à recevoir et à  
prendre la croix.»

1' i"njuoi prolonger le récit? Le roi se croisa, suivi de  
i1'' comtes, puis d’une foule de chevaliers. Beaucoup  
u-r.-'iv. >it iiu Vermandois, ce qui réjouit ie roi Richard, qu’on ne  
pouvait soupçonner d’avarice. li les couvrit de présents - bijoux,  
or et argent - puis leur demanda d’être prêts à la mi-août, à  
n'iini"',1c quel prix, pour passer outre-mer et déclarer la guerre  
:ui\ p.u en Terre sainte.

[|s pi uent alors congé du roi et revinrent dans leur contrée  
noiir pisptrer leur expédition et partìr sans retard. Chacun  
rdoiii".' ' itez lui, ceux du continent69 en retraversant la mer.  
Aussiîôt. la nouvelle courut dans le Vermandois que tous ceux  
qui (.Ltis’iu revenus du toumoi avaient pris la croix.

I ri 111. i lestrel du Vermandois, qui avait passé la mer avant ies  
juire'. - e i' mdit tout droít à Fayel. Le seigneur luí réserva un bel  
aceueil. l 'i ii appréciait beaucoup les ménestrels et les comblait

"Chil de ça» représentent les chevaliers du continent. Voir aussi v. 6971.

Quant assis furent au mangier,  
Lors se commence a aresnier  
Dou tournoi et se li demande  
Se cil d’Engletierre et d'Irlande  
Orent gaaìngnié ou pierdu.

Et chius lui a iors respondu:

“Sire, par le foi que vous doi,  
Onques ne vi meilieur tournoi  
Et saciés bien que nostre gent  
Y toumoiierent grandement,  
Mesmement cil de Vermendois  
Le fisent si bien que li rois  
Les retint et lor presenta  
Maint rice don et leur donna.”

Les nons nomma et les soumons  
De ciaus qui orent grignours dons.  
Au nommer mie n’oublia  
Le castellain, moult le prisa.

“Puis y avint une mierveille  
Qui a autre ne s’apareille,

Car quant finés fu li toumois,

On y preeca lors des croìs.

Si se croisa li rois Richars,

Qui n’est ne falis ne couwars,

Et tout li auíre cevalier  
S’alerent ensement croisier  
Et cil de ces pays de cha  
Bnsement se croisierent la.”

Quant li sìres ces mos oŷ,

De la nouvielle s’esjoŷ.

La dame aussi en fu joians,

Qui de çou estoit desirans.  
D’iestre Iiet a I’oïr s’acordent,  
Mais lor pensees se descordent,  
Car la dame tent a l’aler  
Et li sires al demourer.

Sa pensee ne moustre appierte,  
Ansçois l’a celee et couvierte.

Li castellains est repairiés

et de

laDamedeFa'íel

6948

6'152

(ì956

MW'

[f. 90

v.

*M'2*

69®

de ses largesses. Une foís le repas commencé, il se mit à l’entre-  
tenir du toumoí et lui demanda si les chevaliers d’Angleterre et  
d’Irlande avaient gagné ou perdu. Voici la réponse qu’il reçut:

« Seigneur, par ma foi, c’est le plus beau toumoi que j’aie  
jain.i'-' Sachez que les nôtres ont jouté avec bravoure et que  
j,, clie' alicis du Vermandois surtout se sont illustrés avec tant  
J'ccl.i' iiuc ’.e roì les a retenus auprès de lui et couverts de dons  
,,nipm,u\. •>

I) iin . pprit alors les prénoms et les noms de ceux qui avaient  
reçu les présents les plus magnifiques. Loin d’oublier le châte-  
laín. il fil de lui un vibrant éloge. «II s’est ensuite produit un  
ciicnnr.i xtraordinaire, incomparable: à la fin du toumoi, on  
a prêché la croisade. Le roi Rìchard, qui n’est ni faible ni lâche,  
apii'. i.icí'-ixet tous ses chevaliers ont suivi son exemple, imités  
pji inU' .. 'jix du continent.»

Fu .ipmcnant la nouvelle, îe seigneur se réjouit, la dame  
au"i. c.'> ’i'ii désír était satisfait. S’ils s’accordaient dans cette  
joie, leurs pensées, elles, s’opposaient, car la dame souhaitait  
pdiiii ,i époux rester, mais ce demier, loin de révéler son  
inieniion. I, masquait habilement.

Le châtelain revínt chez lui plein d’allégresse. Son grand

A son hostel, joians et liés.

6988

Mout desire le jour que voie  
Quê on se soit mis a le voie  
Et que sa dame soit passee.

Sa besongne a si compassee  
Comme pour mouvoir sans sejour.

699;

Quant li rois ot nommé le jour,

Biaus cevaus quist et biei arroi,

Com se ce fust pour corps a roi,

A duc u a prince u a conte.

69%

Bien doit on de lui faire conte,

7(ì<)0

Car soi voet soir et main tenir  
En honneur et si maìntenir  
C’on ne peuïst se bìen non dire  
De lui, qui n’en vosist maisdire.

Le coer ot deduisant et liet,

Adont físt ce cant envoisiet  
D’amoureuse pensee entaite:

Au nouvìel tans que mais et vïolette, 7ÍXi4

Et lossignos me semont de canter,

Et lì dous coers me siert d’une amourette,

Sì douc present ne doit nus refuser.

Or me laist Dieus a tel honnour monter 7008

Que celle fc’aim entre mes bras nuette  
Tiengne unefois ains que voise outre mer!

La dame d’autre part estoit,

Qui son singnour amonnestoit 7012

Tempre et tart que il se croisassent  
Et pour aler si s’aprestaissent.

Et li sires en atendant  
Laissoit les tamps aler avant  
Et li proumetoit faintement  
Que ce seroit hasteement.

Ensi îe tamps avant passa  
Et li tierminnes aproca  
Que tout cil qui mouvoir devoient  
Partout leur affaire aprestoient.

Droit a le Saint Jehan avint  
désir étaìt de voir arriver le jour où l’on partirait et où sa dame  
passerait outre-mer. II se prépara comme pour un départ  
imminent. Quand le roi eut fixé la date, il se mit en quête de  
chevaux et d’un bel équipage digne d’un roi, d’un duc, d’un  
prince ou d’un comte. II mérite bien qu’on luí consacre un récit,  
car il ne cessait de rechercher la gloire et d’agir si brillamment  
que tous, excepté les médisants, ne pouvaient que lui tresser des  
couronnes. Le coeur plein d’entrain, il composa cette chanson  
enjouée, tout entière dédiée à ses pensées amoureuses70:

Au renouveau du príntemps, quand le mois de mai, la violette  
Et le rossignol m ’exhortent à chanter,

Et que mon tendre cceur m ’ojfre une amourette,

Nul ne doit refuser un si doux présent.

Que Dieu m’accorde de m’élever à un tel honneur  
Que de tenir nue entre mes bras celle quej'aime,  
l 'ne fois avant mon départ outre-mer!

De son côté, la dame ne cessait d’encourager son époux à  
prcndi c la croix avec elle et à se préparer pour le départ. Mais lui,  
tròs vigilant, ìaissait passer le temps et la trompait en lui promet-  
tant de \ite s’engager.

Le tcinps passa donc ainsi, jusqu’à l’approche du terme, alors  
qiiL' tmis ceux qui devaient partir achevaient de toutes parts leurs  
prépai atifs. Toutjuste à la Saint-Jean71, un cardinal arriva dans le

l'Vit la chanson V de l’édition d’A. Lerond, qu’il classe parmi les  
cHansons authentiques du châteiaín (op. cit., p. 76-81). Seule la première strophe,  
qui évoque le prochain départ du trouvère outre-mer, est ici citée, alors que la  
stianson comporte six couplets, mais l’auteur du roman n’a gardé que les vers qui  
t\*ai\*ni s’adapter au contexte et a supprimé ceux qui insistaient sur les  
'3íilfrances de l’amant repoussé par sa dame. Le romancier a aussi transformé la  
f.'rnie du premier couplet, puisque d’une strophe de 8 vers (strophe hétéromé-  
ttrçue de 7 décasyllabes et d’un demier vers plus court de 6 syllabes), on passe à  
tfòestrophe moins originale de 7 décasyllabes. Pour la mélodie de cette chanson,  
"iti Oiu ij.-./.v cle trouvères, op. cit., p. 388-389.

La fête de la Saint-Jean est une date importante dans de nombreux  
«■nuut- ( |e solstice d’été, au-delà duquel tout décline.

C’uns cardenaus el paŷs vint 7024

U li sire et la dame estoient,

Ens el moustier u messe ooient.

Lors emprist a faire un sermon

De la crois par devotïon. 7028

La se croisierent mainte gent  
Pour l’ame mettre a sauvement.

La dame ensement se leva,

La crois aler prendre cuida, 7032

Mais ses maris comme senés  
S’est lors encontre li toumés  
Et li dist: “Dame, a ceste fois

Ne prenderons mie la crois, r03f>

Car je me sench foible et trop tendre,

Par quoi je n’os tel fais emprendre  
Ne je ne puis painne endurer.

Si nous en couvient consirer, 7040

Car au coer ai teil maladie [f. 82]

Pour quoi ne me croiserai mie.”

Dont se leverent plus de .c.,

La crois prisent devotement. 71)44

Et quant tout cil croisié se furent  
Qui illuecques croissier se durent,

Et si sont d’illuec departi,

Cescuns viers son hostel vierti '048

Et la dame moult simplement  
Couvri son anguisseus talent.

Mais quant elle fu esseulee,

Àdont a dolour demenee "05-

Tele c’onques nuìs ne vit graindre  
De desconforter et de plaindre,

Et disoit: “Ha 1 Biaus dous amis,

Je voi bien or iestes traŷs,

Et jou ensement sui traye!

Ciertes bien doi iestre esmarie  
Quant chi m’estevra demourer

Et vous serés outre la mer! ^

Et quant de vous si loing serai,

Lasse, comment me consirrai

pays où habiîaient le seigneur et la dame et se rendit à l’église où  
il' LVv'UMÌent la messe. II entama alors un sermon et prêcha la  
croisade avec dévotion. Nombreux furent ceux qui prirent la  
croix. pour le salut de leurs âmes. La dame se leva avec l’inten-  
ihmi 'V ! t recevoir, mais son mari, se tournant vers elle, lui  
adressa ces mots habiles:

- I );.:ne, nous neprendrons pas lacroix cettefois-ci, carje me  
sens beaucoup trop faible et n’ose pas entreprendre un tel  
un j;:c. dont je ne pourrais pas endurer les épreuves. Nous  
devons donc y renoncer, car le mal que je ressens m’empêche de  
mc. io;vr.»

I'liu de cent personnes en revanche se levèrent et prirent la  
croix avcc dévotion. Après que se furent croisés ceux qui en  
.i\aicii' ''intention et qu’ils eurent tous quitté l’église, chacun  
revint chez lui et la dame parvìnt avec un grand naturel à cacher  
sa souffrance.

M.h • une fois seule, elle laissa éclater sa douleur extrême  
dans des lamentations déchirantes. Elle s’écriait:

-1 lei.is, cher et doux ami, je vois bien que nous sommes tous  
deux trahis! J’ai bien de quoi m’effondrer puisque je vais devoir  
re'ici ici. alors que vous serez outre-mer! Quand je serai si loin  
de uui\. malheureuse, comment supporter d’être privée de vous

D’a vous parler et del veïr  
Et de souvent nouvielle oïr?  
Ciertes, bien croi de doel morrai  
Ne ja de mort n’escaperai.

Ha! Com il a de mal engien  
En mon marit! II y pert bien,

Qui me dìst que me croiseroie  
Pour çou que vous meïsse en voie  
Que vous pour moi empresissiés  
Le voiage et vous croisissiés!

Biel samblant moustroit en apíert,  
Mais il avoit le coer couviert.

Lasse! Pourquoi ne piercevoie  
Ce dont ses coers couvroit le voie ?  
Le voie voirement couvroit,

Car el qu’il ne pensoit disoit.

Et pour çou que pas ne connui  
Se trayson ne son refui,

Me sui je mise en tel tourment,

Qui ai donné l’avoiement  
Mon ami dou pays partir!

Je m’ai pené de moi traŷr!”

Lors trait ses crins et ses poins tort,  
Et mainne illuec un doel si fort  
Que c’est dou recorder mierveille.  
Mais sens le refraint et conseille,  
Par quoi un peu li fait restraindre  
Son coer et sa dolour estaindre.

Cils sens li donne un petitet  
D’esperance, qui li proumet  
Qu’il revenra procainnement,

Sans demorer trop longement.

Cils consaus de ceste esperance  
Mait en sa dolour abstinance.

Lors s’apense de cest affaire,

K’en pora esploitier ne faire.

Et en ce pourpos s’avisa  
Qu’al castellain envoiera  
Lettres, comment en lor besongne

parler, de vous voir et même d’avoir de fréquentes nouvelles de  
un1' ’ l'.i’ la certitude que je mourrai de chagrin, que rien ne  
pourra m’en empêcher.

Hcl- -' Quelle ruse diabolique a tramée mon mari! C’est  
idcm. -s'il m’a demandé de me croiser, c’est afin que je vous  
■jiiu.i'iic accomplir pour moi le pèlerinage et àprendre la croix!  
Kn jpp.ii.-nce, il me faisait bon visage, mais il masquait ses  
véritables pensées. Malheureuse! Pourquoi n’ai-je pas compris  
ce qu’il dissimulait derrière le voyage outre-mer? II en cachait  
•.r.iinicn' i'objectif, car ses paroles ne coïncidaient pas avec ses  
pensées. C’est parce que je n’ai pas deviné sa trahison ni son  
stratagème que je me suis plongée dans de tels tourments, moi  
qui ai poussé mon ami à quitter le pays! J’ai travaillé à ma propre  
trahison!»

S’arrachant les cheveux et se tordant ies mains, elle exprimait  
un chagrin si violent qu’on est stupéfait à l’évoquer. Mais la  
sagesse lui donna des conseils de modération, qui lui permirent  
J'nn pcu i-ifréner ses sentiments et d’étouffer sadouleur. Elle lui  
m'.ulî'l i i'i’ léger espoir, en lui promettant le retour proche du  
châtelain, sans une trop longue attente. Lapensée que luí procura  
ccnc eqvi-ance mit un coup d’arrêt à sa souffrance. Elle réfléchit  
Jci> a !a -ituation, pour savoir comment agir, et au terme de sa  
medii.'tii'ii, décida d’envoyer au châtelain une lettre qui lui

522

Le Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel

Lor est creíiwe griés essongne.  
Tout si com la cose est alee  
Lui a mandé sans demoree.

Quant li castellains çou entent,  
A poi que li coers ne li fent.

Par gmnt dolour et par destraice  
Regnoit en lui yre et tristraice  
Et joie en estoit hors banie.

De ces mos pas ne s'esbanie.  
Quant il a la lettre leíiwe,

Au coer a tel dolour eûwe  
K’a painnes se pot abstenir,

Ne se seit comment contenir,

A poi que n’entre en desespoir,  
Car fali a a son espoir  
Que la dame mer passeroit  
Et qu’el pays de la seroit  
Dou parler a li aaísiés.

Or est ìl plus mesaaisiés  
Del monde, quant voit c’a falli,  
Qu’il ne pora parler a li.

Ains mais n’ot tel doel en sa vìe:  
“Las! dist il, bien voi par Envie  
Sui je decetís et traýs!

He! Las! Com doi iestre esmaris,  
Quant il m’aistevra eslongier  
Celi u sont mi desirier!

Car bien sai, se je retoumoie131Mon veu et de cha demorroie,

Que tout diroient sans estri  
Que je demorroie pour li,

Et ses maris le gaiteroit  
Si priés qu’elle pooir n’aroít  
De parler a mi nullement.

C’est ples pierdus outreement.  
Bien voi qu’íl m’i estuet aler

131 racontoie, *corr. d'aprèsA.*

ff. 82 v.]

7104

7108

7112

7116

7120

7124

7128

7132

'I3Í

apprendrait leur nouvelle et cruelle difficulté. Sans tarder, eîle lui  
fït savoir tout ce qui s’était passé.

Quand le châtelain en fut informé, son cceur manqua de se  
briser. Avec la grande douleur qui l’oppressa, le chagrin et  
l’affliction prirent possession de lui et bannìrent la moindre joie.  
Cette nouvelle ne l’amusa donc pas du tout. Après la lecture de  
la lettre, il éprouva une douleur si violente qu’il put diffícilement  
la maîtriser. II ne savait que faire et faillit plonger dans le déses-  
poir. car il avait perdu son rêve que la dame traversât la mer et  
que dans le pays là-bas il eût la joie de luí parler.

Le voilà donc le plus malheureux du monde, quand il eut  
compris que tout avait échoué, qu’il ne pourrait pas s’entretenir  
u,cc «'iíe. Jamais, de sa vie entière, il n’avait éprouvé une  
souffrance aussi profonde.

- Q 'el malheur! dit-il, je vois bìen que Jalousie m’a trompé  
ci u.ibi' Hélas! Quelle détresse doit être mienne, puisque je vais  
jesoit m’éloigner de celle qui attire tous mes désirs! Car je sais  
pcruncniment que si je manquais à mon vceu et restais ici, tous  
jiraicni d’une même voix que c’est à cause d’elle et son mari îa  
-.urveillerait si étroitement qu’elle perdrait toute possibilité de me  
pjiei.! a cause est perdue, c’est certain. Je vois bien que je dois

Et que chi ne puis demorer  
Que n’en face villain diffame  
Et deshonnour moi et ma dame.”  
Gobiert son escuiier manda  
Et cest affaìre lui conta.

Et chius li dist: “Ne vous en caille  
De mener tel doel, car sans faille  
Lors que nous serons acquitté,  
K’averons ou voiage esté  
Et fait aucun fait a I’honnour  
De Dieu, le nostre creatour,

Et de cha mer retoumerons  
Et des premiers repasserons.

En esperant vous consirés,

Tant que vous revenus serés!

- Par foi, ce dist li castellains,  
Vostre consaus n’est pas vilains.

Or n’i a fors de I’aviser  
Comment je puisse a li parler  
Priveement, et elle m’a  
Mandé que ses maris sera  
A Paris a un parlement,

Et si a mandé ensement  
Yzabiel, si qu’o li sera  
A l’heure que je venraí la.”

Lors a sa besongne apprestee:  
Sourcot et cotte deskiree  
Et tout l’abit qu’il li couvint  
Pourquist si que, quant li jours vint,  
II s’atourna en teil maniere  
Qu’a son maintien ne a sa ciere  
Ne le peuïst connoistre nuls.

Lors est en son chemin meíis,  
Apoiant d’un baston qu’il porte.

Ne ciessa, se vint a ia porte.

Tastant ça et la comme aveules,

Si a trouvé atendans seules  
La dame o li sa camberiere,

Qui seoient sour une piere,

Dame de Fayel

7140

7144

7148

7152

7160

partir, que je ne peux rester ici sans attirer de grossières et désho-  
iiorantes calomnies sur nous deux.»

II fit appeler Gobert, son écuyer, et lui exposa la situation. Ce  
demier lui répondit:

« Arrêtez de vous désespérer, car, sans aucun doute, dès que  
nous nous serons acquittés de notre voeu, que nous aurons réalisé  
le voyage et accompli des exploits en l’honneur de Dieu, notre  
C’réateur, nous reviendrons ici et serons même les premiers à  
retraverser la mer. Que l’espoir vous anime, de la séparation  
jusqu’à votre retour!

- Ma foi, répondit le châtelain, votre conseil ne manque pas de  
sagesse. Pour le moment, il ne reste qu’à réfléchir aux moyens  
d’une entrevue secrète avec elle. Elle m’a appris que son époux  
assistera à un procès à Paris et elle a fait venir Isabelle, qui sera  
auprès d’elle quand j’arriverai là-bas.»

II -c prépara alors pour le départ. Une fois qu’il eut trouvé  
une tumque et un vêtement de dessus déchirés, puis toute la tenue  
qm all.iit avec, il s’en déguisa si bien, le jour fixé, que nul  
n'auiait pu le reconnaître à son allure ni à son visage. Appuyé sur  
un báton, ìl se mit alors en route, sans s’arrêter jusqu’àla porte.  
Tàtonn-mt ça et là comme un aveugle, il trouva la dame et sa  
chumbrière qui l’attendaient seules, assises sur une pierre, près  
de îa pclite porte.72

716\*

Lés le guícet. Bien le connurent  
Ossi tost qu’elles le pierçurent,

Si l’ont bienvegnié grandement,  
Puis dist la dame simplement:  
“Yzabiel, par le main prendés  
Le castellain et le menés,

Comme povre homme non voiant,  
Lassus et si faites samblant  
Que dou pain li doyiés donner.

Je vous sievrai sans demourer.”

Si qu’elle ot dit, ensí le font.  
Parrni le court passent amont,  
Riens n’encontrent, car la maisnie  
Estoit aillours ensonniŷe.

En la salle entrent sans detri  
Et Yzabiaus la cambre ouvri.

Li casteliains ens se lança  
Et la pucielle repaira  
A la dame et dist bassement  
Qu’elle venist hardiement,

Car li castellains l’atendoit,

Que nuls passer veíi n’avoit.

Et la dame, sans faire plet,  
Esranment celle part se tret  
U le castellain trouvé a,

Qui despoulliés ses dras ot ja.

En corps estoit remés viestis  
D’unne cotte d’un vert samis,

Et s’ot une çainture cainte  
Qui fu de mainte coulour tainte,  
Que la dame donné lui ot.

Et maintenant que plus tost pot  
A sa douce dame embrachie  
Et celie com bien ensegnie  
L’a joieusement receii  
Et conjoy et bienvenu.

Andoi sont sour un banc assis  
Quí estoit couviers de tapis.

Lors prent la dame a regarder

Elles le reconnurent au premier regard et lui souhaitèrent la  
bíenvenue chaleureusement, puis la dame dit avec naturel:  
. Ealvlle, prenez par la main le châtelain, conduisez-le en haut  
comiiie ’il était un pauvre aveugle et faites semblant de vous  
.ilipietcp- à lui donner du pain. Je vous rejoindrai très vite.»

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils traversèrent la cour pour monter  
.'licr, sans rencontrer personne, car les serviteurs étaient  
ol\ upc'. ailleurs. Ils entrèrent aussitôt dans la grande salle,  
KitviL ouvrìt la chambre et le châtelain se précipita à l’intérieur.  
La iciine fille revint alors auprès de la dame et lui dit tout bas de  
\eiiu 'Uiis crainte, car le châtelain l’attendait et que personne ne  
l’inai;' u passer.

I a d.ime se dépêcha de gagner la chambre pour y retrouver le  
châtelain, qui avait déjà enlevé son déguísement et gardait sur lui  
une t'u'ique de soie verte, attachée avec une ceinture de plusieurs  
uuileiii s. cadeau de son amie. Avec le plus grand empressement,  
il pm -lans ses bras sa douce dame et eìle, très courtoìse,  
l’accueillit et le fêta dans la plus vive allégresse. Puis ils s’assi-  
rent tous deux sur un banc recouvert d’un tapis.

La dame commença alors à s’inquiéter de son séjour

Coment li estuet demorer.

Tout li conte de cief en cief  
Son grand anui et son maiscief.

Et li castellains lí respont:

“Dame, par Dieu qui fist le mont,  
Je n’och grignour doel en ma vie  
Com j’ai de nostre departie.”

Lors le baìse et celle l’acolle,

Puis ii redist; “Au coer m’afole  
Çou que departír nous couvient,  
Car li tiermes dou mouvoir vient.  
Mais saciés bien, u que je soie,

Li coers est vos, car ne poroie  
Avoir en nul paŷs deduit,

Fors a vous penser jour et nuit  
Et d’avoir adiés en memore  
Que de vous goŷrai encore.

En çou me reconforterai,

Car bien voi plus de confort n’ai,  
Ne cils confors ne rae faura,

Ne cis espoírs ne cangera,

Se li uns de nous ne trespasse  
Dedens le saison et l’espasse  
Que de vous departis serai.

Et pour vostre amour tant ferai  
Que je vous jurrai fermement,

Et vous en ferai sairement,

K’a dame nê a damoisiele,

Tant soìt douce, avenans ne bielle,  
De ma bouce ne toucerai,

Ne druerie n’i querrai:

Faire ne poroie a nul fuer,

Car jou yraì en corps sans coer.

- Ha! Dous amis, ce dist la dame,  
Je vous jur et affí par m’ame  
Qu’a aise jamais ne serai  
Jusk’adont que vous revairai.

Et lors que de chi partirés,

\*ínn uner o vous emporterés,

contraint au pays et elle lui relata en détail son infortune et son  
\ ìoL'i'i iourment. Le châtelain lui répondit: «Dame, au nom de  
picn lc Créateur du monde, jamais de ma vie je n’ai connu une  
souffrance plus grande que celle que me cause notre séparation.»  
-Moi i! l’embrassa tandis qu’elle l’étreignait, puís íl continua:  
-1 .1 séparation qui nous est imposée me blesse le cceur, car le  
jcui .lu départ approche. Mais sachez-le, où que je sois, mon  
ca'in ■- ous appartient, car nulle part je n’aurai d’autre plaisir que  
de penser à vous jour et nuit et de garder en mémoire que je  
jouirai encore de votre présence. Cette pensée sera ma consola-  
iuui. i'ii'Sque je vois bien qu’aucun autre réconfort ne m’est  
permis. Mais celui-ci ne me fera jamais défaut, cet espoir ne  
s’évanouira pas, sauf si l’un de nous mourrait pendant le temps  
dc l.i -coaration. Et, par amour pour vous, j’irai jusqu’à vous  
jurer, par un serment solennel, quejamais ma bouche ne touchera  
dame ni demoiselle, si douce, charmante et belle soit-elle, et que  
jamais je ne rechercherai la moindre aventure amoureuse. Je ne  
pouirai'. le faire à aucun prix, puisque c’est sans mon cceur que  
mon corps partira.

- Mi11 )oux ami, répondit la dame, je vous assure et vous jure sur  
moti âme que jamais je ne connaîtrai le bonheur avant de vous  
revou Bien plus, à votre départ, vous emporterez mon cceur avec

Car il est tous vos liegement.

[f. 83 v

Maís je croi que pas longement  
Vivre ne durer ne porai  
Puis que je vous eslongerai.

Ha! Lasse! Con grant desconfort  
Car en vous avoie deport,

Deduit, soias, douce pensee  
Et joie, soir et matinee!

Ai mi! Et qu’iert çou devenu  
Puis que je vous arai pierdu ?”

Lors se pasma a ycel mot,  
D’anguisse plus parler ne pot  
Et li castelìains en ses bras  
Le prent con anguisseus et las,

Qui encore avoit doel grignour  
Tout ne feïst ne cri ne plour.

Et si l’acole estroitement  
Et baise menu et souvent,

Et li dist: “Ma tres douce amie,  
Confortés vous, ne plorés mie,

Car çou que vous voi esploree  
Et entre mes bras chi pasmee  
M’ocist le coer et met a mort,

Se vous ne reprendés confort.”

Et quant elle fu revenue,

Si dist comme fame espierdue:

“Ai mi! Qu’est çou ? Que devenrai?  
Dous amìs, je vous pierderai!

* Dame, çou a dit Yzabiaus,

Chis congiés chi n’est míe biaus:  
Vous vous deverîés pener

De vo ami reconforter  
Et vous lui donnés desconfort,

Dont, par m’ame, vous avés tort.  
Mais prendés congié biellement,

Et reprendés coer et taient  
De faire un petit lie chiere.

* Ha! Yzabiel, en quel maniere  
  Poroie lie chiere faire ?

\ oiis, car il vous appartient comme un vassal à son seigneur.  
\Kiis je ne pense pas pouvoir vivre longtemps une fois que vous  
scrcí loín de moí. Ah! Malheureuse! Quel profond désespoir, car  
muis étiez tout mon plaisir, mon délice, ma douce pensée et mon  
honheur, jour et nuit! Hélas! Qu’en adviendra-t-il après que je  
\ iui'- aurai perdu ? »

A ces mots, elle s’évanouit, l’angoisse l’empêcha de conti-  
nuer à parler. Accablé de détresse, le châtelain la prit dans ses  
hras. lui dont la souffrance était encore plus violente bien que  
nuieiic, sans cris ni pleurs. II la serra fort contre lui et la couvrit  
do haisers, en lui disant:

.. Ma très douce amie, rassurez-vous, arrêtez de pleurer.  
Quand ie vous vois en larmes et vous sens évanouie dans mes  
bras, mon cceur se brise et je meurs si vous ne retrouvez pas vos  
fonC'

l ne iois qu’elle eut recouvré ses esprits, elle prononça ces  
paroles de dcsarroi:

■ I léla'' Qu’est-ce? Que deviendrai-je ? Doux ami, je vais

aui\ pcidic'

* Dame. ^onseilla alors Isabelle, ce congé n’est pas courtois:  
  .11111«. quc 1 «'us devriez vous efforcer de réconforter votre ami,  
  \uu\ lm a|'|.ortez de nouvelles souffrances et commettez une  
  tautc Pieiij' congé delui commeunedamecourtoise, retrouvez  
  \os fuivc-- ci le désir de lui offrir un visage un peu plus gai.
* \h' balvììe, commentpourrais-jeluiprésenter un visagegai?

S’au coer avïés tel contraire  
Que j’ai, vous n’averiés pooir  
De joie faire ne voloir.”

Lors dist li castellains: “Amie,  
Ne soiiés si despaaisie  
Car ansçoìs que vous ne cuidiés,  
Serai de ça mer repairiés.

Et si vous tenrai bien couvent  
K’autre n’amerai nullement.

- Amis, dont vous voel je donner,

Si ie voelliés pour moi garder,

Un juyel que jou moult amai.

Moult a lonc tamps que le gardai:

Ce sont li keviel de mon cief,

Dou coper ne m’est mie grief.

~ Ha! Diex! dist li castellains, dame,  
Ja ne les coperés, par m’ame,

Pour moí, se laissier le volés!”

Et elle dist: “Se tant m’amés,

Vous les emporterés o vous  
Et avoec est vos mes coers tous  
Et se sans mort je le pooie  
Partìr, je le vous bailleroie.”

D’unnes forces k’ot aprestees  
A esrant ses treces copees  
Et estroitement les ploia.

En cendal les envolepa,

Et puis li donne et cíus les prent,

Qui li disí que songneusement  
Les gardera, pour soie amour,

Tant qu’il sera mis el retour.

Deus jours avoec sa dame fu,

Mais poí y eut solas ne giu,

Car tout adiés leur souvenoit  
Que departìr les couvenoit.

Quant tamps fu, si a pris congié,

A coer courechous et yrié,

Et s’est de Fayiel departis.

A son hosteil est reviertis

Si vous ressentíez la même détresse que moi, vous n’auriez pas  
la force ni la volonté de manifester de la joie.

- Amie, continua le châtelain, ne soyez pas si affligée, car je  
serai r?’'enu de ce côté-cí de la mer plus tôt que vous ne le pensez  
i-i |c iC'ìciai toujours fidèle à ma promesse de n’aimer aucune  
autre femme.

* \n.i. l ìouhaite alors vous donner - et vous, consentez à le  
  conserver par amour pour moi - un joyau qui m’a été très cher  
  et que j’ai très longtemps gardé: ce sont mes cheveux, que je  
  n’éprouve aucune peine à couper.
* \h 1 I.h.-u! répondit le châtelain, dame, vous ne les couperez  
  p:ii poui .noi, acceptez d’y renoncer!
* si M'iis m’aímez vraiment, répliqua-t-elle, vous les emporterez  
  avec vous, en même temps que mon coeur tout entier, queje vous  
  J.mnu. is si je pouvais me séparer de lui sans mourir.»

D'ihi- paire de ciseaux qu’elle avait préparée, elle coupa  
aussitôt ses tresses, qu’elle plia plusieurs fois, puis enveloppa  
dans une étoffe de soìe, avant de les lui donner. Le châtelain les  
accepta en l’assurant qu’il les garderait précieusement, par  
amum p>ui r elle, jusqu’à son retour.73

II puM'.' deux jours avec sa dame, mais ils ne connurent pas  
traimciii le plaisir ni la joie car la pensée qu’ils devaient se  
sepaier nc les quitta jamais. Le moment venu, il prit congé dans  
la plii' \ n.lente douleur et quitta Fayel.

Dè' '.m arrivée chez lui, il se prépara pour le départ: la

s. cne de départ à la croisade est saturée de variations sur le thème  
la séparation du cceur et du corps et du don du coeur à l’amante /  
défaut du caur de la dame, qu’elle ne pourrait s’arracher sans mourir,  
■MHHEHHfò emporte en Orient une partie de son corps, ses cheveux tressés, qu’il  
nme une relique dans un petìt coffre, tout en en portant une copie sur  
endant Ies combats contre les Sarrasins, comme si elle lui donnait une  
: fcrce. On se rappelle l’adoration des cheveux de Guenièvre par  
ms le Roman de la Charrette de Chrétien de Troyes, avec l’insistance  
eur miraculeuse (v. 1390-1500).

**■HHHhÌRB**

Eî s’apareille sans sejour  
De cheminner, car li pluisour  
En maint lìeu ierent ja meû,

Soti affaire a tout pourveu. 7336

Entre lui et Gobiert s’en vont,

Que plus de compaingnie n’ont,

Car seuls avoit meilleur loisir

Et de penser et de taisir, 7340

Et d’avoir en coer le samblance  
De sa dame courtoise et france.

Et en ramembrance de li

Fist il ce cant et dist ensi 7344

C’on a recordé moult souvent:

A vous, amant, ains qu 'a nule autre gent,

Est bien raisons que ma dolour complaingne,

Car il m ’estuet partir outreement 7348

Et desevrer de ma douce compaingne.

Mes quant le pìerch, n’ain riens qui me remaìngne.

Et sace bien Amours seurement:

S’ainc nus moru pour avoir coer dolent, 7352

Ja n ’íert par moi mes meiis vers ne lais.

Biaus sire Diex, qu’est ce dont ? Et comment ?

Couvenra il qu’en lafin congiéprenge ?

plupart des chevaliers, de différentes régions, s’étaient en effet déjà  
mis en route. II se procura tout le nécessaire pour l’expédition et  
partit avec Gobert, sans autre compagnie, car la solitude lui  
permettait de míeux rêver en silence et de garder dans son coeur  
î’image de sa dame noble et courtoise. Ce fut en son souvenir qu’il  
composa et interpréta[[109]](#footnote-109) ce chant, si souvent repris depuis[[110]](#footnote-110):

C’est à vous, amants, plus qu’à nuls autres,

Qu ’il est juste que j’exhale mes soujfrances,

Car je dois absolumentpartir

Et me séparer de ma douce compagne.

Or, quand je laperds, tout le reste m’indiffère.

Et qu ’Amour le sache bien:

Si on a pu mourir de chagrin un jour,

Jamaìsplus je ne composeraipoèmes ni lais.[[111]](#footnote-111)

Noble seigneur Dieu, que se passe-t-il donc etpourquoi ?  
'le faudra-il fmalement prendre congé ?

Oïl, par Dieu, ne poet iestre autrement: , 7356

Aler m ’estuet sans li en terre estraingne,

Si ne quit nus que grans biens me souspraingne,

Car je n’ai mais confort n’aliegement,

Ne de nule autre avoir joìe n ’ateng, 7360

Se de li non, ne sai se c’iert jamais.

Par Diu, Ainours, grief m’est a consirer  
De dous solas et de la compaingnie  
Et des samblans que m’i soloit moustrer 7364

Ceile quí m’est et compaingne et amie.

Mais quant recorc sa simple courtoisie  
Et les dous mos que siut a moi parler,

Comment me poet li coers el corps durer 7368

Qu’il ne me part ? Ciertes trop est mauvais.

Or voije bien qu’il m’estoet acater  
Tous les deduis k’ai etis en ma vie.

Nel me voet Dieus pour noient pardonner, 7372

S’ai grant paour ses loíiers ne m ’ocie.

Et saciés bien, s’ainc fist Dìex vilonnìe,

Que vïlainsfait les amans desevrer,

Ne je ne puis de li mon coer oster, 7376

Si me couvient que je ma dame lais.

Or seront lìé li fol losengeour,

Cui ìlpesoit des biens c’avoir soloie.

Ja pelerins de ce n 'iere anul jour  
Que ja viers iaus boinne volenté oye.

Si em puis bien pierdre toute ma joie

Que tant de maus m ’ontfait li traŷtour

Se Dieus voloit qu ’il euïssentm m ’amour, W

Ne mem poroit cargier plus pesant fais.

Joum’en vois, dame! A Dieu le creatour  
Vous commanch jou, en quel liu que je soie.

Ne sai se mes verés le mien retour, [[112]](#footnote-112) [[113]](#footnote-113)

Oui, parDieu, rien ne peut l’empêcher:

Je dois partir sans elle en terre étrangère.

Aucun bonheur ne peut plus m ’arriver, j’en suis sûr,

Car j’ai perdu toute cortsolatìon et tout secours,

Etn’attends la joie d’aucune autre

Qu’elle, sans savoir si je la connaîtraì encore.

Par Dieu, Amour, je soujfre de renoncer  
Aux doux plaisirs, à la compagnie  
Et aux signes que ne cessait de m ’envoyer  
Celle qui est ma compagne et mon amie.

Bien plus, quand je me rappelle sa sincère courtoisie  
Et les doux mots qu ’elle m ’adressait sans cesse,  
i omment mon caeur supporte-t-il de rester dans mon corps  
Sans chercher à le quitter ? II est bien trop méprisable.

,/t’ vois bìen maintenant que je dois payer  
ì’tur tous lesplaisirs que j’ai connus dans ma vie.

Dieu ne veut pas me pardonner sans punition  
/ ’ je crainsfort que le salaire qu’il réclame ne me tue.  
'i.ichez bìen, à supposer que Dieu ait un jour commis une

vilenie,

Uue c’est agir en rustre que de séparer les amants  
Lt je ne peux retirer mon cceur à ma dame,

■\lors queje doispourtant la quitter.

Ils vont maintenant se réjouir, les stupìdes médisants,  
Lindis qu ’ils souffraient des biens dont je jouissais.

Mais je ne deviendrai jamais un bon pèlerin  
\ upoint d’être bien disposé envers eux.

Jepeux bien perdre toute majoie à cause d’eux,

( ar ces traîtres m ’ont imposé tant de souffrances

(Jue. si Dieu m ’ordonnait de les aìmer,

lì nepourrait me charger d’unfardeauplus lourd.77

Je m 'en vais, dame! À Dieu le créateur,  
le vous recommande, où que je sois.

I’ignore si vous me verrez revenir

ún refuse la promesse de pardon à ses ennemis qui devait  
les vceux de croìsade.

Aventure est quejamais vous revoie.

Mes je vous prì quê, u que mes coers traie,

Que mes couvens tigniés, viegne ou demour.

Sipriiés Dieu h’ensi m’envoit honnour  
Comje vous aì esté amis et vrais.

Nus n’apité. Va, cançons, si t’en croie  
Queje m’en vois siervir Nostre Seignour.

Si saciés bien, dame de grant valour,

Seje revieng, que pour vous siervir vais.

Tant vont k’íl vínrent a Marselle, [f. 84 v.]

U li rois englois s’apareille  
O toute sa chevallerie.

Aprestee fu la navie,

S’entrent en mer communalment  
Et Dieus leur donna si boìn vent,

Par sa grasce, que mer passerent,

K’assés petit y demorerent.

Droit a Acre sont arivé,

Le port trouverent delivré.

Cíl d’Acre sont venu contre euls,

Ses reçurent a coers joieus.

De lor venue orent grant joie,

Cescuns les fiestie et conjoie,

Et leur vont honneur presentant,

Car íl estoient desirant  
D’avoir et secours et aŷe,

Car Sarrasin par ahatie  
Les maneçoient cescun jour  
D’ocire a doel et a tristour.

En la ville se hierbegierent  
Li auquant et pluiseur logierent  
Es trés, dehors la ville, as camps.

N’i demorerent pas lonc tamps  
Qu’il ne vosissent cevaucier.

Cescuns se voloit avancier  
De cheaus qu’illoec venu estoient,

Car lonc tamps desiré l’avoient  
Quê il venissent en la tierre,

7392

"39(1

7400

'404

7408

74;:

74if!

7J2(.

Et moì, peut-être jamais je ne vous reverrai.

Mais je vous supplie, où que mon cceur se trouve,

De me tenir promesse, que je revienne ou demeure.

Priez Dieu de m ’accorder autant d’honneur  
Que j’ai été pour vous un amant sincère.

Personne n ’a pitié. Va, chanson, et donne à croire  
Que je pars pour servir Notre Seigneur.

Quant à vous, dame de grande noblesse, sachez-le bien,  
Si je reviens, c’estpour vous servir que jepars.

I ,eur voyage les conduisit jusqu’à Marseille, où le roi anglais  
préparait en compagnie de tous ses chevaiiers. Une fois la  
fìotte appareillée, iis prirent la mer tous ensemble et, par ia grâce  
ùeDilii iì > urent un vent si favorable que la traversée durapeu  
lemp'

IK Lmi’., rent directement à Acre, dont ils trouvèrent le port  
libéré 11‘>- aabitants de ia cité vinrent à leur rencontre et leur  
réservèrent un joyeux accueil. Ils se félicitaient de leur arrivée et  
Lhaa'n ifcMre eux leur fit fête et les acclama, en les entourant de  
nurquo' iflumneur. En effet, ils souhaitaient recevoir de l’aide et  
ju ll-coui'. :ar les Sarrasins les harcelaient sans relâche en les  
mcnaçaru d une mort dans les pires souffrances.

Qutflque '-uns des croisés furent hébergés à I’intérieur de la  
,nic. mai'. i.i plupart se logèrent dans des tentes à l’extérieur, en  
pleine eampagne. Ils ne restèrent pas longtemps sans vouloir se  
hnL-tfi liam- une chevauchée. Tous ceux quí avaient accomplì le  
•n>age aspuaient à s’illustrer, car depuis longtemps ils avaient  
áésiré gagner cette terre pour déclarer la guerre aux mécréants.

Pour mouvoir as maiscreans guerre.  
Li rois Richars meesmement  
Estoit tous jours en tendement  
D’aquerre honnour, los et proecce,  
Pour ce ne luì fu pas perecche,

Car hasteement pourkacha  
Plenté de gent et puis kacha  
Les Sarrazìns et tant suiwi  
Qu’il les trouva et consuivvi,

Et qu’il se combati a euls.

Li estours fu moult perilleus,

Mes nous trouvons en vraie ístore  
Que li rois eut illuec victore.

Li casteliains a la meslee  
Ne fut pas lens celle joumee,

Mais com chevaliers s’í prouva.  
Maínt Sarrasín le jour tua  
Et fist devïer[[114]](#footnote-114) a dolour.

Et tant sachiés que pour l’amour  
Sa dame, a cuì ses coers estoit,

En sa ramembrance portoít  
Trecches ouvrees de fil d’or  
Sour son heaume, dont des ior  
Fu des Sarrasins si doutés  
Que d’iaus tous estoit appiellés  
“Li cevalíers as grans proecces,

Qui sour son elme porte trecces.”  
Apriés celle bataiile avint  
Que li rois en Acre revint:

Mout conquist avoir et prison,

Dont le somme pas n’esprison.

Par pluiseurs fois moult y conquist,  
Et tant y fist de ce qu’ il quist,

Qu’ii prist Escalonne et Cesaíre  
Et Sur, qui ja fu le roi Daire.

Li castellaìns adiés estoit  
A ces estours et tant faisoit

7428

7432

7436

■7440

7444

Fayel

Le roi Richard surtout était tendu par le brûlant désir d’acquérir  
ti.'iinciir. gloire et prouesse. L’énergie ne lui manqua donc pas,  
car il mobiìisa très vite de grandes troupes, puis se lança à la  
ilcs Sarrasins et les poursuivit jusqu’à les atteindre et les  
l-ou'Im'I'c. La bataille fut redoutable, mais, dans la chronique  
auihciiiiqiie, nous trouvons que le roi anglais remporta la  
\ i^'ulì -■

t o |iuir-là, lechâtelainne manquapas d’ardeur dans lamêlée,  
il s', illi'.tra comme un vaillant chevalier: il tua de nombreux  
Sarrasins en leur infligeant de grands supplices. Et sachez que  
pji .unoiii pour sa dame, la maîtresse de son coeur, et en souvenir  
d’elle, il portait sur le heaume des tresses confectionnées de fíls  
d'oi. II provoqua tant l’effroi des Sarrasins qu’ils le sumommè-  
iciii i"'i'' «le chevalier à l’extraordinaire prouesse, qui sur son  
heaume porte des tresses ».

Après cette bataille, le roi revint à Acre: il avait prélevé un  
Lree biUui et capturé un nombre incalculable de prisonniers. II  
renouvela plusieurs fois ses conquêtes et réussit si bien dans  
ses campagnes qu’il prit Ascalon, Césarée et Tyr, jadis  
piopi ìcic du roi Darius.79 Le châtelain participait toujours aux

7448

7452

Jakemés se réíère ìci à l’autorité d’une chronxque, alors qu’íl donne une  
:s partielie et idéalisée de la troisième Croisade, « oubliant» la prise de  
n par Saladin et tous les échecs des Occidentaux, «oubliant» aussi la  
7456 . de Philippe Auguste. Sur les exploitations romanesques de la croisade

romans médiévaux, voir C. GaulHer-Bougassas, La Tentation de VOrient  
roman médiéval, Sur l ’ìmaginaire médiéval de l 'Autre, Paris, Champion,  
1. III «Les Sarrasins, simples outils du roman courtois», p. 149-164.  
s’agit du roi perse Darius III, l’adversaire d’Aîexandre le Grand. Avec  
74P' u 'l'usion aux Romans d’Alexandre et peut-être au long récit du siège de Tyr

dans le Roman d’Alexandre d’Alexandre de Paris, qui a jouì d’une  
\* difíusion, Jakemés compare impìicitement Richard Coeur de Lion à  
ì Grand (The Medieval French Roman d’Alexandre, vol. II, Text of  
i Paris, éd. E. C. Armstrong, D. L. Buffum, B. Edvvards, L. F.

1 P' inceton, Elliott Monographs, 1937, br. 1,1. 128-157, br. II, 1. 1-85;  
'-ancner, Paris, Le Livre de Poche, 1994).

Qui moult fu amés et prisiés  
Pour sa proecce et grasciíés.

Au paŷs demorra lonc temps,  
Bien par I’espasse de .0. ans,

Tant que li Sarrasìn un jour  
Sotent que li rois a sejour  
lert en un castiel a privé.

Lors ont lor affaire abrievé  
Et vínrent la pour houbeler.

Li eastellains, sans demourer,

Et pluiseur autre compaingnon  
Monterent et moult leur fu bon  
Qu’adont porent avoir saììe  
Encontre celle gent haŷe.  
Durement les adamagierent  
No gent et puis Ies encaucìerent  
Hors dou camp viguereusement.  
Mout en occirent a tourment,

Tant que li Sarrasin fuýrent,

Et no gent aigrement suiwirent.

En occïant les ont retrais,

Et la fu li castellains traìs  
D’un grant quariel envenimé,

Plus d’unne paume ens el costé.  
Tenìr ne pot piet en estrier,

Pasmé keŷ de son destrier.

No gent sour lui tout s’arriesterent,  
L’enkauch laissierent, si porterent  
Le castellain ens el castiel.

Au roi Richart ne fu pas biel,  
Quanî celle nouvieîle entendi.  
Tantost y vint, n’i atendi,

Et tous ses míres fist mander  
K’esrant viegnent sans demorer.  
Mires n’avoít mellours el monde.  
La plaie, quí estoit parfonde,  
Esgarderent et traisent hors  
Le quariel qu’il avoit el corps.

Aval et amont l’ont tantee,

combats et s’y illustrait tant que sa prouesse lui acquit l’affec-  
tion. l’estime et la reconnaissance de tous.

II resta longtemps là-bas, au moins deux ans, jusqu’au jour où  
les Sarrasins apprirent que le roi séjoumait dans un château en  
visite privée. Préparant très vite leur action, ils s’élancèrent avec  
l'íntention de piller. Aussitôt le châtelain et plusieurs de ses  
eompagnons montèrent à cheval, très heureux de l’opportunité  
d’une attaque contre ce peuple haïssable. Nos hommes ieur  
causèrent des pertes redoutables, puis les chassèrent avec vigueur  
du champ de bataille. Ils en massacrèrent sauvagement un grand  
nombre, jusqu’à leur débandade.

Nos hommes se précipitèrent alors à leur poursuite et Ies  
iepi>ii"i./c'it tout en leur causant de nouvelles pertes. À ce  
moment-là. le châtelain fut blessé d’un grand carreau d’arbalète  
empoisonné, qui s’enfonça dans son flanc de plus de la longueur  
d'une paume. Impossible pour lui de maíntenir les pieds dans les  
étriers: il s’évanouit et tomba de son cheval. Tous ceux de notre  
camp s'arrètèrent près de lui et renoncèrent à la poursuite pour le  
porter à l'mtérieur du château.

Quand il apprit la nouvelle, le roi Richard en fut très peiné.  
II se hâta auprès du blessé et fit ordonner à tous ses médecins  
-lo', meillcurs du monde entier - de venir le plus vite possíble.  
îls examinèrent la plaie, qui était profonde, avant d’extraire la  
: qui s’était fichée dans son corps. Puis ils sondèrent la

Puis l’ont d’aígue douce lavee.  
Dient au roi que mal n’ara  
Et que dedens un mois sera  
Sains et haitiés et respassés.

Mais il mentent, k’envenimés  
Fu li quaríms d’un grief venin  
Dont venus sera a sa fín.

De mort escaper ne pora,

Car nus garir ne ì’en sara.

Ensi fu lonc tans sans garir,  
Palir l’estoet et a magrit,

Riens ne vaut ce que mire font:  
Ses corps dessenist tous et font.  
Gobiers en est moult destourbés,  
Tristres de coer et abosmés,

Car li castellains se complaint  
Souvent eí dist que plus l’ataint  
Li desirs qu’il a dou veïr  
Sa dame ains qu’il doie morir  
Que ne face li maus qu’il trait.  
Lors dist qu’il voet tout entresait,  
Plus tost qu’il poet, la mer passer.  
Bien cuide a garison toumer,

S’ou pays revenus estoit  
U sa douce dame veroit.

Bien croít que li donroit santé.  
Adont a Gobiert commandé  
Qu’i sace quant nuls passera,

Car avoecques passer volra.

Ce commanda iî si a heure  
Que passer devoit sans demeure  
Uns cardenaus et autre gent.

Li castellains isniellement  
En ala au roí congié ptendre  
Et as barons, car plus attendre  
Ne pooit. Pour ce lui donnerent  
Congié et pas ne l’en blasmerent  
De çou qu’íl voloit retoumer.

Lors fist sa besongne atoumer

blessure en tous sens et la lavèrent à l’eau douce. Alors le roi  
reçut d’eux l’assurance qu’il ne contracterait aucune maladie et  
serait guéri et dìspos dans un moís. Mais ils se trompaient, car la  
fièche ctait empoisonnée d’un terrible venin qui entraînerait sa  
mort. sa fin était inéluctable, car personne ne saurait ie soigner.

).!> ì u- mps le châtelain attendit en vain la guérìson, toujours  
plus pâle et plus maigre. Tout ce que les médecins tentaient  
échouait: son corps dépérissait et sombraìt dans la mort. Gobert  
en éiaii profondément bouîeversé et désespéré, d’autant que le  
châtelain, dans ses lamentations répétées, affirmait souffrir plus  
cruellemcnt du désir de voir sa dame avant sa mort que de la  
maladie elie-même. II dit enfin qu’il voulait absolument retra-  
verser la mer le plus tôt possible. II croyait en effet guérir s’il  
retournait dans le pays où il verrait sa douce dame, il était  
persuadé qu’elle lui redonnerait la santé. II demanda alors à  
Goberl de s’enquérir de la prochaine traversée, car il voulait en  
profiter.

C’étatt justement le moment où allaient embarquer un  
cardinal et d’autres personnes. Le châtelain se hâta donc de  
pn-iuli c i. 'igé du roi et des grands seigneurs, car il ne pouvait pas  
aiteiiiln.- 0 ivantage. La situation était telle qu’ils lui accordèrent  
ce ciiii'j,- sans le blâmer de sa volonté de retour. II fit tout

■

■

H

*mmm*—

*mÊIÈÈÈÊm*

*mtSm*

Et est esrant venus au port. [f. 85 v.]

En la nef entre sans deport

E1 lìu c’on luì ot pourveû. 7544

Assés tost furent tout venu  
En la nef cil qui entrer durent.

Lor voìle lievent, si s’esmurent.

Quant en mer furent eskipé, 7548

Li castellaìns tent a santé,

Car le reveïr desiroit  
De sa dame u fiance avoit,

Mais ce ne li aidoit noient: 7552

Plus vivoit, plus avoit tourment,

Car il ne faìt fors dessenir,

Li maus ne le laìst soustenir.

Gesir l’estoet, qu’il ne poet plus, 7556

Tous ses grans pooirs est pierdus[[115]](#footnote-115).

Dont se pierçoit ciertainnement  
Que vìvre ne poet longhement.

Sì s’apensa quê il feroit "’5mi

Ce cant c’aucuns boins canteroit.

Et commencha sifaitement;

Sans faindre voel obeïr

A ma dame, en quì veì'r '564

Puìs sens et valour.

préparer, se rendit vite au port et, toujours sans perdre de temps,  
monta sur le bateau et prit place à l’endroit qu’on lui avait  
installé. Aussitôt les autres voyageurs prévus à bord, on híssa la  
voile et ils partirent.

Une fois en mer, le châtelain s’efforça de retrouver des forces,  
tant il désirait revoir la dame qui avait sa pleine confiance. Mais  
c’était en vain, car plus le temps passait, plus il souffrait de  
violentes douleurs, sans que rien ne retardât son dépérissement.  
l.a maladie ne lui permettait même plus de tenir debout, il devait  
mster alité, incapable d’un effort supplémentaire: sa vigueur  
cxtraordinaire s’était évanouíe. II acquit alors la conviction que  
„es jours étaient comptés et décida de composer ce chant qu’un  
bon mterprète chanterait.80 Voici comment iî commença81:

Sans hypocrisie je veux obéir  
À ma dame, en qui je peux voir  
Sagesse et noblesse.

Le diâtelain ne destine donc pas ce poème à sa dame, mais, grâce à la voix  
escomptée d’un interprète et à son chant, il le lègue à un large public comme  
uitime témoignage de la profondeur de son amour. Sur le décalage entre son  
cotitenu ct lcs circonstances dramatiques de l’intrigue romanesque, voir notre  
rntroduction p. 34-36.

“ Ce poème n’apparaît que dans le manuscrit B du roman. II est vraisem-  
Mablement l'oeuvre de Iakemés. Au-delà de son absence dans les chansonniers,  
saforme confirme cette hypothèse, puisqu’il s’agit d’un virelai, genre poétique  
ipí tiait à ia fin du xnf siècle et qui n’est donc pas pratiqué par les trouvères.  
Cest même un « virelai ‘classìque’, de 3 couplets de 12 vers, précédés et suívis  
i’aurefrain de 6 vers, avec une séquence de rimes qui se répète de strophe en  
aabaabccdccd CCDCCD; les vers à rime betd ont 5 syllabes, les autres  
«i comptenl 7 » (A. Lerond, op. cit., p. 222-224, p. 223 pour la citation). Sur le  
vtrelai ou « chanson baîladée », voir D. Poirion, Le Poète et le prince. L'évolution  
d&lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d’Orléans, Paris, PUF,  
'fi' (icnèt e. Slatkine Reprints, 1978, p. 326-333 et aussi Guide de la Musique  
■' '■ '•'!«, dir. F. Ferrand, Paris, Fayard, p. 559-561. Ce virelai de Jakemés,

fuprivilégie en outre les rimes homonymes et identiques,« devait à cette époque  
cotnme la manifestatìon d’une audacieuse modemité » et reflète une  
de rivaliser avec ies chansons du trouvère (F. Mora, « La mise en scène  
fSaHie de la mort du poète dans le Roman du Châtelain de Coucy », Poètes et  
1 s le roman médiéval, études réunies par C. Gaullier-Bougassas,  
. hien aprandre, 25, 2007, p. 39-40). On neluì connaît pas de Biiisini>»

*Sa biauté en sourveïr  
Ne me poet asouveyr,*

*Tant ai plus dolour.*

*Elle est douce em pourtraìture,  
Si croi de fourmer Nature  
N’en ot le pooir:*

*Dius lifist corps etfìgure,*

*Par quoi en mon coer figure  
Desir et Espoir.*

*Mais Dangiers ne poet seïr  
A moi, car souvent seïr  
Mefait en paour.*

*Pité desire a veïr,*

*Bien me poroit pourveïr  
Sa grande douchour.*

*Sans faindre, etc.*

*Grietés que mes cuers endure  
Tout pour amoureuse ardure,  
Neferoit doloir,*

*Moi qui ayme outre mesure  
La tres bìelle a desmesure,  
S’elle euist voloir  
D’aidier son ami; suiwir  
Le voel, se pour moi suiwir  
Et par ma clamour  
Peusse sans avoir l’aïr  
De li et bien parveïr  
Pardon de savour.*

*Sans faindre, etc.*

*Or li depri qu ’elle ait cure  
De moi, ami qui mal cure:  
D’amer senc doloir.*

*Par raìson, la creature  
Qui tant a gente faiture  
Pìté doit avoir,*

*Humillité detenir*

7568

7572

7576

7580

7584

7588

7592

7596

La contemplation de sa beauté  
Ne parvient pas à assouvir mon désìr,

Elle renforce au contraire ma douleur.

Son apparence est douce,

Nature, je le crois, n ’a pas eu le pouvoir  
De la façonner:

C’est Dieu qui a créé son corps et son visage,

Qui éveillent en mon cceur Désir et Espoir.

Mais Refus82 ne peut me plaire,

Car souvent il mefait vivre dans la peur.

Je désire voir Pitié,

Dont l’extrême douceur  
M’apporterait un grand secours.

Sans hypocrisie...

La souffrance que mon cceur supporte  
À cause de la flamme d’amour  
Ne m 'affecterait pas,

Moi qui aime au-delà de la mesure

La dame d’une beauté qui dépasse toute mesure,

Si elle avait le désir

De secourir son ami; suivre

Je la voudrai, pourvu que cette soumission

Et mes plaintes me permettent,

Sans subir sa colère,

D ’obtenir le pardon pour mon plaisir.

Sans hypocrisie...

Je la supplie donc de se soucier

De moi, son ami quí se tourmente pour son malheur:

Je sens la douleur d’aimer.

II estjuste qu’une créature  
Qui possède tant de beauté  
Jouisse aussi de Pitié,

Respecîe Humilité

r I >angier» est une allégorie bien présente dans le Roman de la Rose de  
de Lorris. Elle incarne la résistanre >» - J- ’

lamant.

*Et son ami detenir:*

*Che li vient d’Ounour.  
Orgoel n’apiertient tenir  
A sifranche, ains destenir  
Comme riche flour.*

*Sans faindre, etc.*

Ceste cançon fist a grant painne,  
Car mout li ert joie lontainne  
Et ce forment le destraignoit  
Que devant ses ieuls ne veoit  
Sa dame, u avoit sa tendance  
Et son confort et s’esperance.

Adont a Gobiert appiellé,  
Doucement lui a commandé  
Et priiet moult devotement  
Pour Dieu qu’il ne laist nullement  
Qu’il ne face çou qu’il dira:

C’est que, tantost que mors sera,  
Qu’il l’oevre et em prange le coer,  
Et ce ne laist il a nul fuer  
Qu’il ne l’apareille et atoume.

Et Gobiers, a coer tristre et mourne,  
Li creanta en souspirant,

Si com cieus qui mesaise ot tant,  
K’a painnes pot un mot sonner.

Li casteilains fist aporter  
Un des coffres de ses sommiers  
Ouquel estoit li tresors ciers  
Des trecces qu’il veoit souvent.

Un coffre petitet d’argent  
En a trait et puis l’a baisié.

Ouviert l’a, s’en a hors sacié  
Les trecces, qui sambloient d’or.  
“He! Diex, dist il, confait tresor  
Ma douce dame me kierka!

He! Las! Li mors departira  
Fin amant et loial amie!”

Lors commande a Gobiert et prie  
K’un clerc qui se sace entremettre

7604

7608

[f. 86] '612

7616

”620

"'62-

7628

■\*632

'’tí36

76J0

Et garde auprès d’elle son amì:  
l' mneur l’y incite.

' .ie si noble dame ne doit pas  
Se livrer à Orgueil, mais se conduire  
t omme une fleur précieuse.

Sans hypocrisie...

II composa cette chanson dans une vive souffrance, car toute  
joic it éloignée de luí et il se sentait oppressé de ne pas voir  
ilc\-1:11 :.<i sa dame, qui était son désir, son réconfort et son  
es[v:.'.i'.v. II appela alors Gobert pour lui demander doucement  
ct mé'i.c le supplier avec ferveur, au nom de Dieu, de respecter  
scrupulcusement ce qu’ii allait lui demander de faire: il s’agís-  
sait, aussitôt après sa mort, de lui ouvrir la poitrine et d’en retirer  
II- livii. puis, sous aucun prétexte il ne devait oublier de le  
prép.u.-' pour l’embaumement. Accablé par le chagrin, Gobert  
|m ci':" !e serment sans retenir des soupirs, car la violence de sa  
Juiilcu' '. ‘empêchait presque de parler.

1. c l liàtelain fit apporter un des coffres de ses bagages, celui  
   qui comcnait le précieux trésor qu’il contemplait souvent: les  
   irc'V- >ic sa dame. II en retìra un coffret d’argent et l’embrassa  
   d\um d. l’ouvrir et d’en sortir les tresses, qui semblaient d’or.  
   .< \h11 'ìeu, dit-il, quel trésor ma douce dame m’a donné! Hélas,  
   la ini'i i > t séparer un amant parfait de sa loyale amie-!»
2. ih -nanda alors ínstamment à Gobert de lui trouver un clerc

D’escrire esranment une lettre  
Li quiere, et Gobiers l’amena.

Li castellains li devisa  
La lettre tout en tel maniere:

A vous, ma douce dame chiere,

A cui j ’ai esté vrais amans,

Et en tous lieus vostres siervans  
Jusques en lafin de ma vie,

Vous manch, ceste darrainne fie,  
Grant plenté d’amour et salus,

Car n’en quier mes envoiierplus.  
Dame, si vousfaich a ssavoir  
Que j’ai esté et main et soir  
Vos hom, vos siers, vos chevaliers,

Et adiés loiaus et entiers,

Puis l’eure queparti de vous.

Dont mout sui mas et anguissous  
De çou que bien voi et bien sai  
K’a nul jour mes ne vous vairai.

Et pour çou que je sai et croi  
Que vo coer emportai o moì,

Quant je me parti de Faiiel  
Et me donnastes le juyel,

Qui mout fu biaus et avenans,

De vos nobles ceviaus luisans  
Que j'ai gardés tres cel tempore,

Vous envoie jou mon coer ore.

C’est vos, s’est drois que vous l’aiiés,  
Et toute ciertainne soìiés  
Qu ’a nul jour maìs nus vrais amans  
Ne morra de coer plus dolans  
Com je muir, n ’en tel desconfort,

Pour çou que ne puìs ains ma mort  
Parler a vous, car lonc tans a  
Que ma bouce a vous ne parla.

He! Bielle âouce creature,

Qui passés toute pourtraìture  
De biauté, defourme et de taille,

Vos coers est lifins grains sans paille.

7644

7648

7652

Tfôf.

7f'6(l

7664

•m

7672

***ItÊIÊÈ***

*mSÊÊ*

capable d’écrire très vite une lettre, et Gobert le lui amena. Le  
cbâtelain lui dicta cette lettre[[116]](#footnote-116):

A vous, ma chère et douce dame, dont j ’aì été l ’amant sincère  
er dévoué en toute occasion jusqu’à ma mort, j’adresse pour la  
dernière fois des milliers de saluts pleins d’amour, car jamais  
plus je ne pourrai vous en envoyer. Dame, je vous assure que je  
n’aì cesséd’être votre vassal, votre servìteur, votre chevalier, et  
que ma loyauté n’apas connu defaille depuis notre séparation.  
Ce qui maintenant m ’accable et me désespère, c ’est la certitude  
de ne plus jamais vous revoir.

je le sais bien, j’ai emporté votre cceur avec moi  
quand j’ai quitté Fayel et que vous m’avez donné le magnifique  
et délicieux joyau de votre chevelure, somptueuse et éclatante  
- je ne m ’en suisjamais séparé depuis -, je vous envoie mainte-  
nant inon cceur. II vous appartient et vous revient légitìmement.

Sí< - - aussi certaine que jamais aucun amant sincère ne  
mourra ìe cceur plus malheureux et plus désespéré que moi, car  
il ne m 'est pas permis de m ’entretenir avec vous avant ma mort  
et que ma bouche n ’a pu vous parler depuis longtemps.

II, / Belle et douce créature, aux traits d’une beauté  
incomparable, votre cceur est le grain le plus pur, sans la

Mais mout ot le coer amorti,  
Qu’avant qu’elle fust parfurnìe,  
Se pasma il plus d’unne fìe.

Lors l’a ploiie et seellee,

Et puis sans faire demoree  
Son seel gieta en la mer.

Dont prist Gobíert a appieller  
Et son garçon, k’ot non Hideus.  
Doucement leur a dit andeus:  
“Singneur, bien sai que je morrai  
Procainnement et ne porai

13<S

Gemme, zaphirs, rose nouvieile, 7680

Sour toutes dames li plus bielle  
Et lí mieudre entre les meillours,

Sourondans de biens et d’onnours[[117]](#footnote-117), [f. 86 v.]  
Exemplaires pour castoiier 7684

Tous nonsachans et avoyier  
A sens, a honnour, a proaice,

De tous biens tresors et ríquaice,

Et de pité douce fontainne, '7fihS

De tous biens sourondans et plaìnne,

Tresfìnne et noble dame gente,

Sour toutes autres florie ente,

Or sui dolans et abosmés 7642

Quant vous jamais ne me verés,

Ne je vous, ensi com soloìe,

He! Las! Or m'estfalìe joie,

Et quant voi que morir m’estuet 76%

Et ìc’autrement estre ne poet,

Je pri a Dieu omnipotent  
Qu’il mece m’ame a sauvement,

Et quant vous serés devïee, 7700

Que la vostre aussi soit posee  
O la moie, par compaignie,

El chiel, en parmenable vie!

La lettre fist escrire ensi, 7704  
moindre paille. Pierre précìeuse, saphir, rose fraîchement  
éclose, la plus belle de toutes les dames, la meilleure des  
meilleures, riche en vertus et en noblesse, vous donnez l’exemple  
pour instruire les ignorants et les guìder vers la sagesse, l’hon-  
neur et la valeur.

Précieux trésor qui unit toutes les richesses, douce fontaine  
de pitié, douée de toutes les qualités les plus parfaites, très  
courtoise, belle et noble dame, arbre plus fleurì que tous les  
autres, je suis maintenant consterné et désespéré, puisque plus  
jarnais nous ne nous verrons comme jadis.

Hélas! J’ai désormais perdu le bonheur et comme je vois ma  
mort ìnéluctable, sans la moindre échappatoire, je prie Dieu  
tout-puissant de sauver mon âme et, après votre mort, d’unir la  
vôtre à la mienne au ciel, pour la vie étemelle!

\«'ici la lettre qu’il dicta, mais la mort le gagnait tant  
qu'.i' mt la fin de sa rédaction il s’évanouit plusieurs foís. Enfin  
il plia et scella la lettre, puisjeta aussitôt son sceau à la mer. Alors  
il appela Gobert et son jeune serviteur nommé Hideux, et, d’une  
uu\ I úble, il s’adressa aínsi à eux deux:

• Seigneurs, je sais bien que ma mort approche. Je ne pourraì  
pas vivre longtemps, j’en suis certain. Je veux donc que vous me

556

Le Roman du ChAtelain de Coucy et de la Dame m

Gaires vivre, g’en sui ciertains.

Si voei que vous me jurés, ains  
Que mors soie ne devïés,

Que ensi ouvrir me ferés  
Que j’ai devisé a Gobiert  
Et quant m’arés ensi ouviert,

Mon coer, sans nul delaiement,  
Embaussemet bìen de piument,  
Avoec ces trecces meterés,

Et ces lettres que chí veés,

Si les porterés a Faiyel,

La u j’ai eti maint reviel.

Pour çou l’ai fait vous .11. jurer  
Que, se l’un couvenoit finner,

Que li autres ie me feroit.

Et se cescuns de vous venoit  
A droit port et sains et haitiés,

A Gobiert soit cis fais laissiés.

Si vous dírai que vous ferés:

Ma dame me saluerés,

Bien sai que sera destourbee,

Car plus m’amoit c’autre riens nee.  
Si le confortés bieilement,

Car íestre ne poet autrement,

Faire doei ne lì poet valoir,

Pour çou l’estevra remanoir,

Et ce coffre que chi veés  
De par moi li presenterés,

Et ii dittes que li renvoi  
Ses trecces et îe coer de moi.

Siens fu des que je le connui,

S’est137 drois k’adiés remaingne o ìi:  
Si l’en souvenra plus souvent.”

Lors pasma anguisseusement,

Sì que sa face iert si palie  
Comme se l’ame en fust partie.

Dont cuidierent tout vraiement

77

77

77

7736

77«

774H

7752

137

ses, corr.

juriez, avant ma mort, que vous ferez ouvrir ma poitrine comme  
je l’ai expliqué à Gobert.

Ensuite, mon cceur que vous aurez sans tarder embaumé à  
l’aide d’épices, vous le mettrez avec ces tresses et cette lettre que  
vous voyez ici et vous porterez le tout à Fayei, là où j’ai connu  
tant de joies. J’ai exigé un serment de vous deux afin que si l’un  
devait mourir, l’autre puisse remplìr sa promesse. Mais sí vous  
arrivez tous deux à bon port, en parfaite santé, que la charge en  
incombe à Gobert.

Je vais donc vous dire ce que vous ferez: vous saluerez pour  
moi ma dame, elle sera bouleversée, je le sais, car elle m’aimait  
plus que tout. Vous la réconforterez avec douceur, car ce qui  
arrive est inéluctable: les lamentations ne lui serviront à rien, elle  
dc'.1 ■ ■ donc résister. Remettez-lui ensuite de ma part le coffret que  
\ou> voyez ici, en lui disant que je Iui retourne ses tresses avec  
mon coeur. Comme il lui a appartenu dès notre première  
ìciM’ntre, il est juste qu’il reste à jamais auprès d’elle: elle se  
soiis i cndra plus souvent de moi. »84

II s’évanouit ensuite dans une telle souffrance que son visage  
Jesint aussi livide que si son âme I’avait quitté. Tous crurent

" f if coffret évoque ceiui du «Lai du l’Aíistic» de Marie de France, la  
^itese dans íaqueile l’amant place le cadavre du rossignol tué par l’époux, ainsi  
gesans doute l’étoffe de soíe sur laquelle sa dame a brodé leur histoire (Lais de  
line Uu France, éd. K. Wamke, trad. L. Harf-Lancner. PaHo r -»•

®0,p. 216-219).

Qu’il fust alés a ffinnement,

[f. 87]

Car la mors aigrement le touche.

Dou pain li mettent a sa bouce.

Un pau apriés a lui revint  
Et de sa dame li souvint.

Lors le regraite et dist: “Ay mi!

Dame, vostre loial ami  
Couvient orendroit prendre fin,

Plus ne siervirai vo coer fín.

Adieu, amours, tres douce amie,

Je prenc congié, car je devie.

He! Las! Pour quoi ne puis durer  
En vous siervir, sans endurer  
Le mal que m 'a donné la mors,

Qui de griefmorsure m’a mors ?

11 est em parradis terriestre,

Qui poet fins amans en terre estre,  
Car Amours as siens habandonne  
Toute joie et tant leur en donne  
Que nuls ne les poroit nombrer,

Car toute honnour fait aombrer  
En tous cheaus u elle se met.

Fols est quí ne s’en entremet,

Car cescuns faìt, sans faire fable,  
Atnant, amì et amïable,

Baut etjoiant et bìel parlant,  
Cointe, courtois et avenant,

En boìn espoír et en noblaice,

Et si degaste tous et secce  
Les visces, que nuls n ’i remaint  
Ens es coers la ou elle maínt,

Et si y faìt sa gent manoir:  
Souvenir etjoli Espoir,

Sens, Larghaice et Jolieté,

Honnour; Courtoisìe et Bonté.

Et quant si douce compaingnie  
Tiennent, main et soir, compaingnie  
Loyal amy, comment seroit  
Plus aise ? Qui souhaíderoit ?

Ne saroit il que dire plus.

vraiment que c’en était fini de lui, tant ia mort le tenaillait.

Ils lui mirent néanmoins du pain dans la bouche et, peu de  
temps après, il reprit connaissance et se souvint de sa dame, qu’il  
se mit à regretter ainsi:

i’.i'ivre de moi! Dame, votre ami fidèle doit maintenant  
moi'i i. !e ne pourrai plus servir votre noble cceur.  
i'iieu, amour, très douce amie,

'• prends congé de vous, car je me meurs.

11 Has! Pourquoi ne puis-je continuer à vivre  
Pour vous servir, sans endurer  
î j. souffrance que m’a infligée la mort  
i *,ime* mordant d’une terrible morsure ?

II connaît le Paradis terrestre

< ■'luiquia la chance d ’être un amantparfaìt sur cette terre,

í i ir Amour accorde aux siens

i"US les bonheurs et leur donne des joies infinies.

lous les biens s’épanouissent

I> ins ceux qu’il inspire.

> ■ >u est celui qui ne se souciepas d’aimer,  
i nr sans mentir Amour transforme chacun  
i ■ • un amant, un ami ou un être à aimer,  
ll le remplit de gaieté et d’éloquence,  
i > élégance, de courtoisie et de charme,  
l> 'espoir de bonheur et de noblesse.

Tous les vices, il les dessèche  
i. les détruit tant que plus un seul ne reste  
ìj- ins les coeurs où il séjoume  
ì.i établit ses serviteurs:

V •uvenir et Joyeux Espoir,

Vigesse, Générosíté et Gaieté,

Honneur, Courtoisie et Bonté.

ijuand une si douce suite

hent compagnie, des joumées entières,

A l’amant loyal, comment pourraiî-il se sentir  
Tius heureux ? Que souhaiterait-il d’autre ?

II ne saurait demander davantage.

II m’est avis, selonc mon us,

Que Amours soit diex en ce monde,  
Car en cescun amant souronde  
Et s’i meit tout entirement,

Et pour çou n ’amenríst noient.

He! Las! Líparlers m’en soustient  
Et çou que toudis m ’en souvient,  
Car elle est de moi souveraínne.  
Bien m ’a tenu en son demainne  
Et m’a de ses biens raemplis  
Des l’eure que devinch amis,

Si ne li puis guerredonner  
Fors seulement en li loer.

Mais, s’encore vivre peuïsse,

Tout mon vivant sìervans fuïsse,

Car n ’aimme pas coer qui recroit  
Pour travail, n ’est amis qui croit  
fC’Amours feïst onques gríeté  
Qu’elle n'ait bien guerredonné  
As loiaus quì loiaument siervent.  
Tout cìl sont boer né qui desiervent  
R’Amours les prenge de maisnie,  
Car Joie est en Amour nourìe,

Et Loiautés, Sens et Honnours /  
Tout amant ont en iaus ces mours. ”

7796

7800

7804

7s(i,\

7812

7816

Mon expérience me laisse penser  
Qu ’Amour est un dieu sur cette terre,

Car ii se donne tout entier à chaque amant,  
ìvec une générosité débordante,

Et ne s ’en affaiblit pas pour autant.

Hélas! Parler m’apporte un réconfort,

We souvenir aussi de lui sans arrêt,

Car il est mon maître.

'l m ’a tenu sous sa domìnation  
Et comblé de tous ses biens  
Oepuis que je suis devenu amant.  
fe ne peux le remercier de ses dons  
2u’en le célébrant.

Certes, si j’avais pu prolonger mon existence,  
fe Vaurais servi pour toujours,

CarAmour n ’aime pas celui qui s ’avoue vaincu  
Devant lapeine et il n’estpas digne du titre d’amant  
Celuí qui croit qu ’Amour inflige une souffrance  
\ans ensuite bien en récompenser  
Les fidèles qui le servent loyalement.

Sienheureux ceux qui méritent  
Ou’Amour lesprenne dans sa suite,

CarAmour nourrit Joie,  
ì.oyauté, Sagesse etHonneur!

Tous les vrais amants possèdent ces vertusff »

l u châtelain prononce ici un congé à l’Amour, pour l’écriture duquel  
Jatemés s’ìnspire du genre du congé, né dans ia vilie d’Arras au xin' siècle, et  
èrement du Congé d’Adam de la Halle, comme i’a déjà noté Fr. Suard  
-U Homan du Castelain de Coucí et l’esthétique romanesque à la fin du  
MF siècie», Faraí chansoneta novele, Mélanges J.-Ch. Payen, Caen, 1989,  
f- 36J. qui cite les premiers vers de la cinquième strophe du Congé d’Adam:  
«Adieu, atnours! tres douche vie, / Li plus joieuse et Ii plus lie / Qui puist estre  
. fe paradis.»). Les paroles du châtelain ne sont pas à proprement parler une  
Jynquc enchâssée comme les chansons, mais à partir du vers 7762, sans  
Vípparaisse une écrìture en strophes, ses regrets prennent une couleur poétique  
,«s«8njuée. d’où notre traduction en vers, éditée ici en italique comme les  
s- les rondeaux et les lettres. Cette action de grâce exprime bien la  
^dtton de I’amant au dieu Amour. aincì >- -'\*J'

Lors ne pot parler tant ne quant,  
Car la mors îe va anguíssant,

Qui au coer si forment l’ataint  
Que son vïaíre cange et taint.

Par grant anguisse tresala,  
Longhement fu qu’il ne parìa.

Et quant a lui fu revenus,

Si dist: “Sire des chieus lassus,  
Ayiés de moi mísericorde,

Et voelliés de moi faire accorde  
Viers vous, si que j’aie mierchi!”  
Gobiert appielle et dist ensi:

“Amis, pour Dieu et pour son non,  
Faites qu’aye confiession.”

Et Gobiers, sans faire lonc plet,  
Esrant au cardenal s’en vait  
Qui passoit avoec iaus adont.  
Doucement lui prie et semont  
Que parler viengne a son singnour  
Pour confiesser, car sans demour  
Traira a fin procainnement.

Et quant îi cardenaus I’entent,

Si y vint et le confiessa,

Et apriés racumenïa

Et dist: “Amis, n’aiyés pavour,

Car vous trespassés el[[118]](#footnote-118) labour  
Et el sierviche Jhesucrist,

Qui vous crea et qui vous fist.  
Amìs, tenés vous en la foi  
Et soiiés fermes en vo loi,

Et je croi et sai vraíement  
Que vous venrés a ssauvement.”  
Lors li prent a ffalir alainne,

Si que ce mot díst a grant painne:  
“Gobiert, saîués moi ma dame!”

Les souffrances de l’agonie l’empêchèrent de continuer son  
discours, la mort Foppressa et Fatteignit si violemment au c«ur  
que la pâìeur décomposa son visage. II s’évanouit sous le coup  
de la douleur et resta longtemps sans pouvoir parler. Quand il eut  
i..'1'it ■> > •• csprits, iì prononça ces mots: «Seigneur des cieux,  
e \ e/ i'iuc de moi, permettez-moi de me réconcilier avec vous,  
pu'ir Mii' i -tlut!»II appelaGobert pour lui demander: «Ami, au  
noiu d. iiicu, permettez-moi de me confesser.»

t >e dépêcha d’aller trouver le cardinal qui effectuait ia  
ir,i\ cr-». • ■■itr leur bateau, pour le prier avec douceur etinsistance  
ik- •■ >. " 11 - ‘ >1 ntretenir avec son seigneur et le confesser, car sa mort  
eiaii 'i'ì n"’ente. Aussitôt après, le cardínal rejoignit Ìe châtelain  
et lc '. oal \_ ■ sa.

ii liii vl.mna ensuite la communion en s’adressant ainsi à lui:  
Ani'. > arez-vous, car vous mourez en usant votre peine au  
verui.', 'l • .iésus-Christ, votre Créateur. Ami, gardez la foi avec  
tun^i.'i ■-•-. ne laissez pas vaciller votre croyance et, j’en ai la  
profonde certitude, vous serez sauvé.» Le souffle manqua aìors  
au châtelain, qui articula à grand-peine: «Gobert, saluez ma  
Jame >.n i'.on nom!» Ce furent ces demiers mots, il rendit l’âme.

Plus ne dist mot, ains rendi ame.

Quant Gobiert voit son singnour mort,  
Dont a au coer grief desconfort.

Ses puins detort, ses keviaus tíre,

Plaint et regrete, tire a tire,

L’onneur, le sens et la proaíche,

Et le valeur et le largaice,

Et le haute chevalerie  
De celui dont l’ame est partie.

Et Hideus ses garçons aussy  
Mainne doel et giete maint cri  
Et dist: “K’a mes coers qu’il ne font,  
Quant ie meilleur seignour del mont  
M’a li mors reubé et tolu?

Ha! Sire, quant vous ai pierdu,

Jamais n’arai a mon coer joie  
Nè, en quelconques liu que soíe,

Nul tel seignom ne îrouverai.”

Ensi sont andoi en esmai  
Et en doel Gobiers et Hideus.

Et nonpourquant cescuns d’iaus .n.  
S’appareille d’ouvrir le corps.

Le coer en traient esrant hors,

Et tout a son droit l’atoumerent,

Et puis ie corps embaussemerent  
Et .ïii. jours sans plus l’ont gardé,

Car au quart jour sont arrivé  
Par matiti au port a Brandis.

Illuec fu il en tierre mis  
Moult bien et honnourabíement.

Li cardenaus meïsmement  
A cel jour la messe canta.

Gobiers puis cel jour n’ariesta,

Aíns a sa besongne aprestee  
Pour repairìer en sa contree  
Et tout çou as povres donna  
Qui de son sìngnour demorra.

Lors cheminne, plus n’i detrie,

Et Hideus Ii tient compaingnie,

FAÏ'BL

7^56

7SWi

78Ó4

7S68

7872

7876

7880

Quand Gobert viî son seigneur mort, le chagrin l’accabla. II  
se tordait les mains, s’arrachait les cheveux et regrettait amère-  
ment, sans pouvotr s’arrêter, l’honneur, la sagesse et la prouesse,  
R meiiie. la générosité et la grande valeur chevaleresque du  
(lcìiiiii. Son jeune serviteur, Hideux, se désespérait aussi et  
s’écriait: «Pourquoi mon cceur reste-t-il en vie aîors que la mort  
iu'j -Tilcvé et volé le meííleur seigneur du monde? Hélas!  
Seigneur. puìsque je vous ai perdu, je ne connaîtrai plus jamais ia  
v.uc ci ui'Ue part je ne trouverai un maître comme vous.»

Ii-tu deux bouieversés, Gobert et Hideux exprimaìent ainsi  
L'iu niiiiiion. Néanmoins iis n’oublièrent pas d’ouvrir le corps  
L|u i li.i'.ci.iin. Ils en prélevèrent vìte le cceur et le préparèrent  
,cloii L"-1 ègles, avant d’embaumer aussi le corps, qu’ils gardè-  
rent tout juste trois jours, car ils arrivèrent au port de Brindisi au  
roatin du quatrième• jour. C’est là qu’il fut enterré dans ia dignité  
or le\* h>-ii>leurs: ie cardinal en personne chanta la messe.

luiMnie, sans perdre de temps, Gobert se prépara à retoumer  
tìan> '■i<(i nays et donna aux pauvres tout ce qu’avait laissé son  
^ian''iu II se mit aussitôt en route. Hideux i’accompagna  
lU'-qn au 'Qoment où ils s’approchèrent de leur région, puis ils

Tant qu’aprocierent leur paŷs. 7892

Donques s’en est Hideus partis.

Gobíers par lait tans et par biel  
Esra tant que príés de Faiiel

Est a .ín. lieuwes aprociés. 7896

Lors s’est coíement hierbegiés.

Tant sejouma et atendi [f. 88]

Que il enquist et entendi

Que bien estoit saísons d’aler 7900

Adont son message conter.

Lors entre en une fausse voie  
Priveement, c’on ne le voie,

C’on n’ ot míe gramment hanté, 7 904

Mais mainte fois y ot esté  
O son singnour celeement.

Bien cuidoit aler sauvement,

Mais moult lui est mal avenu, Tiov

Car atant és sour lui venu  
Le singneur en îele maniere  
Qu’il ne pot reculer arriere

Car de lui ne se donnoit garde. 'l> 12

Maintenant que Gobiert esgarde,

L’a recongneii, sans mot dire.

Tous li coers li embrase d’íre,

Car on li ot le fait conté 't),h

Comment Gobiers avoit ouvré  
Viers la dame de sa maison.

Maintenant l’a mis a raison

Et li dist: “Trop iestes ozés "920

Que vous en mon paŷs venés,

Qui tant m’avés fait deshonnour  
Entre vous et vostre seignour!  
Vous venés vous ore entremettre  
D’aporter u message u lettre?

Par Dieu, vous venés a mal port,  
Car de la mort n’arés deport,

Ains vous penderaí a mes mains:  
Se ce n’estoit pour el au mains  
Que pour ton seigneur courechier,

se séparèrent.

Gobert continua ensuite son voyage, par tous les temps,  
jusqu'àson arrivée aux abords de Fayel, à trois lieues du château.  
11 trouva un logis discret, s’y installa et attendit le bon moment  
pour aller transmettre son message.

Afin de passer inaperçu, il prit alors discrètement un chemin  
mal cntretenu et peu fréquenté: il l’avait souvent emprunté en  
•,c«. ìci .1 v'ec son seigneur. II s’ìmaginait avancer en toute sécurité,  
mais par malchance, il y croisa le seigneur de Fayel sans avoir le  
temps de l’éviter, car il ne s’attendait pas à lui. Ce demier le  
reconnut au premier regard et resta d’abord muet. La coíère  
l’enílamma, car on lui avait rapporté ì’aide de Gobert à son  
épouse. II l’interpella alors en ces termes:

tjuelle audace de venir dans mes terres, toi qui, avec ton  
-cigu-.’|N', m’as causé tant de honte! T’apprêtes-tu à remettre un  
message ou une lettre ? Par Dieu, tu tombes mal, car tu n’échap-  
pji a- pas à la mort. Je te pendrai de mes propres mains: même si  
ee n'ei.út que pour mettre en rage ton seigneur, je me vengerai

J.III I'M.

A toi vorrai mi revetigier.”

Quant Gobiers l’ot parler ensì,  
Humlement dist a coer mari:  
“Sire, ne vous esmouvés mie,

Car onques en jour de ma vie  
Vostre blasme tie pourkaçai,

Et par vostre congiet alai  
O le castellain outre mer.

11 pooit bíen ma dame amer,

Si n’estoit pas la coupe moie,

Et si sui jou, quels que je soie,  
Biaus dous sìre, de vo linnage.”  
Un poi rafrena son corage  
Li sires, quant il l’entendi,

Et nonpourquant li respondi:

“Di moi dont tu vìens et u vas.  
Saces que le voir m’en diras  
U maìntenant, sans plus atendre,  
Te ferai a cest arbre pendre,

Si que ja ne veras demain.

U laissas tu le castellain ?

Est il decha mer rapassés ?

* Par foi, sire, ains est trespassés  
  Et fu entierrés a Brandis,

Et je m’en vois en mon paŷs.

Pius ne vous en sai que conter.  
Pour Dieu, sire, laissieme aler,  
Que viergongne ne me faciés,

Car, ciertes, ce seroìt peciés.

Peu ferìés vo avanchement,

Se pour vengier vo mautalent  
Estoie mors u afolés.

* Par Díeu, ensi n’escaperés,  
  Encor ne partirés de nous.

Faites or tost, despoullìés vous  
Isniellement, sans nul delai:  
Quanque portés veoir vorrai.

S’il y a riens de men contraire,  
Sacces que te ferai detraire,

Quand Gobert l’entendit s’exprimer ainsi, il lui répondit avec  
humilìté et tristesse:

« Seígneur, ne soyez pas troublé, car jamais je n’ai travaillé à  
votre déshonneur et c’est avec votre permission que j’ai suivi  
outre-mer le châtelain. II a peut-être aìmé ma dame, mais ce  
n’était pas ma faute et de toute façon, cher seigneur, j’appartiens

à votre lignage.»

1, v'i1 ;neur se modéra quelque peu après l’avoír écouté, tout  
jn I11î '.'.'"ndant:

■ I n- -uioi d’où tu víens et où tu vas. Sois bien sûr que tu me  
diras ìa vérité, sinon sans plus attendre, immédiatement, je te  
ferai pendre à cet arbre et aujourd’hui sera ton dernier jour. Où  
as-tu laissé le châtelain ? Est-il revenu d’outre-mer ?

* P;ii i' . .oi, seigneur, ilestmortet onl’aenterréàBrindisi. Pour  
  mapart, je retoume chez moi. C’est toutce queje peux vous dire.  
  Pai 1' iiui'iir de Díeu, seigneur, laissez-moi partir, sans attenter à  
  ni.iii ln'i" :ur, car, assurément, vous commettriez un péché. Vous  
  ae gagneriez que bien peu si, pour venger votre colère, vous  
  m'ar n/ mé ou blessé.
* Par I 'icu, tu ne t’en sortiras pas ainsi, tu ne me quitteras pas si  
  ■ iie Iripi'che-toi d’enlever íes vêtements, tout de suite: j’ins-  
  pecterai tout ce que tu portes. Si je trouve quelque chose qui me

Et se riens n’i truis, quittement  
T’en yras et delivrement.”

Quant Gobiers l’ot ensi parler,

De pavour comntence a trambler,  
Et dist: “Biaus sire, je vous pri  
Que vous aiiés mierchi de mi  
Et me donnés un poi d’escout,

Et je vous dirai voir del tout  
Et conterai de cief en cief,

Mais que ne me faciés nul grief  
Ne des membres ne de le vie.”  
Ensi lí sires li affíe  
Et Gobiers li commence a dire:  
“Sire, se Jhesus me gart d’ire,

Li castelîains moru en mer  
Si que de ça deviens passer,

Qu’iî fu trais ou paŷs de la  
D’un quariel dont il devïa.

Mais il me commanda ansçois  
Que ma dame plus de cent fois  
De par luí je li saluasse  
Et que son coer apparellaisse  
Et en ce coffre le meïsse  
Et de ce present li feïsse.

Et vés le chi, biaus tres dous sire!  
Sour m’ame, plus ne sai que dire,  
Tout vous ai dit le couvenant.”  
Dont a li sires joie grant.

Le coffre a pris et recheíi,

Tart li est qu’il ait ens veii.

Clef ne sierre n’a demandé,

Mais a force l’a deffremé.

Le coer et Ies trecces y vit,

De joie et de leecce en rit  
Et puis a le lettre trouvee,

Leuwe l’a et esgardee.

Puìs en ses plois le reploia,

Le seel ne fraìnst ne brisa.

Apriés a appíellé Gobiert,

e®laDaue

[f. 88 v.ì

de Fayel

1912

7<r('

7980

7988

7942

poríe préjudice, soís sûr que je te ferai périr; sinon tu pourras  
repartir en toute líberté et en toute tranquillité.»

À ces mots, Gobert se mit à trembler de peur et répondit:  
« Cher seigneur, je vous supplie de prendre pitié de moi et de  
me prêter attention: je vous révélerai toute îa vérité, sans rien  
iu'i uo'. pourvu que vous ne me causiez aucune blessure ni  
n .ìiicm'.'/ àma víe.»

l o mm .neur le lui promit et Gobert commença ainsi:

• Olicieur, j’en prends Jésus à témoin, le châtelain est mort  
cìi iiu-i. .ilors que nous effectuions la traversée du retour, car une  
Ihvln iiioi telle i’avait blessé en Terre sainte. Avant d’expirer, il  
iif ■. i ici iH' 'dé de saluer en son nom ma dame plus de cent fois et  
ije liu 'l'iiiner son coeur, après l’avoir embaumé et mis dans ce  
v.oili.. \* ' voici, très cher seigneur! Je le jure surle salut demon  
âme, je n'en sais pas plus, je vous ai tenu promesse.»

L'. sci'-neur jubilait: il saisit le coffre et, tant il brûlait d’en  
découvrir le contenu, ìl ne s’enquit ni de la clé ni de ia serrure,  
nmi'- !'• 'u- dt de force. À la vue du coeur et des tresses, il fut pris  
d'un nî' o’exultatíon, puis trouva la lettre, qu’il lut attentive-  
mem. \i’i i;s l’avoir repliée selon îes mêmes plis, sans briser en  
nen L' m.vuu, il apostropha Gobert d’une voix sonore et lui dit  
clairement:

*miÊÊ*

Éh|

En haut îui a dit en apiert:

“Gobiert, saces bien t’est chetì  
Quant aujourd’ui ne t’ai pendu.

Va t’ent, wide ma tierre esrant,

N’i demeure ne tant ne quant,

Car, se jou jamais t’i trouvoie,

Sans nul deport te penderoie.”

Atant s’em part Gobiers maris,

Et li sires s’en est viertis  
Droit a Faiiel, en sa maison.

Son mestre keus mist a raison,

Et li commande estroitement  
Qu’il se painne esforciement  
D’un couleïch si atourner  
Qué on n’i sace qu’amender,

De ghelinnes et de capons,

“Dont a table siervi serons  
De toutes pars communalment,

Et par lui espescïalment.

De cest coer un autre feras  
Dont tu ta dame sierviras  
Tant seulement et non autrui.

- Sire, se Dìeus me gart d’anui,  
le le ferai, ne vous doutés,

Ensement que vous dit l’avés.”

Atant d’illuec li keus s’en toume,  
Ces més appareille et atourne  
Qu’a mangier fu tres delitables.  
Quant temps fu, si mist on les tables,  
Si se sont au souper assis,

S’orent més tels com a devis.

Apriés siervirent li vallet  
Del més qui fu tels qu’a souhet.

Del coer seul la dame siervìrent  
Et de l’autre partout offrirent.  
Cescuns volentiers en menga.

La dame mout cel més loa  
Et li sambla bien c’onques mes  
Ne manga plus savereus més.

8012

8016

80:u

8024

81128

« Gobert, tu as eu de la chance, sache-le, que je ne t’aie pas  
pendu aujourd’hui. Va-t-en, quitte au plus vite ma terre, n’y reste  
pas une minute de plus, car, si jamais je t’y retrouvais, je te  
pendrais sans délai.»

Gobert partit dans la tristesse et le seigneur retouma tout droit  
à Fayel, chez lui. II alla s’adresser à son maître cuisinier et lui  
ordonna avec force de s’appliquer à préparer le coulis de poules  
et de chapons86 le plus succulent possible. « On nous le servira à  
nous tous et ce sera notre plat principal. Avec ce cmur, tu cuisi-  
neras un autre mets que tu serviras exclusivement à ta dame. -  
Seieittnr. i’en prends Dieu à témoin, je vous obéìrai scrapuleu-  
,enici:i. -uyez sans crainte.» Alorsiecuisinierrepartít, ilaccom-  
movl.i s.cn mets, qui furent vraiment délicieux.

I c ii.oi.ient venu, on dressa les tables, tous s’assirent pour le  
ilinei c .-urent des hors-d’ceuvre à profusion. Ensuite les servi-  
leurs .ijijn.rtèrent le premier coulis, parfaitement réussi. Ils le  
servirent à tous, tandis que seule la dame reçut le second avec le  
eiei'i'. I oimangèrent de bon appétit. La dame fit l’éloge du plat,  
ì) lui semblait qu’elle n’en avait jamais goûté de plus savoureux

affl

- —

Si dist: “Et pourquoi et comment  
N’en atoume nos keus souvent ?

Y est li coustenghe trop grande  
En atoumer tele vïande,

C’on ne nous en siert plus souvent ?  
Boinne me samble vraiement.”

Adont a commenchié li sire  
Sa parolle, par mout grant yre:  
“Dame, n’ayíés nulle mierveille,

S’elle esí boinne, car sa pareìlle  
Ne poroit on mie trouver  
Ne pour nul denier recouvrer.

* Et comment i’apieile on, biaus sire ?  
  Par amours, voeliiés Ie me dire.
* Dame, ne soiíés en esfroi.

Je vous affi en boinne foí

Que vous en ce més chi mengasîes  
Le coer celui que mieus amastes:  
C’est dou casteliain de Couchi  
Dont on vous siervì ore chi.

Par vous seule en fustes siervie,

Et jou et toute ia maisnie  
Fumes siervi d’un més samblant.

Vous i’amastes en son vivant,

Dont naoult och viergongne et anui,  
Puis que le soch jusqu’ai jour d’ui.

Et pour un peu moi revengier  
Vous ai ge fait son coer mengier.”

La dame fu moult effraee,  
Nompourquant dist comme senee:  
“Chiertes, sire, je ne puis ctoire  
Que ceste parolie soit voire,

Car íi a bìen .11. ans u plus  
Qu’en ces paýs ne fu veiis,

Des celle heure qu’il se croisa  
Et qu’o les autres mer passa.”

Li sires son vallet a dít:

“Baille moi ce coffret petit,  
Maintenant li ferai savoir

et elle demartda: «Pourquoi notre cuisinier n’en prépare-t-il pas  
d’autres fois ? Le coût est-il si élevé qu’on ne nous en serve pas  
plus souvent ? Je le trouve vraiment excellent.»

Alors I’époux, dans sa fureur, entama sa réponse:

«Dame, ne vous étonnez pas si cette nourriture est excellente,  
car jamais on ne pourrait retrouver sa pareille, quel que soit  
l’argent dépensé.

- Quel nom lui donne-t-on, cher seigneur ? Dites-le moi, s’il vous  
plaît.

-- Dame. calmez-vous. Je vous assure, en toute loyauté, qu’avec  
ce plal vous avez mangé le cceur de l’homme que vous avez le  
mieux aimé: c’est le coeur du châtelain de Coucy que l’on vous a  
donné aujourd’huí. Vous seule en avez été servie, car toute la  
maisonnée et moi-même, nous avons eu un autre plat, qui luì  
ressemblait. Vous avez aimé le châtelain de son vivant et cet  
amour a été ma honte et mon tourment, depuis que je 1’ ai décou-  
vert jusqu’à aujourd’hui. C’est pour assouvir quelque peu ma  
vengeance que je vous ai fait manger son coeur.»

IJil-m qu’épouvantée, la dame rétorqua avec habileté: «En  
vérité, seigneur, je ne puis croire ce que vous affîrmez, car il y a  
deux ans et même plus que le châtelain a quitté ce pays, depuis  
pii'-c Je croix et son voyage outre-mer avec les autres.»

Se je li di mençongne u voir.”

Li vallés le coffret d’argent  
Lui a baillíé, et il le prent  
Et l’a voiant la dame ouviert.

Les trecces li moustre en apiert  
Et puis la lettre despioia,

De chìef en chief leûwe l’a.

Puis li a le seel moustré  
Et apriés li a demandé:  
“Congnissiés vous ces armes chi ?  
C’est dou castellain de Couchi!”  
En sa main la lettre ii bailie,

Et dist: “Dame, or creés sans faille  
Que vous son coer mengíé avés,

De ciertain savoir le poés.”

Sa dame atant li respondi:

“Par Dieu, sire, ce poise mì  
Et puis qu’il est sífaitement,

Je vous affi ciertaìnnement  
K’a nul jour mes ne mangerai  
N’autre morsiel ne metteraí  
Deseure si gentii vïande.

Or est ma vie trop pesande  
A porter, je ne voel plus vivre.  
Mors, de ma vie me delivre!”

Lors est a ycel mot pasmee,

Par desous la table endentee,

Car de dolour estoìt si vainne  
Que sour li n’a membre ne vainne  
IJ il ait force ne vighour.

Dont l’emporterent sans demour  
Sa maisnie dessus son iit.

La jut pasmee sans delit,

Car si estoit de doel esîrainte  
Que toute fu palie et tainte.

Et quant a li pot revenir,

Si gieta mìerveillous souspir  
Et dist: “He! Que m’est avenu ?  
Sire Dieus, qu’est ce devenu ?

Le seigneur demanda à son serviteur: « Donne-moi ce petit  
coffre, je vais tout de suite lui montrer si je mens ou dis la  
vérité.» Le serviteur lui remit le coffret d’argent, il s’en saisit et  
l’ouvrit devant la dame. II lui montra brutalement les tresses, puis  
déplia la lettre et la lut sans interruption. Enfin, ìl lui tendit le  
sceau en lui demandant: «Reconnaissez-vous ces armes ? Ce  
sont celies du châtelain de Coucy!» 11 déposa la lettre dans sa  
main et ajouta: « Dame, soyez maintenant sûre et certaine que  
vous avez mangé son cceur».

La dame lui répondit:

«Par Dieu, seigneur, j’en suis désespérée, mais puisqu’ìl en  
est ainsi, je vous donne l’assurance absolue quejamais plus je ne  
mangerai, qu’aucune bouchée ne s’ajoutera à une nourriture  
aussi noble. Mon existence est désormais trop lourde à porter, je  
ne veux plus vivre. Mort, délivre-moi!»

\ío mots, elle s’évanouit et tomba sous la table, le visage  
contre terre; le chagrin l’avait tant épuisée qu’il ne restait plus la  
moindte force dans ses membres et ses veines.

I .n -.-çviteurs s’empressèrent alors de la porter sur son lit.  
f.lk- \ u' a allongée et sans connaissance, car la douleur l’étrei-  
gnait tant c|u’elle était livide. Quand elle revint à elle, elle poussa  
un «>U|’■ ■ ïffrayant et dit:

• U--1 s! Que m’est-il arrivé? Dien, que s’est-ìl passé? J’ai

Bien me doi plaindre et dire “ay mi!”  
Quant j’ai pierdu men douc ami,

Qui tant fu sages et discrés,

Et sour tous loiaus et secrés,

Qu’en toute France n’en Rommaigne  
Croí que plus loiaus ne remaigne.

Et c’est çou qui au coer m’afole  
Que par moi, qui ouvrai que fole,  
Esploitai qu’il passa la mer,

Dont au coer ai grief doel amer  
Et piainne en sui de desconfort.

Lasse! J’atendoie confort  
Qu’il revenist, s’ai atendu.

Mais quant le voir ai entendu  
Qu’il est mors, pourquoi viveroie  
Quant jou jamais joie n’aroie ?

Ha! Com dolereus envoi a  
De son coer qué il m’envoia!

Bien me moustra qu’il estoit miens!  
Li miens devoit bien iestre siens!

Si est ii! Bien ie mousterai,

Car pour soie amour finnerai!”

De rekief donques se pasma,

Grant piece fu que ne parla,

Et kant elle un peu pot parler,

Son ami prent a regreter.

Ses puins detort et se destóre,

Tant demainne anguisseus martire  
Dou doei et dou mestóef qu’elle a,  
Que li mors sì fort l’anguissa  
Et Ie mist a si grand maistóef  
Que li oel li toument ei kief,

Car ja estoit de morir priés.

Ne demora gaires apriés  
Qu’elle pria a Dieu mierchi  
Et l’ame del corps se parti.

Sans vie demora ii corps.

Or li soit Dieus misericors!

Quant ses maris a chou veu,

8128

8132

8136

8140

8144

8148

8152

DEFAYEL

bien lieu de me plaindre et de m’exclamer «Pauvre de moi!»,  
puísque j’ai perdu mon tendre ami, qui fut si sage et discret, le  
plus loyal et délicat d’entre tous: en France et dans tout l’Empire  
d’Orient87, il ne reste, je le crois, nui homme plus fidèle que lui.  
Ce qui achève de me briser le coeur, c’est d’être moi-même  
responsable de sa traversée outre-mer, par mes agissements  
insensés: j’en ressens un amer chagrin, qui m’envahit de déses-  
poir.

Malheureuse! J’attendais le soulagement de son retour, je l’ai  
espéré. Mais puisque j’ai appris la nouvelle certaine de sa mort,  
à quoi bon continuer à vivre alors que plus jamais je ne connaî-  
trai lajoie?

Hélas, quel déchirant envoí que celui de son coeur! Quelle  
preuve éclatante qu’íl m’appartenait! Le mien devait aussi lui  
,ipn ii icnir! Mais il lui appartient! Je le prouverai, carje mourrai  
par aui'.ur pour lui!»

1.1: s’évanouìt à nouveau et resta longtemps sans reparler.  
IV, ,;.i elle put articuler queiques mots, elle se mit à regretter son  
.iiiii --e tordant les poignets et en s’arrachant les cheveux. Sa  
profonde affliction lui fit endurer un martyre si atroce que la mort  
i'opni-. -sa et elle lui infligea de tels tourments que ses yeux  
chavirèrent: son agonie allait bientôt se terminer. Très vite, elle  
ímplora la grâce de Dìeu, puis son âme quítta le corps, qui  
denicii'.i sans vie. Dieu lui soit miséricordieux!

À la vue de cet enchaînement de faits, son mari fut

8156

^

4u xm' siècle, l’empire byzantin était souvent désigné par les termes  
/Romenie, car après la chute de l’empire romain d’Occident, on ì’avaìt  
eomme la nouvelle Rome. Voir R. L. Wolff, «Romania, the Latin  
jiP>4 t’Vt' i'1 Constantinople », Speculum, 23, 1948, p. 1-34.

sm

. . !

Mout en ot le coer esmeii.

Espris fu de dolours et d’ire  
Sì qu’a paínnes pot un mot dire,  
Que morte est si soudainnement  
Et de çou se crient durement  
Que li ami ne l’aproimaissent  
Et de ce fait 1 ’ occoisonnaissent.  
Entíerrer îe fist a honnour  
Comme dame de grant valour.

Ne demora pas longhement  
Que ce fait sorent li parent,

Et traisent a celle occoíson  
Qu’ochíse ì’euïst sans raison  
Quant il le coer li fist mengier.  
Pener se vorent dou vengier.

Que vous feroie lonc detri ?

II s’apaisa a iaus ensi  
Que pour ce fait l’estoet aier  
Hors dou paŷs et mer passer,  
Outre mer demorra lonc tans  
Et revint, mes ne fu joians,

Nê ainc deduit ne demena  
Puissedi tant com ii dura,

Car puis moru em brief tempore.

Atant vous fínneraí l’estore  
Et le conte des vraís amans  
En cui Loiautés fu manans.  
Estavle furent et secré,

Onni de coer, de volenté.

Et tel doivent iestre et si fait  
Tout cil qui sont amant parfait.  
Mais tels dist qu’il est vrais amis  
Qui son coer moult lonc en a mis,  
Car li coer sont diviers souvent.  
Une maniere y a de gent,

S’il voient dame u damoisíeile,  
Tantost lor lance une estincieie  
Telle qu’íl sont en une esrour.  
Lors font celle samblant d’amour

i, dams de Fayel

8168

8172

8176

8186

8184

lf. 911

8188

bouleversé. Une douleur si violente le saisit qu’il devint presque  
muet devant une mort aussi soudaine. II redoutait beaucoup que  
les amis de son épouse ne l’assignassent devant un juge et ne  
l’accusassent de sa disparition. II la fit enterrer dignement,  
comme une femme de grande noblesse. Peu de temps après, sa  
famille apprit la vérité et le traîna enjustice, l’accusant de l’avoir  
iuce au mépris du droit lorsqu’il lui avait donné le coeur à  
m:\nger. Ils voulurent absolument la venger. Pourquoi allonger  
iin >n récit ? La paix qu’ìl négocia avec eux le contraignit à quitter  
lc pays et à passer outre-mer. II y resta longtemps, puis revint.  
Mais il ne retrouva pas la joie et ne se livra plus à aucun plaisir  
de toute son existence, qui s’acheva rapidement.

Je touche à la fin de l’histoire des amants exemplaires, en qui  
Lmauic -ivait pris demeure. Ils furent fidèles et discrets, unis de  
ca-tii u de volonté. Voici comment doivent être tous les amants  
parl.iii' Mais certains se prétendent des amîs sincères alors  
qu'iL v>iit très éloignés d’un sentiment si pur, car les coeurs sont  
Miu\cnt mconstants. II existe une catégorie d’hommes qui, s’ils  
vuctii iiue dame ou une demoiselle, reçoivent aussitôt d’elle une  
étiticcllc qui provoque leur émoi. Alors ils lui envoient des signes

8192

S200

Qui a tous temps doive durer,

Et dont, s’il n’i pueent trouver  
Bielle response u douch samblant,  
Lor coers en est toumés atant.

Cil sont sans bien, sans loiauté,

Car quant il ont lor volenté,

Lor mauvais coers les met en yre,  
Si qu’il se painnent de maisdire  
Et sont liet sans fait dou diffame  
D’avoir l’amour d’aucunne dame.  
Cheaus tient Amours a anemis  
Qui en çou faire se sont mis,

Et s’il goent, c’est sans savour  
Savourer des dous biens d’amour.  
Uns seuls[[119]](#footnote-119) biens aquis ioiaument  
Vaut plus que .x. mil autrement.  
Mais les loiaus et les secrés  
K’Amours a dou feu embrasés  
Qui art tous maus et fait haŷr  
Tout çou k’onnours poet amenrir,  
Cii ont deduit, joie et solas,

Ne tantost ne reçoivent pas,

Ains vívent en espoir joli  
Tant k’Amours lor donne mierchi  
Et sueffrent menu et souvent  
Maint diviers assaut aigrement,  
L’un de Tristour, l’autre d’Aaise.  
Dont li fevres qu’en la fournaise  
U il sen fu souffle et alumme  
Pour le fier batre sour l’englumme,  
Quant il a soufflé longhement  
Tant que lí fus art aigrement,

Dont regiete aighe par dessus,

Et si n’estaint mie li fus.

Tout ensement a en Amour  
L’une heure froìt, l’autre calour:

8204

8208

8212

8216

8220

8224

d’un amour qui se veut éternel, mais s’ils n’obtìennení pas une  
réponse favorable ou quelque marque de tendresse, leur cceur est  
déjà changé. Ils ignorent le bien et la loyauté, car une fois qu’ils  
ont satisfait leur bon plaisir, leur méchanceté leur inspire de la  
colère, ils emploient alors tous leurs efforts à calomnier et se  
réjouissent de dire du mal, sans motif, de l’amour qu’ils reçoi-  
vent d’une dame. Ceux qui agissent ainsi, Amour les considère  
comme des ennemis et s’ils accèdent à la jouissance, ils savou-  
rent les doux biens d’amour en leur enlevant toute saveur. Un  
seui de ces bíens acquis avec loyauté vaut pourtant davantage  
qnc ili> mille autres.

'd.iii les amants fidèles et discrets qu’Amour a embrasés du  
l'i-u if >. brûle tous les vices et faìt haïr tout ce quí peut rabaisser  
l'hon'ii ur, ceux-là connaissent les vrais plaisirs et le vrai  
hoiili.""'. Ils ne les obtiennent pas rapidement, mais vivent dans  
iui hi í -spoir jusqu’au moment où Amour leur accorde sa grâce,  
après qu’ils ont enduré les vives attaques, répétées et contradic-  
imiL . de Tristesse et de Satisfactìon. Le forgeron dans sa  
fournaise souffle sur son feu et l’attise pour ensuite battre le fer  
mu l\ idurne. Lorsqu’il asi longtemps souffìéquelefeu crépite  
fort. il I’arrose d’eau et pourtant ne l’éteint pas. De même,  
Amour fait altemer îe froíd et îe chaud: impossible de compter

Ne nus ne poet nombrer les poins  
Dont li amans est souvent poins,  
Ne le joie ne le deduit  
Qu’il a et par jour et par nuit.

Et pour ytant fc’Amours m’a pris  
Et en son siervice m’a mís,

En ì’onnour d’unne dame gente  
Ai je mis men coer et m’eníente  
En rimer ceste histore chi.

Et men non nonmerai aussi,

Si c’on ne s’en piercevera  
Qui l’engien trouver ne sara,

J’en sui ciertains, car n’aferoit  
A personne qui fait l’aroit,

K’on le tenroít a vanterie  
Espoìr ou a melancoiie.

Mais se celìe pour qui fait l’aí  
En seit nouvieíle, bien le sai,

S’il li plaist, bíen guerredonné  
Me sera, s’il li vient en gré.

A li m’ottroi et me present,

K’en face son commandement.  
En li ai mis tout mon solas,

S’en canc souvent et haut et bas  
Et liement me maintenrai  
Pour li tant com jou vìveraì.

585

\_ Adresse de l’auteur à sa dame

DELADAMEDEFMEL ;

8240

8244

8248

8252

tant les douleurs piquantes qui élancent i’amant que le bonheur  
et le plaisir qu’il ressent jour et nuit.

Quant à moi, parce qu’Amour m’a saisi et placé à son service,  
c’est en l’honneur d’une noble dame que j’ai mis mon cceur et  
mes efforts à conter en vers cette histoire. J’y inscrirai aussi mon  
nom, mais on ne pourra le découvrir qu’à condìtion de trouver le  
sîratagème que j’emploie, j’en suis certain, car un auteur ne  
voudrait pas qu’on puisse prendre ses revendications pour une  
vantardise ou un signe de mélancolie.88

'ìí i. <iame pour laquelle j’ai composé celivre l’apprend et si  
i i- i mi plaît, nul doute que je serai bien récompensé. Je me  
donne entièrement à elle, pour obéir à ses commandements. En  
elle esí tout mon bonheur, je le chante souvent, à voix haute et à  
voix basse, et grâce à elle, je garderai ma joie jusqu’à ma mort.

8256

[t 91 v.]

h2n<i

S264

CHOIX DE VARIANTES  
DU MANUSCRIT A

Sont ici relevées les variantes les plus significatives  
du manuscrit A.

Si cominence li roumans dou chastelain de Couci et de la dame du Fayel

* 16 Complaignans leurs douces dolours - 30 soufleur - 72 al hostel et -  
  192 au bois - 222 ne autre que lui ne prendroie - 258 uns autres temps -  
  un vers supplémentaire après 278: Sire, pour voir le vous puìs dire - 279  
  cui mie vous congeasse - 305 Amors l’estraint si - 320 longue pensee -  
  350 Du dart d’amours de coi argue - 376-377 Celle a tant a lui valour /  
  Qui chace sa deshonnour - 378-379 omis par le scribe, qui a pourtant  
  laissé l'espace nécessaire à leur copie (ils ont d’aìlleurs été ajoutés par  
  une main modeme) - 379 veut les nous - 424 A ce metoit paine et povoir
* 564-565 qui muet dou cuer non pas de vis / Et est escouteus par oýr -  
  641 tel arroy - deux vers supplémentaires après 660: Dame, .xx. m.  
  mercis aiés / Des grans bontés que me donnés - 664 A la feste - 666 Car  
  li sires - 672 Ne pour nul soing ne - 686 de clocettes - 712 d’or affiché  
  d'asur - 714 bordés ens - 826-827 omis dans A, ajoutés dans la marge  
  par une main modeme - 835 sans repentir (comme dans les chansonniers,  
  voir éd. A. Lerond) - 844 ne sai si belle ne si sage - 850 gent follage -

non repris - 1085 vìstement - 1144 A ajoute: Puis se sont mis a  
leur afaire - 1166 escu drut papeillonnés - 1167-1168 Et l’autre lés bien  
aprestés / Estoient et tres bien montés - 1179 Escus avoient embrachiés

* 1260 Cil qui le faít d’armes congnurent - Après 1343, un vers ajouté  
  dun, \ Si bien et a droìt et a point - 1365 ne se poet destoumer - 1377  
  reprisent lances les vassaus - 1379 s’encontrerent roidement - 1405

s venir em parc - Après 1441, A ajoute: D’eulz ne firent leur  
‘ - Après 1444, A ajoute: Puis fu levés por amistié - Après 1479,  
te: Estes vous en nul lieu blechié - 1492 Je n’i voi nulle autre  
■Après 1509, ajout de A: Bien atoumees a devis - 1700 Seletient  
(|n ì rnl usage - 1719-1720 Comment il avoit le povoir/ Qui virent le cop  
rechevoir - 1780 Car la joie moult peu en vaut - 1801 Et gracient et

. \*■ ife-

gaiement — ì oa-j

1904 manquenî en A - Après 2116, A ajoute: Font ;  
hamois / Puis s’apareillent demanois - Après 2142, ajout cl'j ,<í,rsencontre lui venus: / «Sire, Bien soiés vous venus - 2 'J\*\* í n i

vous vo fieciés -Après 2206, A ajoute: Qui je díray rru.-i. ■ <ii -éiv  
fera mon commandement / De moy garder sera privee / Ca: ei'Te'n ■  
moy amee - 2230-2231 Par ycel huis aioie au bos / Priveemei.i e 'n 'lJï- 2232 manque - 2373 C’est cilz qui son amour sentir ■ Z-íí-.j í

douiouse doucement - 2547-2548 manquent - Après 2859, ajout de a\*  
Quant je vendrai ou sien repaire /Dont li conterai tel nou-.i-iic', Dunie!i • ‘  
ara joie moult grant / Se Diu plest le pere puissant - 3187 A îjm noutelíc'- ■  
aportoit - 3300 Mes bien lor avoit dist devant - 3334-33't; . . ,

osteus font le retour / Et pour che pristrent si lonc jour - 37QU- ^ 1

cançon gaie et jolie / S’en va chantant a chiere lie- Apn-, ‘tr ui/u'e  
De par la dame o le corps gent / Qui est debonnaire et plais.mt - ts'’’».  
3825 manquent en A -Après 3873,A ajoute: Etbien cnniile: '.■(iimerne/ii  
/ Et bien demener sagement / Et estoient en grant deduit ■ \pri \ aiisç ^  
ajoute: Et cilz li dist qu’il n’en seroit plus / Or tost et n’en parnlle nne ■  
4123 ajout: Tant que lieu et temps en veray / Vostre vnlenie me iliré. ■  
Quant vous plaira et vous vorrés - Après 4336, Savés quo;  
pour voir - 4474 riens de - Après 4543, A ajoute: Je ie mi\ ei í'sy  
trouvé- 4546 A mi vos estuet obeïr-Après 4978, A ajo'ur Qu'elle a\oi:  
mis pour y venir -Après 5080, A ajoute: Et respont quc hien ausés  
5095 et 5096 intervertìs en A - 5181 et deux vers ajouti >. Ne un uc deut/  
ne saroie nommer / Qui a lui se peuïst aismer / Qui íum de pnieste pius  
preus - 5182 Ne d’armes plus chevalereus - 5210-5212 wwiq»ent  
Après 5214 ajout: Car ce n’est riens de l’escouter / Mes du l.ui je snu»  
parleray - 5216 Fors qu’a mon signeur debonnaire - 530i) V.oee dame  
qui rihotoie -5329-5330 intervertis enA- 5379-5380 i»‘t r errn enA  
5443 de dancier - 5446 Et quant fu jour - 5509 n’entent ne enM'ingne -  
5510 Mes que d’acomplir - 5569 desroy - 5643 grande attìsion - Après  
5668, ajout de: Le mal d’Amours qui est entré / Dont a le cuer sì effraé-  
5696 Ou jardin ot jadis biau gieu - 5712 Voie a - 5715-5716 Et li chaste-  
lains sans plait faire / Devisa ainsi son afaire - 5717 Si s’adoube et—5740  
bien eschuir - 5742 Quant je rien n’í congnoisteroie - 5748 Que iI à  
5774 Mot tant fu plaine d’ire - 5798 Qui tristre estoit a desmeiiire ■ 5S4'\*  
Mais n’en fist samblant ne maniere - 5856 ja trois jours - 58'n Si qu en  
fumes el bosquerel - 5916 Et par cheens je l’amenray - 59."1\*! I:n ce point  
a che chant trouvé - 6579 Tiel comme au fait apertenoit - 6644 par lc  
court embesoignie - 6715 Girés ceens ne hors n’irés- 6871 e' 68 4 mtrr-  
vertis - 6968 On en prescha lors de la crois - 7043-7044 ma

CHOIX

VARIANTES DU MANUSCRIT A

DE

589

< 7075-6 et 7077-8 sont intervertis - 7085 Lors se demente ses  
’ns tort - 7086 Ne set que faire et point ne dort - 7108 Est li siuens  
Bers en grant aspreice - 7172-7173 Et au mieus qu’il poet se conforte /  
^jei la s’en va comme aveugle - 7215 a recorder - 7336 Car Iejour estoit  
, \_ 7350 n’est riens - 7352-7353 Sans nul morir avoir le coer dolent

/Jan'ertpar moi que de mon cuer ne l’ains - 7358 Si ne quit nus qui grant  
n.iin ni en soumeingn - 7364 Qui me souloit si biel samblant moustrer-  
7384 Se Dieus voloit qu’en eiissent m al jour- 7385 M’ame poroit- 7388  
je ne sai se jamés venrés en mon retour - 7391 Que mes couvens  
á’amours vous me teingniés - 7411 Car ceulz forment leur fïrent goie -  
7412-7413 manquent - 7414 Mestier orent de leur aye - 7563-7607  
0anguent - Après 7681, ajout: Femme vivant n’est vo pareille - 7723  
pienés sans nul detriement - 7783 En cuer d’amant ce sevent maint -  
-,l t fuit cil qui aimment bien desiervent - 7882 et 7883 intervertis -  
■njOQ \i ant est sus lui sourvenu - 8009 Oiant tous li dist en apiert - 8052-  
8055 manquent - Après 8207, ajout: Et si s’en departent atant - 8259  
Sera mes qu’el reçoive en gré - Explicit de A: Ci fine li roumans dou  
i.haMel.iin de Coucy et de la dame de Faiel.

1. Stirl’emploi du terme «dit» pour désigner son roman, nous renvoyons à  
   notre introduction, p. 14-15. [↑](#footnote-ref-1)
2. Le romancier se présente ainsi tel un trouvère: Foeuvre romanesque  
   seraìi donc l'équivalent de la chanson que le poète-musicien adresse à sa dame.

   ; évoquent les vers 40-41 du Roman de la Rose de Guillaume de Lorris,  
   «Or doint dieus qu’an gré le reçoive / Cele pour cui je l’ai empris.» (éd. et trad.  
   iel, Paiis, Le Livre de Poche, 1992). [↑](#footnote-ref-2)
3. s Le trouvère historique, châtelain de Coucy, se prénommait Guy. Sur les  
   raisons qui peuvent expliquer la présence ici du prénom Renaut, voir notre intro-  
   dsction, p. 22-23. Nous avons conservé de ce trouvère plusieurs grands chants  
   i.'iiirni' i| n’a pas composé de jeux-partis, cette forme poétique ayant été  
   .Rlr.'duite da. s leNord de la France au xill' siècle. Pour ses ceuvres, on se repor-  
   1 '-'dint'ii 4 a. Lerond, (Euvres attribuées au Chastelain de Couci, Paris,  
   PU,"M [↑](#footnote-ref-3)
4. f'nrr. d’aprèsA, [↑](#footnote-ref-4)
5. )\*\* «1 rr.d'aprèsA. [↑](#footnote-ref-5)
6. Le « surcot» est un vêtement qui se portait sur la tunique, la « cote »: « parmi  
   !c-> iisjgc» observés aux repas, nous remarquons celui de passer un «surcot» par-  
   áesus ses vêtements, au moment de se mettre à table, pour éviter les taches  
   (v. 440); ces surcots avaient d’ordinaire la forme de blouses; parfoís ils étaient  
   ■iu\;rts par Jevant, et alors il arrivait qu’on les gardait entre les repas (v. 725)»  
   ■ > Pjri>, ~ | he Roman du Châtelain de Couci», Romanìa, 8, 1879, p. 352). [↑](#footnote-ref-6)
7. u Le tric-trac est un jeu de dés, il est très apprécié au Moyen Âge, comme le  
   :hecs. Voir Jean -Michel Mehl, Les Jeux au royaume de France: du xilf  
   fffl début du xvf siècle, Paris, Fayard, 1990. Quant à la chasse, c’est le loisir  
   par excellence et le faucon est l’un des attributs de la noblesse.  
   «Loíner» signifie «dresser un faucon à revenir sur le poing, le dresser au loire,  
   , un morceau de cuir rouge en forme d’ oiseau qu’ on lui montre pour  
   surlepoing». [↑](#footnote-ref-7)
8. je ajouté pour la métrique. [↑](#footnote-ref-8)
9. en ajouté d'après A. [↑](#footnote-ref-9)
10. sfìmAté d’après A. [↑](#footnote-ref-10)
11. descendus, corr. d'après A. [↑](#footnote-ref-11)
12. Ce motif du don de la manche est présent dans le roman médiéval français  
    depuis Ies romans d’Antiquité du xne siècle. Voir A. Petit, Naissances du Roman.  
    Us Techniques littéraires dans les romans antiques du xif siècle, Paris et  
    Genève, Champion-SIatkine, 1985. [↑](#footnote-ref-12)
13. Ce blason correspond à celui des châtelains de Coucy-Thourotte au  
    Xfl' siècle, puis des Coucy-Magny au xm' siècle (M. Prinet, « Les armoiries...»,  
    °p. cìt., p. 162-163). Dès le début du xm' siècle, toute la noblesse occidentale  
    semble etre pourvue d’armoiries: «les causes de l’extension de l’usage des  
    atmoiries à I’ensemble de la classe noble sont essentiellement militaires. Elles  
    sost liées, d'une part à la transformation de l’équipement défensif des combat-  
    tantsquì deviennent méconnaissables sous le heaume et le haubert, d’autre part  
    âa développement des tournois qui, plus que la guerre, constituent aux xii' et  
    W stècles l’activité militaire principale des chevaliers » (M. Pastoureau, Traité

    !que, Paris, Picard, 1979, p. 37). [↑](#footnote-ref-13)
14. Lc icigneur de Couci est le suzerain du châtelain de Couci, si l’on se  
    téfère aux données historiques connues (D. Barthélémy, Les deux Âges de la  
    seìgneurie banale: pouvoìr et socìété dans la terre des sires de Coucy, milieu XI\*-  
    milieu xnr siècle, Paris, Publications de ìa Sorbonne, 1984). On aurait donc pu  
    tfaduire ici «mon seigneur» en deux mots, mais dans le roman, leur relation  
    poUtique n’est pas explicitée. Jakemés préserve au contraire l’indépendance de  
    sonhéros. Le prénom du seigneur de Couci est révélé plus loin, aux vers 1123  
    tt 1127 ■. Enguerran, et il correspond au prénom porté par de nombreux seigneurs  
    dece lignage. Voir notre introduction, p. 21-23. [↑](#footnote-ref-14)
15. Jakemés rappelle ici le souvenir de joutes qui se sont historiquement  
    déroulées à La Fère entre 1176 et 1181. Pour leur récit il s’inspire aussi du  
    Tmimoi de Chauvency de Jacques Bretel, qui relate les fêtes de Chauvency,  
    organisées en 1285 par Louis de Looz, comte de Chiny. [↑](#footnote-ref-15)
16. Le duc de Limbourg ouvre plus loin les joutes et son blason est décrit aux  
    1085-1089, en accord avec la réalité historique de ce lignage. Si l’on se réfère à  
    iad^e historique du tournoi, le personnage représenterait Henri IV de Limbourg,  
    oa bien ce serait son fils Valeran, qui, mentionné par Jean Renart dans le Roman  
    ■■i Im Hi>~i L-i tussi dans le Pas Saladin, a joui d’une plus grande gloire mais n’est  
    devenu duc qtt’en 1221 (M. Prinet, «Les armoiries dans le Roman du Châtelain  
    1 n-1,1 l{omania, 46, 1920, p. 164-165). Le comte Baudouin de Flandre  
    Baudouin V, comte de Hainaut et comte de Flandre à partir de  
    591. A1 époque des joutes, Philippe d’Alsace était comte de Flandre. [↑](#footnote-ref-16)
17. n’aiiMne mie, corr. : comme la négation serait en désaa  
    contexte, nous avons supprimé le n’ (qui ici nepeutpas s''mterpréter t  
    ne explétif dans une complétive introduite par un verbe de défense,,  
    associé au forclusif mie) et l’avorts remplacépar le pronom personn [↑](#footnote-ref-17)
18. le, corr. d’après A.

    J [↑](#footnote-ref-18)
19. ains, corr. d’aprèsA. [↑](#footnote-ref-19)
20. vaiss’ent, corr. d’aprèsA. [↑](#footnote-ref-20)
21. La chanson est précédée du terme cançon. [↑](#footnote-ref-21)
22. :l> «La douce voix du rossignol sauvage » est l’une des chansons les plus  
    dti châtelain de Coucy. C’est le chant III dans l’édition d’A, Lerond,  
    op. cit., p. 68-71. Comme de nombreuses chansons courtoises, elle comporte [↑](#footnote-ref-22)
23. slTophes de 8 décasyllabes, dont la dernière est un envoi adressé à la dame,  
    jmssonante, avec le schéma de rimes ABABBAAB. P. Zumthor a  
    todié cette chanson dans son Essai de poétique médiévale, Paris, Le Seuil,  
    189-243. On trouve sa mélodie dans Chansons de trouvères, éd. et  
    Rosenberg, H. Tischler et M.-G. Grossel, Paris, Le Livre de Poche,  
    l»5,p. 392-393. [↑](#footnote-ref-23)
24. ant, corr. d’aprèsA. [↑](#footnote-ref-24)
25. - -l'onrpç /4. [↑](#footnote-ref-25)
26. Les troubadours et les trouvères introduisent souvent des références à la  
    iégende de Tristan et Iseut. Ici le châtelain se compare à cet amant mythique  
    qu’est déjà devenu Tristan pour proclamer la supériorité de son amour, tout en  
    rappelam le souvenir du philtre. Chrétien de Troyes, dans sa chanson « D’ Amors,  
    quì m’a tolu a moi», revendique déjà un amour meilleur et plus profond, car  
    fondé sur un libre choix, et il se démarque ainsi de Tristan, victime de la  
    contrainte extérieure du philtre: « Onques du buvrage ne bui / Dont Tristan fu  
    cnpi'uohíifiz; / Mes plus me fet amer que lui / Fins cuers et bone volentez.»

    IV, v. 28-31, éd. M.-C. Gérard-Zai dans Cligès, éd. et trad. C. Méla et  
    L’ (.'lk.t, Paris, Lettres gothiques, 1994). [↑](#footnote-ref-26)
27. Le motif du don du coeur ne cesse de revenir dans l’oeuvre, avant que la  
    •n&tphore ne se réalise à la lettre lorsque le châtelain offre à la dame son coeur  
    SBbaumé. [↑](#footnote-ref-27)
28. v„ S7n-g7l manquent áans B, ojoutês d’après A. [↑](#footnote-ref-28)
29. coitement, corr. [↑](#footnote-ref-29)
30. diont, corr.. [↑](#footnote-ref-30)
31. messires, corr. pour la métrique. [↑](#footnote-ref-31)
32. 19 amerent, corr. d’après A. [↑](#footnote-ref-32)
33. Le terme «parement» désigne une parure, un vêtement de cérémonie.  
    SelonGodefroy (t. 5), il s’agit d’un «long vêtement, un long et riche manteau en  
    forme de dalmatique que l’on posait sur l’armure dans les grandes solennités ou  
    tes combats. >•

    -s La célébration des Hennuyers et des seigneurs du Nord de la France trans-  
    paraît dans tout le récit des joutes. Selon les données historiques, Philippe de  
    '-«ìi'it :st mort en 1212. II est le ftls de Baudouìn V comte de Haìnaut, puis  
    comte de Flandre à la mort de Philippe d’Alsace, et de son épouse Marguerite de  
    (M. Prinet, op. cit., p. 166-167).

    "4 Dans le récit du toumoi, le narrateur se donne le rôle d’un témoin, voire  
    don héraut d’armes (voir note 31), qui connaîtrait tous les usages chevale-  
    restjjes, tous les noms des partìcipants ainsi que leurs blasons. Sur son exploita-  
    iíon de 1 héraldique et ses connaissances précises des grands lignages  
    i, voirM. Prinet, op. cit., p. 161-179. [↑](#footnote-ref-33)
34. venissent, corr.. [↑](#footnote-ref-34)
35. on, ajouté d’après A. [↑](#footnote-ref-35)
36. n C’est une formule de visualisation souvent utilisée dans le récit du toumoi  
    -^r 'Uvuc. l'admiration des lecteurs. [↑](#footnote-ref-36)
37. ímt.corr. d’après A. [↑](#footnote-ref-37)
38. 11 s’agit d’un rondeau de carole, qui n’est conservé que dans le roman de  
    Jakemés. 11 est construit selon le schéma suivant: ABAaAbaABA (les majuscules  
    sont utilisées pour le refrain), soit à partir d’un refrain de trois vers, dont le  
    premier est repris au coeur du poème. Les rondeaux de carole avaient pour  
    fonction d’accompagner les danses, comme dans la scène ici décrite. La source  
    la plus ancienne de ces formes lyrico-chorégraphiques est le Roman de la Rose  
    ou de Ouillaume de Doie de Jean Renart. [↑](#footnote-ref-38)
39. ■ ( "est l’une des rares fois où le châtelain chante. Mais le répertoire qu’il  
    interprète n’est pas précisé. S’agit-il de ses chansons ou de chansons d’autres  
    trouvères ? La scène reste étrangement allusive. [↑](#footnote-ref-39)
40. 50 Comme dans l’ensemble du récit des joutes, Jakemés s’inspire ici de près  
    éi Toumoi de Chauvency de Jacques Bretel. Voir les vers 390-402 du Toumoi de  
    Chauvency, éd. M. Delbouille, Paris et Liège, 1932: «Un hiraus va en haut  
    monter, / Je cuit c’on apeloit Martin. / « Signor, fait il, a le matin / Vos semons  
    tous d’alers as chans. / Laissiez humais ester vos chans, /Vez ces dames trop  
    travillies.» / A cest mot sont desparillies, / Em chambres vont et en solliers; /  
    L'Cui.i courent en seliers / A porter vin, fruit et touailles, / Nois menues et  
    grosses jatlles. / Tantost après le fruitïer, / Prendrent congié, si vont couchier.»  
    M. Dci\'uille relève tous les rapprochements possibles dans les notes de l’édi-  
    'ii'ndu Roman du Caslelain de Couci..., op. cit., p. 271-276. [↑](#footnote-ref-40)
41. messires, corr. pour la méírique. [↑](#footnote-ref-41)
42. mímoir. corr. d’aprèsA. [↑](#footnote-ref-42)
43. corps, corr. [↑](#footnote-ref-43)
44. : feutre de la lance est un arrêt fixé au plastron de fer pour recevoir le  
    ™s de la lance lorsqu’on charge à cheval. [↑](#footnote-ref-44)
45. asuiUes, corr. d’après A. [↑](#footnote-ref-45)
46. on, corr. [↑](#footnote-ref-46)
47. com plus tost, corr. pour la métrique. [↑](#footnote-ref-47)
48. essarderent, corr. [↑](#footnote-ref-48)
49. Et li sires de Mon Faiel, corr. d'après A. [↑](#footnote-ref-49)
50. a non, corr. pour la métrique. [↑](#footnote-ref-50)
51. a adjouster, corr. [↑](#footnote-ref-51)
52. rorr. d’après A. [↑](#footnote-ref-52)
53. Cescune estoìt d’onnour maníere, la leçon de A a été préfért

    sens. [↑](#footnote-ref-53)
54. regarda, corr. pour la métrique. [↑](#footnote-ref-54)
55. C’est uti *cas* sujet à la place d’un cas régìme, mais nous ne *cí* [↑](#footnote-ref-55)
56. hétauts formaient une corporation et élisaiení un roi. [↑](#footnote-ref-56)
57. À la fín des repas de fête, «vient le «boute-hors», littéralement te  
    «pousse-dehors», où l’on sert vin et épices, hors de la salle du repas, après que  
    lesconvives se sont lavé les mains et ont rendu grâces au Seigneur. [...] c’est dans  
    tachambre de «parement», c’est-à-dire de cérémonie, qu’on apporte au maître  
    el à ses invités le vin et les épices dites justement « de chambre », soit « orengat,  
    cìtron (écorce de cédrat confit), anis vermeil, sucre rosat, dragée blanche» ou  
    bien «dragée, sucre rosat, noisettes confites, citron et manus christi», selon les  
    deua listes fournies par l’auteur du Mesnagier de Parìs. Ces ouvrages à base de  
    sucre, appelés en général «dragées» et présentés dans un «drageoir», peuvent  
    êtte certes préparés dans le cadre des grands hôteis aristocratiques, mais sont  
    plutòt l’affaire des épícíers ou apothicaires qui les vendent à des clients soucieux  
    òç bien tigérer, tant il est vrai que les épices en général étaient censées activer la  
    Íigesíion. [...] Aìnsi se met en place le moment de détente sucrée qui conclut  
    njourd’huì nos repas» (B. Laurioux, Manger au Moyen Âge, Hachette  
    Liltératures. 2002, p. 235-236, avec la référence au Mesnagier de Parìs, éd. G. E.  
    «ereton«t J. M. Ferrier, trad. K. Ueltschi, Paris, Le Livre de Poche, 1994, p. 576 [↑](#footnote-ref-57)
58. encore, con. pour la métriqm. [↑](#footnote-ref-58)
59. ait, corr. [↑](#footnote-ref-59)
60. ■ [↑](#footnote-ref-60)
61. aavinî, corr. [↑](#footnote-ref-61)
62. La chanson est précédée du terme cançons. [↑](#footnote-ref-62)
63. 4| Au vers 2589, «li sons » laisse attendre, maìs en vain, l’inscription des  
    notes de la mélodie dans le manuscrit. Aucun accompagnement de musique n’est  
    mentionné. « Li sons » de ia « cançons » représente ia mélodie ou les modulations  
    de la voix, même si la scène ne montre toujours pas le châtelain en train de  
    chanter. Le vers qui suìt la citation évoque ]e «dit» (v. 2614), c’est-à-dire alors  
    sans doute les paroles de la chanson. Dans l’édition d’A. Lerond, ce poème est la  
    dtanson XI, d’attribution possíble, car le nom du châteiain apparaît dans un seul  
    groupe de manuscrits (op. cit., p. 107-110). Elle comporte 5 strophes de 8  
    fetsyllabes (rimes ABABBAAB), dont la dernière est un envoi adressé à la  
    ttoae, avec un appel à sa merci. Seules les trois premières sont citées dans le

    ' ’lV.sli [↑](#footnote-ref-63)
64. ® he vers 2603 manque en B, rajouté d'après A. [↑](#footnote-ref-64)
65. *LeQde* quant manque. [↑](#footnote-ref-65)
66. Dans une première lecture, on traduirait «courrouciee» par «pleine  
    í affliclion», mais ta suite montre que la demoiselle invente ici la colère de la  
    ‘tanepour inciter le châtelain à îui rendre vìsite. Plus loin, on comprend qu’il y  
    ï eu un jeu sur le double sens de ce mot, lorsque le récit évoque à nouveau la  
    le ia dame, ravivée par ia mauvaise nouvelle de la maladie. La dame  
    elle-même sa souffrance, au vers 3145. [↑](#footnote-ref-66)
67. 1S La suite du texte montre qu’il convient de donner au mot «ostel» son sens  
    fflodeme, quand il désigne l’endroit / l’établissement où le châtelain loge à Saint-  
    Quentin. De tels établissements se développent au xme siècle dans le Nord de la  
    France et les villes en plein essor. [↑](#footnote-ref-67)
68. Le pennon est un drapeau triangulaire à longue pointe que les chevaliers  
    pottaient au bout de leur lance. [↑](#footnote-ref-68)
69. L’adverbe relatif «ou», après un verbe de découverte, ici «trouver»,  
    " un rapport de circonstance qui équivaut au FM « qui» ou « que » » (Ph.  
    Ménard. Syniaxe de Vancien français, op. cit., § 74, rq. 2, p. 88). [↑](#footnote-ref-69)
70. l’acola, corr. [↑](#footnote-ref-70)
71. ne, corr. [↑](#footnote-ref-71)
72. qu’a, corr. pour ìa métrique. [↑](#footnote-ref-72)
73. le recours, corr. [↑](#footnote-ref-73)
74. s’esmierveilloient, corr. [↑](#footnote-ref-74)
75. revenoient, corr. [↑](#footnote-ref-75)
76. nostre, corr. [↑](#footnote-ref-76)
77. s! Eile entonne une chanson d’amour, elle chante aussi par amour, même si  
    elte ne peut le révéler. Sur 1’ empioi fréquent du terme « sentement» dans la poésie  
    lu Moyen Âge, voir D. Lechat, «Laplacedu «sentement» dans l’expé-  
    flence iyrique aux xive et xve siècles », UExpêrience lyrique, Perspectives médié-  
    ' M.ppîément au n° 28,2002, p. 193-207. [↑](#footnote-ref-77)
78. corps, corr. [↑](#footnote-ref-78)
79. sist, corr. [↑](#footnote-ref-79)
80. s' On peut comparer cette description avec celie des fêtes courtoises dans le  
    Tmirnoi de Chauvency, mais aussi dans le Roman de la Rose de Guillaume de  
    Lorris et dans le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole de Jean Renart. Les  
    deux poèmes cités, des unica, sont des rondeaux de carole, le premier sur un  
    refrain de trois vers (ABBaAabbABB), le second sur un refrain de deux vers  
    (ABaAabAB). Leurs « mots » tracent bien l’opposition entre ia «iosengière » quì  
    rechercbe le plaísir et la parfaite amante qui célèbre sa loyauté. De tels rondeaux  
    étaient chantés au cours des rondes que menait un coryphée. Les deux dames  
    jauent ici ie rôle de «chante-avant». La carole et ses chants, qui à l’origine  
    devaient être liés aux fêtes du mois de mai, pouvaient donner lieu à des  
    «baieries», c’est-à-dire à des «sortes de scènes mimées et chantées qui s’exécu-  
    tenî à deux ou trois personnages « en mi la carole », au milieu de la ronde, tandis  
    que danseurs et danseuses tournent à l’entour» (J. Bédier, «Les fêtes de mai et  
    îes contntencements de la poésie lyrique au Moyen Âge » et« Les plus anciennes  
    ançaises», Revue des deuxmondes, 1896,1906, p. 146-172, p. 398-424).  
    m de la Rose de Guillaume de Lorris semble évoquer de telles scènes aux  
    758-769, lorsqu’il décrit les caroles qu’exécutent les habitants du verger que  
    î l’amant (éd. et trad. A. Strubel, Paris, Le Livre de Poche, 1992). Voir  
    uussiR. Muilally, «Balerie and Ballade», Romania, 104, 1983, p. 533-538. [↑](#footnote-ref-80)
81. maìtìen, corr. [↑](#footnote-ref-81)
82. de, corr. [↑](#footnote-ref-82)
83. entrés el, corr. d'après A. [↑](#footnote-ref-83)
84. ì’hosteì, corr. d’après À. [↑](#footnote-ref-84)
85. t’adrece, corr,  
    92 îieus, coit. [↑](#footnote-ref-85)
86. mais il, corr. d'aprèsA. [↑](#footnote-ref-86)
87. 9i mais je, suppressìon de la reprise du mais pour íe sens et la [↑](#footnote-ref-87)
88. remuei, corr. d’après Á. [↑](#footnote-ref-88)
89. en, rajouté d'après A, pour ta métrique. [↑](#footnote-ref-89)
90. de ajoutépour le sens et la métrìque. [↑](#footnote-ref-90)
91. le jour, corr. pour la rime d’aprèsA. [↑](#footnote-ref-91)
92. vendre, corr. d’aprèsA, [↑](#footnote-ref-92)
93. pcevoír, corr. [↑](#footnote-ref-93)
94. ses, corr. d’après A. [↑](#footnote-ref-94)
95. creature, corr. d’après A pour le sens et la rìme. [↑](#footnote-ref-95)
96. toutes, corr. d'aprèsA. [↑](#footnote-ref-96)
97. poroit, corr. d ’aprèsA.  
    ,n me, corr. d’aprèsÂ. [↑](#footnote-ref-97)
98. gardn, corr. [↑](#footnote-ref-98)
99. uyel, corr. [↑](#footnote-ref-99)
100. jusques, corr. [↑](#footnote-ref-100)
101. pourveus, corr. [↑](#footnote-ref-101)
102. Les deux vers 6452-6453, absents en B, sont transcnts d’aprèì [↑](#footnote-ref-102)
103. Ajout de par pour la métrique. [↑](#footnote-ref-103)
104. íl, corr. [↑](#footnote-ref-104)
105. vmendois, corr. [↑](#footnote-ref-105)
106. des, corr.. [↑](#footnote-ref-106)
107. vit, ajouté d 'après A, pour le sens et la [↑](#footnote-ref-107)
108. et, corr. d’après A. [↑](#footnote-ref-108)
109. Poui: la première foìs, Jakemés nous dit que le châtelain interprète l’une  
     de ses chansons, celle qu’il compose durant son voyage jusqu’à Marseille. Le  
     verbe « dire » reste néanmoins vague: chante-t-il ? [↑](#footnote-ref-109)
110. Comme le dit justement Jakemés, cette chanson du châtelaín de Coucy a  
     joui d'une grande célébrité, C’est la chanson I de I’éditíon d’A. Lerond, classée  
     parmi !es chansons d’attribution certaine top. cit., p. 57-62). EHe comporte  
     6strophes de 8 décasyllabes, en coblas doblas: la disposition des rimes demeure  
     lamême rout au long de la chanson (AB ABBAAC), mais les timbres se modifient  
     toutes les denx strophes, sauf pour le dernìer vers: «ia demière rime de chaque  
     îouplet est isoiée, mais se répète de strophe en strophe (ce genre de rìme, dite  
     títramp, apparaît seulement dans une vingtaine de chansons courtoisesj»  
     íibidem. p. 62). Dans le roman, la chanson se termine par un envoi de 4 vers,  
     tfi’A. Lerond n’attribue pas au châtelain, puisqu’on ne le rencontre que dans le  
     ctasomtter U (BNF fr. 20050) et dans ìes deux manuscrits du roman. Le sens en  
     ieste probìématique, d’autant que dans la quatrième strophe le poète sembìe  
     Btettte Dieu en accusation en lui reprochant de permettre sa séparation d’avec !a  
     <hwe. On trouve ia mélodie de cette chanson dans Chansons de trouvères,  
     p. J84-Ï85. [↑](#footnote-ref-110)
111. e terme «lai» désigne au xií et au xmc sìècles soit un texte nairatif court  
     ttioctosyîlabes à rimes plates (îes lais de Marie de France, le lai d’Ignauré..,) soit  
     » poème chanté avec accompagnement de musique (le «lai de Guiron » chanté  
     à la harpe par Iseut dans le Roman de Tristan de Thomas, les lais  
     5 les romans en prose, le Trìstan en vrose • [↑](#footnote-ref-111)
112. euïst, corr. d’aprèsÁ. [↑](#footnote-ref-112)
113. me vie, corr. d’aprèsA. [↑](#footnote-ref-113)
114. deveìr, corr. d'après A. [↑](#footnote-ref-114)
115. espierdus, corr, pour le serts et ìa métrique á’aprèsÀ. [↑](#footnote-ref-115)
116. u Pour l’écriture de cette lettre, l’auteur s’ínspire du genre poétique du  
     •satotd’amour», tout en annonçant ledon réel de son coeur - la réalisation de la  
     asurh.n-; courtoise - et en développant un éloge de la dame avec des  
     ■^qui évoquent lapoésìe mariale, d’autant qu’il insiste sur ia dimension  
     «aqae de i’amour courtois. [↑](#footnote-ref-116)
117. onnour, corr. [↑](#footnote-ref-117)
118. en, corr. d’aprèsA. [↑](#footnote-ref-118)
119. seuts ajouîé d’après A pour la métrique. [↑](#footnote-ref-119)